

BIBLIOTHECA VALLESIANA

12

ANNE TROILLET-BOVEN

Souvenirs et propos
sur Bagnes

1973

Imprimerie Pillet Martigny

Diffusion: Payot, Lausanne

Bibl. cant. US Kantonsbibl.



1010005011

N 696/12

BIBLIOTHECA VALLESIANA

12

BIBLIOTHECA VALLESIANA

12

ANNE TROILLET-BOVEN

Souvenirs et propos sur Bagnes

1973

Imprimerie Pillet Martigny

Diffusion: Payot, Lausanne

N 696/12



73/3250

Publié avec l'appui de la commune de Bagnes
et des amis de la « Bibliotheca Vallesiana »

A mes parents
A mon mari

AVANT-PROPOS

*On ne devrait écrire que de ce
que l'on aime.* Renan.

Pourquoi, se demandera-t-on, consacrer un ouvrage à un sujet aussi restreint, à une communauté humaine aussi réduite que celle que je propose ici à l'attention du lecteur ? Pourquoi se pencher sur un coin de terre qui tient sur la carte du monde, comme dans l'histoire des peuples, une place aussi infime ? Je pourrais répondre, en paraphrasant Térence, que rien de ce qui est humain ne doit nous laisser indifférents, et que si modeste que soit une communauté humaine, elle renferme, à une échelle réduite, toutes les passions qui animent les grands Etats. Je pourrais ajouter qu'un microcosme contient exactement tous les composants du macrocosme et que l'infiniment petit est aussi intéressant, aussi passionnant à étudier que l'infiniment grand. Mais ce serait toucher là à un domaine philosophique et scientifique qui passe mes compétences. Je me bornerai donc à dire que si j'ai cru bon de consigner ce que ma mémoire a enregistré et ce que j'ai pu recueillir de la bouche des aînés touchant la vie quotidienne à Bagnes durant la première moitié de ce siècle, c'est parce que, de tout ce que le temps menace de détruire, ce qui est le plus irrémédiablement condamné à disparaître, ce qui ne sera bientôt plus qu'un souvenir, c'est une certaine vie rurale : celle que l'on pratiquait hier encore dans bien des régions du Valais et qui ne compte plus aujourd'hui qu'un petit nombre de fidèles, dans lequel la mort fait sans cesse de larges brèches et qui va ainsi s'amenuisant de jour en jour.

Il m'a paru que ce serait faire œuvre de piété filiale que de sauver de l'oubli certains aspects de cette vie qui fut celle de nos pères, mais que, par un phénomène d'accélération que nous aurons l'occasion d'étudier, la génération montante est déjà incapable de concevoir et ne considérera bientôt plus que comme un vestige attardé des âges primitifs.

Cette vie, il faut bien en convenir, s'était à peine modifiée au cours des siècles. L'évolution en avait été si lente qu'elle était quasiment imperceptible et qu'une existence humaine était souvent trop brève pour en noter les signes. Lorsque nos aïeux mouraient, ils laissaient un monde matériel, des us, des coutumes à peu près semblables à ceux qu'ils avaient trouvés en naissant. Leurs fils, bien souvent, se bornaient à mettre leurs pas dans les empreintes qu'ils avaient tracées et à refaire les gestes qu'eux-mêmes avaient faits. Sans doute se condamnaient-ils ainsi à une vie précaire, à un labeur ingrat mais, formés dès l'enfance à l'austérité, pour ne pas dire aux privations, ils s'y résignaient d'avance. Ainsi les générations faisaient place aux générations sans que ce que nous appelons le progrès marquât des points importants. On eût dit d'un théâtre sur la scène duquel les acteurs pouvaient se succéder, mais dont les décors demeuraient inchangés et dont les rôles se répétaient avec à peine quelques variantes.

Des visiteurs pourtant étaient venus qui avaient trouvé que ce théâtre ne manquait pas de beauté, que les décors en étaient grandioses et que les acteurs y jouaient, avec un naturel parfait, des scènes pittoresques. Ils s'appelaient Jean-Jacques Rousseau, Rodolphe Toepffer, le chevalier de Boufflers, et j'en passe. Si l'on en croit certains auteurs, Jérôme Bosch, le peintre du fantastique, celui-là même dont le roi Philippe II d'Espagne gardait dans sa chambre à coucher *Les sept péchés capitaux* pour s'inciter à la vertu, aurait découvert le Valais au XV^e siècle déjà et, frappé par le spectacle de nos monts, en aurait fait le décor de quelques-unes de ses hallucinantes compositions. Toutefois la chose est loin d'être prouvée, et je la donne pour ce qu'elle vaut.

Tout cela d'ailleurs ne devait pas tirer le Valais de son isolement. Il fallut attendre que la civilisation, ou plus exactement le progrès matériel — ce qui est bien autre chose — risquant de

dévorant ceux-là mêmes qui l'avaient créé, les obligeât à chercher, tout au moins quelques mois par année, des coins de terre où l'œuvre de l'homme ne s'était pas encore superposée à celle du Créateur. Le Valais, qui avait si peu changé depuis le commencement du monde, était un lieu tout désigné pour cette reconfrontation, devenue nécessité vitale, de l'homme avec la nature. De nouveaux visiteurs affluèrent qui, s'ils n'avaient pas le génie ou simplement le talent des premiers, disposaient du moins de ces deux choses essentielles, également rares chez le paysan, l'argent et les loisirs.

Ce fut le début du tourisme. Un tourisme modeste, un peu hésitant au départ, marqué de cette prudence qui est le fond de l'âme paysanne, mais qui, avec le développement rapide des sports d'hiver, allait prendre une extension extraordinaire, telle qu'on n'aurait jamais pu l'imaginer au début du siècle.

La vie du paysan, surtout celle du paysan de la montagne, en fut profondément modifiée. Je serais tentée de dire qu'elle en fut ébranlée et qu'elle n'a pas encore retrouvé sa stabilité. Toutes les anciennes notions, qu'on croyait immuables, durent être revisées. L'hiver, cet interminable hiver montagnard qu'on avait de tout temps appelé « la mauvaise saison » où la terre boudait, où la vie se retirait des champs pour se concentrer dans le village, et durant lequel, bien que l'on tînt beaucoup plus de la fourmi que de la cigale, la grande affaire était « de subsister jusqu'à la saison nouvelle », l'hiver devint le vrai temps de la moisson. Tout ce qui jusque-là avait été considéré comme improductif, voire hostile, le froid, la neige, le sommeil de la nature, devint du jour au lendemain source de revenus. Les étés sans pluie eux-mêmes, qui avaient jadis suscité tant de pèlerinages, provoqué tant de luttes pour l'eau des arrosages, perdirent de leur caractère nocif dès qu'ils favorisèrent le tourisme.

Presque dans le même temps, les techniciens, qui sont les magiciens de notre époque, érigeaient de véritables pans de montagnes, créaient des lacs là où de mémoire d'homme on n'avait vu que de maigres pâturages et, réalisant enfin le vieux rêve des alchimistes du Moyen Age, transformaient en or cette eau qui, jaillissant des glaciers, avait jusque-là librement couru dans le

fond des vallées. Si librement même que, se livrant parfois à de cruelles fantaisies, elle avait semé la terreur parmi les riverains.

Tombant en partie dans les caisses publiques, cet or, ou, pour parler le langage de notre époque, ces « redevances » allaient permettre à ceux qui, par la grâce de Dieu et la volonté du peuple, présidaient, tout au moins sur le plan social, à nos destinées de procéder à des améliorations qui, concentrées sur un espace de temps très réduit, en devenaient proprement spectaculaires. Les antiques et vétustes bâtiments publics furent restaurés ou remplacés par des constructions nouvelles où le fonctionnel et l'esthétique s'efforçaient de faire bon ménage. Les routes furent élargies, goudronnées, abondamment éclairées. Des trottoirs furent aménagés pour la sécurité de ceux de plus en plus rares qui n'avaient pas encore sacrifié au dieu Moteur. De nouveaux services publics furent créés pour faire face aux exigences du jour. Ce fut un prodigieux bond en avant. On rattrapa en quelques décennies des siècles de statisme.

Il ne serait pas exagéré de parler, à ce propos, de révolution, car si une lente évolution est dans l'ordre naturel des choses, un changement brusque fait toujours figure de révolution. Or, une révolution ne s'accomplit jamais sans heurts, sans sacrifices, sans abandons souvent douloureux, même si le résultat en est finalement excellent.

Mais peut-être ai-je un peu trop généralisé. Il ne faudrait pas conclure de ce qui précède que le Valais tout entier est devenu un Eldorado. Toutes les régions n'ont pas bénéficié de conjonctures aussi favorables que celles que je viens d'évoquer. Toutes ne se prêtent pas au tourisme, petit ou grand, encore que chaque coin de terre, chaque mayen, chaque clairière, chaque bout de pâturage à la lisière des glaciers, à la condition qu'on ne lui ait pas appliqué l'épithète infamante de « zone d'avalanche », se sente appelé ! Une sorte d'hommes inconnue hier, les spéculateurs, croît, prospère, se développe comme une végétation spontanée et envahissante. Le métier est tentant — du moins l'était-il avant les mesures prises en 1972 par le Conseil fédéral en vue de freiner l'invasion des capitaux étrangers, — facile à exercer puisqu'il suffit d'acheter à bon marché et de revendre cher. Il ne requiert

ni une formation particulière, ni hélas ! une qualité d'âme très élevée. Si quelques-uns méritent l'estime de leurs concitoyens, si certains promoteurs ont droit à leur reconnaissance pour avoir contribué au développement de nos stations, combien ont subi la fascination de l'argent trop facilement gagné ! Le « champ du potier » qui a amené Judas à trahir son Maître en aura fait glisser plus d'un sur la « pente savonneuse » des compromissions.

De même pour ce qui concerne l'industrie, toutes les régions n'ont pas « leur » barrage. Grâce cependant à ce que les économistes appellent « la péréquation financière », les communes moins favorisées bénéficient dans une certaine mesure de la prospérité des autres, en sorte qu'on peut dire que la manne est tombée sur le Valais tout entier, encore que de façon assez irrégulière.

En faisant de Bagnes le sujet de cet ouvrage, j'ai obéi à deux raisons également excellentes. La première, c'est que c'est le coin du Valais que je connais le mieux ; M. de La Palice l'aurait trouvée suffisante. La seconde, c'est que c'est le lieu où sous l'action conjuguée du tourisme et de l'industrie il s'est passé le plus de choses dans le laps de temps le plus restreint, et où en moins de dix lustres on a pu assister, non sans mélancolie, à la fin d'un monde et à la naissance d'une ère nouvelle.

A. T.

Chapitre premier

LA VIE RURALE

Il y a toute une littérature consacrée à la vie paysanne. Mais elle ne date, tout au moins pour la littérature française à laquelle nous nous rattachons étroitement, que du XVIII^e siècle. Personne jusque-là ne s'en était vraiment soucié sinon pour en faire des sujets de farce. C'est en traduisant les *Géorgiques* de Virgile que l'abbé Delille mit le genre à la mode.

Alors que Jean-Jacques Rousseau, prisonnier peut-être de la thèse qu'il avait soutenue en participant au concours de l'Académie de Dijon, se bannissant volontairement d'une société aimable et brillante, inadaptable aussi bien par son génie que par une santé qui mettait constamment ses nerfs à vif, peuplait de ses rêves et de ses chimères une nature idéalisée, Restif de la Bretonne s'attachait le premier, en écrivant *La vie de mon père*, à peindre l'existence quotidienne du paysan. Il l'a fait sur le mode apologétique, ce qui a fait dire à Adolphe Tabarant, son biographe, que le diable avait cette fois trempé sa plume dans l'eau bénite.

S'il est tout à fait plausible qu'Edme Restif, le père de l'auteur, issu vraisemblablement d'une famille huguenote, ait fait chaque soir, à la maisonnée, domestiques compris, la lecture d'un chapitre des *Ecritures*, on ne peut s'empêcher de sourire à l'évocation de ces garçons de charrue censés s'entretenir chaque jour des lectures de la veille. Cette vie idyllique, où les bons principes, les bons exemples, les bonnes lectures coulent comme du lait et par-

fument l'âme d'une odeur de sainteté, même si on la situe au XVIII^e siècle, et en Bourgogne n'a rien de commun avec ce dur, cet âpre combat que le paysan doit livrer depuis toujours pour sa subsistance.

Non que la pratique de la vertu soit incompatible avec le travail de la terre. Je tiens au contraire que les paysans, soumis aux lois de la nature, collaborant avec elle, accordés au rythme des saisons, sont les seuls êtres absolument authentiques, et que leurs erreurs, leurs travers, procédant essentiellement de la concurrence vitale, ne sont dus ni à l'arrivisme, ni à l'ambition, ni à cet orgueil qui a, dit-on, précipité les mauvais anges dans les abîmes de l'enfer. Mais s'ils sont méritants, ils ne sont pas, de loin, des êtres tout d'une pièce, et leur personnalité a d'autant plus de relief que les ombres n'en sont pas absentes.

D'ailleurs, et j'en appelle à toutes les femmes, peut-on vraiment prendre au sérieux celui qui n'a pas craint d'écrire que « le premier moyen d'être heureux en ménage, c'est que le chef commande et que l'épouse obéisse » ? et en outre que « La liberté est le plus grand bien de l'homme, mais non de la femme. Une femme qui aime sincèrement n'a pas de plus grand plaisir que de s'abaisser et de s'humilier aux yeux de son époux » ! Comme psychologie féminine, il n'y a pas de quoi lui tirer un coup de chapeau !

Cela dit, ne chicanons pas trop celui qu'on a appelé le « Rousseau du ruisseau » d'avoir mis dans ce livre toute la vertu qu'il a si délibérément et si soigneusement écartée de sa vie privée, mais gardons-nous d'y aller chercher une image exacte de la vie rurale.

N'espérons pas non plus la découvrir dans *Les Paysans*, de Balzac. Écrit pour Mme Hanska, et d'ailleurs inachevé, cet ouvrage n'est que la transposition en Bourgogne, des conflits qui opposaient déjà les paysans slaves aux grands propriétaires terriens. Ce sont ceux-ci qui occupent d'ailleurs le devant de la scène. Les paysans ne sont, pour finir, que des comparses.

Nous ne la trouverons pas davantage dans les romans de Zola, « cette caricature de Balzac », comme l'appelait, je crois, Francis de Miomandre, — opinion que je ne suis pas loin de partager malgré tout ce qu'on a pu dire de ce talent, — et pour qui le paysan, oscillant sans cesse entre l'obscénité et la

fécalté, est une espèce de monstre, à peine dégagé de l'animalité, au point que dans *La Terre*, qu'Anatole France a fort justement appelée *Les Géorgiques de la crapule*, on voit un petit-fils violer sa grand-mère !

Les paysans de Maupassant, madrés, féroces, avides, sans scrupules, ne ressemblent pas non plus, malgré la qualité du style, à ceux que mon enfance campagnarde m'a permis d'observer.

J'en dirai autant de certains romans régionalistes plus ou moins récents. Ils émanent tantôt d'auteurs qui se sont trop fiés aux apparences et qui sous la bogue un peu rude qu'est l'extérieur du paysan n'ont pas su trouver le fruit toujours savoureux et parfois délicat, tantôt de rêveurs qui n'ont vu dans la campagne qu'un décor d'opérette et dans ses habitants que des bergers d'Arcadie.

X Le seul ouvrage qui m'ait fidèlement restitué l'atmosphère de mon enfance est Le Jean du Bois (1950), de Joseph Cressot. C'est un petit chef-d'œuvre dont je suis étonnée qu'il n'ait pas eu un plus grand retentissement. Ecrit avec tendresse, mais avec clairovoyance, avec un réel souci d'authenticité, ce livre nous montre le paysan tel que l'a forgé un passé qui, depuis le servage, l'a constamment maintenu dans une situation humiliante. Il nous le montre avec ses qualités et ses défauts, avec ses problèmes, avec sa modestie, son effacement, avec surtout cette pudeur, cette réserve, qui forment le fond de son caractère et que tant d'ignorants et tant d'imbéciles lui déniaient.

Quant à moi, qui n'ai pas la prétention de faire ici œuvre d'écrivain, je me dispose à remonter la pente de « mes belles années » pour essayer de tirer, de l'ombre où elle s'enfonce graduellement, cette vie faite de durs labeurs, de sacrifices, de renoncements, comme aussi de luttes sourdes et même sournoises qui pendant les premières décennies de ce siècle était encore celle de nos pères.

On me pardonnera si je ne puis tracer un tableau complet et détaillé de la vie paysanne. Il ne suffit pas de vivre à la campagne pour s'entendre à l'agriculture. Le métier de paysan n'est pas de ceux qu'on peut pratiquer en amateur. Il exige un engagement complet. Il rejette l'automatisme et demande à être constamment

repensé. On n'est pas paysan à heures fixes comme on est employé de bureau ou ouvrier d'usine. On a passé avec la terre un contrat que, dans tout autre domaine, on appellerait un marché de dupes, un contrat dont les obligations réciproques sont loin d'être équivalentes, où l'on donne tout contre un minimum à peine vital, et jamais garanti.

L'esprit constamment en éveil et presque toujours en alerte, le paysan interroge sans cesse l'horizon. Il craint la pluie pour ses foins dans le même temps qu'il la désire pour ses champs et pour ses jardins. Il pourra se dépenser jusqu'aux limites de l'impossible, il y aura toujours une partie de son labeur vouée à l'échec parce que ses différentes cultures ne dépendent pas, pour leur réussite, des mêmes conditions atmosphériques. *Le temps qu'il fera*, voilà le grand point ! C'est l'ennemi sans visage dont il est impuissant le plus souvent à déjouer les manœuvres, et dont les caprices ruinent en quelques heures ce que des mois de travail harassant ont édifié. Et ce sont naturellement toujours les plus mauvaises années qui entraînent les plus gros frais d'exploitation, comme aussi les plus grandes fatigues. Et les obligations fiscales, calculées sur un barème invariable, ne tiennent jamais compte du revenu réel !

« Les impôts ne gèlent pas et ne séchent pas » avait-on coutume de dire dans mon enfance. Le fisc en effet, dont la vocation n'est pas de faire du sentiment, venait encore écumer, si on me pardonne cette expression, la sueur de ces pauvres gens.

Depuis quelques lustres, les choses ont un peu changé. On s'est aperçu que, si elle ne compte pour rien dans l'économie du pays, tout au moins en temps de paix, l'agriculture de montagne a un rôle à jouer dans la conservation des sites qu'une nature livrée à ses seuls caprices aurait tôt fait de changer en fouillis inextricables. On essaie, en lui accordant des subsides enfin convenables, en lui donnant la possibilité de gains accessoires, de faire du paysan, sinon le conservateur, du moins le concierge de ces musées naturels que sont les régions touristiques.

Ces mesures, malheureusement, viennent un peu tard et on ne saurait faire grief aux habitants des hautes vallées de céder à l'attrait d'une vie plus facile, après des siècles d'humiliations et d'espérances sans cesse déçues.

J'ai vu de près, dans mon enfance, tant de misères, reçu plus tard tant de confidences, aidé à résoudre tant de problèmes que je ne puis unir ma voix à celle de ces inconscients qui, n'ayant jamais remué une motte de terre, n'ayant jamais reçu le saint baptême de la sueur, n'ayant souffert d'aucune privation, se permettent de regretter la disparition d'un certain pittoresque, genre carte postale, jouent aux prophètes, s'abandonnent à des lamentations qu'ils croient d'une haute qualité morale, et, tel Ezéchiël dans l'Ancien Testament, annoncent la vengeance de Dieu sur cette race avilie.

Pour ce qui est des travaux agricoles proprement dits pourtant, force m'est bien d'avouer ma totale incompétence. Je n'ai jamais été chef d'exploitation, je n'ai jamais eu à assumer des responsabilités dans ce domaine. J'ignore tout de la taille des arbres, des soins à donner à la vigne et au bétail, de l'alternance des cultures, toutes choses que l'on apprend actuellement dans les écoles d'agriculture, mais que nos pères connaissaient par une sorte de divination, y compris cette chimie qui s'opère dans le sous-sol et qui permet de tirer de l'humus des substances différentes en lui confiant, année après année, souvent même saison après saison, des germes de nature également différents.

J'avancerai donc sur la pointe des pieds et ne me risquerai à parler des *Travaux et des Jours* qu'incidemment et comme d'une chose dont, vivant dans un milieu agricole, je n'ai été atteinte que par ses remous. D'ailleurs, les muses, qui ont enseigné à Hésiode « un beau chant alors qu'il paissait ses agneaux aux pieds de l'Hélicon divin », ne se sont pas penchées sur ma chétive personne. Si donc le tableau que je me propose de dresser ici de la vie à la campagne reste fragmentaire, s'il n'est pas parfait dans sa forme, le lecteur voudra bien m'accorder les circonstances atténuantes.

Mais en tout premier lieu, je voudrais m'excuser auprès de ce même lecteur si, faisant constamment appel à mes souvenirs, j'ai l'air de me mettre moi-même en vedette avec quelque complaisance. Je n'ai d'autre ambition que de servir ici de témoin. Or, les témoignages sont des souvenirs, et les souvenirs obligent à parler de soi. Toutefois, comme les miens, qui ne datent, hélas, pas tous

d'hier, ne remontent tout de même pas tout au début du siècle, je les compléterai par ce que j'ai entendu de mes parents, de mes grands-parents, des anciens du village, de tous ceux en un mot qui, par leurs récits, m'ont permis de vivre rétrospectivement une époque où je n'étais pas née.

Mes toutes premières impressions font d'ailleurs une large part à ces géants débonnaires qui se sont penchés sur moi à mon arrivée sur cette terre. C'est par leurs yeux que j'ai commencé de voir le monde, avant de m'en faire une idée personnelle. Et puisque je ne suis rien d'autre qu'une émanation de mes ascendants, il n'est nullement téméraire de dire que ma mémoire est faite aussi un peu de la leur.

Il me semble que je pourrais même en donner ici un exemple concret. Du moins vais-je l'essayer, n'osant cependant trop espérer me faire comprendre. Ce devait être environ le temps de ma deuxième année, puisque j'occupais encore le lit à ridelles qui allait devenir celui de ma petite sœur, et dont il m'était impossible de sortir par mes propres moyens. Nous habitions la maison de mon grand-père maternel, un logis bien modeste, avec une chambre seulement par étage, une vaste cuisine au rez-de-chaussée et un non moins vaste débarras au premier, mais dont la construction devait tout de même présenter quelque chose de remarquable, puisque, bien des années plus tard, j'eus la surprise d'en retrouver le plan et la description dans *La Maison rustique en Suisse*.

Rustique, certes, elle l'était ! Les chambres en étaient basses et les solives du plafond les écrasaient encore. La pièce principale contenait, entre autres meubles campagnards, un fourneau en pierre ollaire qui était une véritable curiosité. Alors que tous les autres poêles étaient de forme traditionnelle, ronde ou carrée, le nôtre avait ceci de particulier que c'était moins un poêle à proprement parler qu'une espèce de banc chauffant, avec un dossier, orné, autant qu'il m'en souvienne, d'un écu dans lequel étaient gravées des initiales et une date. A la condition qu'il ne fût pas trop chaud, et les dimensions de la pièce ne l'exigeaient pas, deux adultes ou trois enfants pouvaient y prendre place, se chauffant ainsi le séant et les reins, ce qui était le comble du confort.

182
jeune
allaine
182

Lorsque bien plus tard, il me fut donné d'admirer ces poêles en faïence qui font l'orgueil de certains intérieurs de la Suisse alémanique, je me suis demandé si le nôtre n'était pas inspiré de leurs modèles et si l'un de mes ascendants, qui avait fait la « Campagne du Rhin », frappé par l'agrément de ces fourneaux, n'avait pas désiré en avoir un chez lui qui s'en approchât. Il est plus probable, cependant, vu l'âge de la maison, que l'installation de ce poêle remonte à un passé plus lointain, car si la pierre ollaire passe pour avoir été découverte à Bagnes autour de 1820, après que la débâcle provoquée par la chute du glacier du Giétroz eut mis à découvert certains blocs dominant la Dranse dans la région de Bonatchesse, il est avéré qu'elle était connue en Valais, notamment dans le Haut, bien avant cette date et que le fourneau en pierre ollaire de Mühlebach, daté de 1668, n'est pas le plus ancien. Le fait pourtant que ces poêles ne soient plus désormais désignés que sous le nom de « bagnards », montre assez que les carrières de Bagnes sont devenues les plus importantes.

Je dois confesser que, à l'époque dont je parle, soit lorsque j'avais deux ans, ce problème me préoccupait extrêmement peu. Les particularités de notre fourneau m'échappaient totalement et je puis donner pour assuré que, si j'en avais vu ailleurs de formes différentes, ce sont ceux-là qui m'auraient paru singuliers.

Je m'éveillai donc un jour, qui devait être un jour d'été, dans cette chambre où régnait un silence profond, que troublaient seuls le bourdonnement insistant d'une mouche et le tic-tac régulier d'une très ancienne horloge dont le balancier et les plombs évoluaient à l'air libre et dont le cadran était orné d'une guirlande de roses. Devant les fenêtres jumelles qui formaient une baie, mais que ne protégeait aucun store ni aucun volet, était accrochée une bande de tissu campagnard à petits dessins. Il s'en échappait pourtant un rai de lumière dans lequel dansaient des particules de poussière et qui partageait la pièce en deux zones d'ombre.

Ce silence qui un autre jour m'eût paru inquiétant, ou tout au moins insolite, je le trouvai soudain tout naturel. Je « sus », il n'y a pas d'autre mot, que les miens étaient aux champs et que ma grand-mère, qui avait la charge de veiller sur moi, avait profité de mon sommeil pour courir à un travail urgent. Avec une

sagesse bien au-dessus de mon âge, et d'ailleurs toute provisoire, je compris que je ne devais pas, que je n'avais pas le droit de détourner à mon profit le temps des grandes personnes. Aussi, sans protester, sans me livrer à une de ces explosions qui sont les premières manifestations d'une personnalité en voie de formation, demurerai-je assise dans mon petit lit, avec la gravité d'un vieux philosophe.

Je ne me souviens plus de ce qui se passa quand ma grand-mère revint, deux minutes, ... ou deux heures plus tard. Il est probable que je fus complimentée pour ma sagesse et pour ma patience, mais rien ne s'est gravé à ce sujet dans ma mémoire. Le souvenir de ce réveil, de cette solitude à laquelle je consentais pour la première fois, et qui m'est resté avec une netteté photographique, se détache seul sur un fond obscur dont les brumes allaient devenir moins denses d'année en année.

J'ai recueilli bien d'autres souvenirs au cours de ma vie, les uns gais, les autres tristes, quelques-uns très doux, d'autres presque tragiques, mais je ne puis m'empêcher d'attacher à celui-là, si futile en apparence, une signification quasi philosophique. Car d'où pouvaient me venir ce respect soudain pour le travail, cet effacement de ma petite personne devant les exigences de la vie, si ce n'est de cette tradition aussi vieille que la race et que la pauvreté a imposée à nos ancêtres ? Il y a peu de vraisemblance que, à l'âge où j'étais, mes parents m'aient entretenue de leurs travaux et de leurs soucis, ni qu'ils m'aient inculqué des principes de vie même élémentaires. Il est infiniment plus probable que j'obéissais à une loi que je sentais obscurément et qu'avaient déposée en moi les générations qui m'avaient précédée.

Et j'incline à penser avec le poète que

*Dans notre âme qui croit par instant se connaître,
L'âme de nos aïeux revit à notre insu.*

Cette illumination ne se renouvela pas. Je dus retomber assez vite dans ces exigences qui sont le fait des êtres qui, n'ayant qu'un horizon fort limité, ont tendance à se prendre pour le centre du monde, et je dus troubler plus d'une fois le sommeil de ma mère qui devait pourtant avoir le plus grand besoin de repos.

Cette petite fille que j'évoque ici et dont il sera encore question bien souvent, il y a longtemps qu'elle n'est plus dans ma mémoire qu'une ombre légère. Je m'efforce de la faire revivre en lui insufflant un peu de cet attendrissement qu'on éprouve toujours à se pencher sur son passé, comme chez Hadès on réanimait les ombres incertaines et flottantes des morts en leur faisant absorber du sang chaud.

Et comme ce ne sont pas les enfances d'un personnage illustre que je me suis donné pour mission de raconter, mais les premiers contacts avec le monde, le développement dans un milieu campagnard, d'une petite fille très ordinaire, le lecteur pourra à travers elle voir revivre tous les enfants de son âge et de sa condition.

Chapitre II

L'AUTORITÉ DOMESTIQUE

Après qu'Eve eut mangé le fruit défendu, Dieu lui dit : « Tu enfanteras dans la douleur », ce qui était déjà une sanction sévère ; puis il ajouta : « Tu seras soumise à ton mari », ce qui était plus grave encore, car cela durait plus longtemps ! Et les hommes, afin que s'accomplisse la volonté divine, se mirent à édicter des lois qui allaient maintenir la femme en esclavage durant des millénaires. On peut dire qu'elle nous aura agacé les dents bien longtemps, cette fameuse pomme que notre commune mère eut la malencontreuse idée de cueillir sur l'arbre de la science du Bien et du Mal !

Bagnes, il va de soi, ne pouvait pas échapper à la loi universelle et l'article 160 de notre Code civil, qui fait du mari le chef de l'union conjugale, n'est pas autre chose que la plus récente consécration d'un état de fait qui dure depuis des temps immémoriaux.

Je ne remonterai pas trop loin dans ce passé. Je ne m'imposerai pas ce pèlerinage attristant où, à chaque pas, on est partagé entre la tentation de s'incliner devant tant d'abnégation, de sacrifices, et celle de se fâcher devant tant de résignation, de soumission.

Je me bornerai à faire appel à des souvenirs strictement personnels, ceux-là ! Il n'y a pas très longtemps, en effet, que le prestige de l'homme comme mari et comme père a perdu ce carac-

tère absolu qui faisait de lui une sorte de despote domestique. La rupture générale avec la tradition, qui est un des traits caractéristiques de notre époque, n'a pas épargné la famille. Elle l'a ébranlée jusque dans ses fondements. Il n'a fallu que bien peu de temps pour faire du chef incontesté, du *pater familias*, tout simplement un « croulant ». L'avenir dira si cette évolution représente ou non un progrès et si, dans la famille comme dans l'Etat — puisqu'il semble interdit à l'homme de trouver jamais le juste milieu, l'équilibre harmonieux entre des tendances diverses, — l'anarchie est préférable à la dictature.

Lorsque j'étais enfant l'autorité paternelle ne se discutait pas, non plus que l'autorité maritale. L'homme n'avait pas besoin du Code civil pour connaître ses droits et les appliquer. L'infériorité de la femme avait la force d'un dogme et faisait partie de ce fonds de vérités toutes faites qu'on ne revisait jamais !

La disgrâce commençait au berceau. A l'arrivée d'un garçon, on félicitait l'heureux père, on le complimentait et, comme s'il avait accompli une performance rare et strictement personnelle, on le louait d'avoir fait « une journée entière ». La naissance d'une fille avait, par comparaison, la valeur d'une « demi-journée ». C'est tout juste si on ne se croyait pas obligé d'exprimer sa sympathie aux parents. Les plus compatissants affectaient l'optimisme et versaient, sur une blessure qu'ils supposaient cuisante, le baume de propos tels que : « C'est peut-être une bonne affaire ! Si elle tourne bien, une fille peut valoir presque autant qu'un garçon ! »

Si le père était souvent assez déçu, la mère saluait presque toujours avec ferveur la naissance d'une fille, surtout si elle était l'aînée. Tout en déplorant que le sort de cet enfant serait plus tard semblable au sien, qu'elle connaîtrait à son tour les douleurs de l'enfement et la dure loi du servage, elle se félicitait de l'aide que le ciel lui promettait ainsi et qui serait efficace au bout de peu d'années. Elle savait que, à l'âge où les petits garçons sont tout juste bons à garder les chèvres et les moutons, une fillette serait déjà capable de s'occuper d'un petit frère ou d'une petite sœur ; que, très tôt, on pourrait lui confier de menus travaux de ménage, qu'elle pourrait mettre le couvert, éplucher les légumes, laver la vaisselle, faire des commissions, etc.

En fait, il arrivait que, poussé par la nécessité, on fît appel beaucoup trop tôt à des compétences qui n'étaient encore que virtuelles, ce qui n'allait pas sans mécomptes. Il n'était pas rare que l'on dût ramasser les débris d'une pièce de vaisselle échappée à de trop petites mains. Quant aux commissions, qu'il me soit permis de cueillir au passage ce souvenir.

Je pouvais avoir cinq ans. Ma mère m'envoya à l'épicerie avec mission d'en rapporter une livre de café. On sait que le café, le vrai, a toujours été une denrée chère, le seul luxe de la vie paysanne. Elle mit donc, dans le creux de ma main, quelques pièces d'argent enveloppées dans un morceau de papier journal, me disant de veiller à ne pas les perdre, à l'aller, car, pour le retour, il n'y aurait pas de monnaie à rapporter. Ce mot de « café » avait glissé sur moi sans pénétrer dans ma petite tête. Je pensais à du sucre, Dieu sait pourquoi ! Peut-être parce que je trouvais qu'il avait meilleur goût ? C'est donc un kilo de sucre que je rapportai un peu plus tard. Et comme l'épicière n'avait pas pris tout l'argent, je m'imaginais avoir fait une bonne affaire ! Assez contrariée, ma mère m'expliqua que je devais retourner à l'épicerie et demander une livre de café. Malheureusement, au lieu d'insister sur le mot « café », c'est sur le mot « livre » qu'elle appuya. En sorte que, hissant péniblement le cornet de sucre sur le comptoir, je dis simplement : « Pas un kilo, une livre ! » L'épicière retira la moitié du contenu du cornet et me redonna quelques sous que, derechef, je rapportai fièrement à la maison. Du coup, ma mère perdit patience et, me laissant plantée au milieu de la cuisine avec ma livre de sucre serrée contre ma poitrine, elle partit elle-même chercher son café.

La vie de la petite fille, calquée sur celle de sa mère, était, par le fait même, plus avare de loisirs que celle du petit garçon. Celui-ci, s'il fournissait aux champs un travail peut-être un peu plus pénible, était libéré de toute obligation dès son retour à la maison, tandis que pour la fillette il y avait toujours du café à moudre, un écheveau à tenir, des escaliers à balayer. Chacun faisait ainsi son apprentissage de l'avenir, un avenir qui serait certainement dur pour l'homme, mais sûrement écrasant pour la femme.

Voici encore un exemple fort éloquent de la façon dont on préparait les petites filles à leur rôle futur de « servantes non payées » comme on disait. Une de mes voisines me contait récemment que lorsqu'elle était encore en bas âge, c'est-à-dire à la fin du siècle passé, elle avait pour mission, avec une sœur de deux ans son aînée, de veiller à l'approvisionnement de la cuisine en eau potable. Un soir d'hiver, vers les dix heures, alors qu'elles dormaient comme on dort à cet âge, elles furent brusquement réveillées par un de leurs oncles, sommées de se rhabiller et de foncer, dans la nuit noire, sur des chemins verglacés, jusqu'à la fontaine publique, pour en ramener dans de petits bidons, et en autant de trajets qu'il était nécessaire, l'eau dont l'absence à la cuisine se traduisait dans la seille, par une mince pellicule de glace ! « Mon oncle a bien fait, ajoutait-elle sans amertume. Depuis ce soir-là nous n'avons jamais plus oublié de remplir la seille ».

Il arrivait pourtant un moment où la fillette, devenue jeune fille, avait, pour paraphraser un vers connu, « l'avantage et presque la victoire ». C'était au moment des premiers émois, de l'éveil des sens, quand le jeune homme tombait dans ce que Schopenhauer appelle « le piège tendu par le génie de l'espèce » et que les poètes et bien d'autres avec eux désignent par le nom d'« amour ». La femme, pour un temps, cessait d'être à ses yeux l'éternelle servante pour devenir un être troublant et mystérieux, chargé de ses rêves et de ses désirs.

Mais cela durait peu. Une fois passé le temps des fiançailles, qu'on appelait « les fréquentations », la femme, semblable à ces femelles d'insectes qui s'arrachent les ailes après le vol nuptial, retombait rapidement dans le servage.

Elle devenait cet être polyvalent, cette machine à tout faire, y compris les enfants, que l'on voyait tour à tour et presque simultanément, à croire qu'elle était douée d'ubiquité, au ménage, à la fontaine, au pré, au champ, au jardin, à l'étable ; celle qui, levée avant l'aube, souvent après une nuit troublée par les pleurs d'un bébé, préparait le petit déjeuner, faisait rapidement le ménage, rejoignait son mari à la campagne, revenait en hâte apprêter le repas de midi pendant que l'homme parcourait le journal ; qui

lavait la vaisselle dans un temps minimum, de façon à pouvoir repartir avec lui dès qu'il aurait terminé sa sieste, et qui, enfin, tandis que son mari se détendait en reprenant son journal pour une lecture plus approfondie, occupait ses soirées aux raccommodages, aux tricotages et à certains nettoyages qu'elle n'avait pas eu le loisir de faire au cours de la journée.

Car les travaux ménagers, y compris souvent les lessives et les repassages, devaient se faire en marge des travaux de la campagne. Et si les intérieurs étaient plus simples, moins spacieux, tous les appareils électroménagers dont nous disposons actuellement et qui simplifient si grandement le travail de la femme n'existaient pas encore, du moins n'étaient-ils pas encore connus à Bagnes. De telle sorte que la maîtresse de maison, qui voulait avoir un intérieur convenablement tenu, qui avait quelque souci de la propreté et de l'entretien du linge et des vêtements, avait une vie littéralement harassante.

Et ne pensez surtout pas que cela lui valût l'admiration et la reconnaissance de son compagnon ! Les plus indulgents haussaient les épaules devant ce qu'ils considéraient comme une manie. Les autres réprouvaient hautement cette dépense de forces, ces soins consacrés à des « bêtises ». J'en ai connu un qui ne souffrait pas que l'on récurât les planchers parce que cela les usait. L'usure de sa femme l'affectait moins.

← Ce qui aggravait singulièrement la situation de la femme au point de la rendre insoutenable, c'était l'incompréhension masculine face aux besoins d'un ménage. Ministre de l'intérieur, mais ministre sans portefeuille et souvent sans porte-monnaie, la mère de famille devait s'arranger afin que rien d'essentiel ne manquât et cela en se gardant bien de faire de trop fréquentes demandes de subsides. D'où la persistance, dans certains ménages, de procédés datant presque des anciens âges, d'où la lessive aux cendres de bois et à la poix, d'où ces rapiéçages obstinés qui transformaient peu à peu un vêtement en costume d'arlequin, d'où aussi ce café qui n'avait souvent de café que le nom et dont le malt, c'est-à-dire l'orge ou l'avoine grillée, faisait seul les frais. Et si « l'amidon Rémy » avait tout de même fini par remplacer la pomme de terre que l'on promenait en guise d'empois sur le col, le plastron

et les manchettes des chemises d'homme en toile de chanvre, on repassait encore souvent au fer à charbon, ce fer qui dégageait de l'oxyde de carbone et donnait inévitablement la migraine.

Je sais le cas d'une femme qui avait le droit de prélever juste un litre de lait pour le ménage, le reste devant aller aux veaux et à la laiterie. Chaque hiver, elle trompait la vigilance de son mari en veillant à la propreté rigoureuse du seau où les veaux devaient boire, ce qui lui permettait d'en distraire auparavant un litre supplémentaire pour ses enfants.

En Angleterre, la reine règne, mais ne gouverne pas. A Bagnes, il n'y a pas encore très longtemps, on aurait pu retourner la formule, et dire que la femme « gouvernait » mais ne régnait pas. « Gouverner », on s'en doute, n'a pas ici le sens de commander, mais celui de soigner le bétail, ce qu'on appelle en patois *gouarna*, et que les spécialistes écrivent *gwarna*. Mais de quelque façon qu'on le prononce ou qu'on l'écrive, c'est une dure besogne, et qui se répète, matin et soir, depuis souvent très tôt l'automne jusque très tard au printemps. Cela comporte l'obligation de se lever tous les jours à cinq heures, d'attraper l'onglée, au fort de l'hiver dans la grange glaciale, en faisant « les rations » ; de traire les vaches, en recevant, au pire des coups de pied, et au mieux la caresse en plein visage d'une queue imbibée de purin ; de tirer le fumier hors de la « creuse » pour le jeter au moyen d'une pelle sur le tas qui se trouve près de la porte de l'étable, et qui, bien mieux que l'habillement, la table ou même le bordereau d'impôt, proclame l'importance du chef de famille.

« Gouverner », c'est aussi répandre la litière sous les vaches, préparer le « bouilli » fait de betteraves et de paille hâchée, dissoudre le tourteau pour le « boire-blanc », soigner le cochon, faire têter les chevreaux. Et c'est surtout s'astreindre à ne jamais s'absenter, à se trouver chaque jour là, à heures fixes, quels que soient les événements familiaux, locaux ou sociaux. C'est renoncer aux distractions du dimanche où l'homme, même le plus rangé, peut tout de même faire une petite halte au café, jouer aux cartes ou aux quilles, assister aux réunions politiques.

Je m'aperçois que, involontairement, je parle au présent de choses que je voudrais présenter comme révolues. C'est que je ne

suis pas absolument sûre que tout cela appartienne désormais au passé. Il n'y a pas très longtemps, je reçus la visite d'un homme qui venait se plaindre que son gendre n'avait pas tenu une promesse faite verbalement. Il lui avait pourtant dit, et il s'en vantait : « Quand on n'a pas plus de parole que ça, on ne vaut pas plus qu'une femme ! » Et comme je ne pouvais m'empêcher de sourire devant le comique de la situation — car le bonhomme requérait mon aide, — il m'assura, comme d'un concours précieux qu'il m'apporterait, que, à la première occasion, il lui ressortirait cette « vérité ». Jusqu'à tout récemment et bien que mariée sous le régime de l'union des biens, la femme n'avait pas droit à un chapitre personnel dans les registres d'impôt. Ses immeubles figuraient sous le nom de son mari et je ne suis pas sûre que, à la faveur d'une telle confusion, certains de ses biens n'aient pas été aliénés sans qu'elle ait eu à donner son consentement. Disons tout de suite que de tels abus ne sont plus à craindre, grâce aux plans cadastraux, au cadastre communal et aux exigences toujours plus grandes du registre foncier.

Demander son avis à une femme, c'était lui accorder une importance qu'elle ne méritait pas. Il fallait vraiment que l'estime et l'affection fussent grandes pour provoquer une dérogation. « Je faisais bon ménage avec ma femme, me disait un veuf éploré. Je n'aurais pas vendu une brebis sans lui en parler ».

Car il y avait bien entendu des exceptions : d'un côté, des hommes qui reconnaissaient les qualités de leur femme et l'associaient étroitement à la gestion de leur patrimoine commun et, d'un autre côté, des femmes qui n'avaient pas ce respect héréditaire du mâle et osaient à l'occasion lui tenir tête. Mais la force physique de l'homme lui valait incontestablement de la considération dans une communauté humaine où le droit à la vie s'obtenait à la force du poignet. « Ou bien que tu te maries, ou bien que nous serons obligées d'acheter un âne », disait une veuve à sa fille unique devenue nubile.

Mon père, Maurice Boven, resté très traditionaliste sur le plan familial, ne badinait pas quand il s'agissait de son autorité. Il fallait des circonstances tout à fait exceptionnelles pour que nous nous risquions à émettre une opinion contraire à la sienne. Et

encore le faisons-nous avec le sentiment de quelqu'un qui se jette à l'eau en sachant à peine nager ! Cette autorité, il avait quelque tendance à l'exercer aussi sur sa femme, Josette Mex, épousée quand elle n'avait pas vingt ans alors que lui-même approchait de la trentaine, et qui passa ainsi sans drame de la domination de ses parents à celle de son mari. Pourtant, je ne me souviens pas qu'il ait jamais fait un marché sans en conférer longuement avec ma mère et c'était toujours elle qui, plus tenace, débattait et arrêta définitivement le prix d'une pièce de bétail.

S'il souffrait mal que nous lui tenions tête, mon père n'a jamais fait la moindre objection à ce que nous usions envers lui du tutoiement. Je crois, au contraire, qu'il n'aurait pas aimé le « vous ». Différent était son père qui exigeait ce « vous » non seulement de ses enfants, mais encore de sa femme, de sept ans pourtant son aînée. Quant à moi, je crois bien l'avoir toujours tutoyé sans m'attirer la moindre observation. La vénération m'aurait cependant été facile. Mon grand-père qui portait une magnifique barbe-fleuve était le parfait sosie de Henri Dunant. Je les identifiais si totalement que je crus, pendant un certain temps, que c'était mon aïeul qui avait fondé la Croix-Rouge que je confondais d'ailleurs avec la marque de Maggi « Croix-Etoile ». Et je trouvais normal de voir ce que j'appelais « la photographie de grand-papa Boven » dans l'*Almanach Pestalozzi* ou dans le *Messenger boiteux*.

Je conserve de cet aïeul que j'ai si peu et si mal connu un souvenir qui révèle le défaut de sa cuirasse. C'était à la mort de sa femme, Anne-Marie Troillet, enlevée en quelques heures par une attaque. J'avais deux ans et demi. Frappée de l'animation qui régnait chez mes grands-parents, je m'étais faufilée dans la chambre mortuaire où ma mère et mes tantes s'affairaient, disposant un crucifix et une bougie sur la table de nuit où se trouvaient déjà une soucoupe et une branche de buis. Ma grand-mère gisait sur son lit. Son corps maigre dessinait sous le linceul des angles aigus. Sa tête dressait sur l'oreiller un profil d'une sévérité inaccoutumée. Ma mère me prit dans ses bras, me pencha vers ce visage soudain inconnu et me dit : « Embrasse grand-maman ». J'effleurai rapidement ce front glacé, frappée par le sentiment que ce baiser-

là ne ressemblait pas aux autres. Cependant mon attention revenait toujours à mon grand-père, affalé sur une table, la tête enfouie dans ses bras et les épaules secouées de sanglots. Mes tantes disaient : « S'il ne se tient pas mieux, nous ne pourrons pas le laisser assister demain à l'enterrement ». Le lendemain, j'avais les oreillons, à ce qu'on m'a dit. Obligée de garder la chambre, je ne vis plus rien de l'appareil funèbre et j'oubliai à la fois mon grand-père et ma grand-mère. Aucune scène n'a dû marquer les obsèques. Je n'en ai en tout cas jamais entendu parler. Mon grand-père devait s'être repris et avoir posé sur sa douleur ce masque de pudeur derrière lequel le Bagnard dissimule ses sentiments les plus vifs.

Nos rapports avec mon grand-père maternel, Pierre Mex, étaient plus familiers. Nous étions nés chez lui et lorsque, ce logis devenant trop exigü, mes parents déménagèrent, s'il conserva sa chambre dans sa propre maison, il continua de faire ménage commun avec nous, ma mère étant son unique enfant.

Il ne nous intimidait guère, bien qu'il jurât autant et plus que frère Jean des Entommeures. Malheur à la chemise dont le col ne se boutonnait pas tout seul, à la porte qui ne s'ouvrait pas magiquement, au tiroir qui ne venait pas au-devant de lui ! L'anathème tombait sur eux. Tous les animaux de l'arche de Noé défilaient dans une litanie rageuse. Mais le juron par excellence, le chef de file, celui qui ouvrait la marche, c'était *eredzo* ! Maurice Gabbud, qui fréquentait volontiers chez nous, s'amusait de ces imprécations qui n'avaient plus pour la famille depuis longtemps que l'importance d'un bruit de fond. Pourtant le jour où il nous expliqua que *eredzo* signifiait « hérétique », il me fit un vrai cadeau ! Je ne pus, dès cet instant, entendre sans rire traiter d'hérétique le mouchoir qui ne jaillissait pas spontanément de la poche, le couteau dont une lame se faisait prier, la clef qui se refusait à l'automatisme.

Notre étable se trouvait à proximité d'une laiterie. Un fromager nouvellement engagé entendit, le premier jour déjà, un nombre si impressionnant de *eredzos*, de chiens, de loups, de cochons, de chameaux, sortir de cette étable que, au risque de compromettre la fabrication du fromage, il abandonna son travail

pour courir au secours de ce « pauvre vieux », qu'il trouva tranquillement en train de brosser une vache !

Il allait ainsi dans la vie, jetant sa malédiction sur les petites choses et se souciant aussi peu que possible des grandes. Jamais homme en effet ne se préoccupa moins que lui de certains problèmes que tant d'autres jugent essentiels. S'il était radical, et radical au point de saluer par une bordée de jurons la naissance d'un garçon dans une famille conservatrice, et de prophétiser à cette occasion que, dans vingt ans, le village et même la commune seraient perdus, il n'alla jamais jusqu'à s'intéresser aux principes auxquels il était censé adhérer. Bien qu'il eût régulièrement fréquenté l'école primaire, qu'il sût lire et écrire assez convenablement, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un journal entre ses mains et cela même en période d'élection. Le *Confédéré* qui sous-titrait « organe des libéraux valaisans » avant de devenir celui du « parti radical démocratique » et enfin *Confédéré-Fed*, ne l'intéressait que dans la mesure où il pouvait s'en servir pour bourrer ses chaussures humides de pluie ou de l'eau des arrosages, ou, à défaut de bois gras, pour allumer son fourneau en pierre ollaire. J'ai pensé, quelquefois, en le voyant froisser en boule ce papier avant d'y mettre le feu, au polémiste qui avait sans doute pondu avec tant de peine et de conscience un article qu'il voulait incendiaire et qui ne se douterait jamais de quelle singulière façon son attente avait été comblée. Il est vrai que c'est le sort d'à peu près tous les journaux de finir par le feu, mais habituellement, on les lit avant de les brûler !

On aura compris, après cela, que mon grand-père était tout le contraire d'un intellectuel. J'ai très tôt soupçonné ma grand-mère dont l'intelligence était vive et qui, quand elle le pouvait, faisait de la lecture son passe-temps favori, d'avoir été surtout sensible aux attrait physiques de mon grand-père qui avait dû être, dans sa jeunesse, un très beau garçon. Il lui en était resté quelque chose jusqu'à la fin de sa vie, et le souci qu'il porta toujours à sa mise — sur un plan bien modeste, il va de soi, — lui conférait une certaine classe que sa manie de jurer ne parvint jamais à compromettre sérieusement.

Il avait de l'esprit, et on se répétait ses mots à l'emporte-pièce. C'est ainsi que, un dimanche matin, alors qu'il fendait du bois devant sa maison, il fut interpellé par un jeune homme dont la boutonnière s'ornait assez insolitement d'une magnifique rose rouge et qui lui rappela que c'était dimanche. « Je le vois parbleu bien, répliqua-t-il, puisqu'on a fleuri le bœuf de Pâques ! »

Un autre jour que, à son ordinaire, il se lamentait, prédisant que le fourrage engrangé ne suffirait jamais à hiverner « tout ce troupeau », j'enchaînai, faisant allusion à sa manie de jurer, « sans compter toutes ces bêtes qui grouillent continuellement autour de toi », il me répondit du tac au tac : « Celles-là, c'est moi qui les nourris ».

Il resta jusqu'au bout un Bagnard du XIX^e siècle, imperméable au progrès matériel déjà sensible, s'obstinant à bourrer de bois le fourneau potager sur lequel rien ne cuisait, dans l'unique souci d'économiser les allumettes. Il mourut en 1927, sans avoir jamais consenti à faire l'essai du téléphone dont la présence dans le corridor familial l'intriguait pourtant, et sans oser jamais tourner un bouton électrique, voire un simple interrupteur de lumière.

Ma grand-mère sortait d'une famille où l'on flirtait volontiers avec les « idées avancées » et même un peu subversives, et où le respect de la tradition cédait quelquefois devant la hardiesse de l'esprit. On y cultivait ce grain de fantaisie, ce soupçon de folie qui est comme le levain de la vie, parce qu'il en éloigne l'uniformité, la banalité, l'ennui, en un mot, la platitude.

Son frère aîné, Joseph Michaud, que son mariage avait fixé à Médières, qui fut le père d'Alphonse Michaud, premier instituteur et âme véritable de l'Ecole libre, avait donné très tôt du souci aux commères de son village d'adoption en s'adonnant avec ardeur à la lecture, et surtout en lisant dans des livres dont la couverture était rouge ! Elles alertèrent le curé, à l'époque le chanoine Maurice-Joseph Revaz, de fanatique mémoire, qui ne recula pas devant le ridicule d'une perquisition. Ce frère de ma grand-mère portait philosophiquement le surnom de Garibaldi qu'il avait gagné en se montrant adversaire acharné du pouvoir temporel de l'Eglise et chaud partisan de l'Unité italienne.

Le même esprit frondeur et voltairien se retrouvait chez son frère cadet, mon grand-oncle Eugène Michaud, que j'ai connu à la fin de sa vie et qui, la figure mangée de barbe, ressemblait à un Victor Hugo d'*Après l'exil*. Il s'était taillé une spécialité dans les chansons anticléricales, et je me souviens encore des frissons qui me couraient dans le dos quand je l'entendais chanter, par exemple :

*La Nature n'a fait ni serviteurs ni maîtres,
Elle a voulu l'égalité des droits !
J'arracherais plutôt les entrailles des prêtres
Pour en faire un cordeau et pendre tous les rois !*

J'ignorais, bien entendu que ces paroles étaient de Diderot, un peu arrangées peut-être, et je croyais fermement qu'elles émanaient de mon oncle. J'espérais bien n'être pas présente le jour où il se livrerait à sa sanglante besogne. En tout cas, je me promettais de fuir aux premiers préparatifs, qui devaient ressembler à ceux des boucheries ! Je tremblais pour les prêtres, mais je tremblais aussi pour les rois bien que, à vrai dire, je n'en eusse jamais vu ailleurs que dans les contes de Perrault ou dans ceux de Grimm, ce qui me laissait supposer qu'il n'y en avait peut-être pas beaucoup à Bagnes.

Sans aller aussi loin, ma grand-mère ne manifestait pas non plus un respect exagéré pour le clergé. La soutane ne l'intimidait pas. Au cours d'une assez longue maladie, elle avait demandé à recevoir la communion. Ce fut le curé de la paroisse, le chanoine Xavier de Cocatrix, qui lui apporta, selon la formule consacrée, « les secours de la religion ». Mais trouvant un intérieur modeste, pensant avoir affaire à une quelconque femme de la campagne, il crut pouvoir lui poser des questions indiscrètes sur sa situation de famille, sur son mari, son gendre, sa fille, etc., si bien que, impatientée, mon aïeule lui déclara vertement : « Monsieur le curé, si je vous ai prié de venir, c'est pour confesser mes péchés et non ceux de ma famille ».

Dès lors, et bien qu'elle continuât de prendre part aux processions des Rogations, spécialement à celle qui réunissait les

paroissiens de Bagnes à ceux de Vollèges et de Sembrancher pour un immense cortège, bien qu'elle me conduisît assez souvent à l'église et m'accompagnât le dimanche des Rameaux pour faire bénir le « michon » enfilé dans une branche de genévrier et enrichi d'une belle pomme rouge, ma grand-mère répétait qu'elle ne souffrirait plus d'intermédiaire entre Dieu et elle.

A sa dernière maladie, elle interdit qu'on appelât le prêtre. Comme le bruit de sa fin prochaine se répandait dans le village, deux pieuses femmes, de celles qui se croyaient mandatées par le Seigneur pour ramener au bercail les brebis égarées, firent brusquement irruption dans la chambre de la mourante, se plantèrent au pied de son lit et lui dirent, dédaignant toutes précautions oratoires : « Justine, vous devez pensez à faire votre devoir ! » Remuant péniblement la tête, ma grand-mère fit un signe de refus, tandis que ma mère eut juste le courage de dire, avant de s'évanouir : « Maman l'a fait toute sa vie, son devoir » ! Les saintes femmes, scandalisées, s'exclamèrent : « Tout de même ! vous n'êtes pas raisonnable ! » et sortirent en claquant la porte, tandis que ma sœur aînée Melina et ma cousine s'empressaient auprès de ma mère et que nous nous recroquevillions dans un coin de la chambre, ma petite sœur Denise et moi, plus mortes que vives.

Cette scène pénible devait laisser des traces durables dans l'esprit de ma mère, et bien qu'elle s'efforçât de ne pas tenir rigueur à celles dont elle ne suspectait pas les bonnes intentions, je l'entendis dire à plus d'une reprise : « Si ces âmes pieuses étaient aussi empressées à partager avec leur prochain ce qu'elles possèdent ici-bas qu'elles sont soucieuses de leur ouvrir le Royaume des cieux, la vie serait trop belle » !

Car ma mère, qui physiquement tenait de son père, avait hérité de ce que, en famille, nous appelions « l'esprit Michaud ». Remarquablement douée, elle avait été à l'école primaire une brillante élève, ce qui lui permit, sa scolarité terminée, de remplacer plus d'une fois l'institutrice malade ou simplement empêchée.

A côté de sa femme et de sa fille que de profondes affinités naturelles unissaient étroitement, mon grand-père, j'imagine, avait souvent bien de la peine à faire le poids. Sa singulière myopie d'esprit, qui lui faisait considérer la vie dans ses plus infimes

détails quotidiens, mais ne lui permettait pas souvent d'en distinguer les grandes lignes, devait l'amener tout naturellement à confier les rênes du ménage à sa femme dont il eut du moins le mérite et l'intelligence de reconnaître la supériorité.

Ce genre de matriarcat, très rare à Bagnes, allait plus tard faciliter ses rapports avec son gendre dont l'autoritarisme se serait mal accommodé d'un partage du pouvoir. Tandis que mon père dirigeait la barque familiale, mon grand-père se cantonna dans les travaux secondaires. Il gardait les moutons, sortait le fumier, étrillait les vaches, sciait le bois du ménage, coupait à la faucille, dans les prés, l'herbe que la faux ne pouvait pas atteindre, tournait au piochard l'orée des champs où la charrue ne devait pas mordre. On appelait ce dernier travail « faire les frontières ». Les paysans, en effet, sont comme les Etats. Ils ne souffrent pas qu'on empiète sur leur territoire. Or, tourner à la charrue jusqu'à l'extrême limite d'un champ, c'est faire piétiner par les chevaux ou les mulets le champ du voisin. C'est un « franchissement de frontière » qu'on ne tolère pas au village.

Tous les travaux dont se chargeait mon grand-père s'accompagnaient naturellement de jurons énergiques et qui s'entendaient de fort loin. « Dans ce cochon de pays, disait-il un jour qu'il « décombrait » une luzerne particulièrement pierreuse, on ferait mieux de planter des serpents » ! Les voisins entendaient et riaient. On finit par dire « jurer comme Pierre Mex », comme on disait « fumer comme un Turc » ou « boire comme un Polonais ».

En un temps où, faute d'argent, on ne construisait guère, et où le peu dont on disposait était régulièrement investi dans l'entretien et l'amélioration des bâtiments agricoles, qui constituaient le seul capital industriel, les générations s'entassaient sous le même toit, qui parfois abritait encore des ménages collatéraux. Cette vie patriarcale ne comportait pas que des avantages, et des frictions se produisaient souvent entre ces caractères tous plus individualistes les uns que les autres. Des drames éclataient — ou lorsqu'ils n'éclataient pas, ils couvaient sourdement, ce qui était parfois pire, — quand l'homme qui avait longtemps régné en monarque absolu devait, parce que ses forces l'abandonnaient, passer le sceptre à un fils ou à un gendre. L'abandon du pouvoir

ne se faisait pas sans révolte, car il entraînait inévitablement la perte du prestige et conduisait souvent à une condition humiliante. Le chef d'hier devenait peu à peu l'*anhlian*, l'ancien, celui dont les besoins ne devaient pas dépasser la faible puissance de rendement. La situation était tout particulièrement pénible lorsque c'était un beau-fils qui prenait les rênes. *Itre mariô à dzindre* (être marié à un gendre), c'était sombrer dans l'ilotisme !

Il faut avoir le courage de le dire, si tout au début du siècle, quelque *Diable boiteux* s'était amusé à soulever l'une ou l'autre de ces ardoises qui recouvrent les toits de chez nous, il aurait surpris maint spectacle navrant : les vieux, condamnés à porter la défroque des jeunes, assis tout au bas de la table, avec dans leur assiette leur ration de nourriture tout juste suffisante. On m'en voudra peut-être de tracer de nos mœurs d'hier un tableau aussi réaliste. Mais je me suis donné pour règle de rester jusqu'au bout fidèle à la vérité, et de ne pas tomber dans la peinture de convention. C'est pourquoi, et bien qu'il m'en coûte, je ne poserai pas sur le visage buriné de nos pères le masque bucolique du faux paysan. J'ai trop entendu mon propre père, que ses diverses fonctions publiques mettaient en rapports constants avec la population, évoquer les confidences, les plaintes de ces vieillards qui, oubliant qu'en leur belle maturité ils n'avaient pas fait mieux, maudissaient l'ingratitude et la dureté de leurs fils et regrettaient, dans leur langage imagé, de « s'être déshabillés avant de se coucher » ou « d'avoir donné le bâton pour se faire battre ».

Ce que, par euphémisme, j'appellerai « une interprétation extrêmement large du quatrième commandement » n'est pas, à vrai dire, une spécialité bagnarde. Elle a dû se rencontrer partout où le spectre de la faim a fait son apparition, substituant au décalogue la dure loi de la jungle. J'en demande pardon à Maurice Chappaz, mais cet antique Valais, ce Valais pays de la Bible, si cher à son cœur de poète, ne semble pas avoir fait un usage immodéré de cet enseignement du *Lévitique* : « Tu te lèveras devant une tête chenue et tu honoreras la personne du vieillard », pas plus que de ceux de l'*Ecclésiaste* : « Viens en aide à ton père dans sa vieillesse. Ne lui fais pas de peine pendant sa vie. Même si son esprit faiblit, sois indulgent, toi qui es en pleine force. »

Certes, il a des excuses, ce Valais d'hier, ce Valais des régions alpestres notamment, et plutôt que de les lui reprocher, je m'efforcerai de comprendre ces manquements à une loi divine qui est en même temps une loi naturelle. Yaweh, qui avait donné à Abraham la terre de Chanaan, pouvait lui dire : « Tu seras enseveli dans une vieillesse heureuse ». Ce patriarche avait reçu de lui des biens immenses en troupeaux, en or et en argent. Il en avait même tellement reçu qu'un moment vint où il dut se séparer de son neveu Loth, parce que leurs richesses respectives se gênaient mutuellement. Dieu voulut sans doute épargner de tels ennuis aux Valaisans, car je n'ai pas connaissance que des membres d'une même famille aient dû se séparer parce qu'ils étaient trop riches. Il leur a refusé la fertilité du sol. Chacun sait en effet que la plaine du Rhône n'est pas sortie, telle que nous la voyons, des mains du Créateur et que, pour en faire le verger qu'elle est devenue, il a fallu l'intervention de l'homme.

Mais, à défaut d'une terre féconde, le Valais a reçu de Dieu la beauté des sites, la majesté des monts, le scintillement des glaciers, le jaillissement des eaux. Pendant longtemps, les hommes courbés vers la terre n'ont pas vu ces dons du ciel. Ils ont vécu misérables, occupés avant tout à satisfaire ces impérieuses fonctions digestives que Maeterlinck appelle « notre abominable tare ». Ils travaillaient toujours, ils jeûnaient souvent, mais ils ne vivaient pas. Les aspirations de l'âme s'effaçaient devant les besoins du corps. Les sentiments les plus nobles restaient à l'état latent, leurs poussées étant vite résorbées dans les cuisants soucis matériels. Et à force d'élaguer tout ce qui ne concourait pas à entretenir cette vie précaire, on en venait inconsciemment, involontairement, à considérer comme des charges tout ce qui ne produisait rien. C'est ce qui rendait si pitoyable le sort de certains vieillards, comme de certains infirmes.

Ce Valais-là n'a rien de biblique, et je ne crois pas que quiconque en ait eu une idée exacte puisse vraiment le regretter. Je suis toujours prodigieusement agacée lorsque j'entends parler du Valais comme d'un lieu où auraient dû se conserver les us et coutumes d'un autre âge, dussent les habitants en souffrir. Un lieu où ce qu'il aurait fallu préserver par-dessus tout, c'était le folklore,

où on aurait dû veiller que ce parc national subsistât pour la satisfaction de ceux qui, jouissant des avantages du progrès matériel, pussent confronter leur mode de vie à ceux de ces primitifs ! Où il aurait fallu que ceux qui parcourent le Valais en voiture de luxe pussent admirer le paysan ployant sous une lourde charge de foin ou de blé ! Où il aurait fallu que des mères qui confient dès leur naissance leurs enfants à des nurses pussent voir passer, dans des chemins étroits et tortueux, ces femmes d'Isérables ou d'ailleurs se rendant aux champs, un berceau sur la tête et un tricotage dans les mains, même si, comme cela s'est passé une fois à Verbier, le bébé, déposé à l'orée de la propriété, dût mourir de la morsure d'une vipère. Un serpent ? mais c'est bien la preuve qu'on se trouve au paradis terrestre ! Où il aurait fallu que ceux qui s'accordent des congés pussent voir le paysan aux prises avec un travail presque surhumain, car les loisirs ne sont vraiment goûtés que si les autres travaillent. Où il aurait fallu que ceux qui font grasse matinée à l'hôtel pussent entendre battre la faux bien avant le jour. Où il aurait fallu que, pour qu'elle soit vraiment belle, une promenade sous bois s'agrémentât de la rencontre d'un bûcheron harassé et mal vêtu !

Il y a un peu plus d'un an, une revue illustrée suisse romande consacrait un reportage émouvant et parfaitement ridicule à « l'agonie » de Sarreyer. Or, ce village bagnard construit sur un épaulement rocheux se porte le mieux du monde. Il fut un temps pas tellement éloigné où ceux qu'on appelait les Brognons, parce que, pour nourrir leur bétail, ils « brognaient », c'est-à-dire coupaient le foin sauvage dans des escarpements dangereux au-dessus de véritables précipices — où plus d'un a d'ailleurs laissé sa vie, — se distinguaient du reste de la population par des corps déjetés, des visages taillés à la serpe, une profonde méfiance du monde extérieur, méfiance que leurs combourgeois appelaient de la ruse. Ils se mariaient entre eux, car personne ne voulait aller vivre là-haut, ce qui n'améliorait la race ni sous le rapport physique ni sous le rapport « public relations », comme on dit dans notre jargon du XX^e siècle. Eh bien ! ces Sarreyens-là, d'ailleurs fort intéressants par la complexité même de leur caractère, ne seront bientôt plus qu'un souvenir. Travaillant la plupart à Téléverbier, ceux

d'aujourd'hui apportent au foyer un salaire substantiel. Quelques-uns ont vendu dans les « hauts », c'est-à-dire dans ces mayens où pendant des siècles on devait se rendre chaque matin et chaque soir durant l'hiver et malgré la neige, pour les soins à donner au bétail, quelques pièces de terrain sur lesquels s'élèvent maintenant des chalets de plaisance. Cet argent leur a servi à améliorer des logements où la notion de confort était jusqu'alors totalement inconnue. D'autres maisons sont construites entièrement à neuf, ce qui montre que les habitants n'ont nullement le désir de quitter leur village. La race s'est améliorée. N'étant pas déformée par des travaux imposés trop tôt, la jeune génération offre de très beaux spécimens humains. Les rapports avec l'extérieur se sont normalisés. Et si un peu de ruse subsiste, elle n'est pas pire à Sarreyer que dans tout le reste de la vallée, je dirai même, que dans tout le reste du monde. Je souhaiterais que tous les villages valaisans connussent une pareille « agonie ».

Le cas de Sarreyer me remet en mémoire une émission que la télévision consacrait à un village du val d'Anniviers, il y a un an environ. Je crois qu'il s'agissait de Fang. Cette émission s'intitulait : « Un village qui meurt ». Impressionnant, n'est-ce pas ? Eh bien ! Le reporter délégué pour enquêter sur ce drame a dû ravalier les pleurs qu'il s'apprêtait à verser.

— « Regrettez-vous le temps où le village comptait davantage d'habitants ? demanda-t-il à une vieille paysanne. N'avez-vous pas la nostalgie de ces veillées d'hiver que vous passiez en commun ? »

— « Pas du tout ! répondit la vieille femme. Je ne m'ennuie pas. Je regarde la télévision, le soir ! »

Un homme à qui on demanda : — « Vous avez des fils. Vous ne voudriez pas qu'ils quittent le village ? » répondit : — « Si ! Ils ne pourront pas rester ici. La vie y est trop dure. »

Une religieuse ayant eu le mauvais goût de répondre que, quand elle revenait au hameau, elle n'éprouvait aucune nostalgie de le voir déserté, on espéra que le curé de Vissoie donnerait enfin la réponse attendue, si conforme à l'idée qu'on se fait du Valais au-dehors. Eh bien ! non ! Là encore, déception ! — « Fang n'est pas déserté, répondit le prêtre. La plupart de ses anciens habitants

ou leurs enfants y reviennent passer les vacances. Quant aux étrangers au pays, je trouve très bien qu'ils puissent jouir de notre bon air et de nos paysages. Les contacts qu'ils ont avec les indigènes ne peuvent qu'être positifs. » Je crois même qu'il ajouta : « Les hommes apprennent ainsi à mieux se connaître ».

Il va de soi que je ne prétends pas reproduire le mot à mot de ces interviews, mais le sens y est.

Quand donc comprendra-t-on que le Valais n'est pas une « réserve », que les Valaisans ne sont pas assimilables à ces espèces animales en voie de disparition qu'il faut protéger à tout prix en les parquant ; des êtres devenus des objets de curiosité, et dont on salue, comme un événement rare, la reproduction en semi-liberté ? Ou alors, si on y tient vraiment, qu'on pousse la logique jusqu'au bout ! Qu'on réintroduise chez nous la peste noire, les procès de sorcellerie, et qu'on entretienne soigneusement, qu'on ressuscite les cas de crétinisme dus à la mauvaise alimentation et au manque d'hygiène. Le folklore y gagnerait tellement !

Fort heureusement, les Valaisans se sont avisés un jour qu'ils possédaient aussi des richesses et qu'ils avaient comme quiconque le droit de les faire valoir, de les exploiter ; qu'ils avaient droit, eux aussi, à une certaine sécurité financière, à des logements confortables, aux loisirs, aux congés payés. Ce n'est évidemment pas avec cela qu'on fait de la poésie, mais c'est avec cela qu'on rend supportable le sort des masses laborieuses. C'est grâce à cela que les vieillards ne sont plus considérés comme des charges. Non pas seulement à cause des rentes qu'ils touchent, mais parce que, l'argent étant devenu moins rare, on redoute moins ce qu'on appelait jadis des « bouches inutiles ». Parce que, en résumé, et pour reprendre à peu près le mot d'Anatole France, « les hommes sont moins féroces quand ils sont moins misérables ».

Pour en revenir à Bagnes et pour clore ce chapitre, si l'autorité du père de famille s'est singulièrement affaiblie sous la poussée d'événements qui n'ont rien de locaux, puisque le même phénomène se rencontre un peu partout, le sort des vieillards s'est considérablement amélioré. Les rentes qu'ils touchent à partir de soixante-cinq ans — soixante-deux pour les femmes, — c'est-à-dire à un âge où leurs forces, entretenues par une meilleure alimenta-

tion, sont à peine diminuées, leur permettent d'envisager avec sérénité ce qui leur reste encore d'avenir. Les uns, les esseulés, opteront pour l'asile où ils seront en contact permanent avec des gens de leur âge, disponibles, puisque jouissant de loisirs que ne peuvent pas encore s'accorder les plus jeunes. Ils noueront des amitiés paisibles, que ne viendront troubler ni les conflits de limitage, ni les marchés entachés de mauvaise foi, ni la lutte pour l'eau des arrosages, tous ces menus drames de la vie campagnarde.

D'autres continueront à partager la vie de leurs enfants, mais dans des conditions matérielles et morales que leurs propres parents n'auraient jamais osé rêver. N'étant plus dépendants du chef de famille pour leurs menus plaisirs, tels que le tabac, les trois décis au café, et même ces sucreries que la seconde enfance comme la première recherche si avidement, ils couleront des jours aussi heureux que le leur permettra leur état de santé. Quand il n'y aurait, à l'actif de cette évolution tant décriée, que le rétablissement de nos vieillards dans une certaine dignité de vie, cela suffirait à nous faire passer sur ce qu'elle apporte peut-être avec elle de moins appréciable.

Chapitre III

L'ENFANCE

Il est curieux d'observer que, lorsque nous pensons à notre enfance, nous le faisons généralement comme, après la faute, nos premiers parents devaient penser au Paradis perdu. Les auteurs, tant prosateurs que poètes, ont rarement échappé à cette règle, à moins qu'ils ne se soient appelés Jules Vallès, Jules Renard ou Hervé Bazin. Et pourtant, à y regarder de près, l'enfance est pleine de drames. Dès qu'une personnalité commence à se dessiner, il est fatal qu'elle se heurte à d'autres personnalités. Un enfant ne grandit pas librement comme un arbre dans une forêt. Ses instincts, qui sont des poussées de sève, sont presque toujours réprimés au nom d'une morale qu'il ne comprend pas encore. Les interdictions, les défenses, qui sont les rudiments d'une éducation sociale, pleuvent sur lui dès qu'il fait montre d'un peu d'initiative.

Il faut bien que le temps, qui avec des événements gris fabrique des souvenirs lumineux, soit un grand magicien puisque, si dur que soit l'apprentissage de la vie, notre enfance nous laisse presque toujours une incurable nostalgie.

A moins que cette coloration, cette transfiguration, nous la devions à cette source de chaleur et de lumière qu'on appelle l'amour maternel. Il y a un âge, tout au début de la vie, où la présence de sa mère comble tous les désirs de l'enfant. Un peu plus tard, quand il commence à se heurter à la malice des choses,

c'est vers sa mère qu'il revient pour faire guérir, par un simple baiser, une bosse au front, une écorchure, une brûlure.

Cette confiance totale, cette sécurité absolue, on ne la retrouve jamais plus au cours de ce voyage périlleux, de cette course aux obstacles qu'on appelle une vie humaine. Et c'est pourquoi, sans doute, les souvenirs d'enfance ont une si incomparable douceur.

Bien qu'on s'accorde à dire que, à Bagnes, le XIX^e siècle s'est prolongé jusque vers la première guerre mondiale et que, à cette époque, la vie quotidienne n'y avait guère subi de changement depuis plus de cent ans, il y a certainement de grandes différences entre l'enfance qu'ont eue nos parents et la nôtre. Je ne pense pas que ma mère ait jamais eu d'autres jouets que des poupées en chiffons dont le visage était dessiné à l'encre et dont la tête s'ornait d'une chevelure en laine de mouton. Elle se faisait des colliers avec des boutons qu'elle enfilait, quand ils étaient assez nombreux, ce qui n'était pas toujours le cas, sur une aiguillée de ce gros fil enroulé autour d'une étoile de carton et qui tenait autant de la ficelle que du fil proprement dit. Le reste devait consister en bouts de bois, en cailloux, en vieilles boîtes, en haricots secs, première version de nos billes et de nos agates.

Quant à mon père, je ne me souviens pas de l'avoir jamais entendu évoquer son enfance, et j'ai toutes les peines du monde à l'imaginer se livrant à des jeux, prenant part à des distractions puériles. Il dut pourtant être un garçon comme les autres, un garçon dans la vie duquel le couteau de poche, le fouet et le sifflet que l'on confectionnait soi-même avec une branche de coudrier devaient tenir un rôle de tout premier plan.

L'enfance de ma sœur aînée semble avoir été assez douce. Elle avait une tante, une jeune sœur de mon père, qui « faisait » les hôtels. Ma sœur étant très jolie, sa tante prenait un vif plaisir à la parer, à la coiffer « à la mode des villes ». C'est ainsi que, bien avant que je fusse née, ma sœur portait des nœuds dans ses cheveux alors que, pendant des années, je dus lutter, et même ruser, comme on verra, pour pouvoir remplacer par des rubans les lacets qui serraient mes nattes.

J'eus le tort de venir au monde trop tard pour bénéficier des bonnes dispositions de ma tante. Quand je naquis, elle était mariée

et mère de famille, et se souciait peu de jouer à la poupée avec ses nièces.

Ma sœur aînée eut une-poupée-qui-se-cassait, ce qui lui valut une grande considération aux yeux de ses petites amies encore condamnées aux poupées en chiffons. J'héritai de cette poupée et peut-être aussi un peu de cette considération bien que les poupées de porcelaine fussent moins rares de mon temps. Il est probable que la mienne aurait passé à ma petite sœur, malgré sa fragilité, car je veillais sur elle avec une sollicitude toute maternelle, si, avant que les temps ne fussent révolus, l'affreux marmot, la sale gamine — j'allais même jusqu'à dire « la charogne », ce qui m'attira une belle claque sur les dents, — ne s'en était emparée à l'insu de mes parents et ne l'eût laissé choir sur le sol de la cuisine.

En rentrant un soir de l'école, j'eus l'immense chagrin de trouver ma fille en pièces détachées, les membres épars, et la tête, cette précieuse tête qui se cassait, précisément cassée en trois morceaux. Sans m'arrêter en considérations philosophiques sur le vide navrant de cette tête, que je n'avais jamais encore soupçonné, je me mis à pousser des hurlements auprès desquels les cris de Niobé auraient semblé de bien légers soupirs. Je pleurai sincèrement, abondamment. Ma douleur pourtant n'était pas aussi pure qu'on aurait pu le croire. Elle contenait un germe de vengeance. J'espérais bien, en intensifiant mes cris, attirer la punition de mes parents sur ma petite sœur, punition qui serait d'autant plus sévère que mon désespoir paraîtrait plus grand. C'est tout ce que j'avais d'ailleurs à espérer, car je savais que cette poupée ne serait pas remplacée. Mon père avait en effet une certaine tendance à nous élever à la spartiate et, à ses yeux, tout ce qui n'était pas indispensable risquait de passer pour superflu.

Fort heureusement, nous avions une cousine de ma mère qui travaillait à Genève. Je croyais qu'elle était dans l'aviation parce qu'une photographie que je possède encore la montrait dans un biplan, survolant la rade de la ville. Je sus plus tard que la photo était truquée, et que l'aviatrice était en réalité une simple femme de chambre. Mais comme elle travaillait à l'Hôtel de l'Ecu, qui était à l'époque l'un des plus selects de Genève — c'est du

moins ce qu'on croyait chez nous, — son prestige, à mes yeux, en fut à peine diminué. D'ailleurs, quand elle venait au pays, elle nous éblouissait par ses toilettes et par le parfum qu'elle répandait autour d'elle.

Elle nous apportait chaque fois des cadeaux, des colliers, des rubans, de petits cols de dentelle et de minuscules jumelles à travers lesquelles on pouvait voir le Dôme de Milan et l'Hospice du Grand-Saint-Bernard. Fréquemment aussi, elle nous envoyait des vêtements que de riches clientes lui abandonnaient et qui nous semblaient le summum de l'élégance. J'ajoute tout de suite que, ne sachant pas exactement ce qu'était une femme de chambre, je ne connus que plus tard l'origine de ces vêtements. Sinon, j'aurais été moins enthousiaste, car une fierté précoce, que dans mon entourage on appelait de l'orgueil, sans doute pour en faire un péché capital, m'a toujours empêchée de porter ce que j'appelais dédaigneusement des « restes ». J'acceptais par contre avec joie et confiance tout ce qui me venait de ma cousine, que je voyais belle, généreuse et mystérieuse comme les fées de mes livres d'enfant. Il a fallu qu'elle revînt à Bagnes, s'y mariât, pour que je me rendisse compte qu'elle était faite d'une argile assez commune. Son retour au pays commandé par les soins que nécessitaient l'âge et la santé de ses parents, ne se fit pas sans sacrifices et nous vîmes son caractère s'aigrir d'année en année. C'est un cas parmi tant d'autres où le rêve caressé durant les années d'exil d'une existence paisible au village s'est effrité au contact d'une réalité faite surtout de travaux écrasants et de continuelles frustrations.

Mais tant qu'elle était à Genève, elle était pour nous la source de joies d'autant plus vives qu'elles nous arrachaient, le temps souvent d'un éclair, à notre humble condition. Que de citrouilles changées en carosses ! Et si nous n'eûmes pas de pantoufles de vair, du moins eus-je pour ma part plusieurs paires de ces souliers jaunes dont je raffolais, et qui malheureusement n'étaient pas toujours à ma pointure. Plus héroïque que les sœurs de Cendrillon, je parvins plus d'une fois à faire entrer mes pieds dans des souliers trop petits et à subir ainsi, le sourire aux lèvres, le supplice du brodequin pendant toute une journée.

Je me rappelle tout spécialement une paire de souliers blancs devant lesquels je béais d'admiration. Hélas ! ma mère et ma sœur aînée me firent promptement comprendre que je ne porterais jamais ces chaussures. C'était la sagesse même car, avec ma mise ordinaire, elles auraient fait un bien curieux contraste. Je ne partageai pas leur avis, et le lendemain matin j'enfilai les précieux souliers qui pour une fois étaient à la mesure de mes pieds et je me glissai sous le lit de mes parents, lequel, acheté bien des années après leur mariage, était à la mode de l'époque, c'est-à-dire très bas. Ma position était terriblement inconfortable. A force de m'abîmer dans la contemplation de mes extrémités, j'avais attrapé un sérieux torticolis et d'affreuses crampes dans les jambes. Oui ! mais au bout de ces jambes il y avait les fameux souliers blancs ! Et bien que j'eusse encore d'autres raisons qu'on devine d'abandonner ma cachette, à l'idée qu'on allait me les retirer, je trouvai la force de « rester encore un moment ». Combien d'heures passai-je ainsi blottie sous ce lit ? C'est difficile à évaluer. J'entendais mes parents s'étonner, puis s'inquiéter, se demandant « où avait pu passer cette gamine », tandis que je retenais mon souffle de peur qu'on me découvrit.

Presque toutes mes petites camarades avaient comme moi une grande sœur, une tante ou une cousine qui travaillait dans l'hôtellerie. Aussi bien rares étaient celles à qui il n'arrivait pas par cette voie quelques jouets ou quelques autres gâteries. Cela permettait à nos parents de se spécialiser dans l'achat des choses utiles. Noël n'était pas encore pour nous ce qu'il allait devenir pour nos enfants. On ne parlait pas du Père Noël qui n'acquiesce de cité à Bagnes que bien plus tard. Nous, nous avions « l'enfant Jésus », ou plus exactement « le poupon Jésus ». Je crois que le Père Noël s'est introduit à la faveur des Noël's scolaires où il était plus facile de faire figurer un bonhomme à barbe blanche coiffé d'un capuchon et muni d'une hotte, qu'un enfant rose et blanc dont les mains laissaient échapper des rayons.

Que cet enfant descendît chez nous par la cheminée au risque de se couvrir de suie ne nous paraissait nullement invraisemblable, et c'est en prévision de cette visite que nous plaçons nos souliers devant le fourneau, car nous n'avions pas de cheminées ouvertes,

l'âtre ayant depuis longtemps fait place à la cuisinière à bois et les cheminées ornementales — qu'on s'obstine maintenant à appeler indistinctement et je ne sais trop pourquoi « cheminées françaises », — n'étant pas encore connues. L'enfant Jésus, nous le savions, se débrouillerait très bien. D'abord il était le fils de Dieu, ce qui était une excellente référence. Et puis, malgré son jeune âge, il se montrait plutôt raisonnable, ne faisant jamais de folies, puisqu'il se contentait de marquer son passage par un « biscôme », un bonnet tricoté ou une paire de moufles.

Je dus, en ce qui me concerne, cesser assez tôt de l'intéresser, puisque, dès ma sixième année, je ne reçus plus, à Noël, outre les fruits de nos arbres, pommes et noix — ces dernières enveloppées il est vrai dans du papier de chocolat, — que des oranges et quelquefois des dattes, qui visiblement ne venaient pas du ciel. J'en conçus quelque amertume et au printemps suivant, allant un jour de foire, de vitrine en vitrine, je vis, exposé dans l'une d'elles, un « biscôme » exactement semblable à ceux que je trouvais jadis dans mes souliers. Très excitée, je vins tirer ma mère par la jupe, lui annonçant que je savais maintenant où habitait le poupon Jésus. J'espérais qu'elle lui rendrait visite, ce qui faciliterait la reprise de nos bons rapports d'autrefois. Mais ma mère était très intéressée par une nichée de porcelets et je compris bien vite que je perdais mon temps à essayer de la lancer sur une autre voie.

En dépit des principes qui présidaient à notre éducation et qu'il faut bien appeler de l'austérité, nous n'étions pas des enfants malheureux, du moins aussi longtemps que nous ne pûmes nous confronter à d'autres enfants plus gâtés.

Ne connaissant rien du monde, nous étions parfaitement satisfaits de notre sort. Dès que nous pouvions tenir sur nos jambes, la rue nous appartenait, les moteurs étant encore rares. Chancelants, mal assurés, nous partions à la conquête du monde. Il est vrai que ce monde était singulièrement restreint puisque nous ne devions en aucun cas approcher des deux torrents qui coulaient, l'un à l'est, l'autre à l'ouest du village.

Mais entre ces deux zones interdites, que de découvertes ! Nous commençons généralement par inspecter les hangars où se trouvaient des chars sur lesquels nous nous entassions, des brouettes

dont nous faisons des pousse-pousse, sans souci des traces de fumier qu'elles portaient, des caisses, des « chargosses » dressées contre le mur et dont nous faisons tourner les roues pendant des heures. Nous explorions aussi les étables, désertes durant l'été où le bétail était à l'alpage, et qui nous offraient des caches excellentes dans les crèches ou dans les « boîtons » à cochons. Nous y découvrions quelquefois une vieille étrille rouillée, une brosse presque chauve ou encore une lampe électrique de poche hors d'usage. Le premier ou la première qui l'apercevait criait : « Barre à moi » et en devenait propriétaire. Cela donnait parfois lieu à des contestations qui commençaient par des injures, se poursuivaient par des « gnons » et se terminaient par des bouderies qui souvent duraient plusieurs jours. Il y avait parfois dans ces écuries une chèvre ou deux que nous dérangions, mais elles s'habituait à nous aussi rapidement que nous à elles.

N'ayant que peu de jouets, tout nous était jouet. Une pince à linge tombée d'un étendage, des plumes de poule ou de coq, des pives, c'est-à-dire des cônes de sapin, qui avaient déjà fait le bonheur de nos parents et de nos aînés, que notre imagination transformait en vaches et que nous faisons tantôt brouter paisiblement dans l'herbe, tantôt combattre à l'exemple de nos vaches de la race d'Hérens en les projetant violemment les unes contre les autres. Des branches de sapin prélevées sur des tas de fumier qu'elles avaient mission de recouvrir devenaient des étendards pour nos processions où des bribes de cantiques, des passages de chansons d'amour, voire des refrains de chansons à boire s'entremêlaient, s'interpénétraient pour former les hymnes les plus ahurissants qui soient jamais montés vers Dieu. De vieilles boîtes de fer-blanc que la rouille avait percées nous faisaient passer de longues heures auprès de la fontaine, à jouer les Danaïdes, tandis que nos chaussures et nos poches s'emplissaient d'eau.

Mais la matière première de nos jeux, le matériau par excellence, restait la terre ; la terre que nous pétrissions avec ardeur, l'imbibant souvent, faute de mieux, de notre propre salive. Nous en faisons des pains, tantôt longs, tantôt ronds, que nous faisons « cuire » au soleil. Et comme si nous avions compris que la mort est, avec le pain, la préoccupation majeure de l'homme, nous

faisions aussi des tombes. Là notre imagination, notre sens artistique se donnaient libre cours. Nous plantions d'abord, sur un minuscule tumulus, une croix faite de deux morceaux de bois. Nous y accrochions une couronne de fleurs tressées ; nous en déposions une autre directement sur le tertre, et nous terminions le tout par une bordure de petits cailloux blancs.

Il faut que je note ici un incident dont l'étrangeté ne m'est apparue que plus tard. Nous faisons des tombes dans un jardin, mes petites amies et moi. La mienne me paraissait tellement réussie que j'attirai sur elle l'attention d'un grand garçon qui passait tout près de là : — « Viens voir ma tombe, lui criai-je. Elle est belle, hein ? Je l'ai faite pour M. Girard de l'Hôtel » (Ce M. Girard était le tenancier de l'hôtel du Giétroz). — « Comment ! s'étonna le jeune homme. Tu sais déjà qu'il vient de mourir d'une attaque ? On vient pourtant seulement de sonner l'agonie » (L'agonie, c'était le glas). — « Non, répondis-je, je ne sais rien. Je dis ça comme ça ! »

En effet, je ne savais rien. La chose pourtant me frappa. Mais ce n'est que plus tard, lorsque la TSF eut mis l'« ondisme » à la mode, que je supposai qu'une mort subite faisant toujours sensation, mon cerveau avait peut-être fonctionné comme appareil enregistreur. A moins qu'il n'y ait eu là simple coïncidence. Convenez, dans ce cas, qu'elle était bien curieuse.

La mort n'était pas une inconnue pour nous. Quelques-uns l'avaient même vue d'assez près. Etendue sur un lit, une forme rigide était entièrement recouverte d'un drap blanc. (Certaines familles gardaient un drap de lin uniquement pour cet usage !) Sur la table de nuit, une soucoupe où un rameau de buis trempait dans l'eau bénite, une bougie allumée en plein jour, c'était ça, la Mort. Tout ce qui aurait dû être signe de consolation, le crucifix, le chapelet entre les doigts raidis, les prières des voisins, loin de rendre la mort plus acceptable, faisaient au contraire de la religion une chose profondément triste. Mais ce qui nous frappait surtout, nous les enfants, c'était les pleurs des grandes personnes. Ces pleurs, qu'elles ne versaient jamais en d'autres circonstances, si dures fussent-elles, nous affolaient littéralement. Nous pleurions par contagion et personne ne songait à essuyer nos larmes.

Et c'était là pour nous un des côtés, et non des moindres, du drame qui se jouait autour de nous.

Mais passons. La mort n'est pas une spécialité bagnarde et je n'ai aucune raison d'en entretenir particulièrement le lecteur, sinon peut-être pour ajouter qu'elle entraînait comme élément de notre éducation en tant qu'il s'agissait de notre santé. C'était la menace qui planait sur nous dès que nous enfreignions certaines règles d'hygiène, dès que nous nous montrions rétifs à d'élémentaires traitements thérapeutiques. Mangions-nous des fruits verts ? Nous risquions « d'aller au creux » ! Reculions-nous épouvantés devant l'eau bouillante où on voulait nous obliger à tremper un doigt menacé du panaris ? Nous étions sûrs d'aller « au creux » ! Craignons-nous sur une plaie la brûlure de la teinture d'iode ? C'était encore le « creux » qui nous attendait ! Fourrions-nous dans notre bouche des objets ramassés sur la rue ? C'était le premier pas vers le « creux » ! Pas de métaphysique, même enfantine, dans ces cas-là ! Le « creux », ce n'était ni le paradis ni l'enfer, mais le cimetière où les vers nous mangeraient. C'était à la fois plus sordide et plus rassurant. Si la perspective d'être mangés par les vers n'avait rien de particulièrement folâtre, cela du moins se situait sur le plan naturel. C'était le surnaturel qui nous effrayait.

Nous acceptions cependant assez bien le paradis. C'est là qu'allaient les enfants morts au berceau et qui devenaient des anges. Là aussi que se trouvaient tous les ancêtres disparus. Ils nous surveillaient du haut du ciel et, comme ils entretenaient d'excellents rapports avec le bon Dieu, il valait mieux ne pas s'attirer leur réprobation.

Ma petite sœur étant née un an, jour pour jour, après la mort de ma grand-mère paternelle, je crus fermement que c'était mon aïeule qui, du haut du ciel, nous avait envoyé ce bébé. Nous ne l'avions pas reçu directement, c'est vrai. Il avait été adressé à la sage-femme qui nous l'avait apporté dans sa trousse. Dommage que maman ait été malade juste à ce moment-là ! Heureusement que j'étais là et que je pouvais veiller jalousement moi-même sur ce cadeau du ciel ! Je ne quittais pas des yeux les visiteuses, me méfiant de toutes et particulièrement de la sage-femme dont les allées et venues m'inquiétaient et que je croyais fort capable de

reprendre ce qu'elle avait donné. Aussi m'insurgeais-je lorsqu'elle prétendait m'envoyer jouer dehors, ce qui invariablement amenait l'intervention de la force.

Plus tard, lorsque je compris que l'origine de ma petite sœur n'avait rien de céleste et qu'elle était née un vendredi saint, je me rattrapai de toute cette vénération. « Cette année-là, clamaient-ils au cours de nos disputes, le vendredi saint a été doublement funeste, puisque non seulement on a eu à déplorer la mort de Dieu, mais encore la naissance d'un diable » ! J'avais de ces gentilles-là, en effet !

Ce fut, dans ma famille, le seul berceau venu après le mien. Aussi enviais-je mes petites camarades qui avaient presque chaque année un petit frère ou une petite sœur. Quelques-uns de ces bébés, il est vrai, montaient bien vite au ciel pour y remplir leur rôle d'ange. Mais ceux qui restaient, ceux qu'on pouvait bercer et surtout promener dans une poussette, comme ils m'attiraient ! C'était tellement plus passionnant de s'occuper d'eux que de jouer à la poupée, surtout lorsque, comme c'était souvent le cas, les poupées n'étaient autres que des racines de plantains !

Il y avait encore autre chose. Ma sœur aînée et mon frère Maurice étant sensiblement plus âgés que nous, nous étions, ma petite sœur et moi, les seuls enfants de la maisonnée, et cela me paraissait une sérieuse infériorité. Comparées à d'autres enfants dont les frères et les sœurs s'étageaient sur tous les âges, nous représentions une bien faible minorité. Et ce n'est certes pas moi qui aurais réagi comme ce petit garçon à qui, il n'y a pas très longtemps, on contait l'histoire du Petit Poucet, laquelle, comme chacun sait, commence par ces mots : « Il y avait une fois un papa et une maman qui avaient sept enfants... » et qui s'écria scandalisé : « Oh ! les salauds » !

J'ai dit plus haut que, tout au début de notre vie, nous étions parfaitement satisfaits de notre sort. Nous ne nous demandions même pas s'il pouvait nous manquer quelque chose. C'était proprement le Paradis terrestre entre la Création et la Faute. Mais le Malin veillait et un jour le Mal, avec son cortège de punitions, entra dans notre Eden.

Cela commençait, comme dans la Bible, par la désobéissance. Nous nous découvriions, un beau jour, des idées personnelles qui ne cadraient pas exactement avec le programme de vie qui nous était imposé. Nous commençons à discuter les ordres qui nous étaient donnés, à enfreindre les défenses. Chez nous, où mon père exerçait l'autorité paternelle presque comme une magistrature, les révoltes étaient vite mâtées. Ma mère ne manquait pas - non plus de fermeté. Il faut dire qu'elle avait une alliée efficace dans une verge de coudrier glissée derrière une glace et qu'elle appelait « Madame du Biolay ». Un simple regard dans cette direction et elle obtenait notre soumission. Une soumission plus apparente d'ailleurs que réelle, puisque les lois que nous ne pouvions briser, nous nous disposions à les contourner. Nous n'inventions rien, c'est en effet un peu ce que font la plupart des hommes depuis qu'il y a des lois.

De petits larcins commis au préjudice de nos parents entraînaient, par un enchaînement fatal, de petits et même de gros mensonges. Nous devions feindre l'innocence, affirmer notre parfaite ignorance du sort de certains morceaux de sucre, de certains œufs, ou de certaines plaques de chocolat de ménage qui disparaissaient de la cuisine. Et telle est la force du mal quand elle s'empare d'une âme que nous nous trouvions pris dans un engrenage impitoyable. C'en était fini pour nous de la paix du cœur. Mais le péché n'était pas sans saveur et les sabayons que nous confectionnions dans une boîte en fer-blanc et que nous nous passions de bouche en bouche avaient, à défaut d'autres, le goût exquis du fruit défendu.

Il y avait aussi un vague relent de péché dans le bal que nous organisâmes un jour dans la plus grande pièce d'une maison que mon père avait héritée d'un oncle, que nous appelions, pour cette raison, « la maison de l'oncle de Charrat », et qui nous servait de chambres à coucher supplémentaires et de resserre pour les fruits et les légumes. Je fus chargée de la partie musicale, ce qui était juste, puisque le coupe-racines qui figurait l'orchestre et qui grinçait admirablement nous appartenait. Tout cela se faisait naturellement à l'insu de mes parents et comme nous avions vague-

ment entendu dire que la danse est un des pièges préférés du Démon, nous en retirions un frisson supplémentaire.

— Mais là où Eve se révélait déjà tout entière, c'était dans la parure. La prévoyance de nos mères nous condamnait aux robes au-dessous du genou, encore alourdies par un « rempli » parce qu'elles devaient « faire » au moins deux ans ; aux tissus peu salissants ; aux bas tricotés à la main ; aux souliers à clous encore renforcés sur le devant par un petit contrefort en métal ; aux cheveux tellement tirés qu'ils nous faisaient des yeux bridés.

Si nous n'en souffrions pas trop le reste du temps, l'été qui voyait arriver au pays de petites citadines faisait de nous des enfants humiliés. Aussi, à peine étions-nous hors de la vue de nos parents que nous nous empressions d'apporter un peu de fantaisie à notre tenue. Il s'agissait d'abord de ramener nos robes au-dessus du genou. Nous les faisions blouser à la taille au moyen d'une ceinture ou parfois même d'une simple ficelle. Comme nous ne pouvions pas imiter les anglaises ou les premiers cheveux courts des enfants des villes, nous ramenions nos cheveux sur le front de façon à former un cran. Nous nous enhardissions même parfois jusqu'à couper quelques mèches de façon à avoir une frange qui nous descendait jusqu'aux sourcils. Nous savions ce qu'une telle initiative allait nous coûter, mais comme des cheveux, ça ne repousse pas du jour au lendemain, le bénéfice de l'opération nous restait, tout au moins pour un temps, et nous étions résolues à y mettre le prix.

Pour ma part, je savais où maman rangeait le large ruban de faille auquel je n'avais droit que le dimanche. Pendant un temps, je le glissais chaque jour dans ma poche et, dès que j'étais à une certaine distance de la maison, je m'en faisais, sur la nuque, un large nœud dont les coques, dépassant le cou de chaque côté, m'embellissaient énormément, du moins je me l'imaginais. Mais ma satisfaction d'avoir transformé en brillant papillon la chenille que je souffrais d'être n'était pas sans mélange. J'étais perpétuellement en alerte, car si mon père, mon grand-père Mex ou mon frère attachaient peu d'importance à ces détails, je craignais toujours de me heurter à ma mère ou à ma grand-mère, auquel cas je faisais promptement disparaître le ruban. Je connus

ainsi que la beauté est chose précaire, qui exige qu'on veille sans cesse sur elle et qui amène souvent bien des soucis et bien des désagréments.

Il y a une chose contre laquelle notre ingéniosité ne pouvait rien, c'était les chaussures. Car si nos bas pouvaient à la rigueur se rabattre pour figurer tant bien que mal des trois quarts ou des chaussettes, nos souliers restaient toujours d'une désolante rusticité. - Nous avions beau cracher sur leurs pointes, les frotter énergiquement avec nos mouchoirs, c'était toujours des souliers montants à clous que nous avions aux pieds. Et cela était désespérant ! Pourtant, pour ce qui était de moi, j'ai toujours, au chapitre des souliers, bénéficié de conjonctures favorables. Outre ce que j'ai dit ci-devant des chaussures envoyées par ma cousine de Genève, j'avais encore hérité d'un petit cousin de Nice, qui avait passé une saison à Bagnes et qui devait mourir bien des années plus tard, pendant la deuxième guerre mondiale, à Diego-Suarès, à Madagascar, où il s'était installé, des sandales en cuir brun, ainsi que quelques paires de chaussettes fantaisie. Exceptionnellement, et parce qu'elles avaient été oubliées et « comme neuves », je consentis à les porter. J'en tirai même une grande supériorité sur mes camarades et surtout cela m'amena à surveiller mon langage, car noblesse oblige. J'observais les liaisons et les négations ; je méprisais les « aller en haut », « aller en bas », qui n'étaient que du patois francisé, en faveur des « monter », « descendre » dans lesquels se rejoignaient dans mon esprit le langage des enfants des villes et le français de mon livre de lecture.

Les garçons ne paraissent pas avoir partagé nos complexes. Je suppose même qu'ils étaient heureux et fiers de mesurer leur force et leur adresse à celles plus débiles des petits citadins.

A vrai dire, je ne sais pas grand-chose de leurs jeux. Mon frère, trop grand déjà quand nous vîmes au monde, ne partagea jamais nos amusements. Il me contait des bourdes énormes que je gobais sans sourciller, mais il se serait cru déshonoré de traiter d'égal à égal avec les gamines que nous étions. Quant aux garçonnetts de notre âge, ils n'intervenaient la plupart du temps dans nos jeux que pour y semer le trouble. Ils nous poursuivaient, nous frappant avec un caillou noué dans le coin d'un mouchoir, jetaient

des bardanes dans nos cheveux, ou nous poussaient au bas d'un mur. Cela ne nous empêchait pas de décréter que tel petit garçon était le « bon ami » de telle petite fille et même de traduire cela par des graffitis. Moi, je n'avais pas de chance ! Chaque fois que mon nom figurait sur une porte ou sur un mur, il était accolé à celui d'un garçon que je détestais particulièrement et jamais à celui du petit citadin élégant que j'admirais en secret.

Les garçons avaient sur nous des supériorités que nous ne songions pas à leur contester. L'été, ils grimpaient aux arbres avec agilité, maniaient la fronde avec dextérité, se promenaient sur des échasses avec une aisance que le port du pantalon ou de la culotte favorisait, alors que nos jupes, qui pourtant n'avaient rien de mini, nous interdisaient ce sport pour des raisons de décence. L'hiver, alors que nous nous bornions à faire de la luge, ils avaient des patins qui leur permettaient de savantes évolutions sur la glace, et des skis grâce auxquels ils dévalaient des pentes où nous n'avions pas accès.

Il y avait pourtant des jeux où la séparation des sexes n'intervenait pas nécessairement. L'« Homme noir », par exemple, dont nous avions fait « La Minoir », les barres, les parties de billes pour lesquelles, à chaque mois de mars, nous occupions les places laissées libres par la neige, comme des soldats s'emparent des positions désertées par l'ennemi. Il y avait surtout les jeux de balle, ou de « boule » comme nous disions, et qui chaque printemps nous répandaient dans les prés encore gris mais auxquels nous devions renoncer dès qu'ils commençaient à reverdir. Ces jeux-là ne s'improvisaient pas. La composition des équipes en était laborieuse. Chacun voulait avoir dans son camp le bon tireur, celui dont la force de frappe assurerait presque sûrement la victoire, et tâchait de refiler dans le camp adverse les mauvais éléments, les « hasardeurs », ceux dont la témérité, le manque de réflexion constituaient un danger permanent pour leurs coéquipiers.

Nous faisions aussi des tombolas, mettant en commun nos humbles trésors. Il y en a une dont je me souviens tout particulièrement. Tous les billets étaient gagnants, mais nous ne risquions pas pour autant de ployer sous le poids des lots. J'eus pour ma part ma photographie instantanée, c'est-à-dire le droit de me regarder,

l'espace d'une seconde, dans un miroir. Un petit garçon reçut *Les Œuvres de La Fontaine* sous forme d'un grand verre d'eau et un autre, *Les Œuvres de Racine en trois volumes* représentées par trois pommes de terre crues ! Cela montre que si nous n'avions pas de richesses, nous avons l'imagination qui y suppléait, et de modestes connaissances littéraires dont nous nous efforçons de faire un écran entre notre jeune appétit de vivre et tout ce qui était hors de notre portée.

Il y avait aussi les parties de cache-cache, avec leurs comptines dont la spécialité était d'être dénuée de toute signification. —

Mais bientôt les travaux de la campagne ne laissaient que bien peu de place aux jeux. De même que l'homme a commencé par être pasteur, au village tous les enfants commençaient par être bergers. Bergers au mayen au printemps et en automne, avant le départ des troupeaux pour l'alpage, et après leur descente ; bergers ensuite au village jusqu'à l'ouverture de la saison scolaire, c'est-à-dire, si la neige ne venait pas auparavant, jusqu'à la Toussaint ; bergers de chèvres en été ; bergers de moutons après les heures d'école pendant tout l'arrière-automne. Ces moutons paissaient dans les champs dont la récolte de pommes de terre ou de raves avait été enlevée. Ils mangeaient l'herbe qui y restait. Parfois un feu de fanes réchauffait les petits bergers et leur permettait de faire griller des pommes de terre ou des fèves échappées aux moissonneurs. Les silhouettes des moutons s'estompaient, disparaissaient souvent derrière le triple écran formé par la fumée, les brumes du soir et les brouillards de l'automne. Mais cela n'inquiétait pas trop les pasteurs en herbe. Tant qu'on pouvait deviner la forme d'une brebis on savait que le reste du troupeau était là aussi. Nul besoin d'avoir lu Rabelais pour connaître le caractère grégaire de ces animaux. Panurge n'aurait pas pu rouler même un petit Bagnard comme il a roulé le marchand Dindenault !

C'était de braves bêtes que ces moutons ! Ils mangeaient tout, le « marais » dédaigné par les vaches, l'herbe brûlée par les gelées, les « rebuts » ramassés dans les crèches et jusque sous les pieds des bovidés. Avec le cochon que, jusqu'au moment où commençait l'engraissement, on nourrissait surtout d'eau de vaisselle, de déchets de table et de fruits tarés, ils accomplissaient une véri-

table œuvre de salubrité. C'était les éboueurs des paysans.

A partir de sept à huit ans, nombreux étaient les petits garçons qui passaient l'été à l'alpage en qualité de *soportyeux*, c'est-à-dire de petits bergers. Il leur arrivait de s'ennuyer, de chercher des yeux, au fond de la vallée, le toit familial. Mais pour rien au monde ils n'auraient « déserté ». Ils se seraient cru déshonorés à jamais. Aussi quelle fête lorsqu'ils redescendaient en septembre, le visage rouge et lisse comme une pomme calville, un bouquet de fleurs artificielles au chapeau et, en fin de journée, hélas ! le cœur soulevé par tout le vin qu'on leur avait fait boire et qu'ils n'avaient pas refusé pour bien montrer qu'ils étaient vraiment des hommes. Il était d'usage en effet de fêter de cette façon tous les bergers, adultes ou enfants, qui ramenaient intact le troupeau qu'on leur avait confié, en sorte que ces journées, commencées dans l'allégresse, s'achevaient souvent par des scènes sans gloire, parmi les hoquets et les renvois d'estomacs habitués uniquement au lait pendant plus de trois mois.

Les saisons au mayen finissaient de façon plus plaisante. Trois semaines au printemps, un mois et demi en automne représentaient pour les humains en miniature que nous étions des séjours assez longs pour que la maison et le village aient à nos yeux tout le charme de la patrie retrouvée après des années d'exil. A nos oreilles, éprouvées par la différence de densité de l'air, les bruits parvenaient assourdis comme à travers des tampons d'ouate. Les odeurs de la cuisine, où l'automne surtout on cuisait en quantité des pommes de terre et des légumes pour les porcs dont on préparait ainsi le sacrifice, le confort relatif de nos chambres, avec leurs commodes, leurs canapés, leurs miroirs, comparé à la rusticité des chalets que nous venions de quitter, tout nous plongeait dans le ravissement. Et les petits camarades retrouvés ! Et les arbres ployant sous leurs fruits ! Et, dans les jardins, les choux qui avaient depuis notre départ pris de telles proportions que les plus naïfs se demandaient combien de bébés ils pouvaient contenir, ce qui faisait sourire de pitié ceux qui, comme moi, savaient que c'était la sage-femme qui les apportait et ceux qui étaient sûrs qu'on allait chercher les petites filles à Saint-Marc et les petits garçons à Saint-Christophe !

De ma brève carrière de bergère au mayen, je conserve entre autres ce souvenir : je jouais, à l'orée d'un pré dont j'étais censée défendre la frontière, avec un magnifique ange en papier glacé, dont les ailes déployées, où l'or se mêlait à l'azur, étaient finement découpées. Je l'avais déposé délicatement à côté de moi sur l'herbe, quand une vache l'atteignit d'un coup de langue et l'avalait en toute simplicité. Vous devinez mon chagrin et ma colère ! J'aurais pu administrer à l'animal sacrilège une volée de coups de bâton comme il m'arrivait de le faire. Mais non ! Une faute aussi grave exigeait une vengeance plus raffinée. Je me mis à ramasser avec patience de minuscules cailloux dont la blancheur transparente avait assez l'aspect de ce gros sel qu'on donnait chaque jour au bétail. Lorsque j'en eus rempli ma petite main, je m'approchai de la bête et traîtreusement j'enfilai les pierres dans cette bouche qui s'ouvrait avec confiance.

Au fur et à mesure qu'ils grandissaient, les garçons partageaient les travaux des hommes, tandis que les filles maniaient la fourche et le râteau qui constituaient un outillage plus léger. Quelques-unes d'entre elles devaient garder un petit frère ou une petite sœur. Toutes devaient commencer à aider au ménage.

Mon père ne nous obligea pour ainsi dire jamais, nous les filles, à travailler à la campagne. C'était une singulière marque de faiblesse de la part de cet homme austère et traditionaliste, et je demeure persuadée que, intérieurement, il se la reprochait. Il lui arrivait en effet, aux repas, quand il revenait de faire ses foin au mayen, de nous parler avec estime et admiration de tel petit garçon ou de telle petite fille — généralement des enfants de Verbier, — qu'il avait vus dans les prés, souvent avant l'aube, et « travaillant déjà comme des grands ».

Ces propos tombaient dans un silence absolu. Nous affections l'indifférence, sentant le reproche caché et n'ayant nullement l'intention de prendre des engagements qui nous auraient astreintes à un labeur dont la poésie virgilienne nous échappait, mais dont nous ne savions que trop qu'il était exténuant. Ce n'est que beaucoup plus tard que je m'amusai à demander à mon père ce qu'étaient devenus ces admirables petits Verbiérais, m'étonnant que, si exceptionnels, ils n'aient pas fait plus de bruit dans le

monde. Un large éclat de rire me répondit, et ce fut tout ! Les petits Verbiérains étaient enterrés !

Mais si nous n'allions guère aux champs, nous n'en étions pas pour autant déçus. Nos parents ne l'auraient pas admis pour qui la paresse était le péché irrémissible par excellence. On nous occupait à la maison. Je me souviens notamment que, pendant une absence de ma mère, je fus chargée du poulailler. J'y apportais tous mes soins. J'avais en effet formé le projet ambitieux de remplir à pleins bords le chapeau haut-de-forme déposé au gâletas et où nous tenions les œufs. Comment ce chapeau était venu échouer chez nous, c'est un point d'histoire que j'ai renoncé à élucider. Mais je me souviens qu'il était profond et fort long à remplir. Or, à la campagne, les œufs jouent à l'épicerie le rôle de monnaie d'échange. C'est un revenu sur lequel l'homme ne peut exercer aucun droit de regard. Je pensais que si je parvenais à le remplir, ce fameux chapeau, je ferais un immense plaisir à maman et je jouissais à l'avance de sa joyeuse surprise.

Je confiais donc régulièrement le produit de chaque ponte au huit-reflets si visiblement créé pour un autre destin. Mais j'avais beau faire. Le niveau des œufs ne montait pas. Il baissait au contraire et de façon fort régulière. J'en étais très malheureuse et infiniment perplexe, ne sachant à quelle influence occulte attribuer ce phénomène lorsque, entrant par hasard dans une écurie désaffectée, je découvris dans un coin un amas de coquilles d'œufs. La vérité me sauta aux yeux. Je compris que c'était mon frère qui avait trouvé cet ingénieux moyen de refaire des forces qu'il ne dépensait pas uniquement en travaux. Sa conduite me parut criminelle, car c'était moi, et moi seule, qui avais la haute main sur la production avicole. Il fallait aviser, et sans retard ! Mais comment ? Mon frère était déjà un homme que je n'étais encore qu'une enfant. L'attaquer de front était au-dessus de mes forces. J'imaginai donc un moyen indirect mais dont l'efficacité me semblait assurée. Je plaçai sur la serviette qui recouvrait les œufs, une feuille de papier sur laquelle j'avais tracé d'une écriture maladroite cet avertissement : « N'y va pas ! » J'espérais que ces quelques mots, dans leur simple grandeur, suffiraient et que le coupable, saisi de frayeur, sinon de remords, renoncerait à ces agissements. Toute-

fois, pour plus de sûreté, je posai directement sur les œufs une seconde feuille, portant, celle-là, ces trois mots : « Je sais tout !!! » Une telle mise en garde, accompagnée de tant de points d'exclamation, ne pouvait pas rester sans effet ! J'attendis donc, le cœur battant. Or, il ne se passa rien. Mon frère dut, au-dedans de lui, s'amuser prodigieusement, mais il n'en laissa rien paraître, et le niveau des œufs, semblable à celui de la Mer Morte, continua de baisser.

J'ai dit que mon frère ne partageait pas nos jeux. Il serait plus exact de dire qu'il se servait de nous, de moi particulièrement, comme de véritables jouets. Toute petite, j'étais d'une surprenante candeur. Il en usait et abusait, me disant qu'il y avait, dans la région de Saint-Christophe, un sapin en fer qu'il me montrerait à l'occasion. Il m'expliquait aussi que les souliers jaunes, pour lesquels je professais une si vive prédilection, étaient faits avec la peau de la soupe à la polenta. Voulait-il m'empêcher de faire quelque chose, il me déclarait gravement que la chose était interdite par l'article 24 du *Syllabus*. Parfois, pour se débarrasser de moi, il me disait : « Va voir aux cabinets si j'y suis ». J'y allais et revenais lui dire le plus sérieusement du monde : « Non ! tu n'y es pas ». Une fois, pourtant, je refusai de « marcher ». Ce fut quand il me dit que le lac Léman était beaucoup, beaucoup plus grand que le « Goli de Cly », cet étang si parfaitement rond qu'il semble encore maintenant un miroir qu'on aurait déposé au milieu du plateau de Verbier !

Il avait fréquenté l'Ecole libre (dont il sera question plus loin) et, s'estimant débarrassé de préjugés millénaires, il souffrait difficilement que, fréquentant l'école primaire où nous étions admis dès l'âge de cinq ans, faute d'école enfantine, je demeurasse dans les ténèbres de l'obscurantisme. Il refaisait les réponses de mon catéchisme, lui en opposant un autre qu'il prétendait avoir vu ailleurs, « le meilleur et le plus récent », disait-il. Mais il poussa le jeu un peu trop loin et je commençai à me méfier le jour où, à la question : « Qu'est-ce que le Purgatoire ? » il me conseilla de répondre : « C'est le gagne-pain des prêtres ».

Ma foi enfantine eut à subir bien d'autres assauts de la part de ce frère aussi résolument voltairien. J'en cite encore cet exem-

ple : dès notre première année scolaire et avant que nous eussions atteint l'âge de raison, on nous faisait faire un simulacre de communion. Je dis « simulacre » parce que les hosties n'étaient pas consacrées. Quant à la confession, elle avait aussi peu que possible le caractère d'un sacrement. Je nous revois encore entrant en troupeau dans l'église. J'entends encore ce petit garçon, apercevant les confessionnaux pour la première fois, s'exclamer d'une voix qui retentissait étrangement sous les voûtes sacrées : « Oh ! les petits cabinets » !

Mais ce n'était pas dans les confessionnaux que nous allions décharger notre conscience. Dans un grand bruit de socques et de souliers à clous, nous suivions la nef principale, nous pénétrions dans le chœur et après quelques génuflexions maladroites devant le maître-autel, nous entrions dans la sacristie. C'est là que, agenouillés en rangs d'oignons devant le confesseur, ou plus exactement assis sur nos talons, nous devions dévoiler nos turpitudes. Le démarrage était laborieux. Le confesseur, fort heureusement, nous venait en aide, suggérait que nous avions peut-être mangé des confitures en cachette de nos mamans. Alors défilaient devant nos yeux tous les morceaux de sucre, tous les œufs qui avaient servi à la confection de nos sabayons. Nous nous en accusions avec empressement, sans d'ailleurs inspecter davantage les replis de notre conscience, heureux, somme toute, d'avoir quelque chose à avouer.

Le prêtre, après nous avoir représenté combien notre comportement attristait le bon Dieu, nous exhortait à ne plus retomber dans de tels égarements. Et afin que nous recevions du ciel la force de nous maintenir dans le droit chemin, il nous recommandait vivement de réciter chaque soir un Pater et un Ave Maria.

Ces recommandations me vinrent à l'esprit le premier soir de ma première confession, pendant le rite qui présidait à mon coucher. Et c'est assise sur mon petit vase de porcelaine que je récitai dévotement mes prières. Mon frère, on s'en doute, s'empressa d'intervenir, tâchant de me démontrer que je n'avais pas compris la parole du prêtre, et que mes prières n'avaient aucune utilité. Mais, forte de ma récente confession, je ne me laissai pas ébranler.

La même scène se reproduisit le lendemain, à la même heure et dans les mêmes circonstances. Et pendant plusieurs soirs, toujours assise sur mon petit vase, j'eus à subir les assauts du Malin parlant par la bouche fraternelle. Je résistai héroïquement. Un jour, enfin, ma mère intima à mon frère l'ordre de me laisser tranquille. Du coup, ma ferveur tomba pour faire place à une indifférence presque totale, comme il arrive souvent aux sentiments religieux qui s'exaltent dans la persécution et se refroidissent dans la tolérance.

Il ne faudrait pas inférer de ce qui précède que mon frère jouait uniquement auprès de nous le rôle de démolisseur. A côté de cet anticléricalisme qui tendait à être militant, il avait une grande faculté d'enthousiasme qu'il nous communiquait. Hugolâtre — nous l'étions tous dans ma famille, — il récitait des passages entiers de la *Légende des Siècles* et des *Châtiments*. Le lyrisme de Hugo pénétrait dans nos petites têtes en même temps que les rudiments de l'alphabet. Ce n'était pas notre première rencontre avec la poésie, car nous avions déjà confusément senti la beauté des choses, mais c'était la découverte de la beauté des mots lorsqu'ils sont assemblés de façon harmonieuse. Certains alexandrins de la *Tristesse d'Olympio*, par exemple, éveillaient en nous des résonances infinies. Notre être se dilatait et il nous semblait qu'il allait se diluer, se dissoudre dans quelque chose d'ineffable. Nous prîmes ainsi le goût des beaux vers que nous nous mêmes à réciter, les psalmodiant plutôt, un peu à la façon qui devait être plus tard celle de Georges Brassens. En romantique incurable, notre frère nous récitait aussi du Vigny, du Lamartine, du Musset, que nous absorbions avidement comme les éponges absorbent l'eau.

Cette initiation n'allait pas toujours sans inconvénient. C'est ainsi que *La Conscience*, de Victor Hugo, me valut des heures terrifiantes. Cet œil qui poursuivait Caïn partout, qui le regardait à travers d'épaisses murailles et jusque dans sa tombe, me donnait des frissons. Et, bien que je n'eusse pas tué mon frère, je fus longtemps sans oser, dans l'obscurité de ma chambre, lever les yeux au plafond, de crainte d'y voir apparaître « l'œil ».

Cet amour de la poésie qui, des romantiques, après nous avoir fait remonter à Racine et à Corneille en passant par André Ché-

nier, devait nous ramener à Baudelaire, à Verlaine et à Rimbaud, je m'avancerais beaucoup en disant qu'il était très répandu à Bagnes. Pendant assez longtemps je le crus. Je crus que c'était chose courante que cette débauche de vers à laquelle nous nous livrions. Car c'était bien véritablement une débauche. A force de nous passionner pour tel ou tel poète, nous nous étions constitué un répertoire très étendu dans lequel nous ne nous lassions pas de puiser. Nous transcendions ainsi, en les regardant à travers le prisme de la poésie, les incidents les plus insignifiants, les choses les plus humbles de la vie.

Cela aurait pu nous conduire à l'emphase si, fort heureusement, un sens assez vif de l'humour n'avait fait contrepoids à cette tendance à l'idéalisation. Nous en vîmes très vite à croiser les vers comme des épées au cours de nos disputes qui, commencées sur le mode épique, se terminaient généralement dans des éclats de rire réconciliateurs.

L'un de nous déclarait-il par exemple qu'il en avait assez et qu'il allait « quitter cette maison », qu'il s'entendait répondre :

*Et que trouveras-tu le jour où la misère
Te ramènera seul au paternel foyer ?
Quand tes tremblantes mains essuyèrent la poussière
De ce pauvre réduit que tu crois oublier ?*

Si l'une de mes sœurs pleurait pour un motif qui me paraissait d'autant plus futile que j'y étais peut-être pour quelque chose, je me campais devant elle et lui récitais, en guise de consolation :

*Ne vous plaignez pas trop d'avoir un cœur très sombre.
Vos yeux seront plus beaux quand vous aurez pleuré ;
Il naîtra de vos pleurs, il va croître à votre ombre
Quelque lys inconnu qu'on n'a pas respiré.*

Une femme dont les rondeurs nous paraissaient dépasser les limites permises nous remettait automatiquement en mémoire ce vers du récit de Thérémène :

Sa croupe se recourbe en replis tortueux.

Je pourrais multiplier les exemples à l'infini. Et quand ma mère autour de qui nous créions ainsi une atmosphère de tragédie comédie secouait la tête et nous disait avec un sourire amusé et indulgent : « Mon Dieu ! comme vous êtes enfants ! » nous lui opposions ce conseil de Hugo :

*Oh ! ne vous hâtez pas de mûrir vos pensées,
Jouissez du matin, jouissez du printemps !
Vos heures sont des fleurs l'une à l'autre enlacées,
Ne les effeuillez pas plus vite que le temps.*

Nous avions développé ainsi un climat familial très particulier. Aussi prétentieux que cela puisse paraître, nous cinglions souvent vers des rivages inconnus, d'autant plus merveilleux que nous ne savions pas grand-chose du monde et que dans la vie réelle nos plus longs voyages consistaient en promenades en char à bancs jusqu'à Fully où nous avions des vignes.

Nous n'avions, ma jeune sœur et moi, pas encore vu le Léman que déjà nous connaissions la mer Ionienne. Nous avions pleuré sur *La jeune Tarentine*, dont le beau corps roulant sous la vague marine nous laissait pressentir la beauté des statues antiques. Avec Racine, nous avions :

*Visité l'Elide et laissant le Ténare
Passé jusqu'à la mer qui vit tomber Icare.*

De même, avec des frissons où le plaisir le disputait à l'horreur, nous avions vu

*Les os dispersés du géant d'Epidaure
Et la Crète fumant du sang du Minotaure.*

On me reprochera sans doute ce goût pour l'antiquité gréco-romaine, ces références fréquentes à la mythologie. Je demande qu'on me comprenne. De même que *Simon le Pathétique*, de Giraudoux, ne pouvait voir une vieille femme sans penser à Hécube, nous avions, par jeu, si bien rempli notre monde de ces dieux, de ces déesses, de ces héros, qu'il m'est quasiment impos-

sible de les dissocier de mes souvenirs d'enfance. Nous évoquions ces figures légendaires pour le seul plaisir souvent de les incarner dans les gens que nous croisions quotidiennement et qui eussent été bien étonnés de la chose.

Et quand nous sortions de la Légende, c'était pour entrer dans l'Histoire. Victor Hugo nous servait de guide. Nous séchions encore à l'école communale sur la Diète de Stans ou le Convent de Sempach que déjà nous égrenions les noms des victoires françaises :

*Châlons, Tolbiac la farouche, Arezzo la cruelle,
Bovines, Marignan, Beaugé, Mons-en-Puelle,
Tour, Ravenne, Agnadel sur son haut palefroi,
Fornoue, Contras, Ivry, Cérisolles et Rocroi,
Denain et Fontenoy, toutes ces immortelles.*

Si quelque pédagogue avait eu l'idée de mettre en vers l'Histoire suisse, nous l'aurions certainement sue par cœur en peu de jours !

Nous partagions, bien entendu, l'admiration de Victor Hugo pour Napoléon I^{er} et sa haine pour Napoléon III. Cela me rappelle un rêve que je fis peu après ma rencontre politico-littéraire avec Badinguet. Nous tenions sur une étagère au-dessus d'un canapé, le *Napoléon le Petit*, de Victor Hugo, dans la collection Nelson. Une nuit, je rêvai qu'on frappait à la porte de ce qui n'était pas encore la « salle de séjour » et qu'on appelait « la chambre commune ». J'allai ouvrir et me trouvai face à face avec Napoléon III que je reconnus tout de suite à son impériale. Me souvenant tout à coup de la présence de ce livre chez nous, j'hésitai à le faire entrer. Il franchit le seuil néanmoins. Je n'en menai pas large, et j'essayai d'entraîner le visiteur le plus loin possible de l'étagère. — « Venez près du fourneau, lui disais-je. Vous serez mieux, vous aurez plus chaud. — Je n'ai pas froid », me répondait l'empereur que je voyais avec effroi s'approcher du maudit canapé. Il s'y assit, puis se releva presque immédiatement, se tourna du côté de l'étagère, l'inspecta, et allait retirer le malencontreux volume quand la peur me réveilla. J'étais en sueur, et

pas tellement fière de moi. Je mesurai qu'il y avait loin de réciter des strophes entières des *Châtiments* à affronter l'homme en chair et en os. Cela avait beau se passer en rêve, l'idée que je me faisais de moi s'en trouva altérée. Car longtemps je m'étais crue héroïque ! Le sort de Jeanne d'Arc me semblait presque enviable, et pendant au moins quatre ans, à chaque premier août, à huit heures du soir précises, lorsque la « grand-cloche » sonnait à toute volée, je me mettais au garde-à-vous, dans la solitude de ma chambre, puis, étendant le bras droit, je disais d'un ton solennel : « Je jure de mourir pour la patrie ! »

La haine de Napoléon III, l'admiration pour Napoléon I^{er} me paraissaient, à un moment donné, des choses tellement essentielles que j'essayais de les faire partager à mes camarades. Ce fut un échec. Pour elles, il n'y avait qu'un Napoléon, celui qui avait fait pleurer Joséphine en la répudiant. C'était un méchant qu'on ne pouvait ni admirer ni aimer. Quant à Napoléon III, elles l'ignoraient totalement. Je n'eus pas beaucoup plus de chance avec Jeanne d'Arc. « Moi, me déclara une petite amie, j'aime bien mieux Jeanne Perraudin (l'institutrice du village) parce qu'elle a tricoté des chaussons pour ma petite sœur. »

Je compris que je ne pourrais jamais associer mes camarades à cette vie en marge de la vie quotidienne où nos esprits s'ébattaient comme des oiseaux dans l'oxygène. Ces passions, ces « hobbies » comme nous dirions aujourd'hui, c'était ce que les entomologistes appellent « l'odeur de la fourmilière », qui permet à l'insecte de retrouver sa colonie. C'était notre climat, l'air que nous respirions, et que jamais plus, au cours de notre vie, nous ne devions retrouver.

Je ne me targue pas, pour autant, d'une quelconque supériorité sur ceux qui furent mes camarades d'enfance. L'exaltation que nous tirions des beaux vers, des légendes de l'Hellade, de l'histoire sublimée par les poètes, beaucoup d'entre eux la puisaient dans la musique. Une musique qui allait de l'orgue majestueux de la messe dominicale à l'humble harmonica en passant par les violons des bals champêtres et qui représentait pour moi un monde hermétique. Car il faut bien l'avouer, j'ai toujours eu, pour la musique, les oreilles de Caliban. En vain ai-je pris des

leçons de solfège, en vain ai-je essayé de suivre des cours de musique — de mandoline, car c'était l'instrument le moins cher, — je ne parvins jamais à composer le « Sésame ouvre-toi » qui devait me donner accès à la caverne aux trésors. J'en ai souffert longtemps, d'humiliation autant que de frustration, et je ne m'en suis un peu consolée que le jour où j'ai su que Victor Hugo lui-même tenait la musique « pour le moins désagréable des bruits ».

J'aimais par contre les chansons sentimentales, les vieilles plaintes, les romances bêtes, tout ce qui parlait d'amour, de séparation et de mort. Ce qui fait que je puis dire avec Jules Lemaître qu'il y a des tas de gens que je mépriserais s'ils avaient en littérature les goûts que j'avais en musique.

Si nous n'avions pas les mêmes goûts artistiques, mes petits camarades et moi, cela ne souleva jamais entre nous la moindre discussion. Les sujets de dispute étaient ailleurs. Où exactement ? Il m'est difficile de le dire, bien que j'aie gardé le souvenir assez net de mainte bataille rangée. Mais était-il besoin de prétextes ? Le seul fait que nous avions chacun notre personnalité ne suffit-il pas à tout expliquer ? Et pourquoi les enfants, soumis à leurs seuls instincts, arriveraient-ils à construire ce climat de paix durable que n'ont jamais réussi à créer les hommes prétendument doués de raison ?

Le fait est que nous échangeions souvent des injures. Mon prénom et mon nom patronymique que, à Bagnes, on prononce « Bovin », si malencontreusement rapprochés, me valurent d'être classée, au mépris des lois les plus élémentaires de la zoologie, à la fois dans la race asine et dans la race bovine. Mes injures à moi étaient plus subtiles. J'avais lu dans Victor Hugo — toujours lui, lui partout ! — que la beauté est la signature de Dieu sur ses œuvres. Je traitais donc mes antagonistes « d'œuvres anonymes ». J'étais très fière de cette trouvaille. Malheureusement elle manquait régulièrement son but. Les intéressés n'y comprenaient rien. Sinon ils auraient eu beau jeu de me renvoyer la balle, car, en plein âge ingrat, je ne portais pas, moi non plus, l'auguste signature.

Mais nous avançons en âge et bientôt nous nous découvrirons des griefs d'autant plus sérieux qu'ils ressemblaient à ceux qui

divisent les grandes personnes. En recueillant, en période électorale, des bribes de conversation, nous apprîmes que nous « n'appartenions » pas tous au même parti politique ! Découverte lourde de conséquences ! Nous nous sentions véritablement engagés par l'appartenance politique de nos familles. C'est pourquoi nous ne nous privions guère de traiter de « ristous » les petits conservateurs, qui ripostaient en nous appelant « gripious ». Nous ne nous en offensions pas et proclamions, au contraire, que nous en étions « oui, et avec honneur » ! Notre zèle politique allait parfois assez loin. C'est ainsi que le jour où un petit « ristou » vint soutenir devant moi que c'était les radicaux du Cotterg qui avaient crucifié Jésus, le sang de mes aïeux quarante-huitards se mit à bouillonner dans mes veines. Je sautai à la crête de l'insolent. Nous roulâmes dans la poussière où nous jouâmes des poings, des pieds, des ongles et des dents. La victoire revint au « parti radical ». Je me relevai les cheveux en désordre, les vêtements en piteux état, mais heureuse et fière d'avoir lavé d'une aussi grave accusation le parti que mon père représentait au conseil communal.

Insensiblement des changements s'opéraient en nous et nous nous engageons par les chemins difficiles de l'adolescence vers cette jeunesse dont nous attendions tant, vers cet âge adulte dont nous pensions que ce serait enfin « la vie » !

Et comme chaque vague, en se retirant, fait place à une autre vague, d'autres enfants commençaient à leur tour cette décevante aventure, faite de si peu de joies et de tant de chagrins qu'on appelle une vie humaine.

Mais leur enfance déjà ne ressemblait plus à la nôtre. Tout ce qui avait peuplé nos rêves, tout ce que nous n'avions pu admirer que sur les pages des catalogues, ces jouets fabuleux, tels que trottinettes, tricycles, landaus de poupée, tendaient pour eux à se concrétiser. En étaient-ils plus heureux ? Je n'en suis pas sûre. Une certaine pauvreté favorise l'émerveillement. Comme il était beau le service de poupée que je n'ai jamais possédé qu'en rêve, mais dont je me vantais impudemment devant mes camarades ! Je l'avais fait exactement comme j'aurais voulu qu'il fût, crème, semé de petites fleurs roses et bleues, avec des anses finement découpées. Et quand je dis que je ne l'ai jamais eu, ce n'est pas tout à fait

vrai. Je le trouvai bien des années plus tard, à la foire de Mannheim, pendant mon obligatoire séjour en Allemagne. Sous le prétexte honorable de le rapporter à ma petite nièce, je l'achetai et le disposai sur une étagère de ma chambre, face à mon lit, d'où je pouvais le contempler à mon aise. Ce tardif défoulement m'a libérée de ce que les psychanalystes auraient sans doute qualifié d'obsession freudienne.

┌ Dans mon imagination d'enfant, ce service était un service qui se cassait. Car tout ce qui était vraiment beau devait être cassable : les poupées, les colliers, les miroirs, les services. Héritiers d'une race chez qui les jouets étaient indestructibles parce qu'ils consistaient en bouts de bois et en cailloux, nous avions découvert la beauté en même temps que la fragilité. La vie devait plus tard nous fortifier dans cette opinion.

Les fillettes d'aujourd'hui ont des services en matière plastique, des poupées incassables. C'est sans doute un progrès. Pourtant il me semble que ces jouets pour lesquels on n'a pas à trembler contiennent, comme les amours sans inquiétude, un germe de destruction, qu'ils manquent de poésie et, pour tout dire, qu'ils doivent, à la longue, être aussi ennuyeux que les chaussettes inusables dont nous inonde l'industrie moderne.

┌ En même temps que cette brassée de souvenirs que je rapporte de ce voyage dans un passé qui me paraît si proche et qui est déjà si lointain, je voudrais ramener aussi les odeurs, les parfums qui leur sont intimement liés et dont la rencontre fortuite, maintenant encore, me frappe au plus intime de mon être et me restitue, l'espace d'un éclair, tout un pan de ma vie passée. Fragrance des lilas au printemps, odeur des foin fraîchement coupés, parfum des roses sous les chaudes ondées de l'été, senteur amère et persistante des feuilles d'absinthe qu'on broyait entre les doigts, arôme des fruits mûrs, et jusqu'à la chaude odeur des étables qui se répandait en vapeur dans l'air glacé de l'hiver, tout cela c'est l'odeur même du passé, l'émanation d'un temps à jamais évanoui.

Non que cela ait définitivement cessé d'exister. Les lilas continuent de fleurir. On fauche encore les foin et, si la faucheuse a remplacé la faux, l'odeur reste la même ; les roses continuent à se défeuiller sous les averses en exhalant leur parfum ;

l'absinthe continue de pousser le long des chemins de campagne ; les fruits mûrs continuent d'embaumer, et enfin il reste encore quelques étables qui laissent échapper de lourdes bouffées de vie animale. Mais tout cela ne coïncide plus avec ma vie d'aujourd'hui. Et de même que Buthrote construite en Epire par Hélénius sur le modèle de Troie rappelait aux exilés, sans la remplacer, la patrie à jamais perdue, de même ces senteurs ne sont plus pour moi que le rappel nostalgique d'une période de ma vie qui me paraît de plus en plus belle à mesure que je m'en éloigne davantage.

Chapitre IV

LES ANNÉES D'ÉCOLE

Si j'ai beaucoup de souvenirs de mes années d'enfance, je ne puis pas dire que je me souviens de façon précise de mon premier jour d'école. Cela tient à ce que, avant même d'avoir cinq ans, j'avais, à l'exemple de mes petites camarades, franchi plus d'une fois le seuil de la salle de classe. Nous y étions généralement amenées par des grandes filles qui nous avaient prises sous leur protection. Débonnaire, le régent nous tolérait, à la condition que nous restions bien sages sur le bout de banc où on nous avait assises. Nous bougions très peu, captivées par tout ce que nous découvrions : le pupitre, où trônait l'instituteur en complet foncé, chemise blanche et manches de lustrine ; le tableau noir où s'inscrivaient de drôles de signes qu'on effaçait ensuite avec une éponge ou un chiffon d'où s'échappait une fine poussière de craie ; le tableau des poids et mesures, celui des oiseaux utiles, les cartes de géographie au mur, et surtout, surtout, ce beau, ce magnifique jouet que le régent appelait « le globe terrestre » et les écoliers « la boule du monde » et que nous aurions tant aimé faire tourner sur lui-même !

Je fus un jour amenée au pupitre par une « grande » et signalée au régent comme un petit phénomène parce que je « savais déjà réciter des poésies ». Je ne me fis pas trop prier et me mis à débiter d'un trait, sans ponctuation, ces vers que Charles-Louis de Bons

consacre à Mathieu Schiner et dont je me souviens encore après tant d'années :

*Enfant, il mendiait, le sort, destin bizarre,
L'avait fait naître au sein d'un dévorant milieu,
Mais l'enfant devint homme et dès lors eut pour phare
Le Génie et la Foi, ces colonnes de feu.
Un jour, un pape auguste, aux éclats des fanfares
Dit au Suisse à genoux : Debout, debout, Mathieu !
Arrache l'Italie aux modernes barbares,
La cause que tu sers est la cause de Dieu...*

Il va de soi que je ne comprenais pas un traître mot de ce que je récitais. Le « dévorant milieu » et les « colonnes de feu » me donnaient la chair de poule. Et comme là-dedans je fourrais, à la place du pape, mon grand-oncle Auguste Mex, dont j'avais la vague idée qu'il devait arracher la barbe à quelqu'un, j'en retirais un frisson de plus.

Je fus beaucoup moins docile le jour où l'école devint pour moi une obligation et non une faveur. Je jacassais comme une pie borgne, m'attirant à tout moment des observations. Je reviendrai tout à l'heure sur ce point puisque c'est cette réputation de bavardage qui me valut ma première rencontre avec l'injustice, incident banal en soi mais que je n'ai jamais pu oublier.

J'avais hérité de ma sœur aînée, qui avait fini sa scolarité avant que je commence la mienne, un cabas en serge verte, passablement défraîchi. J'y glissais la panoplie de la science, c'est-à-dire l'alphabet, le cahier de modèles n° 1, ne contenant que des barres, l'ardoise et son crayon, celui-ci glissé dans un petit plumier en compagnie d'un porte-plume que terminait une plume « fédérale ». Je crachais souvent sur l'ardoise pour avoir le plaisir d'employer la petite éponge qui y était attachée.

Je passai rapidement les douze tableaux dont les derniers étaient passionnants, à cause des mots que j'y apprenais et que le langage courant ignorait. Il y avait notamment un « an-ta-goni-ste pré-ten-tieux » qui me faisait penser à un bouchon de carafe à facettes.

Au bout de quelques semaines, je reçus mon premier livre de lecture, *L'Ami de l'Enfance*. C'est à peu près à la même date que mon cabas de serge verte fut remplacé par un rutilant sac en toile cirée noire orné d'un bouquet de fleurs sur une de ses faces. Hélas ! le vernis se craquela rapidement et mon beau sac montra bientôt la toile dont il était fait, une toile de sac précisément !

Le livre de lecture me procura des plaisirs plus durables. Il me déçut cependant, à cause d'une faute que je crus découvrir dans un titre. Il s'agissait « du page de Frédéric ». On devait dire « la page », j'en étais sûre. Quelques-unes de mes petites amies, dont le français était particulièrement entaché de patois, disaient, il est vrai : « Le poire », ou « la serpent ». Mais un livre d'école, tout de même... !

Un autre titre, par contre, me ravissait. Nous l'avions syllabé tous ensemble. Il était superbe. Qu'on en juge : « A-é-ro-li-thes, pi-er-res tom-bé-es du ci-el ». Ce mot d'aérolithe me fascinait littéralement. Il se loga dans mon cerveau d'où il n'allait d'ailleurs pas tarder à se détendre comme un ressort. Il devait s'appliquer naturellement à un « Pierre ». Je n'en connaissais que deux, mon grand-père maternel que seule, dans ma famille, ma grand-mère appelait par son prénom, et notre voisin, le meunier-épiciier. Celui-là était presque complètement sourd et d'ailleurs je n'avais pas encore acquis assez de culot pour m'adresser à un adulte. Je m'en pris donc à son neveu, un garçonnet de mon âge. M'efforçant à le toiser, car nous étions de la même taille, je le regardai droit dans les yeux avant de laisser tomber froidement ces mots : « Ton oncle Pierre est un aérolithe ! » Suffoquant sous l'injure, il demeura un instant interdit, puis il partit en courant, disant : « Tu vas voir, je vais le dire à maman ! »

A ce stade de notre vie scolaire, nous n'étions pas encore très avancés en méchanceté. Loin de servir de cible à nos impertinences, le régent nous apparaissait infiniment grand et respectable. Nous le placions au-dessus de nos parents parce qu'il était toujours « habillé en dimanche » et que nous devions l'appeler « Monsieur », et quand même un peu au-dessous du curé et des autres prêtres dont nous savions qu'ils représentaient Dieu sur la terre. Aussi étions-nous vaguement scandalisés lorsque, en dehors

de la saison scolaire, nous le rencontrions vêtu en paysan et parlant le patois, ce patois dont il pourchassait impitoyablement les vestiges encore nombreux dans notre parler et dans nos compositions.

Au village, on l'enviait parce que, au contraire des autres hommes, il ne chômait pas durant la mauvaise saison. C'était un privilégié, autant dire un « profitard » du régime.

En 1918, il y eut un petit scandale quand on apprit que, bien que les écoles fussent fermées à cause de la grippe espagnole, le personnel enseignant toucherait son traitement en plein. Je vois encore mon oncle Auguste, celui que j'assimilais au pape dans les vers consacrés à Mathieu Schiner, retirer sa pipe de sa bouche pour s'en prendre à une institutrice, lui disant d'un ton pointu que les régents et les régentes avaient bien de la chance, que l'argent leur venait sans « main-mettre ». Il coupait court aux objections de l'intéressée qui invoquait l'obligation de rester disponible, par cet argument qui lui semblait sans réplique : « Et moi, alors ? Je reste bien disponible tout l'hiver, et pourtant je ne touche pas un sou ». Et il s'en allait en secouant la tête avec des « Bah ! bah ! bah ! » qui en disaient long sur le peu de confiance que lui inspirait un ordre social qui permettait de tels abus.

Je note rapidement en passant, et pour n'avoir pas à y revenir, qu'un sentiment analogue était dédié aux avocats et aux notaires « qui gagnaient de gros argents en restant assis ». On se répétait sur un ton scandalisé le cas d'un juriste de Martigny qui avait exigé cinq francs pour la rédaction d'une simple lettre et celui d'un vétérinaire qui avait demandé trente francs pour avoir examiné un cheval, examen qui ne lui avait pas pris plus d'un quart d'heure.

Le médecin échappait à cette réprobation, attachée en général aux professions libérales, parce que subventionné par la commune il appliquait un tarif extrêmement réduit. Que l'on dût payer le médecin des bêtes plus cher que celui des gens paraissait simplement aberrant. De toute façon, le temps consacré à la formation, le capital investi dans les études n'entraient pas en ligne de compte dans cette comptabilité extrêmement simple qui se bornait à mettre en parallèle le temps requis par un travail et l'argent exigé pour ce travail.

Mais revenons à l'école primaire. Les cours commençaient généralement le 2 novembre dans l'après-midi, la matinée étant consacrée à la messe des Morts. Ils prenaient fin le 30 avril, jour fixé pour la promenade, si le temps s'y prêtait.

Entre ces deux dates, les congés étaient rares. Nous avions l'après-midi du jeudi et les fêtes chômées, qui étaient plus nombreuses qu'aujourd'hui. On nous accordait le mardi gras, mais toujours un peu à contre-cœur. Malheur à l'élève qui s'était montré au bal, même accompagné de ses parents et qui le lendemain ne savait pas ses leçons ! Une sévère punition, assortie d'un magistral sermon, lui faisait honte devant ses condisciples d'avoir négligé ses devoirs scolaires pour un amusement aussi pernicieux.

Les branches que nous devions étudier allaient toujours par deux comme allaient de pair, aux récréations, le pain et le fromage. Il y avait l'Histoire et la Géographie, la Grammaire et le Catéchisme, la Dictée et les Problèmes. Autant d'abstractions jumelées sous le joug desquelles il nous fallait passer chaque jour ! Les exercices de style étaient réservés aux jeudis et aux dimanches, jours considérés comme plus propices à la création littéraire parce qu'offrant plus de temps.

L'enseignement de ces branches était assez poussé. Nous en prenions conscience quand un petit citadin passait l'hiver au village et fréquentait notre école. Si, durant l'été, il nous fascinait par son bagout, ses mots d'argot qui nous paraissaient de la dernière élégance, nous reprenions sans peine l'avantage durant la saison scolaire. Les branches secondaires, comme le chant, le dessin ou la gymnastique, étaient par contre assez négligées.

Deux fois la semaine, les garçons recevaient des cours d'instruction civique pendant que, nous, nous avions les travaux manuels. Ces leçons nous étaient données par une couturière ou par une autre personne qualifiée du village.

C'est ici que se place l'incident auquel j'ai fait allusion plus haut et qui devait laisser dans ma mémoire une trace indélébile parce qu'il m'apprit que, contrairement à ce que disaient mes trop édifiants livres de lecture, le Bien ne reçoit pas toujours sa récompense en ce monde.

Quel âge pouvais-je avoir ? Sept ans, peut-être un peu moins. Les « ouvrages manuels » nous étaient enseignés par une jeune institutrice qui, pour des raisons de santé, ne pouvait exercer sa profession cet hiver-là, mais qui consentait, à la condition que nous vinssions chez elle, à nous initier aux mystères du tricotage et de la couture. Le régent, qui pendant ce temps dévoilait aux futurs citoyens les arcanes du Code civil, chargeait chaque fois « une grande » de nous surveiller et de lui faire rapport sur notre comportement. Dresser une enfant au mouchardage, ce n'était pas joli, joli, mais sans doute croyait-il bien faire ! Comme je parlais sans arrêt, j'étais régulièrement citée à cet infamant « ordre du jour ». Il arriva pourtant une fois que, touchée par la grâce, je réussis, pendant toute la durée de la leçon, à ne dire que les mots indispensables. J'étais sûre que ma sagesse étonnerait le régent ! Peut-être me féliciterait-il devant toute la classe ? Vint le moment du rapport, qui devait être mon heure de gloire. J'éclatais d'impatience et d'orgueil. Pour la première fois, en effet, je ne figurais pas sur la liste noire ! Hélas ! les choses ne se passèrent pas comme je l'avais prévu. Incrédule, le régent poussa son interrogatoire. « Et la petite Boven, dit-il, elle a dû passablement bavarder, elle aussi ? — Ou..i ! » répondit en hésitant la grande fille, un peu honteuse de son mensonge, mais n'osant pas désavouer le régent. Alors il se produisit en moi un drôle de phénomène. Je passai dans un autre monde où tout me parut soudain plus sombre, quelque chose d'infiniment lourd s'abattit sur moi. Le régent et cette élève qui lui faisait face en rougissant, — la même, ironie du sort ! qui m'avait, trois ans auparavant, permis de briller en récitant « mes » vers sur Mathieu Schiner, me semblaient appartenir à un monde de cauchemar, à la fois irréel et terriblement présent. Je fus longtemps à me remettre de ce choc. Mes parents essayèrent de me consoler en me disant que je devais accepter cette injustice en punition de toutes les fautes que j'avais commises impunément. Ils n'y réussirent qu'imparfaitement. En effet, et bien que la vie, depuis, se soit chargée d'entasser bien d'autres injustices sur celle-là, quelques-unes bien douloureuses, c'est toujours la première, celle qui s'est fichée comme une épine empoisonnée dans mon âme d'enfant que je ressens encore quand j'appuie un peu.

Cet incident, pour grave qu'il me parût, n'altéra cependant en rien mon amour de l'école. Je m'y rendais chaque jour avec plaisir. Jouissant d'une assez bonne mémoire, rien ne me paraissait ardu dans ce qu'on m'y enseignait. Tout, au contraire, me passionnait. J'étais à cet âge où la vie n'est pas encore devenue routine, où la chaleur du nid nous enveloppe encore, mais où nos ailes commencent à pousser et où nous sommes tournés davantage vers un avenir auquel nous faisons confiance que vers un passé qui n'existe pas, parce que nous n'avons pas encore eu le temps de le construire.

Je rapportais fidèlement à ma mère tout ce que j'apprenais, la faisant profiter de ma jeune science. La terre d'abord, cette terre que je croyais plate et qui était ronde ! Sans la « boule du monde » j'aurais eu de la peine à imaginer la chose. Et cette terre était si grande ! Elle s'étendait beaucoup plus loin que Martigny ! que Lausanne où mon frère était en traitement ! que Genève où ma cousine travaillait ! que Nice où nous avions des parents ! plus loin même que l'Amérique où trois grands-oncles et une grand-tante avaient émigré ! Et ce soleil qui était, lui encore, infiniment plus grand que la terre ! Je commençais à concevoir ce que c'était que l'immensité, et je me reprochais d'avoir traité mon frère de menteur le jour où il m'avait dit que le Léman est beaucoup plus grand que le « Goli de Cly ».

Et puis, comme on l'a vu, j'aimais les mots. En plus de l'« aérolithe » et de « l'antagoniste prétentieux » déjà cités, il y avait tous les autres. Ceux que je découvrais dans mon *Livre de Lecture à l'usage des écoles primaires*, et surtout dans ma grammaire Larive et Fleury, dont le nom seul évoquait déjà pour moi un jardin plein de fleurs. Je devais retrouver plus tard cette impression à l'Ecole libre, avec l'*Album William Rosier*, qui me rendit presque aimable l'étude de la géographie.

Il y avait les homonymes, ces faux frères, et les synonymes qui pouvaient intervenir les uns à la place des autres puisque, comme le conseillait notre grammaire, « on ne devait pas répéter trop souvent le même mot dans une phrase ». Il y avait aussi les fantaisistes, ceux qui changeaient de sens en changeant de genre, comme « cartouche », « crêpe », « enseigne », « parallèle », « pour-

pre », « relâche » ; et ceux auxquels il ne fallait pas se fier car ils profitaient de leur ressemblance pour nous mystifier, tels que « amnistie » et « armistice », « astrologue » et « astronome », « conjecture » et « conjoncture », « préposition » et « proposition », « émerision » et « immersion », « exode » et « exorde ». Il y avait enfin ces mots empruntés aux langues étrangères, particulièrement à l'anglais, qui se rapportaient à une gastronomie presque inconnue de nous : le « rosbeef », le « rumsteak », le « beefteak », tous affreusement durs à digérer dans une dictée. J'envie les écoliers d'aujourd'hui, qui non seulement peuvent goûter presque tous les jours à ces viandes délicates, mais encore peuvent écrire simplement « rosbif », « romsteck », « bifteck ».

Notre style, naturellement, se ressentait de la formation que nos maîtres avaient eux-mêmes reçue à l'Ecole normale. Il était fleuri, trop fleuri. Nous n'échappions ni « aux sites enchanteurs », ni « aux prairies émaillées de fleurs », ni « à la nature revêtue de son manteau d'hermine ». Je dus abandonner ces oripeaux du style dès mon entrée à l'Ecole libre dont l'instituteur Alphonse Michaud se montrait, pour notre plus grand bien, extrêmement exigeant, n'admettant selon sa propre expression qu'un style châtié.

A l'école communale, nos compositions étaient d'une banalité édifiante. Bêtifianse même ! L'originalité n'y était pas encouragée, loin de là ! Les bons sentiments nous étaient servis tout prêts et nous n'avions qu'à les enfiler comme des vêtements de confection. Je défie un seul élève ayant atteint sa douzième année de n'avoir pas écrit, au moins une fois, que le plus beau jour de sa vie était celui de sa première communion ! De même, les « lettres à une sœur » ou « à une amie », qui devaient nous former au genre épistolaire suaient l'ennui et la vertu. Cela faisait parfois ruer dans les brancards les petits Bagnards que nous étions, avec leurs virtualités d'effronterie et d'impertinence. Témoin cette « Description du Cotterg » sortie de la plume d'un « grand » — imposée par un régent qui, cette année-là, venait de Brusson — description qui disait à peu près ceci :

Le Cotterg est un pays admirable, féerique, d'une fertilité incomparable. La vigne y mûrit deux fois l'an ; le blé, trois fois. Les habitants vivent tous dans une large aisance. Le moindre pay-

san possède au moins trois chevaux. Enfin, il y a bien aussi un âne, mais il vient de Bruson !

Impertinence à l'adresse du régent, certes, mais aussi ironie du petit paysan qui sait qu'il appartient à un village pauvre.

C'est par contre en toute innocence, et sans la moindre intention blasphématoire, qu'une petite fille à qui le curé, venu donner la leçon de religion, demandait de quelle race était Jésus-Christ, répondit : « M'sieur le curé, il était de la race d'Hérens ! »

A cette autre question : « Qu'a fait Jésus-Christ le jour de Pâques ? » un petit garçon répondit : « M'sieur, il a fait des œufs ! »

Même candeur dans cette prière que nous adressions à saint Antoine de Padoue, lorsque nous avions perdu quelque chose :

*Saint Antoine de Padoue,
Gros voyou,
Rendez-moi ce qui n'est pas à vous !*

Comme il nous exauçait parfois, il n'y avait aucune raison de de modifier la formule.

Comme on voit, aucune trace de mysticisme dans nos âmes. Invitée, pour ma part, à dire quelle leçon il convenait de retirer de l'histoire du jeune Tobie, dont on sait que, envoyé par son père à Rhagès de Médie pour y recouvrer une créance, accompagné de l'ange Raphaël voyageant incognito, il avait pêché dans le Tigre un poisson dont le fiel avait rendu la vue au vieux Tobie, je répondis : « Que le fiel du poisson est excellent pour les yeux ».

La « Prédication de Jean-Baptiste » me valut toute une aventure. Accusée par un condisciple d'avoir copié, je me souvins de l'apostrophe aux Saducéens et aux Pharisiens. Je sifflai entre les dents, à l'adresse de celle qui m'avait calomniée : « Race de vipère ! » Je fus immédiatement dénoncée. Le régent m'enleva un point. Je ne savais trop ce que cela représentait, mais je n'admettais pas d'être punie pour m'être fait justice à moi-même. J'appuyai donc mon front sur mes bras repliés et me déclarai intérieurement en grève. Je ne participai pas à la leçon qui suivit, et j'entendis, sans y prendre part, le « maintenant-et-à-l'heure-de-notre-mort-

ainsi-soit-il » qui marquait la fin de la classe. Les « Au revoir, M'sieur le Régent » que scandait le bruit décroissant des socques sur le plancher ne me firent pas lever la tête. J'étais décidée à obtenir réparation, dussé-je rester ainsi sur mon banc jusqu'à la fin des temps. Le régent que cette prisonnière volontaire embarrassait entama des négociations. Je parvins à me faire remettre « le point ». Un gros rond noir, hâtivement dessiné par le régent sur une page de carnet, me rendit ma sérénité !

Mais cette toute première et trop facile victoire allait avoir d'assez fâcheuses conséquences sur mon comportement aussi longtemps que je fréquentai l'école communale. J'y reviendrai.

Qu'on me permette encore, auparavant, d'évoquer un événement que, à l'époque, je jugeai dramatique.

Nous venions d'étudier *La conjuration des Manches rouges*. J'accompagnais deux « grandes » (au stade de l'école primaire, deux ou trois ans de différence comptent) au dépôt du matériel scolaire où l'une d'elles devait acheter un cahier cartonné à 25 centimes. Sur le chemin du retour, passant près d'une épicerie, nous tombâmes en arrêt devant un bocal exposé dans la vitrine et contenant de ces dragées qu'on appelait « pilules du diable ». « Zut ! s'écria celle qui avait acheté le cahier. Si j'en avais pris un à 15 centimes, il me resterait deux sous pour des pilules du diable ». Sa camarade lui suggéra qu'un échange était peut-être possible. Nous entrâmes dans l'épicerie. L'épicière se méprit, crut que le cahier qu'on lui demandait de remplacer venait de chez elle. Elle dit : « Mon mari s'est trompé, c'est un cahier à 15 centimes que vous avez là. Voilà deux sous ». J'ouvrais la bouche pour remettre les choses au point, quand la main qui s'était jusque-là posée sur mon épaule dans un geste de protection se durcit pour devenir un pincement douloureux. Je ravalai ma protestation, et nous sortîmes du magasin avec le même cahier et en plus un cornet de « pilules du diable ».

Dès que nous fûmes hors de la vue de l'épicière, mes camarades s'arrêtèrent, m'immobilisèrent et, me tenant chacune par un bras et me regardant fixement dans les yeux, me dirent : « Jure que tu ne répéteras jamais à aucun être vivant ce que tu as vu et entendu ! Si tu parles, nous te tuons. Mais si tu jures de te

taire, nous te donnerons des « pilules du diable ». J'étais comme la *Jeune captive* d'André Chénier, je ne voulais pas mourir encore ! Et je ne détestais pas les « pilules du diable » ! Je jurai donc en étendant la main et en crachant par terre.

Il faut maintenant que j'explique par quel processus je fus amenée à quitter l'école officielle pour entrer à l'Ecole libre.

Quelque chose monte en moi qui ressemble à du remords quand je pense à mes premiers maîtres. Quelle élève insupportable je suis rapidement devenue, indocile, raisonneuse, contestataire déjà ! Et comme on avait raison de dire que j'avais, comme les taupes, toute la force au bout du museau ! Le vrai est que, avec un grand fond d'impertinence, j'étais une sorte de refoulée. Peu douée pour la discipline et l'obéissance, mais craignant énormément mon père, je me rattrapais à l'école de toutes les libertés que je n'osais prendre à la maison.

Un peu cabotine comme tous les enfants, je menais la vie d'autant plus dure à mes maîtres et d'autant plus joyeusement que je recueillais presque toujours l'approbation de mes camarades et que je m'imaginai gagner aussi leur admiration.

Je me souviens tout particulièrement de la lutte que j'eus un jour à soutenir à propos du mot « Caïn » que le régent, qui n'était pourtant ni un sot ni un ignorant, se mit en tête, Dieu sait pourquoi, de nous faire prononcer « Ca-ine ». Je me dressai dans mon banc, comme mue par un ressort : « Non, M'sieur le Régent, non ! ce n'est pas juste, c'est « Caïn » qu'on doit dire ». Le régent m'invita à consulter mon *Petit Larousse illustré*. J'y vis que le mot Caïn précédait le mot Caïphe. Devant le sourire ironique et triomphant du maître, j'explorai : « Cela ne veut rien dire ! Le tréma est là afin qu'on ne prononce ni Cain, ni Caïphe ». Et comme le respect ne m'étouffai pas, je m'autorisai à ajouter : « D'ailleurs, Victor Hugo, qui s'y connaissait mieux que vous et moi, n'aurait jamais, dans *La Conscience*, fait rimer « Ca-ine » avec « souterrain ».

Ce tout premier essai d'établir un dialogue entre enseignant et enseigné se solda pour moi par un 4 de discipline et un 4 de politesse (la plus mauvaise note étant 5), qui dès ma neuvième année entachèrent mon livret scolaire.

Cela ne m'assagit nullement, et je continuai à chercher le défaut de la cuirasse chez le régent.

C'est ainsi que je réussis à faire perdre un jour la face à un instituteur qui, s'écartant imprudemment des chemins battus, nous parla « d'Archimède parcourant les rues d'Athènes, en criant *Eurêka* ». Faisant claquer mes doigts, je criai, j'aboyai presque : « M'sieur ! M'sieur ! je croyais qu'Archimède avait vécu à Syracuse ! »

On croira que j'invente. Rien pourtant de plus exact. A moins de dix ans, je connaissais Archimède. Non pas, bien sûr à cause de son fameux principe, mais parce qu'il avait parcouru tout nu les rues de sa ville, au sortir de son bain, ce qui me mettait en joie. Mon frère, qui allumait des copeaux en captant les rayons du soleil avec une loupe, m'avait raconté qu'Archimède avait de cette façon incendié des navires ennemis. Enfin, je savais que Syracuse avait eu un tyran du nom de Denys, pourvu d'une fameuse oreille.

Mon comportement touchait parfois au sadisme. Au cours d'une promenade d'école, le régent avait, sur ses propres deniers, offert aux grands du sirop et même du « fendant de Sion » et à nous simplement du lait ! Furieuse d'être traitée en enfant, je m'inventai des maux d'estomac dus, affirmai-je, à la mauvaise qualité du lait. Ce malaise, je parvins à le faire ressentir par suggestion à tous les petits.

J'étais donc bel et bien l'élément perturbateur, et je suis étonnée, à la réflexion, que ceux qui avaient pour mission de m'instruire ne m'aient pas détestée davantage.

La situation d'ailleurs se détériora assez gravement le jour où un instituteur, après avoir frappé le pupitre de sa règle pour obtenir le silence, nous dit : « Si vous avez des livres à acheter ou à remplacer, dites-le. J'en remettrai la liste à la Commune qui vous les fournira gratuitement ». Tous les élèves levèrent la main pour consigner, qui une grammaire, qui un catéchisme, qui un livre d'histoire suisse. Me souvenant que les pages de ma Bible, c'est ainsi que nous appelions l'*Histoire sainte*, avaient, sans doute pour suivre l'exemple des Apôtres, tendance à se disperser aux quatre coins de l'horizon, je levai à mon tour la main pour

dire : « Pour moi, une Bible ! » Le régent eut alors un mot malheureux dont je tirai d'ailleurs plus de satisfaction que d'amertume. « Quand on a cinq vaches et quatre veaux, dit-il, on devrait avoir honte de faire acheter ses livres par la collectivité ». Je buvais du lait. Non pas à cause des cinq vaches, mais parce que j'avais conscience que le régent avait fait une véritable gaffe et que, pour une fois, j'aurais mon père avec moi.

Je ne me trompais pas. Outré de cette réflexion, mon père se souvint de l'article 49 de la Constitution fédérale qu'on avait tellement agité au moment de la création de l'Ecole libre et, bien qu'il fût tout à l'opposé d'un fanatique, il me dit : « Tu n'es pas obligée d'étudier l'histoire sainte. Si le régent l'exige, qu'il te fournisse le livre. »

Forte de cette alliance, j'attendis avec impatience la prochaine leçon d'histoire sainte. Mon tour venu, je me levai avec une noble lenteur, et mes camarades purent assister à cette conversation dont ils ont peut-être gardé le souvenir :

— « M'sieur le Régent, je ne sais pas ma leçon.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas de livre. Papa refuse de m'acheter une Bible parce que ce n'est pas obligatoire. Je préfère étudier la géographie à la place puisque c'est mon point faible.

— Il y a des choses plus intéressantes dans la vie que la géographie.

— Sans doute, M'sieur, mais ce n'est en tout cas pas l'histoire sainte ! »

Le régent ne poursuivit pas, se contentant de froncer le sourcil et de me jeter un regard oblique.

Je ne considérai pas la lutte comme terminée, et lorsque, à la fin du mois, le livret scolaire me fut remis et que je vis qu'il ne portait pas de note à la rubrique « instruction religieuse, catéchisme, Bible », je me gardai de le présenter à papa qui l'aurait signé sans difficulté. Je préférerai déclarer au régent que mon père refusait de signer un livret scolaire incomplet, observant que j'avais toujours su mon catéchisme.

L'instituteur m'invita à rester après les autres, ajoutant qu'il aurait une explication avec moi. La salle vidée de ses élèves, je

m'approchai du pupitre, mon livret à la main. Mais je fus frustrée de la scène que j'escomptais. Le régent se borna, en effet, à inscrire la note 1 dans la case restée vide, à me rendre le livret, en ajoutant : « Je sais bien que ce n'est pas un livre qui fait devenir bien malin ».

Si, comme on l'a peut-être cru, j'avais mené une croisade antireligieuse, j'aurais pu être contente de cette réflexion qui créait une sorte de complicité entre mon maître et moi. Mais la religion ici n'était pas en cause. Ce que je voulais, c'était la bagarre, et l'histoire sainte me servait de prétexte.

Mon père, voyant que, avec un tel esprit, je ne tirerais pas un grand bénéfice de ma scolarité décida, l'année suivante, de nous envoyer, ma petite sœur et moi, à l'Ecole libre où mon frère avait fait ses classes de façon très satisfaisante. Nous fûmes une dizaine d'élèves à quitter ainsi, la même année et l'année suivante, l'école communale pour l'Ecole libre, ce qui me prouva qu'il est toujours facile de créer un parti de mécontents.

On ne dut pas me regretter outre mesure. Par contre et bien que j'eusse trouvé dans ma nouvelle école le climat qui me convenait et l'autorité dont je sentais moi-même le besoin, je ne me dépris jamais complètement de ma première école. J'obtins, bien des années plus tard, d'y pénétrer pendant la récréation des élèves. J'apportais, à cette visite, la ferveur d'un pèlerinage. Tous les souvenirs que je viens d'évoquer et bien d'autres s'imposèrent à moi, comme le premier texte d'un palimpseste que l'on croit effacé et qui réapparaît. Je revivais la « suée » qui s'emparait de nous lorsque arrivait à l'improviste l'inspecteur scolaire, la complicité qui s'établissait alors entre nous et le régent qui nous soufflait les réponses ou nous faisait des signes derrière la tête de l'inspecteur, ce dont nous étions à la fois ravis et vaguement scandalisés ; l'amusement que nous causait au contraire la visite du médecin des écoles qui sentait toujours le vin, nous faisait ouvrir la bouche pour vérifier notre dentition, écrivait « Vollèges » au tableau noir pour déceler d'éventuelles anomalies de la vue — ce qui me fit croire pendant un certain temps que, pour être normale, une vue devait permettre de voir, depuis Bagnes, ce qui se passait à Vol-

lèges, — et qui, au milieu de nos rires étouffés, parlait en patois aux élèves qui lui paraissaient les plus mal vêtus.

Il est probable que, sans ce qu'on a voulu considérer comme une incompatibilité d'humeur entre l'instituteur communal et moi, j'aurais poursuivi ma scolarité à l'école officielle, comme ma sœur aînée l'avait fait et comme le faisaient tant d'autres fillettes dont seuls les frères, destinés à faire plus tard de la politique, fréquentaient l'Ecole libre.

Je ne regrette pas ce coup de barre. Il fut bénéfique aussi bien pour mon caractère qu'il contribua à assouplir que pour ma formation, puisqu'il me donna enfin le goût du travail, la passion de l'étude, qualités que j'avais assez mal pratiquées jusque-là.

Mais je dus, avant d'arriver à cet état d'esprit, subir un dur noviciat. Mon premier accrochage avec Alphonse Michaud, le seul, m'a laissé un souvenir cuisant. Habitée à raisonner, je crus pouvoir continuer. Mais mon nouveau maître était moins accommodant que les précédents. Sa qualité d'instituteur d'une école privée lui donnait à vrai dire des possibilités de coercition que les autres n'avaient pas. Le fameux « ou se soumettre ou se démettre » que nous devions entendre résonner si souvent entre les murs de la salle de classe tomba sur moi comme un coup d'assommoir, mettant en déroute tous les arguments que j'avais réunis pour la discussion. Pour la première fois dans ma vie d'écolière, je dus me rasseoir, sans répliquer, au milieu des sourires moqueurs de mes condisciples. Les Romains de Cassius passant sous le joug devaient être moins humiliés que je ne le fus devant cette défaite totale et publique. Je mis longtemps à digérer cette mortification. La blessure finit tout de même par se cicatriser et je ne fus plus dès lors qu'à la joie d'apprendre.

J'entrais dans un monde nouveau. Plus de ces rangs où le hasard trop souvent tenait lieu de mérite, où les enfants timides étaient toujours désavantagés alors que les effrontés, dont j'étais, se tiraient d'affaire à merveille. A l'école primaire, nous avions si peu le sens de ces rangs que nous étions plus mortifiés, dans un tirage au sort en cas d'ex-aequo, de tomber sur la lettre « z » ou telle autre dernière lettre de l'alphabet, que d'avoir fait une mauvaise composition ou une dictée bourrée de fautes.

A l'Ecole libre, où ce classement n'existait pas, les élèves les plus avancés occupaient, dans le fond de la salle, des bancs beaucoup plus longs que ceux de l'école primaire. Un banc de garçons alternait avec un banc de filles, et ainsi de suite, ce qui fait que je me trouvais, avec mes petites camarades, en sandwich entre deux rangées de garçons, ce qui n'était pas toujours une situation de tout repos.

Les tout petits et les cancre occupaient les premiers bancs. Cette disposition ne visait nullement à réaliser dès cette vie la promesse divine selon laquelle les derniers seraient les premiers. Elle offrait simplement au maître la possibilité d'avoir l'œil sur tous ses élèves, sans que les commençants soient masqués par les plus grands. Les abécédaires étaient généralement confiés aux collaborateurs de Michaud quand il en avait, ou à ce défaut à des moniteurs choisis parmi les « grands ». Quant aux cancre, ils vivaient dans une sérénité parfaite, regardant voler les mouches et attendant patiemment l'heure de la récréation ou la fin de la classe pour sortir de leur torpeur.

Ah ! les cancre ! les cancre ! Dans ce petit monde en formation qu'animait l'esprit enthousiaste de Michaud, qui abordait avec joie toutes les branches de l'enseignement primaire et quelques-unes de l'enseignement secondaire, se flattant même parfois d'aller de cimes en cimes, les cancre représentaient le statisme à l'état pur. Tels des monolithes, ils restaient vissés sur leurs bancs pendant toute la durée de l'année scolaire. Peut-être y avait-il le germe d'une sagesse profonde dans ce refus de toute science, dans cette faculté de s'abstraire du milieu ambiant pour arriver sans effort à cet arrêt total de la pensée qui est l'ambition suprême du yoga ! Oscar Wilde qui professait que la vraie beauté finit où commence l'expression intellectuelle les eût sans doute trouvés beaux. Mais nous, nous les trouvions épais et lourds. Ils étaient ceux qui, à chaque visite de la commission scolaire, faisaient baisser la moyenne de l'école, et l'empêchaient, croyions-nous, de donner au monde ébloui l'exemple d'une réussite parfaite en matière d'enseignement.

Car, conscients que notre école représentait un « cas » et faisait dans certains milieux figure de scandale, nous étions portés à

croire que tous les yeux étaient fixés sur nous. Habilement, Michaud entretenait cette illusion et obtenait ainsi de notre amour-propre ce que notre application et notre docilité ne lui auraient peut-être pas accordé aussi facilement. Intéressés directement au bon renom de notre école, nous endossions, au début de chaque année scolaire, un « habit » qu'il convenait de ne pas salir, mais que nous devions au contraire nous efforcer d'orner et d'embellir par des connaissances toujours plus étendues, toujours plus approfondies. Il y avait bien, par-ci, par-là, quelques taches, quelques accrocs à ce vêtement idéal qui sans cela eût été trop beau, mais Michaud veillait avec un soin jaloux à ce que, dans l'ensemble, notre tenue morale restât décente et notre niveau intellectuel, relativement élevé.

Sur les cancres, par contre, son action était absolument nulle. Il ne parvenait pas à s'y intéresser et les abandonnait, avec les commençants, à des collaborateurs ou des moniteurs dont pas un n'avait ses exceptionnelles qualités pédagogiques, en sorte que les cancre de l'Ecole libre étaient les modèles du genre.

Nous les méprisions pour le tort qu'ils causaient à l'école, sauf peut-être pendant les récréations où la force physique primait et où il nous arrivait de payer d'une raclée un bon mot ou une moquerie. Car ils avaient le don de déchaîner le rire quand, par extraordinaire, ils s'avaient de participer à une leçon.

Je me souviens encore de la douce hilarité qui s'empara de l'école tout entière le jour où l'un d'eux essaya de définir la Russie « un pays où il fait tellement froid que pendant l'hiver on est obligé de mettre des lunettes aux vaches pour que leurs yeux ne gèlent pas » et les éclats de rire qui accueillirent la réponse de cet autre qui déclarait avec aplomb que Garibaldi était un fabricant de tabac.

Heureusement il y avait les autres, ceux qui étaient capables de compréhension, d'intérêt, et même de passion. Ceux-là étaient l'objet de la sollicitude de Michaud, une sollicitude qui n'avait rien de commun avec l'indulgence, au contraire. Il exigeait beaucoup de ceux qui lui paraissaient avoir beaucoup reçu. Mais il avait une façon de les entraîner à sa suite sur les sentiers du savoir qui, de chaque itinéraire, faisait une promenade d'agrément. Tant

de fleurs qu'il leur signalait au passage, tant de fruits qu'il les invitait à cueillir faisaient que la plupart du temps le trajet paraissait trop court.

Je ferai une exception pourtant pour l'arithmétique que je le soupçonne de n'être jamais parvenu à très bien s'assimiler. Souvent, dans nos dernières années d'école, lorsque nous devions calculer le débit d'un robinet ou déterminer le point de croisement de deux trains, quand nous devions dire quelle heure il était à Vienne quand il était midi à Paris, seul le corrigé qu'il avait en main lui disait que nous avions résolu correctement un problème. Lorsque nous lui en expliquions la marche, il nous regardait d'un air rêveur, absent, avec des hochements de tête affirmatifs et des « oui, oui » très vagues qui montraient qu'il ne nous suivait pas et qu'il avait, comme nous dirions aujourd'hui, perdu les pédales.

Mais, pour le reste, que de chaleur il mettait à son enseignement ! Son débit souvent hâché, hésitant au début, s'animait, se colorait pour parvenir à une véritable éloquence. A cet âge qui précède l'adolescence, alors qu'un obscur travail se faisait en nous, nous étions comme des harpes éoliennes et, s'il y avait parfois un peu de vent dans tout ce que nous disait Michaud, nous n'en vibrions que mieux !

Il avait, en effet, comme tous les idéalistes, une certaine tendance à se griser de mots, affectionnant ceux qui lui donnaient l'illusion de saisir l'impalpable, d'exprimer l'inexprimable. Et les jeunes rationalistes que nous nous flattions d'être buvaient ses paroles, subissaient son envoûtement et se sentaient comme soulevés au-dessus du monde.

A l'école communale déjà, nous avions ébauché une évasion hors de notre humble réalité quotidienne. *Le Petit Larousse illustré* nous y avait aidés. Nous avions incarné les personnages de l'histoire. Nos prénoms avaient guidé nos choix et j'avais naturellement été Anne d'Autriche. Mais ce n'était là que jeux d'enfants, tenant davantage d'un goût naturel pour le travestissement que d'un réel besoin de grandeur. Si nous avions choisi de représenter des reines ou des marquises, c'est que les illustrations du *Petit Larousse* ne nous proposaient pas d'autres modèles.

A l'Ecole libre, par contre, nous vibrions réellement. Il est juste d'ajouter que nous avions grandi et que nos jeux étaient moins puérils. Si nous nous ébattions encore aux récréations, libérant l'excédent de sève qui bouillonnait en nous, nous commencions à prendre le goût des idées. Michaud, dont le culte de la grandeur se nourrissait ailleurs que dans les *Ecritures* et la *Vie des Saints*, nous proposait des modèles conformes à son idéal.

S'il ne méconnaissait pas le courage guerrier, si sa voix vibrerait quand il nous montrait Jeanne d'Arc à Orléans, Jeanne Hachette à Beauvais ou encore Léonidas aux Thermopyles, il laissait le soin à notre *Histoire suisse* de glorifier nos héros nationaux, nos Guillaume Tell, nos Winkelried, nos Major Davel, nos Avoyer Wengi. Sa prédilection allait ailleurs, à toutes les victimes du fanatisme, à tous ceux qui étaient morts pour une idée, sans songer que « mourir pour une idée » est aussi une forme, la plus haute sans doute, mais aussi une forme du fanatisme.

De Socrate buvant la ciguë en 400 avant J.-C. à Francisco Ferrer tombant en 1909 sous les balles du gouvernement espagnol, la liste était longue : Galilée, Jean Huss, Michel Servet,

*Urbain Grandier, Dolet et leurs livres en cendres
Où la pensée humaine avait gravé ses fleurs !*

Car parallèlement aux récits qu'il nous faisait avec émotion, Michaud nous donnait à apprendre des vers consacrés à ses grands hommes. Les alexandrins étaient autant de coups de marteau qui enfonçaient plus profondément dans nos têtes les noms de ces héros et les leçons qu'ils nous donnaient.

Certains de ces vers chantent encore dans ma mémoire et il m'arrive de me les réciter pour le plaisir, pour ressusciter le passé. Ceux-ci par exemple, que je ne donne pas pour de la poésie et dont je ne garantis pas le mot à mot :

*Michel Servet, douce et triste victime
D'un être dur, cruel, intolérant.
Croire autrement, ce fut là ton seul crime,
Il t'en punit, Calvin, en te brûlant.*

*En t'entraînant à ton dernier supplice,
Il supposait pouvoir te supprimer,
Mais en mourant, suprême sacrifice,
Tu l'as vaincu, l'allumeur de bûcher.*

Il y en avait d'autres, une « poésie » notamment, longue comme une complainte, que nous récitons avec une ferveur toute particulière. C'était une sorte de dialogue entre la statue de Francisco Ferrer et un groupe d'enfants, « des jeunes rationalistes » comme nous. Elle se terminait par des exhortations que Ferrer statufié adressait à ses jeunes admirateurs, et qui nous prenaient à la gorge. Ici encore, je cite de mémoire :

*Ne laissez pas grandir en votre âme la haine,
Le bras des forts jamais ne s'arme du poignard,
Que seule règne en vous l'innocence sereine.
Ceux qui m'ont fait mourir, vous le saurez plus tard.
Une ombre épaisse encore enveloppe la terre,
Le passé nous écrase avec ses deux poings lourds.
Mon espoir est en vous. Pour vaincre le mystère,
Il faut parler longtemps à l'oreille des sourds.
Grandissez, éclairez la jeune intelligence
Qui rayonne en vos yeux, avide de savoir.
Le monde s'offre à vous dans sa magnificence
Et vous y régnerez si vous savez vouloir !*

C'était beau comme du Corneille et plus d'un, parmi nous, avait hâte de grandir pour dissiper cette ombre épaisse et pour écarter ces deux poings lourds qui écrasaient le monde. Personnellement, il me semblait que j'aurais facilement pu mourir pour un idéal à la condition que ce ne fût pas tout de suite !

Comment Michaud pouvait-il agir aussi fortement sur nos âmes d'enfants ? Comment arrivait-il à nous donner l'amour du Beau et du Bien sans faire intervenir la promesse d'une récompense ou la menace d'une punition dans une autre vie ? J'ai parlé tout à l'heure d'envoûtement. Je crois que c'est le terme exact. Il nous envoûtait. Sa nature vibrante et enthousiaste devait dégager un

fluide dont nous nous imprégnions. Il y avait du meneur d'hommes dans ce régent de village.

Et qu'on ne croie pas que je généralise une impression personnelle. Je me suis posé la question, me demandant si les liens de parenté qui existaient entre nous n'étaient pas à l'origine d'affinités plus naturelles qu'électives. Eh bien ! non ! J'ai quelquefois l'occasion d'évoquer des souvenirs scolaires avec d'anciens condisciples. Presque tous ont gardé la nostalgie de ce temps où si souvent nous voguions en plein azur. Et cela n'est pas particulier à notre volée. Ceux qui nous avaient précédés éprouvaient les mêmes sentiments. « J'ai à vous lire une lettre et à vous transmettre les salutations d'un ancien élève de l'Ecole », nous disait parfois Michaud. Nous disions « l'Ecole » comme les Romains de l'antiquité disaient « l'*Urbs* ». Et nous recevions le salut de cet ancien que souvent nous ne connaissions pas, qui avait terminé sa scolarité plus de dix ans auparavant, que les aléas de l'existence avaient conduit en Afrique ou en Amérique, ou qui travaillait comme cuisinier sur les paquebots, mais qui conservait avec ferveur le souvenir de l'Ecole libre.

Un point sur lequel Michaud insistait tout particulièrement, c'était le respect de l'opinion d'autrui, la liberté de croyance. Il haïssait l'intolérance, probablement parce qu'il en avait souffert lui-même. Il nous dressait aussi à nous montrer partout d'une extrême politesse avec tout le monde, y compris et surtout avec les autorités religieuses. Nous faisons du zèle, et il nous arriva maintes fois de faire un détour pour croiser et saluer M. le curé ou M. le chapelain. Cela nous valut une flatteuse réputation de civilité qui faisait dire aux plus ultramontains que, à Bagnes, « les enfants les plus polis étaient encore les élèves de l'Ecole libre ».

La louange avait son prix, si on songe que cette école avait vu le jour au milieu de la réprobation quasi générale et qu'elle avait essuyé, à sa naissance, l'anathème du clergé.

Née avec le siècle, elle avait concrétisé la lutte qui avait dressé les uns contre les autres conservateurs et radicaux, croyants et incroyants. Mais en même temps elle avait prouvé à ceux qui croyaient naïvement que hors de l'Eglise il n'y a pas de vertu, que le sens du devoir, l'amour du bien, le respect du prochain

ne sont pas étroitement enfermés dans les pages du catéchisme.

Au départ de Michaud, l'Ecole fut transférée dans un bâtiment neuf comprenant de grandes salles d'étude et des appartements pour le personnel enseignant que la franc-maçonnerie, qui depuis 1905 finançait cette institution, allait désormais recruter dans le canton de Vaud. Ce bâtiment fut une œuvre collective. L'emplacement en fut cédé à très bas prix. Les manœuvres et même les artisans y travaillèrent presque toujours gratuitement. Les anciens élèves et leurs parents rendaient ainsi à la Loge *Alpina* ce que, sans le savoir dans la plupart des cas — car l'intervention de la franc-maçonnerie était occulte, — ils avaient reçu d'elle. Mais les enthousiasmes qui avaient permis l'édification du bâtiment baissèrent rapidement quand on se rendit compte de la façon dont l'enseignement y était donné. Le personnel enseignant, recruté parmi les retraités, quand ce n'était pas parmi les « frais émoulus » d'une Ecole normale, était formé à étendre ses leçons sur dix mois d'école, alors que, à Bagnes, la scolarité n'était encore que de six mois. De plus, il était étranger au pays, ce qui constituait un sérieux handicap. Finies les heures de gloire, les examens d'émancipation au cours desquels les garçons de l'Ecole libre damaient souvent le pion aux élèves du Collège ! L'émulation, qui avait maintenu l'école à un certain niveau, pendant toute la durée de l'apostolat de Michaud, disparut tout à fait. Dès l'âge de quatorze ou quinze ans, conscients de l'insuffisance de l'enseignement qu'ils y recevaient, les garçons quittaient l'Ecole libre pour perfectionner leur formation au Collège, ce qui eût été impensable vingt ans plus tôt.

L'antique collège, fondé en 1767 par le père Héliodore Bourgoz, de Bruson, qui, comme il se doit, signait toutes ses lettres « Père Héliodore, capucin indigne », regagna en importance et en considération ce que l'Ecole libre perdait. Celle-ci ferma définitivement ses portes en 1943. La loge *Alpina* vendit l'édifice à la Société de musique *L'Avenir*, qui fut sur le point de le revendre à la commune de Bagnes, laquelle cherchait un local convenable où loger l'Ecole ménagère. Celle-ci, depuis sa fondation, avait en effet constamment dû se contenter d'émigrer d'appartements vacants en appartements vacants.

Un dernier sursaut d'anticléricalisme empêcha cette vente. « A l'idée que des prêtres franchiraient désormais le seuil de ce qui fut l'Ecole libre, me confia l'un des intéressés, nous avons préféré renoncer à ce marché, quitte à prendre sur chacun de nous la responsabilité des charges qu'entraînent le coût et l'entretien de ce bâtiment. »

Les voies de Dieu sont vraiment impénétrables ! Elles se jouent de la volonté des humains, puisque l'ancienne Ecole libre, devenue Cinéma de Bagnes, voit encore parfois des prêtres franchir son seuil lorsque les films au programme en valent la peine.

J'ai parlé tout à l'heure de l'Ecole ménagère. J'y ai passé quelques mois, où je n'ai rien « renversé », sauf peut-être parfois un pot de lait ou un bol de farine. Si j'occupais la première place, c'est uniquement parce que ces places se distribuaient par ordre alphabétique, et que mon nom patronymique commençait par la lettre B, ce dont je n'avais personnellement aucun mérite. Je ne m'y ennuyais pas à proprement parler parce que j'y apportais toute la gaieté et la verve de la jeunesse, mais je trouvais interminables ces heures de couture pendant lesquelles on devait réciter plusieurs dizaines de chapelet. On chantait aussi des cantiques. Une seule chanson « profane » était tolérée ; c'était « La blanche immortelle, Reine des chastes amours... ! » Lorsque nous dansions entre fillettes dans la cour pendant la récréation, la directrice avançait vers nous un visage pointu et soucieux, et nous disait : « Ne dansez pas trop ! Vous risquez d'en prendre l'habitude ! »

Je ne crois pas que le même esprit étroit règne dans le bâtiment actuel, qui date de 1942 et dont plusieurs expositions de fin d'année m'ont prouvé qu'on y recevait un enseignement ménager excellent et complet.

Quant au Collège, il a été lui aussi transféré en 1967, soit deux siècles après sa fondation, dans un bâtiment modèle, avec aula, préau, tout ce qui caractérise en un mot les établissements destinés aux études supérieures. Ajoutons, pour mettre l'accent sur le progrès réalisé à Bagnes tant dans le domaine de l'instruction publique que dans celui du féminisme, qu'il est actuellement fréquenté par environ quatre-vingts jeunes filles sur quelque deux cents élèves.

Chapitre V

LE SENTIMENT RELIGIEUX

Au début du XX^e siècle, Bagnes devait, avec son Ecole libre, apparaître comme un foyer d'impiété, un lieu où l'esprit du Mal soufflait plus âprement qu'ailleurs, et qui n'échappa à la colère de Dieu que parce que le nombre des justes y demeurerait malgré tout considérable et que leurs mérites faisant contrepoids aux égarements des autres en avaient éloigné la pluie de feu qui, jadis, n'avait épargné ni Sodome ni Gomorrhe.

J'exagère à peine ! La création à cette époque d'une école excluant tout enseignement religieux fit littéralement scandale. Les enfants qui la fréquentaient étaient tous, à moins d'un miracle toujours possible, tant était grande la miséricorde de Dieu, promis aux flammes de l'enfer. C'est tout juste si les bonnes âmes ne se signaient pas sur leur passage ; du moins ne manquaient-elles pas une occasion de leur jeter au visage cette exclamation où l'indignation se tempérerait tout de même de pitié : « Vous ! les enfants de l'école sans Dieu ! »

Le chanoine Xavier de Cocatrix, qui présidait à l'époque aux destinées de la paroisse et qui, du haut de la chaire, se prenait probablement pour Moïse recevant sur le Sinaï les enseignements du Seigneur, tonnait contre ces égarés, vouant aux gémonies ceux qui n'avaient pas craint de prendre cette exécration initiative et regrettant qu'il n'y eût pas d'échafaud pour les supprimer.

Pour la partie de la population restée fidèle aux vieilles traditions, il n'y avait donc pas de doute, on se trouvait bel et bien en présence de l'œuvre du Démon. A telle enseigne que de très braves gens, peu versés en littérature, qui de leur vie n'avaient lu une ligne de la *Légende des Siècles* et qui ignoraient jusqu'au nom de Victor Hugo, affirmaient le plus sérieusement du monde qu'on avait gravé, au fronton de la salle de classe, cette inscription que le Diable seul pouvait avoir inspirée : « Défense à Dieu d'entrer ! »

Il fallut un certain temps à l'opinion publique pour se calmer et pour constater que, tout compte fait, les élèves de l'Ecole libre ne se distinguaient guère des autres que peut-être par un peu plus de politesse à l'égard des grandes personnes et un peu plus de déférence envers les autorités, tant civiles que religieuses ; que ceux qui en étaient sortis étaient, à tout prendre, de fort honnêtes gens, et que le Diable n'aurait peut-être pas, en dernier ressort, la moisson aussi belle qu'on aurait pu le craindre.

Des esprits objectifs avaient d'ailleurs admis dès le début que les outrances et les maladresses de certains membres du clergé avaient favorisé la naissance de cette institution et qu'ils en portaient, pour une bonne part, la responsabilité. Mais si, par-dessus les événements récents, ils avaient jeté un coup d'œil sur le passé de Bagnes, ils auraient compris que, si le mécontentement avait si facilement germé et s'il avait si rapidement porté ses fruits, c'est que la graine en était tombée dans un terrain préparé de fort longue date.

Je crois qu'il n'est pas inutile de faire, à ce propos, une brève incursion dans notre histoire. Tel événement, en effet, que l'on croit contemporain, plonge ses racines dans un passé lointain, auquel il est nécessaire de remonter, si on veut le bien comprendre. Ainsi en est-il de cette réserve plus ou moins teintée d'hostilité, selon les époques, qui a marqué les rapports de la population de Bagnes avec son clergé, et qui n'avait d'ailleurs rien à voir avec le sentiment religieux proprement dit.

Pour comprendre ce phénomène, il faut prendre la chose de loin, de très loin même et en chercher la cause première dans cette

redoutable pierre d'achoppement qu'a été, pour le prestige moral de l'Eglise, le pouvoir temporel.

Depuis le XII^e siècle, l'Abbaye de Saint-Maurice, à la suite d'un traité passé avec les comtes de Savoie et qu'il serait trop long de rapporter ici, exerçait en partie la domination sur la vallée de Bagnes. C'est donc l'abbé qui, par ses vidomnes, percevait le cens, la dîme, la taille, et toutes ces redevances en argent, en nature et en corvées qu'un système féodal minutieusement mis au point avait instaurées afin de permettre au suzerain de tirer de la terre tout le profit possible, au grand dam de celui qui y était attaché.

Or, un seigneur temporel, fût-il mîtré et crossé, inspire bien rarement de la tendresse. Nos aïeux payaient sans trop murmurer le denier de Saint-Pierre, puisqu'il s'agissait d'un acte pieux. Mais que le denier de César tombât dans les mêmes mains et pour des fins qui n'avaient rien de spirituel, voilà qui leur convenait moins et qui les dressa maintes fois contre leur suzerain, sans que, je le répète, cela altérât en rien le culte qu'ils portaient à leur Dieu. En cette époque de grande ferveur, où les cathédrales, par le seul miracle des bonnes volontés collectives, sortaient de terre et s'élevaient vers le ciel comme de magnifiques actes de foi, où la chevalerie se lançait dans cette sublime, folle et chimérique aventure qu'on a appelée les Croisades, nos pères, avec moins de panache, avec cette modestie et cette humilité qui étaient le signe distinctif de leur condition, étaient, eux aussi, très religieux.

Comment, d'ailleurs n'auraient-ils pas adhéré, de toutes leurs fibres douloureuses, à une religion qui proclamait que, au regard de Dieu, il n'y a ni maître ni esclave, qui leur promettait, à eux qui n'avaient le plus souvent que la possession précaire de quelques arpents de terre, un véritable royaume ? Et quel royaume ! Un « au-delà » plein de compensations, un lieu où ceux qui avaient été les derniers sur la terre seraient les premiers, où ceux qui avaient pleuré seraient consolés, où ceux qui avaient eu faim seraient rassasiés, et où, enfin, fait particulièrement important, on ne rencontrerait pas de riches, puisqu'il leur serait aussi difficile d'y entrer qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Cela devait compter pour eux bien plus qu'on ne l'imagine. Car

il ne faut pas s'abuser, ce n'est pas ce qu'il y a de plus lumineux dans le message du Christ, la charité, l'amour du prochain, le pardon des offenses qui devait toucher le plus ces êtres frustrés dont la sensibilité était encore « encroustée et espessie », comme dirait Montaigne, par des conditions de vie d'une extrême dureté. La pensée que le pauvre Lazare jouissait déjà dans le ciel de la béatitude éternelle, tandis que le mauvais riche expiait dans les flammes de l'enfer la dureté de son cœur, devait leur être particulièrement douce et leur apparaître comme une revanche anticipée sur leur propre destin.

Mais comme il ne suffit pas d'être pauvre et malheureux pour mériter le ciel, ils observaient les pratiques religieuses, recevant les sacrements, dressant des oratoires, élevant des chapelles à tel ou tel saint dont le rôle tutélaire était bien défini, faisant tout ce qu'ils pensaient devoir être agréable à Dieu, mêlant encore, il est vrai, un reste de superstition païenne à leurs pratiques, et conservant une fâcheuse tendance à voir de la sorcellerie dans tout ce qui passait leur entendement, tendance qui fut d'ailleurs à l'origine de maints drames navrants.

Mais s'ils faisaient généralement bon ménage avec Dieu, la Vierge et les saints, les hommes de Bagnes ne nourrissaient pas toujours à l'égard de leurs prêtres la vénération qu'aurait dû inspirer leur « sacré ministère ». A l'autel, certes, ils ne voyaient en eux que les représentants de Dieu. Ils leur confiaient le soin de faire de leurs enfants des chrétiens par le baptême ; ils s'agenouillaient devant eux au tribunal de la pénitence ; ils les appelaient au chevet de leurs mourants. Mais, hors du saint lieu, ils avaient quelque peine à oublier que ces prêtres représentaient également le pouvoir temporel et que c'était par eux — tout au moins par le vidomne, — que se drainait vers l'Abbaye de Saint-Maurice le plus clair de leurs sueurs et de leurs peines. Une rancune tenace devait en résulter, rancune dont un écho au moins a traversé les siècles puisqu'il me souvient d'avoir entendu, dans mon enfance, de très vieilles gens appeler les lieux d'aisance « l'abbatiale ».

Cette appellation irrévérencieuse visait à n'en pas douter la résidence des vidomnes, que l'on appelait également l'Abbaye. C'est contre ce manoir que les hommes de Bagnes, quand ils

étaient las d'attendre le bonheur promis aux élus et réclamaient, dès cette vie déjà, un peu plus de justice, se ruèrent à maintes reprises au cours des siècles, ce qui, à la longue devait leur faire considérer l'habit monastique comme le symbole même de l'oppression.

Dans ce que j'ai appelé ailleurs « la geste de Thémistocle Guigoz » et qui a rapport à ces guérillas qui ont opposé durant des siècles Bagnards et Valdôtains pour la possession de l'alpage de Durant, il est significatif de noter que c'est le curé de la paroisse qui est censé trahir ses ouailles en les tenant enfermées dans l'église tandis que les Valdôtains pénètrent dans la vallée par le col de Fenêtre. Fait historique ou simple légende, le rôle prêté au curé illustre bien le peu de confiance que les Bagnards avaient en leur pasteur dès qu'il s'agissait de choses profanes.

On sait que, au début du XVII^e siècle, la Réforme avait fait à Bagnes suffisamment d'adeptes pour que l'évêque de Sion, Hildebrand Jost, s'en alarmât et mandât à l'abbé de Saint-Maurice « de ramener ces hérétiques dans le droit chemin par la persuasion ou, à ce défaut, de les livrer au bras séculier. » Ou je m'abuse fort, ou ce n'était pas les nouvelles doctrines qui devaient passionner nos aïeux. Illettrés pour la plupart, ayant tout juste la faculté de s'abrutir au travail pour ne pas mourir de faim, ils n'avaient ni le goût ni le loisir de se pencher sur des problèmes de théologie. Les mots de « transsubstantiation », « prédestination », « grâce irrésistible » devaient passer bien au-dessus de leurs têtes constamment courbées vers le sol. Il y a donc fort à parier que ces « conversions » au protestantisme, qui inquiétaient l'évêque de Sion, tendaient avant tout à se détacher de l'Abbaye de Saint-Maurice et de son clergé.

La Révolution française, en enterrant l'ancien régime, devait abolir les privilèges. Les esprits se seraient peut-être enfin calmés si, à partir de 1830, un vent nouveau n'avait soufflé sur des cendres encore chaudes et n'avait rallumé l'incendie. Il ne s'agissait plus, cette fois, de défendre un minimum vital contre l'âpreté du seigneur, mais de faire triompher des idées nouvelles. Bien qu'ils eurent d'assez graves répercussions dans notre commune, je passerai rapidement ici sur ces événements qui n'ont pas eu un

caractère strictement local, qui ont donné lieu à la guerre du Sonderbund pour, finalement, aboutir à la constitution de 1848. J'ajouterai simplement que les hommes qui avaient lutté pour ces idées nouvelles ont laissé des héritiers spirituels, appelés successivement ou même indistinctement libéraux et radicaux.

C'est dans ce parti que l'Unité italienne recruta à Bagnes de chauds partisans dont le rôle ne devait cependant être que tout platonique. J'ai retrouvé, dans des papiers de famille, les lettres qu'écrivait à l'époque un de mes grands-oncles émigré en Amérique. Elles finissaient généralement par des formules de ce genre : « Vive Cavour ! Vive Garibaldi ! Vivent ceux qui ont chassé le pape de Rome ! » (Parfois, les formules, toujours étroitement liées aux événements d'Europe, devenaient : « A bas Bismarck ! A bas Bazaine ! A bas Napoléon III ! »).

Ces prises de parti au sujet de l'Unité italienne n'eurent d'ailleurs aucune incidence sur la vie locale et n'affectèrent en rien les rapports des Bagnards entre eux, et si j'en parle c'est uniquement pour montrer que les descendants des hommes de 1844-1848 étaient restés fidèles aux principes pour lesquels leurs pères avaient combattu.

Infiniment plus graves furent les événements de 1868 que je crois devoir retracer ici de façon plus détaillée parce qu'ils éclairèrent en partie ce qui allait se passer trente ans plus tard et parce qu'ils ont eu aussi, à leur origine, l'intransigeance d'un prédicateur trop zélé.

C'était le dimanche 13 décembre. Les élections municipales devaient avoir lieu dans l'après-midi et les esprits étaient déjà passablement échauffés par les cabales qui, comme chacun sait, précèdent toujours les élections. A la grand-messe, le chanoine Maurice-Joseph Revaz, curé de la paroisse, monta en chaire, convaincu que la bonne cause exigeait de lui un sermon de circonstance. Il se livra, à la vérité, à des propos si violents que les radicaux — que, notons-le en passant, leurs opinions politiques n'empêchaient nullement d'assister aux offices, — sortirent de l'église avant la fin du culte. Ils se répandirent dans la vallée, manifestant leur indignation de façon certainement fort véhémentement, puisque dans la soirée, on déplorait la mort d'un conser-

vateur, le nommé Louis Deurin. Ce dernier devait être lui-même passablement fanatisé puisque la tradition locale veut qu'il se soit jeté dans la bagarre en criant qu'il allait faire des matefaims avec le sang des radicaux.

Quelques libéraux modérés, effrayés de l'ampleur que prenaient les événements, gagnèrent la cure avec l'intention de ramener le chanoine Revaz à Champsec — où ces faits s'étaient passés, — afin qu'il y rétablisse l'ordre que son sermon imprudent avait si gravement compromis. Ils ne l'y trouvèrent pas, car, à l'approche des visiteurs, ayant, selon ses propres termes, « à pourvoir à sa sécurité personnelle », il avait prestement grimpé sur un tas de bois qui se trouvait providentiellement sis entre la cure et la grange, et s'y tint coi, laissant à ses collaborateurs le soin de se débrouiller avec la délégation radicale.

Ce fut donc le chanoine Jean Deferr, chapelain, un prêtre qui a laissé dans la vallée un excellent souvenir, qui, muni d'une lanterne et escorté des hommes qui étaient venus chercher le curé et qui se portèrent garants de sa sécurité, se rendit à Champsec dans le louable dessein d'y apaiser les esprits.

A peine était-il parti qu'une nouvelle vague de radicaux, ceux-ci particulièrement surexcités, déferla en hurlant sur le presbytère, réclamant le curé à cor et à cri, disant que, même s'il était caché à six pieds sous terre, ils sauraient le découvrir.

Pendant ce temps, le chanoine Revaz, toujours aplati sur son tas de bois, ne bougeait pas plus qu'une souche. Ce ne fut que plus tard dans la nuit, quand les émeutiers se furent retirés et que tout lui parut rentré dans le calme sinon dans l'ordre, qu'il descendit enfin de sa cachette, gagna rapidement la cure de Volèges, première étape vers l'Abbaye de Saint-Maurice, qu'il réintégra dans la nuit suivante — car il ne se risquait à voyager que de nuit, — et où je crois, sans pouvoir l'affirmer, qu'il resta jusqu'à la fin de ses jours.

Ce fut le chapelain Deferr qui lui succéda à la tête de la paroisse de Bagnes, qu'il administra pendant vingt-cinq ans à la satisfaction générale.

Au cours de l'enquête qui fut ouverte par le tribunal d'Entremont pour ce qui fut qualifié de « violation de la cure de

Bagnes », le chanoine Revaz fut entendu, en même temps que de nombreux témoins. L'ex-curé de Bagnes en profita pour se livrer à un long développement et pour exposer à la commission d'ins-truction qui n'en demandait pas tant, quelle devait être selon lui la mission du prêtre face aux problèmes de la politique.

J'ai pensé que cet exposé pouvait intéresser le lecteur et je l'ai relevé ici, dans sa presque totalité.

Voici donc la profession de foi, non pas du Vicaire savoyard, mais du curé de Bagnes, en l'an de grâce 1868 :

« La politique, comme le dit excellemment l'illustre de Bonald, est la morale des Etats. Cette pensée, aussi juste que profonde, est de toute évidence, à moins qu'on ne prouve qu'il puisse exister une politique sans morale. Un Etat sans moralité politique serait une association de brigands. Mais quels sont les principes de morale qui doivent présider aux actes de la politique des Etats ? Ces principes dérivent nécessairement des lois qui régissent la conscience des individus en société. Or, les sociétés chrétiennes n'ont point, ne peuvent avoir d'autres principes régulateurs des déterminations de la conscience et des actes humains que la loi évangélique perpétuellement et universellement enseignée depuis dix-huit siècles.

» Mais la loi évangélique ne s'interprète pas elle-même. Elle ne fut point abandonnée aux caprices de l'interprétation individuelle parce que les passions qui aveuglent les esprits et qui corrompent le cœur en eussent fait d'indignes et de criminels commentaires. »

De ce brillant syllogisme que je résume, il ressort qu'il existe sur la terre un pouvoir vivant à qui revient le droit d'interpréter cette loi et qui est représenté par le pape, par les évêques, par les prêtres.

Ces derniers doivent dans chaque paroisse veiller sur la conscience des fidèles afin qu'ils fassent tout ce que la loi prescrit et évitent tout ce que la loi défend ! « Il est de toute évidence, ajoute le chanoine Revaz, pour la conscience des vrais catholiques, que l'Eglise ne saurait abandonner ses enfants aux inspirations de l'erreur et des passions quand ils sont appelés à exercer, comme citoyens, des devoirs moraux qui intéressent grandement l'ordre public ».

N'en doutons pas ! C'est avec de tels principes que l'Inquisition a dû envoyer jadis tant de victimes au bûcher ! S'il était descendu sur cette terre quelques siècles plus tôt, le chanoine Revaz serait devenu, grâce à son zèle apostolique, non pas un modeste curé de campagne, mais un redoutable agent du Saint-Office !

On peut se demander pourtant, si fortement qu'il parût attaché à ses principes, jusqu'où il les aurait lui-même soutenus. Je doute que ce fût jusqu'au martyre inclusivement. Et on ne peut s'empêcher de sourire en imaginant ce pasteur qui se flattait de faire régner l'ordre public, n'osant pas se rendre à Champsec où l'ordre avait pourtant le plus grand besoin d'être rétabli, tapi sur son tas de bois, retenant son souffle tout en claquant des dents, ce qui ne devait pas être facile à faire simultanément, et songeant qu'il importait plus de défendre sa peau que de sauver l'âme de ces forcenés qui avaient envahi la cure mêlant des menaces de mort aux cris d'effroi des deux servantes !

Grâce « aux sages mesures de précaution » prises par le curé, la seule victime de cette journée, ou plutôt de cette nuit tragique fut l'infortuné Louis Deurin à qui ses coreligionnaires politiques élevèrent un monument qu'on peut voir encore, adossé au mur extérieur de l'église, presque en face de l'Ossuaire, et qui porte cette inscription que les années n'ont pas complètement effacée :

A LA MÉMOIRE
DE
LOUIS DEURIN
DÉCÉDÉ A CHAMPSEC DANS LA
NUIT DU 13 DÉCEMBRE 1868.
SES AMIS.

Louis Deurin devint un martyr de la bonne cause, à telle enseigne que bien des années plus tard, lorsque sa tombe fut désaffectée et ses restes exhumés, un prêtre de la paroisse préleva un bout d'os de son crâne, ni plus ni moins que s'il se fût agi de la relique d'un saint !

J'ai dit qu'il n'y eut qu'une victime. Il serait plus exact de dire qu'il n'y eut qu'un mort, car cet événement tragique eut de pro-

fondes répercussions. Sans compter la famille Deurin, frappée dans ses affections, il y eut les suspects que l'on prit, que l'on relâcha, pour finalement « homologuer » comme auteur du meurtre un habitant du Fregnoley qui avait un peu trop parlé dans un café du Châble et qui se disposait à gagner l'Amérique.

La copie de la procédure, qui m'a été confiée par une nièce de Deurin, laisse subsister bien des doutes. La victime a été frappée dans la rue, à la nuit tombée, dans une véritable mêlée où personne ne se reconnaissait.

C'était bel et bien une rixe. Et si le tribunal s'est obstiné à voir là un assassinat, on ne peut s'empêcher de penser qu'il se laissa influencer par des considérations politiques.

Ces événements étaient encore dans bien des mémoires, lorsque le chanoine Xavier de Cocatrix fut nommé curé de Bagnes, en remplacement du chanoine Louis Fellay, lequel avait succédé au curé Jean Deferr. C'était proprement placer un baril de poudre sur un foyer mal éteint. L'explosion, comme on verra, ne se fit pas attendre.

Mais d'abord qui était le chanoine de Cocatrix ? D'une stature bien au-dessus de la moyenne — les élèves du collège de Saint-Maurice où il alla plus tard enseigner le latin le surnommeront « Molosse », — il semblait que tout, en lui, fût démesuré.

Orateur remarquable, il était doué, je devrais plutôt dire affligé d'un tempérament volcanique. J'aurai tout dit lorsque j'aurai ajouté que c'était un prêtre de la Renaissance égaré au seuil du XX^e siècle.

Peu sensible aux nuances, profondément pénétré du prestige que devait lui valoir la soutane, il ne vit d'abord dans ses paroissiens qu'une population peu évoluée, qu'on pouvait mener à la façon des vilains de jadis. Non content de tancer du haut de la chaire ceux qui ne suivaient pas ses enseignements à la lettre, il donnait des ordres dans les familles, même dans des domaines où la religion n'avait rien à voir. Il est à peine besoin d'ajouter que le caractère ombrageux du Bagnard, quelles que fussent ses croyances, s'accommoda très mal de cette ingérence, qui avait tous les aspects d'une tutelle.

C'est peut-être pour cette raison que la malignité publique, lui appliquant en quelque sorte la loi du talion, se pencha un peu plus qu'il n'aurait fallu sur sa vie privée et crut découvrir passablement d'accrocs à sa sainte robe. Il est bien difficile, à l'heure qu'il est, de faire le départ entre le vrai et le faux dans la légende qui se tissa assez vite autour de ce personnage, non pas plus « grand » mais plus « gros » que nature.

Je doute que

*Du sein de la nuit qui les recèle encore,
Apparaissent jamais ces funestes secrets.*

Le malheur voulut que, exactement à la même époque, un instituteur de Bagnes, Ulrich Gaillard, qu'une déception amoureuse venait de détacher de l'Eglise qu'il rendait responsable de ses déboires, et qui véritablement obsédé, croyait voir, au bas de chaque soutane, surgir le pied fourchu d'un satyre, lança son premier journal qu'il intitula *La Lutte* et sous-titra : « Guerre au célibat des prêtres ! »

Ce fut un beau scandale ! Le père de Gaillard, un homme d'une piété exemplaire et qui se trouvait à ce moment-là président de la commune de Bagnes, désavoua publiquement son fils. Quant à sa sainte femme de mère qui devait se sentir, selon le mot de Péguy, « la plus douloureuse après les Sept Douleurs », elle crut que son devoir était d'aller à Saint-Maurice, implorer le pardon de la famille de Cocatrix. Car nul ne pouvait s'y tromper. Tout en prétendant s'attaquer à un problème d'ordre général, Ulrich Gaillard ne cachait pas qu'il en avait tout particulièrement à la cure de Bagnes.

Il n'était en effet pas dans le caractère d'Ulrich Gaillard de s'exprimer par périphrases et de recourir aux sous-entendus. Il allait toujours droit au but. C'était un sincère, un candide, j'irai même jusqu'à dire un naïf, ce qui dans le journalisme ne mène jamais très loin, témoin la trentaine de journaux qu'il a fondés et qui ne durèrent guère plus que l'espace d'un matin. Car s'il avait la transparence, la limpidité du cristal, il en avait malheureusement aussi la fragilité et, à cette réserve près que ce n'est pas

d'un coup d'éventail qu'il fut frappé, il eut à peu près le sort du *Vase brisé* de Sully Prudhomme ! Mais ces choses n'apparurent que plus tard !

Au moment de sa parution, *La Lutte* rencontra beaucoup de sympathies. En pays protestant d'abord, où la croisade entreprise contre le célibat des prêtres ne pouvait qu'éveiller des échos favorables. En Valais ensuite, et tout particulièrement à Bagnes, où les incartades vraies ou supposées du clergé avaient soulevé pas mal d'indignation. Il faut dire que le premier numéro, tiré à 1500 exemplaires, avait été largement répandu dans tous les milieux et fit l'effet d'un pavé dans une mare. Bien que le clergé de Bagnes se sentît, non pas seulement visé, mais directement attaqué, il ne semble pas qu'il ait relevé le défi. Il n'est pas douteux cependant que certaines soutanes, et pas seulement celle du curé, en furent éclaboussées.

Mais qui veut trop prouver ne prouve rien. Gaillard, qui voulait à toutes forces trouver des exemples concrets de la dépravation à laquelle le célibat forcé condamnait les prêtres, se mit à faire la chasse aux scandales avec la passion que d'autres mettent à faire la chasse aux champignons. Comme la moisson lui paraissait malgré tout assez maigre, il alla chercher ses exemples jusque dans le Cantal et dans le Finistère ! Il fit mieux ou pire, il releva certaines atteintes aux mœurs reprochées je ne sais plus à quel pasteur, en oubliant que celui-là, du moins, n'était pas condamné au célibat !

Il s'attaqua également à certains points de théologie tant et si bien qu'un grand nombre de sympathisants de la première heure l'abandonnèrent. Avec la franchise et l'ingénuité qui formaient le fond de son caractère, Gaillard, à la fin de chaque année, faisait le point, soulignant la diminution régulière du nombre des abonnés, ce qui eut un effet psychologique déplorable sur ceux qui restaient, tant et si bien que *La Lutte*, imprimée sur papier rose, dura ce que durent les roses quand il s'agit d'un journal, c'est-à-dire exactement trois ans.

Mais revenons un peu en arrière. A son arrivée à Bagnes, le curé de Cocatrix, s'il possédait le don d'éloquence et s'il disposait de la chaire sacrée pour le faire valoir, n'allait pas tarder à se

heurter à un adversaire dont les armes, pour être moins spectaculaires, n'en étaient peut-être que plus efficaces.

Je veux parler de Maurice Charvoz. Ancien séminariste, il avait traversé, au cours de son noviciat, une crise qu'il évoqua plus tard en ces vers :

*Je veux revoir encore, dans la cellule grise,
Le novice craintif, ébranlé par l'émoi
Du doute. Son esprit, prisonnier de l'Eglise,
En cherchant le vrai Dieu perdit bientôt la foi.*

Rentré dans le siècle, il entreprit des études de médecine qu'il ne put mener à chef pour d'obscures raisons de règlements, les diplômes qu'il avait acquis au cours de ses études théologiques ne lui étant d'aucune valeur pour cette nouvelle discipline, en sorte qu'il aurait dû repartir à zéro, ce qui le découragea.

Ne pouvant servir Esculape, il se consacra à Mercure et se voua au commerce de confection, tissus, chaussures, etc., que sa femme exploitait au Châble, car entre-temps il s'était marié.

Il réussit admirablement dans le négoce et s'y fit une situation enviable. Il avait gardé, de son passage au séminaire, une certaine onction, des manières enveloppantes qui faisaient merveille auprès des braves femmes venues lui acheter quelques mètres de tissu, une casquette, une paire de chaussures ; et bien qu'il ne fréquentât pas l'église, il ne leur paraissait pas si mauvais, puisqu'il vendait aussi... des chapelets !

Tout en maniant l'aune, il s'enquêrait de la santé de ses clientes, leur demandait des nouvelles de leur famille et leur rappelait au besoin, les dimanches matins, qu'il était l'heure de la grand-messe. Ses connaissances médicales, qui n'étaient pas médiocres, lui permettaient de donner des conseils utiles en cas de maladie. On se mit à l'appeler au chevet des malades, la commune de Bagnes se trouvant à l'époque fort mal desservie en fait de médecins. Charvoz s'y rendait volontiers, ne percevant jamais d'honoraires, ce dont la population s'émerveillait, mettant sur le compte d'une large générosité ce qui n'était probablement que prudence, car, fait significatif, il avait presque toujours chez lui le remède idoine,

quelle que fût la maladie à traiter, remède qu'il s'excusait de ne pouvoir remettre gratuitement.

Cette façon fort habile de procéder valut à Charvoz, en même temps qu'un revenu supplémentaire appréciable, une très grande popularité. Là où le chanoine de Cocatrix avec ses manières autoritaires était à peine toléré, Charvoz était désiré, appelé. Ce fut une lutte d'influence où l'avantage n'était pas toujours du côté de l'homme d'Eglise.

Cette influence, Charvoz, qui n'était tout de même pas un simple calicot, qui avait conservé le goût de la lecture et qui se passionnait pour la philosophie et la science, cherchait à l'exercer autour de lui, surtout sur les hommes, qu'il avait entrepris de soustraire à l'Erreur. Car cette foi qu'il avait perdue, il ne concevait pas que quelqu'un de sensé pût la conserver. C'est ainsi qu'il se lia avec Alphonse Michaud, instituteur au Collège, mais que de graves dissensions allaient éloigner chaque jour de son directeur, le chanoine Adrien Martinet.

Ce n'était pas une recrue négligeable. D'une vive curiosité d'esprit, intelligent, Michaud avait une culture de base suffisante pour se prêter à la discussion et était capable de s'intéresser à des lectures aussi abstraites que les traités de science et de philosophie que Charvoz ne tarda pas à lui passer.

Dans un article qu'elle adressait il y a quelques années à la *Tribune de Lausanne*, sous le titre de « Zigs-Zags valaisans », M^{me} Corinna Bille raconte que c'est au cours d'un dîner auquel il les avait conviés que Charvoz réussit à « tourner » (sic) Alphonse Michaud et Ulrich Gaillard.

C'est à la fois faire beaucoup d'honneur à l'amphitryon et tenir pour bien médiocre l'intelligence des deux convives. La vérité est tout autre. Ce n'est pas entre la poire et le fromage que Michaud décida soudain de se détacher de la religion. Son évolution fut lente, hésitante et parfois douloureuse. Lui-même s'en est ouvert plus d'une fois à ma mère, qui était sa cousine germaine, lui confiant combien cet abandon progressif de la foi de sa jeunesse lui avait été pénible. Les nourritures intellectuelles y eurent en tout cas une bien plus large part que les nourritures terrestres. Darwin, Büchner, Moleschott, Guyau furent les plats

de résistance que Charvoz lui servit et qui pesèrent d'un grand poids sur sa décision. Les déboires que lui valut sa collaboration au collège de Bagnes avec son directeur, comme aussi peut-être d'autres facteurs ignorés du public, firent le reste.

Quant à Ulrich Gaillard, chacun sait, et lui-même ne s'en est jamais caché, que ce n'est pas un estomac satisfait, mais un cœur profondément ulcéré qui fit de lui un renégat. D'ailleurs si Michaud, sous l'influence de certaines doctrines philosophiques, devait aller jusqu'à la négation absolue de toute divinité, Gaillard, lui, semble s'être réfugié dans une sorte de vague déisme.

J'ai parlé tout à l'heure d'explosion. Le mot de collision serait plus juste. Charvoz et Michaud d'un côté, de Cocatrix et Martinet de l'autre, finirent par se heurter sur le sentier étroit du fanatisme. S'il n'y eut pas de mort, il y eut des blessés et, aux yeux des traditionalistes, de sérieux dégâts.

Les blessés, ce furent les membres divisés d'une même famille. Les dégâts, ce furent d'une part la création de l'Ecole libre et d'autre part la dégénération, voire la dégénérescence en athéisme de ce qui jusque-là n'avait été que simple anticléricalisme.

En effet, si on avait bien souvent « mangé du curé » à Bagnes, on ne s'était encore jamais, malgré les événements, détourné complètement de la religion, et les sacrements essentiels, tels que le baptême, le mariage et l'extrême-onction, avaient toujours été observés. Au moment de la mort, les tièdes, les indifférents, les irrévérencieux même se réconciliaient avec Dieu, faisant par précaution le pari de Pascal.

Tout changea avec l'entrée en lice de Charvoz. Il représentait la science et puisqu'un homme aussi savant affirmait que Dieu n'existait pas, il devenait évident que Dieu n'était qu'une invention des curés. A quoi bon dès lors les sacrements ? Ils n'avaient plus aucun sens, aucune utilité, et on décida de s'en passer.

Quand on sentait venir la mort, on n'appelait plus le prêtre, et pour bien montrer qu'on n'avait pas été dupe, on faisait promettre aux siens que l'enterrement serait purement civil. La volonté d'un mourant étant chose sacrée, ce vœu était toujours exaucé, même dans les familles dont certains membres étaient restés pratiquants.

L'inverse se produisait également et je sais le cas d'un fils, farouchement antireligieux que sa mère mourante envoya quérir le prêtre, ce qui l'affligea et le déçut profondément. Il y avait en effet des années que la brave femme avait abandonné toute pratique et il avait espéré qu'elle finirait plus « dignement ». Il se rendit cependant à la cure, la mort dans l'âme, et en ramena le curé. Mais pendant que le prêtre administrait les saintes huiles, il resta résolument à l'écart, les coudes sur la table, les pouces dans les oreilles et les mains sur les yeux de façon à ne rien voir et à ne rien entendre. Et quand, au moment de se retirer, le pasteur ému et compatissant s'approcha de lui pour lui exprimer sa sympathie, il s'attira cette réponse : « Si vous voulez que je vous serre la main, allez d'abord changer de costume ! » Je tiens le récit du héros même de l'incident qui m'expliqua qu'il avait été parfaitement conscient de commettre une grossièreté insigne, mais « que cela avait été plus fort que lui ».

Peu à peu, on commença à enregistrer des mariages qu'aucun prêtre ne bénissait. Les enfants issus de ces unions n'étaient pas tenus sur les fonts baptismaux. « Ils choisiront eux-mêmes leur religion quand ils seront en âge de juger », disaient les parents. Et il est de fait que quelques-uns de ces enfants, parvenus à l'âge adulte, reçurent le baptême sans avoir apparemment rencontré la moindre opposition au sein de leur famille.

Le tout premier enterrement civil n'alla pas sans scandale. Les prêtres, oubliant leur propre enseignement, à savoir que c'est à Dieu qu'il appartient de juger en dernier ressort des actes des humains, et vouant déjà le défunt aux flammes éternelles, oubliant surtout que les cloches de l'église n'étaient pas leur bien propre, interdirent aux sonneurs l'accès au clocher. Il fallut en référer au Conseil fédéral, si bien que les obsèques, prévues pour le matin, ne purent avoir lieu qu'assez tard dans l'après-midi, après qu'un télégramme de Berne eut intimé au clergé l'ordre de laisser sonner les cloches.

Cet incident devait marquer le point extrême de tension entre le clergé et les « croyants » d'une part et les « incroyants » de l'autre. Les enterrements civils qui suivirent, s'ils rencontrèrent

la désapprobation du plus grand nombre, n'engendrèrent cependant aucun incident.

C'était des cérémonies, à tout prendre, assez émouvantes. Le mort, qui bien souvent avait passé sur cette terre presque inaperçu, s'en allait solennellement au champ du repos aux sons de la *Marche funèbre* de Chopin que la société de musique radicale *L'Avenir* faisait régulièrement entendre en ces circonstances. Le drap mortuaire s'adornait, au lieu de la croix traditionnelle, d'une pensée, fleur doublement symbolique puisqu'elle rappelait à la fois le souvenir qu'on doit aux disparus et cette *Libre Pensée* qui allait définitivement délivrer le monde de l'Erreur ! L'inscription « PAX » ressortait en lettres métalliques sur le noir du tissu.

Sur le bord de la fosse, on célébrait, dans une sorte d'oraison funèbre, les mérites du défunt, les principes de la Libre Pensée et les théories du transformisme. Le mort prenait à travers ces paroles une singulière présence et il en est plus d'un dont on pourrait dire qu'il n'a jamais été aussi vivant que le jour de ses funérailles. En quittant le cimetière, chacun essayait furtivement une larme, convaincu qu'on abandonnait à la terre un être rare.

Pour donner une idée de l'esprit dans lequel se déroulaient ces manifestations, je citerai un bref passage du discours que, le 28 octobre 1920, Fabien Michaud, qui faillit être le premier instituteur de l'Ecole libre, prononça sur la tombe de son beau-père Alexis Magnin :

« Pourquoi agiter devant nous l'épouvantail des souffrances de l'au-delà ? Pourquoi terroriser le moribond, au lieu de l'aider à franchir sans crainte ce passage pénible ? Car, comme l'a dit un savant, la mort n'existe nulle part, tout ce que nous prenons pour tel n'est qu'évolution, transformation de la matière et de la vie ».

Cet Alexis Magnin, que je ramène au bout de ma plume dans ma pêche aux souvenirs, je le revois discutant avec mon père, invoquant Bakounine, Kropotkine et d'autres encore dont je ne me souviens pas, tandis que mon père, submergé par ce flot d'éloquence, se contentait tantôt d'acquiescer, tantôt de hocher la tête. Sur son lit de mort, il eut ces mots à l'adresse de son petit-fils : « Ne pleure pas, gamin ! Qu'est-ce que cela, une mouche qui tombe ! »

Mais je reviens à mon sujet. En se faisant moins rares, les enterrements civils perdirent ce caractère d'exception qui frappe et scandalise. Les bien-pensants les boudèrent encore un certain temps. Puis vint le moment où, avec la permission tacite et même formelle du clergé, on les vit assister de plus en plus nombreux à ces funérailles. Certains fanatiques déploraient, il est vrai, ces concessions faites à l'opinion d'autrui. De même que, après une violente secousse sismique, les ondes telluriques continuent d'agacer les nerfs, de même les vibrations provoquées par le choc initial devaient quelque temps encore aller frapper ces cerveaux étroits et sectaires.

La tolérance, cependant, gagnait chaque jour du terrain et bientôt on put entrevoir le dénouement de cette crise qui avait si fortement secoué la population.

Le départ, en 1910, du curé de Cocatrix avait déjà marqué les prémices de cette ère de pacification. Je n'ai que peu de souvenirs de son successeur, le chanoine Eugène Fournier. Il fut, semble-t-il, un pasteur plein de bon sens et de mesure puisque ce fut sous son ministère, qui dura jusqu'en 1919, que les esprits commencèrent de s'apaiser. Nommé prieur de Vétroz, il ne voulut pas quitter sa paroisse de Bagnes sans adresser à chaque famille, sans distinction, une émouvante lettre d'adieu, ce qui était en tout cas d'un homme de cœur.

C'est à peu près vers cette même époque que l'étoile de Charvoz commença de pâlir. Il est dangereux, pour un homme, d'avoir été porté au pinacle par ses partisans. Il lui faut, ou s'y maintenir par des actes méritoires, ou sombrer. Charvoz sombra. On commença à s'apercevoir que ses belles paroles ne recouvraient pas toujours de beaux sentiments. On lui en voulut de ne pas répondre à l'image, à la trop belle image qu'on s'était faite de lui. Il avait certainement eu, dans sa jeunesse, de véritables élans de générosité. Malheureusement pour lui, cette vague de fond qu'on appelle l'hérédité parvint, sans trop de peine, à les balayer, ne lui laissant qu'un amour presque maladif de l'argent, et un caractère bizarre, déconcertant, qu'une bienveillance de commande était de plus en plus impuissante à dissimuler. Une vie privée dont le moins qu'on puisse dire c'est que, entre lui et le mari modèle, le rapprochement

ne s'imposait pas, finit par lui aliéner la sympathie de ceux qui avaient été ses plus chauds partisans. On s'aperçut que l'idole avait des pieds d'argile. On cessa de lui vouer un culte.

Cette désaffection facilita le rapprochement des antagonistes. Et lorsque, en 1928, le flambeau de la laïcité scolaire échappa des mains de Michaud et fut repris, sans beaucoup de conviction, par des instituteurs étrangers au pays et déjà retraités, le fossé qui séparait croyants et incroyants commença de se combler. Bagnes s'achemina lentement mais sûrement vers cet état de large compréhension qui fait aujourd'hui l'étonnement et l'admiration des autres Valaisans, comme aussi, hélas ! le déplaisir de ceux qui, à des fins politiques, souhaiteraient voir se réveiller les anciennes rancunes.

Le mérite de cette pacification revient pour une part au clergé de la paroisse qui, tirant des leçons du passé, sut désormais se tenir à sa place. Le successeur du curé Fournier, le chanoine Camille Carron, était lui-même un enfant de la vallée. Il connaissait ses concitoyens. Il les savait ombrageux et difficiles à mener. Il ne tenta pas l'impossible. Sans négliger les devoirs de sa charge, il se garda de tout zèle intempestif. S'il n'avait pas l'esprit particulièrement brillant, il avait le cœur large et généreux. Sa charité était grande et on peut dire de lui que, ayant voué le meilleur de lui-même aux véritables représentants de Jésus sur la terre, c'est-à-dire aux pauvres, il fut un prêtre chrétien dans toute la force du terme. Il était bien difficile de ne pas aimer, ou tout au moins de ne pas estimer cet homme modeste et bon qui traversa la vie de la paroisse sans jeter beaucoup d'éclat mais en faisant constamment le bien.

Il laissa en 1939 la place à son jeune vicaire, le chanoine Louis-Marie Ducrey. Bien que ce soit chose extrêmement délicate que de parler d'un vivant, je ne saurais clore ce chapitre sans consacrer quelques lignes à ce prêtre dont le ministère à la tête de la paroisse s'étend sur une trentaine d'années, puisque ce n'est qu'en 1970 que, se consacrant désormais plus spécialement aux déshérités, il abandonna la cure de Bagnes pour remplir les fonctions d'aumônier à la Maison de la Providence, à Montagnier. Aussi m'avancerai-je avec d'infinies précautions, comme il est

recommandé de le faire en haute montagne si l'on ne veut pas disparaître dans une crevasse ou déclencher une avalanche en élevant seulement la voix.

Je n'ignore pas que le rôle du prêtre, son rôle essentiel, est de canaliser les âmes vers Dieu et que sa mission, qui s'exerce sur la terre, a le Ciel pour objectif. Mais comme je ne me sens pas particulièrement qualifiée pour aborder certains problèmes pour lesquels d'ailleurs les lumières du Saint-Esprit ne seraient pas de trop, je me bornerai à parler ici du chanoine Ducrey au temporel.

Son influence sur la paroisse a été bénéfique, tant par la durée de son apostolat que par la sagesse et le sens pratique qu'il y déploya. Une remarquable largeur d'esprit, une vue très claire des réalités terrestres lui permirent de colmater définitivement la brèche que son lointain et fougueux prédécesseur, le chanoine de Cocatrix, avait si malencontreusement ouverte. Bien avant Vatican II, alors qu'on ne parlait pas encore d'œcuménisme, il eut le très grand mérite de donner l'exemple de la tolérance en acceptant d'assister à l'inauguration du cinéma de Bagnes, installé dans ce qui fut la principale salle de classe de feu l'Ecole libre. Il est vrai qu'on y donnait *Le chant de Bernadette* et que, par le choix de ce film, les responsables entendaient montrer qu'ils n'avaient aucune intention antireligieuse. Mais il fallait une certaine intrépidité à un prêtre pour franchir les portes d'un édifice que d'aucuns avaient jadis identifié à l'enfer ! Il n'y avait même pas tellement longtemps que certains dévots fixaient avidement la cheminée de l'école, avec la crainte et l'espoir d'en voir surgir le Diable !

Toujours mû par le désir de rapprocher ces frères séparés sur le plan religieux, alors que tant de choses devaient au contraire les unir, le chanoine Ducrey assista de même, chaque fois qu'il en eut la possibilité, aux manifestations organisées par la société de musique *L'Avenir*, qui groupe les radicaux et les socialistes les plus militants, presque tous anciens élèves de l'Ecole libre. Cet exemple ne tarda pas à être suivi par les notables du parti conservateur, un peu rénitents au début, mais qui ne pouvaient pas décemment se montrer plus catholiques que le curé !

Très tôt, pour ne pas être en reste de civilité, la société de musique *La Concordia*, organe sonore et quasi officiel du parti

conservateur, adressa à son tour des invitations aux personnalités d'appartenance radicale. Une tradition s'établit ainsi rapidement et il n'est guère actuellement de manifestation musicale où l'on ne voie défiler, la rosette des invités à la boutonnière, les notables du parti qu'on n'ose plus — tout au moins ce jour-là, — qualifier « d'adverse ».

Cela donne parfois lieu à de curieuses situations. Je me souviens d'une kermesse organisée par *L'Avenir* à laquelle assistaient, en qualité d'invités, le curé et le chapelain de la paroisse et au cours de laquelle une éminente personnalité socialiste valaisanne jugea opportun de féliciter les Bagnards de s'être libérés de la tutelle du clergé ! Inutile de dire que cela jeta un froid, et que ce discours récolta des applaudissements assez peu nourris. Dans une manifestation semblable, un autre orateur de gauche crut remuer les cœurs, faire tressaillir les entrailles des Bagnards en évoquant en termes vibrants, la mémoire du Dr Charvoz. Cette évocation n'émut personne, Charvoz ayant été, comme je l'ai dit plus haut, descendu de son piédestal bien des années avant sa mort !

Le fanatisme est donc bien mort, et le mérite en revient pour une large part au chanoine Ducrey. S'il n'a pas pu évangéliser toute sa paroisse au sens absolu du mot, il a largement contribué à faire renaître entre les Bagnards le sentiment fraternel, ce qui est tout de même conforme à l'enseignement du Christ.

C'est bien malgré moi que je mêle ici religion et politique. Mais, depuis le passage fracassant dans le ciel bagnard du curé de Cocatrix, ces deux notions, qui depuis 1848 et même un peu avant, avaient déjà une si fâcheuse tendance à se confondre avaient fini par s'identifier totalement, en sorte qu'il devient presque impossible de les dissocier.

Les troubles auxquels j'ai fait allusion plus haut n'ont, quoi qu'on puisse croire, pas empêché l'éclosion de nombreuses vocations religieuses. Car, il convient de le répéter, ceux qui, au début du siècle, portèrent bien haut le drapeau de la Libre Pensée, ne représentèrent jamais, par rapport à l'ensemble de la population, qu'une minorité assez faible. Leur importance tenait moins à leur nombre qu'au caractère exceptionnel et jugé généralement scandaleux de leur engagement. En sorte que, mis à part quelques aban-

dons spectaculaires, les pratiques religieuses n'eurent pas à enregistrer de très nombreuses défections.

Dans un ouvrage qu'il consacrait, en 1930, au *Clergé de la Commune de Bagnes*, le chanoine Pierre Gard, alors prieur de Lens, écrivait :

« Nous constatons avec douleur que notre paroisse qui au début de ce siècle pouvait à juste titre se glorifier de compter une quarantaine de prêtres parmi ses ressortissants, n'en compte plus, actuellement, qu'une douzaine ! Espérons que le bon Dieu suscitera de nouveaux et nombreux ouvriers pour travailler dans sa vigne. »

Disons tout de suite que le bon Dieu a exaucé l'excellent chanoine Gard. Les prêtres dénombrés en 1930 — et dont on est libre de penser que ce n'est pas par hasard qu'ils étaient, comme les premiers apôtres, au nombre de douze, — ont dû en effet travailler avec acharnement dans la vigne du Seigneur. La vendange, si elle n'est peut-être pas très abondante, vaut en tout cas par la qualité, puisque Bagnes pourrait s'enorgueillir — si l'orgueil n'était pas à proscrire des affaires d'une religion qui en a fait l'un des sept péchés capitaux, — d'avoir donné à l'Eglise un archevêque en la personne de Mgr André Perraudin, des Pères Blancs d'Afrique. La Providence a mis là à la portée des fidèles une précieuse source de mérites, puisque Mgr Perraudin associe étroitement sa commune d'origine à l'œuvre sainte qu'il accomplit dans son lointain Ruanda. Chacun peut donc, soit prier avec lui pour la conversion de ceux que n'ont pas encore éclairés les lumières du christianisme, soit participer par des dons en espèces à cette évangélisation !

Cette flatteuse nomination d'un enfant de notre vallée à l'archiépiscopat s'inscrit au tableau d'honneur où figurent déjà certains prêtres bagnards qui, dans le passé, ont donné des signes évidents d'une véritable vocation. Certains de ces prêtres semblent même avoir touché d'assez près à la sainteté. Si j'en crois la tradition, nous aurions eu au XVII^e siècle un véritable thaumaturge, une sorte de préfiguration du curé d'Ars en la personne de l'abbé Jean-Georges Maret, qui avait non seulement le don de

lire dans les consciences, mais possédait encore le pouvoir de guérir les malades par l'imposition des mains et de commander aux éléments en arrêtant éboulements et inondations...

Un peu plus près de nous, au XVIII^e siècle, l'abbé Jean-Dominique Roduit mérita par sa piété, son humilité, les mortifications qu'il ne cessa de s'imposer sa vie durant, d'être appelé « le saint de la Monteau », du nom de son village natal.

Il y a certainement une part de légende dans ces réputations, mais il faut convenir que seule une qualité d'âme très rare est capable de frapper à ce point l'imagination populaire, dont on sait hélas qu'elle est plus facilement portée au dénigrement qu'à l'admiration.

Au début de ce siècle, deux noms de prêtres ont brillé d'un éclat particulier. Ce sont ceux de l'abbé Joseph Courthion, qui fut curé de Monthey, et de Candide Fellay, chanoine honoraire de Sion.

Le premier, frère de l'écrivain Louis Courthion, se distingua par une inépuisable charité. Il donnait tout, jusqu'à ses vêtements. On raconte qu'une nuit, profitant du sommeil de ses paroissiens qu'effrayaient ses prodigalités, il déménagea son propre lit pour en faire don à une famille indigente. Ce remue-ménage alerta la police qui, arrivée sur les lieux, eut la stupéfaction de trouver le curé en train de se cambrioler lui-même. Il a laissé, dans sa paroisse de Monthey, où il mourut le 26 janvier 1919, au moment où il célébrait la messe, un souvenir lumineux qui n'est, je crois, pas près de s'éteindre.

C'est aussi par la charité que se fit connaître et aimer le chanoine Candide Fellay qui présida durant trente-trois ans aux destinées de la paroisse de Collombey. Il s'était donné corps, âme et biens à ses ouailles, au point, me contait sa nièce, que souvent, il se contentait, pour sa propre table, d'un morceau de pain de seigle. Quand ce pain était trop dur, il le faisait ramollir dans de l'eau chaude. Un vrai régime de prisonnier ! Retiré à Bagnes en 1929, il recevait fréquemment la visite de ses anciens paroissiens qui venaient le voir comme on se rend en pèlerinage.

Je n'allongerai pas cette *Légende dorée*. Que tous ceux que je n'ai pas nommés me pardonnent ! J'ai fait ce que j'ai pu, mais ce

sujet, je le répète, n'est pas tellement de ma compétence ! *Non omnia possumus omnes !*

Et puisque me voilà parlant latin, disons deux mots de la presque entière disparition de cette langue dans la nouvelle liturgie. A Bagnes comme ailleurs, la chose a jeté le trouble dans bien des esprits. Il paraissait tellement logique de s'adresser à Dieu, cet Inconnaissable, dans cette langue incompréhensible, le latin ! Les paroles importaient peu. Les chants, l'orgue, l'encens se conjuguèrent pour créer un climat qui n'était plus tout à fait de la terre. C'était la complainte par laquelle l'Eglise berçait ses enfants, apaisant leur mal de vivre. Pour le reste, Dieu ne lisait-il pas directement dans les cœurs ?

Le latin, que seuls les clercs comprenaient, faisait partie du décorum, de la solennité du saint lieu. En le remplaçant par le langage courant, c'est un peu comme si on avait enlevé les vitraux pour poser à leur place des vitres claires. On a perdu en mystère, j'irai jusqu'à dire en émotion esthétique, ce qu'on a gagné en clarté.

Quoique, à vrai dire, il y ait des fidèles que le sens des mots, latins ou français, n'atteint guère. J'en donne pour exemple celui qui adaptait l'invocation usuelle : « Seigneur, écoute et prends pitié ! » par cette curieuse formule : « Seigneur, écoute sans pitié ! »

Heureusement que Dieu ne prend pas souvent ses créatures au mot !

Il y aurait pourtant de l'ingratitude de ma part à ne pas relever une « grâce » dont bénéficièrent nos pères à une date que je ne saurais préciser, mais qui ne doit pas être très éloignée du début du XX^e siècle. Rien en effet de plus mouvant, de plus incertain que la tradition orale. C'était en tout cas au cours d'un de ces étés torrides comme ils ne sont pas rares chez nous, où le soleil s'amuse à mitrailler la campagne de ses traits de feu. La procession rituelle du 25 juillet à Saint-Christophe, où le culte du Veau d'or n'avait pas encore remplacé le culte des saints, avait vu une affluence inaccoutumée de fidèles. Chacun avait élevé vers Dieu ses prières, implorant la pluie avec ferveur. En vain ! Le ciel restait d'un bleu immuablement pur ! On organisa donc le lendemain une procession à Mauvoisin qui n'était pas encore

un barrage mais d'où on espérait que Dieu, bien avant les ingénieurs hydrauliciens, dispenserait cette eau si nécessaire à la vie des plantes comme à celle des hommes et des animaux. Quatre heures de marche à l'aller, autant au retour devaient représenter, aux yeux de la Providence, un sacrifice méritoire. Un pèlerin imagina d'augmenter encore ses mérites en introduisant des petits pois dans ses souliers. Toutefois, comme il craignait tout de même un peu pour ses pieds, il eut la précaution de les faire cuire auparavant !

Echec là aussi ! Pensant qu'il y avait peut-être des chemins plus courts pour aller à Dieu, on décida, le jour suivant, de se rendre à Vollèges qui ne semble pourtant pas avoir été, sous le rapport de l'eau, l'objet d'une sollicitude particulière de la Providence, puisque, durant des siècles, cette commune a livré, contre Bagnes, précisément, ce qu'un de ses enfants, M. Clément Bérard, a appelé, dans un livre remarquable, *La Bataille pour l'eau*. Comme Dieu ne semblait pas vouloir accorder aux Bagnards ce qu'il avait refusé aux Vollégeards, la procession, avec cette obstination que donne parfois le désespoir, remonta le même jour à Saint-Christophe.

Ce fut après de nouvelles invocations et alors que le cortège harassé s'en revenait mélancoliquement sur le chemin de Patier que le Ciel se laissa soudain fléchir et qu'une pluie diluvienne que rien ne laissait prévoir un quart d'heure auparavant se mit brusquement à tomber. On eut juste le temps de mettre les étendards à l'abri d'une pierre qui faisait surplomb sur le chemin. Cette pierre existe toujours. Pour avoir joué un rôle dans cet événement merveilleux, elle a mérité d'être appelée La Pierre des « Vertus », du nom qu'on donnait alors aux étendards qu'elle avait eu l'insigne honneur d'abriter.

Pendant ce temps, la foule des fidèles, le cœur plein d'amour et de reconnaissance, se laissait mouiller jusqu'aux os, regardant avec extase tomber autour d'elle et sur elle cette pluie qui allait, du même coup, sauver du péril la campagne assoiffée et les âmes aigries qu'une foi mise à si rude épreuve risquait peut-être d'abandonner !

Je me souviens de quelques-unes de ces processions à Saint-Christophe, qui avaient régulièrement lieu le 25 juillet, parce que nous étions réveillés peu après six heures par les cantiques des Vierges chantant, en passant sous nos fenêtres, les louanges de la Mère de Dieu, que suivaient les litanies des saints psalmodiées par les prêtres, et enfin le marmottement confus des ave égrenés par la grande masse des fidèles. Nous sautions à bas de notre lit, et, en tenue de nuit, nous collions nos visages à la vitre, mais derrière le vitrage, car il était de très mauvais ton de regarder passer une procession, c'était montrer qu'on n'y participait pas ! Je n'ai donc jamais pu voir la tête du cortège ouvert, je crois, par les porteuses d'étendards. De mon temps déjà devait avoir disparu celui qu'on appelait en patois le *campaneïn*, et en français le « Pèlerin » avec « P » majuscule, s'il vous plaît, qui précédait les « Vertus » en agitant deux grandes clochettes de métal. Cette fonction — qui rapportait au titulaire dix francs par an, — a été supprimée, je crois, dans les premières années de ce siècle. Indigné, le « Pèlerin » qu'on découronnait ainsi de son prestige moral, en même temps qu'on le lésait gravement dans ses intérêts matériels, en appela au pape ! Il ne reçut pas de réponse et ne comprit jamais pourquoi il ne fut pas réintégré dans ses éminentes fonctions, ni comment les processions purent continuer sans ses deux clochettes.

Actuellement ces manifestations de la foi populaire ont beaucoup perdu de leur importance. Saint Christophe ayant été biffé du calendrier, et bien que le culte n'en soit pas interdit dans les paroisses, le pèlerinage annuel sur le plateau qu'on avait réservé à ce saint afin qu'on pût voir son oratoire de tous les coins de la vallée, « le regarder et s'en aller rassuré », tend de plus en plus à devenir une simple promenade qu'on fait dans l'après-midi du dimanche qui suit le 25 juillet, à moins que ce ne soit plutôt de celui qui se rapproche le plus de cette date.

Il en est de même des Rogations, qui, ne pouvant plus dérouler leur long ruban sur les routes désormais livrées aux véhicules à moteur, se rétrécissent d'année en année, comme une peau de chagrin. Dérivées des ambarvalies païennes, mais sanctifiées par saint Mamert qui au V^e siècle leur donna le baptême chrétien,

elles sont censées demander à Dieu, à chaque printemps, « les fruits de la terre ». Montaigne trouvait mauvais que l'on voulût intéresser le Ciel au bonheur et à la prospérité de nos entreprises, parce que, estimait-il, « le peuple accoutumé à ces arguments plausibles et proprement de son goust, il est dangier que quand les événements viennent à leur tour contraires et desavantageux, ils n'esbranlent sa foi ». Un tel « dangier » n'a jamais pesé sur la foi de nos pères. Ce qu'on a appelé « le silence de Dieu » n'a pas empêché les Rogations d'éclorre chaque année, au cours des siècles, comme un bouquet de fleurs printanières.

Actuellement pourtant, ou je me trompe, ou ceux qui y prennent part le font davantage par respect de la tradition que par confiance en l'efficacité de cette manifestation. Cette confiance, ils la placeraient plutôt dans les compagnies d'assurance contre le gel ou les dégâts causés par les forces naturelles. Non que la foi soit nécessairement en régression. L'idée qu'on se faisait de Dieu a tout simplement évolué. Ce n'est plus cette « croyance des champs », « cette humble foi des campagnes » qui attendrissaient tellement le poète valaisan Charles-Louis de Bons. On a compris, ou tout au moins commencé à comprendre, que Dieu n'est pas un « assureur tous risques », un gendarme, un garde-champêtre ; qu'il n'est pas davantage un chef de parti, réservant aux « siens » la béatitude éternelle et écartant à tout jamais les autres du royaume de l'Amour, mais qu'il est la Perfection dont nous portons tous en nous une étincelle. « Dieu, c'est quand tu es bon » dit l'auteur du *Poème de la liturgie*. Et afin qu'on ne m'accuse pas d'hérésie, j'ajouterai que cette interprétation, qui est la mienne depuis longtemps, j'en ai retrouvé l'essentiel dans un article du rédemptoriste Théodule Rey-Mermet dans la publication *Aujourd'hui la Bible*, qui s'est donné pour mission de vulgariser et d'actualiser les Saintes Ecritures.

Chapitre VI

LA POLITIQUE

J'aborde ici un sujet où je devrais montrer quelque compétence, ne serait-ce que pour justifier la votation du 12 avril 1970 qui a accordé les droits civiques aux Valaisannes, et par conséquent aux Bagnardes. Malheureusement je me suis penchée un peu trop longuement sur l'instruction publique et sur la vie religieuse, et il ne me reste plus grand-chose à dire de la politique. Ces trois notions formaient, au début du siècle, un tout, un amalgame dont je me sens bien impuissante à dissocier les divers éléments. Tout au plus pourrais-je relever que, avant la vague d'anticléricalisme dont j'ai déjà parlé, la politique à Bagnes existait, non pas à l'état pur, c'est un mot qui convient assez mal à la chose, mais existait par elle-même. J'entends par là que son influence sur la vie religieuse et sur l'instruction publique était quasiment nulle. Ceux qu'on appelait indifféremment les libéraux ou les radicaux continuaient pour la plupart à pratiquer. La religion était enseignée dans les écoles sans que cela soulevât la moindre objection. Personne ne songeait à invoquer la liberté de croyance ni la laïcité de l'enseignement consacrées par la constitution fédérale.

Tout changea à partir de 1900. Dressés les uns contre les autres, pour les raisons que j'ai déjà exposées, ceux qui en politique n'étaient que des tièdes ou des indifférents devinrent des militants ; ceux qui étaient des convaincus frôlèrent de bien près le fanatisme, et cela aussi bien dans un camp que dans l'autre.

Le parti radical croyait marquer des points. Les futurs citoyens, formés à l'Ecole libre, assureraient la relève. Ils reconquerraient, à n'en pas douter, cette majorité perdue en 1856. Car si, jusqu'en 1908 sauf erreur, la représentation de ce parti au sein du Conseil communal était très faible — un conseiller radical contre quatorze conservateurs, — la constitution votée l'année précédente, en introduisant le principe de la représentation proportionnelle, allait permettre au parti minoritaire d'élire cinq conseillers, soit le tiers de l'Exécutif. Les élections de 1908 marquèrent donc un triomphe pour les radicaux. Une chanson, qu'on attribua à Maurice Charvoz et qu'on chantait sur l'air de « L'Africaine », circula, présentant à tour de rôle et de façon fort spirituelle les quinze membres du Conseil.

Voici le premier couplet, consacré au président. Il ne manque ni d'intérêt ni de piquant si l'on songe qu'il visait Maurice Troillet, à l'aube d'une carrière politique qui allait se révéler exceptionnelle puisqu'elle le conduirait à la présidence des Chambres fédérales :

*C'est d'abord un jeune homme
Sans un poil au menton
Qui nous parle de Rome
En se donnant du ton.
C'est le fils à Narcisse,
On l'a fait président,
Pour sûr à l'exercice
Il deviendra prudent.*

Chaque conseiller défilait ainsi avec ses particularités très exactement notées. Je cite encore le couplet consacré à Alphonse Michaud, parce qu'il rend bien l'atmosphère de l'époque :

*Notre liste s'aggrave
Quand on passe à Michaud
Car ce bout d'homme est grave
Et parfois parle chaud.
Or il ne veut de messe,
Certes à aucun prix,
Ni sermon ni confesse,
Ni Monsieur Cocatrix.*

Si j'ajoute que, au nombre de ces cinq conseillers radicaux, figurait encore « le terrible Charvoz », comme il se désigne lui-même dans cette chanson, on comprendra l'optimisme de la minorité et sa foi dans un avenir qui sûrement lui appartiendrait.

C'est probablement cette enivrante perspective qui poussa, le 1^{er} janvier 1910, la société de musique *L'Avenir* à jouer l'Internationale sur la place publique du Châble. Chant de triomphe et cri d'espérance ! Quant aux principes, je doute qu'il y ait eu d'authentiques socialistes parmi ces musiciens dont les vieilles photographies, jaunies par le temps, nous présentent des faces qui n'avaient rien de révolutionnaires. De grosses moustaches tombantes, — il est vrai que c'est ainsi que les portait Lénine —, des chapeaux vissés sur la tête, des vestons étriqués aux manches trop courtes, des chemises au col amidonné façon « maison », les damnés de la terre qu'ils croyaient être, que quelques-uns étaient sans doute, donnaient beaucoup plus l'impression de la résignation que de la révolte. C'était déjà beaucoup qu'ils aient créé l'Ecole libre. On ne pouvait attendre d'eux qu'ils bouleversent le monde ! Pas un, j'en suis sûre, qui songeât sérieusement à appliquer l'évangile selon saint Marx.

A dire vrai, mis à part la question religieuse, cet « opium du peuple » dont les uns ne voulaient plus, et le respect de la tradition qui exigeait que les descendants des Jeunes Suisses devenus des radicaux s'opposassent aux successeurs de la Vieille Suisse, appelés conservateurs, les programmes politiques des partis rivaux se ressemblaient étrangement. Au niveau communal surtout, les intérêts étaient les mêmes. Même genre de vie, mêmes préoccupations, mêmes peines, mêmes plaisirs. Les « ristous » et les « gripius » restaient frères. Qu'un incendie éclatât, et tous, sans distinction de parti, faisaient la chaîne pour le juguler. Qu'une famille se trouvât dans un grand embarras à la suite de la maladie ou de la mort de son chef, une « conjointe » s'organisait pour lui amener son bois d'affouage ou pour lui rentrer ses récoltes.

Quelqu'un faisait-il construire, la montée des ardoises sur le toit se faisait invariablement de la même façon. Une chaîne se formait à partir de l'endroit où était déposée la couverture jusqu'au toit où se tenait le couvreur. Chacun, radical ou conservateur,

prenait une ardoise et avec un « yo-op » ! d'encouragement la passait immédiatement à son voisin qui la faisait suivre. Sur l'échelle où s'égrenaient à intervalles réguliers quelques volontaires, chacun se renversait et faisait passer l'ardoise au-dessus de sa tête, pour reprendre immédiatement celle qui venait ensuite. Rien ne fermentait alors dans ces têtes, rien, sinon l'antique solidarité humaine, la même qui avait amené jadis les premiers habitants de la vallée à se grouper pour résister aux forces hostiles, qu'elles vinssent de la nature ou des autres hommes.

Cela n'empêchait pas qu'aux élections suivantes on se déchirât à belles dents. Souvent sans autre raison sinon « qu'on n'était pas du même bord ». Il y a longtemps hélas que Minerve ne descend plus sur la terre pour guider les hommes ! Le bureau de vote, le couloir d'isolement, le secret de l'urne, c'était bien souvent, à Bagnes comme partout ailleurs, c'est encore, la soupape d'échappement par où se libèrent bien des rancunes au mépris de ce qu'on appelle la discipline de parti.

Je n'en veux citer que cet exemple : Candidat aux élections municipales de je ne sais plus quelle année, mon père échoua parce qu'il avait été nommé caissier de l'assurance du bétail bovin, récemment devenue obligatoire. Cette innovation, où l'on ne vit surtout que l'obligation de payer des cotisations, ne fut pas du goût de tout le monde. La population de Bruson lui fut particulièrement hostile. Le caissier chargé de percevoir les taxes devint l'incarnation même de cette loi honnie, cela d'autant que son patronyme prêtait assez étrangement à cette confusion. Il fut copieusement bâtonné aussi bien par ses coreligionnaires politiques que par ses adversaires. On ne s'en tint pas là et pendant quelque temps on apporta nuitamment devant sa porte des trognons de choux, des os, voire de vieux quignons de pain. Une façon bien bagnarde de le traiter de *crapa-fan*, c'est-à-dire « Crève-la-faim, mendiant » !

Cette hargne ne dura pas longtemps. Quelques pertes de bétail, presque entièrement couvertes par l'assurance, convainquirent rapidement les plus opiniâtres que cette loi comportait aussi des avantages. La reconnaissance succéda à la rancune, aussi peu

justifiées l'une que l'autre, le caissier n'étant chargé que d'appliquer une loi qui venait de plus haut que lui. Les élections suivantes furent plus favorables à mon père.

A mesure que les passions religieuses se calmaient, les frictions entre partis se firent moins vives. Mais comme si la politique contenait une force qu'il faut absolument employer, une scission sérieuse divisa le parti conservateur. Depuis longtemps, des conflits d'intérêts, un procès interminable opposaient Maurice Troillet, devenu conseiller d'Etat, à son homonyme et ancien ami, le juge de Bagnes. Celui-ci avait trouvé un appui en la personne de Raphaël Troillet, président de la commune, que des démêlés familiaux avaient farouchement dressé contre son cousin germain. Autour de ce noyau de résistance vinrent s'agglutiner d'autres mécontents dont je ne discerne pas très bien les griefs. Maurice Troillet ne s'occupait pratiquement pas de politique communale, à cette réserve près qu'il votait régulièrement dans sa commune d'origine, où presque chaque dimanche le ramenait. Peut-être pensait-on que, chef du département de l'Agriculture, il aurait dû faire pleuvoir sur la vallée des subventions de toutes sortes et le chargeait-on de tout ce qui, sur le plan cantonal, semblait s'opposer aux intérêts de la commune de Bagnes.

Quoi qu'il en soit, on eut bientôt un parti dissident dont les deux têtes d'affiche, portant toutes deux le patronyme de Troillet, se déclaraient hautement « anti-troilletistes », ce qui n'est pas le moins comique de cette période héroï-comique de notre politique bagnarde.

Pendant ce temps, les radicaux buvaient du lait, oubliant que quelques années auparavant ils avaient été divisés eux aussi en « radicaux » et « progressistes » parce que deux de leurs chefs, Maurice Charvoz et Théophile Gard, s'étaient brouillés.

La réconciliation se fit entre « troilletistes » et « anti-troilletistes » après une législature déjà, comme elle s'était faite entre « radicaux » et « progressistes ».

Les rancunes allaient ainsi en s'apaisant, en même temps que l'horizon politique s'élargissait. On s'intéressait davantage à ce qui se passait au-dehors. Déjà la première guerre mondiale avait fait se cristalliser sur les Allemands et notamment sur Guillaume II

une bonne partie de la hargne latente au fond du cœur de tout citoyen et qui remontait régulièrement à la surface à chaque élection ou votation.

Que de discussions entre les stratèges de village assis sur des « billons » devant leurs maisons durant les longues soirées d'été ! Que de supplices imaginés pour punir les responsables de cette boucherie ! « On devrait les écorcher avec les dents, et les tremper ensuite dans l'eau salée », disait l'un, tandis qu'un autre (qui pourtant ne connaissait pas l'histoire romaine et ignorait le sort que les Carthaginois avaient infligé à Régulus) suggérait qu'on les mît dans un tonneau garni à l'intérieur de pointes de fer et qu'on les fît rouler depuis le mayen des Luys jusqu'au village de Verbier !

Un, surtout, avait fait de la haine de l'Allemand son unique passion. Un jour, un honnête Confédéré dont le seul tort était de parler le français avec l'accent d'Outre-Sarine s'avisa, au cours d'une promenade pédestre, de s'approcher de son attelage, de flatter l'encolure de son mulet en lui présentant un morceau de pain. C'est trop peu de dire que notre homme se précipita, il bondit, il vola vers sa monture qu'il prit par la bride en hurlant : « Non, Monsieur, non ! Mon mulet ne mange pas de pain K.K. ». On sait que le pain K.K. se fabriquait alors en Allemagne. On croyait fermement à Bagnes que le plâtre y remplaçait la farine.

L'Allemagne avait capitulé. Le traité de Versailles avait fixé les conditions sur lesquelles la paix — une paix qu'on croyait définitive — devait s'établir. Lui seul ne désarmait pas. La lenteur, le manque de bonne volonté que mettaient les Allemands à verser les indemnités de guerre l'exaspéraient, le maintenaient dans une colère perpétuelle qui souvent retombait sur ses proches. A sa dernière maladie, alors que depuis quelques jours il ne parlait pratiquement plus, un voisin vint lui rendre visite, lui annonçant que les Allemands avaient enfin commencé à payer. « C'est bientôt le moment, ces cochons ! » trouva-t-il la force de dire. Puis, comme s'il n'avait attendu que cette nouvelle pour mourir, il se tourna contre le mur et rendit le dernier soupir.

Mais revenons à la politique communale. Si les passions se calmaient, l'abstentionnisme était encore inconnu. Ceux qui auraient pu le pratiquer par indifférence, manque de formation

ou de conviction et qui entre les deux principaux partis constituèrent une frange indécise, étaient soigneusement ratissés. On les appelait les « flottants ». On peut dire d'eux qu'ils étaient, dans leur spécialité, gagnants à chaque élection. Les uns se vendaient au parti majoritaire, distributeur de prébendes. D'autres, moins soucieux de l'avenir que du présent, se faisaient copieusement payer à boire par les cabaleurs. Les plus malins ne votaient qu'au tout dernier moment, leur disponibilité ainsi préservée faisant d'eux l'objet de la convoitise de chaque parti.

Ils s'adjugeaient au dernier qui était en mesure de leur offrir un « demi » ou une pièce de cent sous.

Ce n'était pas là sans doute de la politique au sens où l'entendait Aristote. On penserait plutôt aux *Ames mortes* de Gogol qui, pour peser sur une certaine balance, n'avaient pas même besoin d'exister. Car dans l'urne, et c'est une des beautés du suffrage universel, la voix d'un « flottant » compte autant que celle d'un conseiller fédéral ou d'un professeur d'université.

Cela dit, passons à l'organisation communale telle qu'elle se présentait jusqu'aux élections de 1968 et qui, à ce qu'on a prétendu, n'avait d'équivalent dans aucune autre commune du canton.

C'était une espèce de confédération de villages dont le conseiller, conservateur de préférence, était le président. Il jouissait d'un pouvoir assez étendu, affectant, selon son estimation, aux travaux jugés nécessaires, les sommes que le budget communal lui allouait. Il devait naturellement rendre compte de sa gestion.

Comme ces conseillers n'étaient pas toujours nommés en considération de leur teneur en matière grise, on assistait parfois, au sein du Conseil communal, à d'étranges incidents. C'est ainsi que l'un d'eux vint un jour déposer une liste de manœuvres, c'est-à-dire de corvées, s'étendant du 1^{er} au 35 mai ! Il le fit en toute innocence et non à l'instar de ce magistrat gallo-romain dont parle Dion Cassius et qui inventa un treizième mois pour augmenter les impôts. Un autre conseiller pensa faire réaliser une importante économie à la commune en déposant au bureau, pour une votation, les bulletins qui lui restaient de la votation précédente et qui, naturellement, n'avaient pas le même objet ! Quel dommage qu'on n'ait pas songé à ouvrir à ce magistrat les portes

de la grande politique ! Quelle compression des dépenses publiques il aurait réalisée rien que sur la consommation du papier !

On aurait tort de juger la race bagnarde et particulièrement ses magistrats sur ces deux exemples. Ceux-ci restent l'exception, l'illustration d'un phénomène propre aux démocraties qui permet à des candidats falots — falots n'ayant pas ici le sens d'appareils d'éclairage ! — de franchir victorieusement et dans l'indifférence générale le cap des élections, alors que les fortes personnalités sont l'objet de contestations acharnées. Ce sont des zéros dont je ne suis pas sûre que, même bien placés, ils valent dix. Ils comptent peu à côté de ceux qui se sont distingués sur le plan cantonal, les Maurice Troillet et les Marcel Gard, par exemple, et dans le journalisme d'opinion, les Louis Courthion et les Maurice Gabbud.

D'une façon générale, les conseillers déployaient, dans cette sphère d'activité forcément restreinte qui était la leur avant le coup d'envoi donné par l'industrie et le tourisme, à défaut d'une véritable largeur de vues, un solide bon sens. Très au fait et pour cause des besoins du petit paysan, ils étaient, tout au bas de l'échelle, les premiers supporters de l'agriculture de montagne. Ils veillaient à l'entretien des chemins vicinaux, ordonnaient la réfection des murs appartenant à la commune, livraient parfois, au sein du Conseil, de véritables combats pour obtenir que certaines régions agricoles dépendant de leur section fussent mieux desservies, présidaient l'assemblée de la Saint-Martin, sorte de *placitum generale* qui se tenait chaque année autour du 11 novembre, et au cours duquel se débattaient les intérêts particuliers du village.

Ils s'occupaient aussi du service des eaux et des hydrants que la commune déléguait aux villages. Cette dernière règle souffrait parfois des exceptions et si une section a cru devoir marquer sa reconnaissance à son conseiller en plaçant son buste au-dessus de la colonne de la fontaine publique dont il l'avait dotée, buste qui fut d'ailleurs enlevé à la demande de l'intéressé lui-même, le consortage des eaux de chaque village constituait une sorte de personne morale dont le conseiller ne faisait pas obligatoirement partie. Il convient de relever d'ailleurs que le caprice des élections ne dotait pas à coup sûr chaque village d'un conseiller ! Il arrivait

même qu'une section renonçât à présenter pour une nouvelle législature un conseiller qui n'avait pas donné satisfaction, quitte à n'être pas représentée au Conseil communal. La chose était rare et quand elle se produisait, elle provoquait chez le magistrat détrôné une profonde amertume. « Judas a trahi Jésus, et vous, vous m'avez trahi ! » s'écria un jour un de ces malheureux qu'on mettait ainsi sur une voie de garage.

Revenons à la question des hydrants. Je ne suis pas fanatique de ces sortes de détails, mais je crois que les précisions que, par extraordinaire, je suis en mesure de fournir sur l'installation de ceux du Cotterg, — qui a valu à mon père de la part d'un contribuable le reproche d'avoir plongé le village dans les dettes, — contribueront à donner une image fidèle de ce qu'était à cette époque la vie quotidienne à Bagnes.

C'est en 1921 que la chose a été décidée. Par son arrêté du 30 septembre, le Conseil d'Etat, en application de l'arrêté fédéral du 20 du même mois concernant les mesures à prendre pour obvier au chômage, décida d'allouer dans le cadre des crédits prévus par la Confédération et par le canton des subsides extraordinaires dans des cas donnés. L'article 2 de cet arrêté était particulièrement encourageant et retint l'attention de ceux qui, depuis quelques années, songeaient que la pompe à incendie ne constituait pas une défense suffisante contre le feu.

Voici cet article. C'est du style administratif et je m'en excuse : « Les travaux bénéficiant de subventions ordinaires fédérales ou cantonales feront l'objet de subventions supplémentaires s'élevant au 10 % du montant total des salaires payés aux chômeurs qui y sont occupés. Les subventions fédérales et cantonales, non compris les subventions supplémentaires, calculées sur le montant des salaires, ne dépasseront pas, dans ce cas, en règle générale le 70 % des travaux ».

J'ai sous les yeux le procès-verbal de l'assemblée de la Saint-Martin du 12 novembre 1921 disant notamment « que les citoyens du Cotterg ont décidé par vote au bulletin secret d'installer des hydrants, et ce par 26 oui et 3 non sur trente bulletins rentrés ».

Une commission fut constituée le 22 novembre et en séance du 7 décembre suivant, quarante-quatre ouvriers s'inscrivirent comme

chômeurs, dont vingt-six mariés et dix-huit célibataires. Autant dire que tout l'élément masculin du village se considérait comme chômeur et comptait participer à ces travaux. Les célibataires étaient payés à raison de quatre-vingts centimes à l'heure et les hommes mariés, à raison de un franc. Cette disposition préfigure le système des allocations familiales en vigueur de nos jours.

Si j'ajoute rapidement que, en dépit des subventions ordinaires et extraordinaires, le village a dû contracter au départ un emprunt de 20 500 francs remboursables par les habitants sur la base de calcul établie pour les impôts communaux et que, en 1929, cette dette était encore de 10 000 francs, on comprend l'angoisse de certains particuliers habitués à compter par franc et par sou, et on les excuse d'avoir vu presque un aventurier dans celui qui n'avait pas craint de les embarquer dans cette galère. Le vote extrêmement positif du début a dû compter plus d'un renégat.

Mais assez sur ce sujet ingrat. Revenons vite à nos conseillers, même si ce ne sont pas des moutons. J'ai dit plus haut que, dans la chanson que leur consacre Charvoz, chacun défilait avec ses particularités. J'aurais dû ajouter que chacun, ou presque, était présenté comme chef de sa section, ce qui confirme bien l'existence d'une fédération de villages. Voici le couplet qui concerne Verbier, dont le conseiller était à l'époque Achille Michellod :

*Ensuite vint Achille,
Trop doux pour un guerrier,
Il se fait de la bile
A gouverner Verbier.
Cependant il se lève,
Et fait valoir ses droits,
Dès qu'un collègue rêve
De lotir quelques bois !*

S'il veillait aux intérêts matériels de ses administrés, le conseiller était aussi leur *spiritus rector*. Il recevait leurs doléances, leur prodiguait ses conseils et enfin jouait, en concurrence avec le régent, le rôle d'écrivain public. Il s'agissait en général de lettres adressées en haut lieu, à Sion ou à Berne, le Bagnard étant géné-

ralement prudent dans toutes les affaires revêtant un caractère officiel. Pour la correspondance privée, par contre, il se débrouillait assez bien lui-même. Et l'on était parfois surpris de constater à quel point des personnes que leur aspect physique aurait facilement fait ranger dans la catégorie des déficients mentaux se montraient dans leurs écrits respectueux de la grammaire !

Cette organisation, en assurant au village une certaine indépendance vis-à-vis de l'autorité communale, a certainement contribué à préserver cet individualisme des Bagnards qui a fait dire au chanoine Bourban : « Il y a là une race à part ».

Depuis 1968, le nombre des conseillers n'est plus que de onze. Ce ne sont plus des « conseillers de village » au sens où on l'a entendu pendant si longtemps. L'administration se décompose en onze services, ayant chacun un conseiller à sa tête, ce qui permet à celui-ci de se spécialiser en se consacrant à un aspect particulier de la gestion communale. Chaque service occupe un nombre variable de fonctionnaires et d'employés.

Remise à neuf à l'extérieur comme à l'intérieur, largement éclairée, ornée de vitraux, des flèches et des plaques indiquant le siège de chaque service, la maison de commune, où on ne trouvait jadis entre chaque séance du conseil qu'un seul secrétaire, lequel n'était d'ailleurs pas permanent, est devenue un véritable poste de commandement, la centrale qui va toucher tous les secteurs de la vie locale. Mais si tout part de là, tout aussi vient y aboutir. Et comme la vie moderne pose des problèmes de plus en plus compliqués, comme le phénomène de centralisation, qui est une tendance générale de notre temps, en accentuant l'interdépendance des êtres, les soumet de plus en plus étroitement à la collectivité concrétisée par l'autorité, ces onze sièges et tout spécialement celui du président ne sont pas de ceux dont le confort et la mollesse invitent au repos !

Ceux qui, au début du siècle, étaient des adversaires sont ainsi devenus peu à peu des associés et s'il existe encore un parti de droite — les conservateurs, devenus démocrates-chrétiens, et deux partis de gauche, les radicaux et les socialistes, — tous dans les grandes lignes tendent au même but, et ces étiquettes ne sont plus, à y regarder de près, que la survivance d'une époque révolue.

S'il y a encore quelques tiraillements au sein du Conseil, l'esprit de corps, la collégialité sont les plus forts et font que rien ne transpire. Pour le profane, c'est la face cachée de la lune !

En conclusion, si dans la première moitié de ce siècle Bagnes a donné à la politique des hommes de premier plan dont l'un a même présidé les Chambres fédérales, on ne saurait soutenir qu'il y ait eu de nombreux heurts d'idées. A l'exception de Charvoz et de Michaud qui, dans leur sphère, ont lutté pour ce qu'ils ont considéré comme l'émancipation du peuple par la Libre Pensée, ce sont des rivalités, des animosités personnelles qui ont provoqué les plus sérieux remous dans la politique locale. Maurice Troillet lui-même a été un homme d'action, un réalisateur beaucoup plus qu'un théoricien et, s'il a rencontré de très sérieuses oppositions dans sa propre commune, ce n'est en tout cas pas en raison de son idéal politique.

Il faut remonter au XIX^e siècle, dans cette période troublée qui se situe entre 1830 et 1848, pour trouver à Bagnes des hommes politiques au sens idéologique du mot, des hommes qui voulaient apporter de sérieux changements à la structure de la société en combattant ce qu'ils considéraient comme des abus et en s'efforçant de faire triompher les principes qui leur paraissaient les seuls susceptibles d'assurer le bonheur du citoyen. A vrai dire, ils ne sont pas tellement nombreux. Comme je crois l'avoir déjà dit, les grands courants qui secouaient alors l'Europe passaient au-dessus de la tête du simple citoyen qui adhérerait souvent à un parti sans trop savoir ce qu'il représentait. Les mots tenaient lieu d'idées. On était Jeune Suisse, on était Vieille Suisse, on cognait parfois jusqu'à s'entre-tuer, mais que savait-on réellement de ces fameuses idées nouvelles qui avaient amené en France la Révolution de Juillet et en Italie l'expulsion de Mazzini et de ses adeptes ?

Deux hommes cependant se détachent nettement de la masse, sentant venir le vent et s'alarmant des tendances liberticides de la constitution ou plutôt des constitutions qu'à cette époque le Valais se donnait à intervalles très rapprochés. L'un d'eux, Maurice-Eugène Filliez, paya par un exil de plus de trois ans la part active qu'il avait prise à ce qu'on a appelé la guerre de Corberaye où

s'affrontèrent les libéraux et les partisans de la Vieille Suisse et qui fit en tout quatre morts, tous conservateurs. Je dis bien « libéraux », car Maurice-Eugène Filliez a toujours contesté avoir adhéré à la Jeune Suisse dont il désapprouvait certains excès et a soutenu n'avoir pris le commandement d'un contingent de 80 libéraux qu'à la demande expresse de ceux-ci et parce que la Vieille Suisse avait pris l'initiative des hostilités. Quoi qu'il en soit, le jugement le condamnant à « huit ans de détention dans les prisons de l'Etat » alors que le sauf-conduit lui permettant d'aller présenter sa défense devant le Tribunal central récemment constitué et dont le siège était à Sion, lui était refusé, est proprement une iniquité. Fort heureusement l'arrivée au pouvoir en 1847 du parti libéral allait révoquer ce jugement et mettre fin à l'exil de Filliez.

Celui-ci avait milité tout particulièrement contre le monopole exclusif accordé au clergé pour l'enseignement dans les trois collèges cantonaux, le maintien des collèges électoraux pour les représentants du peuple au lieu de la nomination directe, une représentation disproportionnée du clergé au sein de la diète où l'évêque disposait de quatre voix à lui tout seul, et enfin le maintien des immunités ecclésiastiques.

De son côté, Louis Gard s'enflamma pour les idées importées d'Italie par Mazzini après l'échec du carbonarisme. Lui aussi combattit les privilèges du clergé. Il se montra de plus un adversaire irréductible du service mercenaire dont il avait personnellement goûté en qualité de lieutenant au service du roi de Naples, qu'il chansonna d'ailleurs copieusement et qu'il quitta après avoir tracé, sur une des portes du palais royal, ces mots qui en disent long sur son « loyalisme » : « Tu veux jouer au Napoléon, mais tu n'es qu'un polisson ».

Si, du point de vue historique, cette époque est plus passionnante que la nôtre, on ne saurait oublier que dans notre commune elle dressa les citoyens les uns contre les autres, qu'elle provoqua plus d'un incident sanglant et qu'enfin un enfant de la vallée, le radical Joseph Baud, disparut dans des circonstances demeurées mystérieuses, mais où il est impossible de ne pas voir une vengeance politique.

Ce retour en arrière, qui ne s'imposait peut-être pas, a pourtant un mobile que je considère comme un devoir, celui de faire connaître le nom des huit sages qui, en février 1844, ont rédigé sous le titre de *Réconciliation populaire* un appel au peuple valaisan, commençant ainsi : « Le pays se trouve dans un malaise. L'esprit de parti et l'égoïsme en sont la cause. Il est temps de mettre fin à ce système de dénigrement qui a produit l'irritation et la méfiance entre les enfants de la même patrie. Citoyens valaisans ! le peuple ne doit avoir qu'un intérêt et le même intérêt doit nous diriger tous ! Fermons donc les oreilles aux discours calomnieux et tendons-nous une main fraternelle. Admettons les principes justes et travaillons de concert pour qu'ils soient mis à exécution sans acception de personne, afin de rétablir l'ordre et l'harmonie dans le canton ».

Voici quelles étaient, considérablement résumées, les propositions des signataires pour atteindre ce but :

1. faire de l'instruction publique l'objet de la sollicitude particulière du gouvernement ;
2. répartir de façon égale les charges militaires entre tous les citoyens ;
3. nommer les représentants du peuple, non plus par dizain, mais par cercle de mille âmes chacun ;
4. ne prendre en considération pour l'acceptation ou le rejet d'une loi que les votants présents, et faire en sorte que chaque projet de loi soit discuté dans chaque cercle un mois au moins avant le référendum ;
5. introduire la possibilité d'accepter ou de rejeter séparément tel ou tel article d'une loi ;
6. abolir les immunités du clergé ;
7. défendre aux avocats et aux procureurs de plaider sur des incidents qui n'auraient pas trait au fond de la cause ;
- 8, 9, 10, 11. réduire le tarif des frais de justice ;
12. abolir l'art. 41 de la loi sur le notariat qui restreint le nombre des notaires, mais réduire le tarif des actes notariés ;
13. faire vidimer les actes sous seing privé par des certificateurs communaux, tels les châtelains lesquels recevraient deux batz pour chaque signature ;

14. améliorer le sort des enfants naturels que la loi prive de tous droits civils et disposer qu'ils héritent au moins de leur mère ;
15. supprimer le droit de « focage » qui frappe les citoyens domiciliés dans une autre commune que la leur.

Ce projet de réconciliation dont une étude plus approfondie révélerait peut-être, outre ceux que l'histoire locale a retenus, les autres points qui divisaient les Valaisans, se poursuit par des considérations élevées si l'on tient compte du climat du temps. Témoin ce passage remarquable parce qu'il manifeste une totale absence de l'esprit de parti :

« Quoique nous demandions l'abolition des immunités du clergé, nous ne sommes point ses ennemis ; nous sommes au contraire les fidèles défenseurs des ministres de la religion... Nous jurons donc de vouer notre respect et de prêter notre appui pour faciliter les prêtres dans l'exercice de leur saint ministère, mais d'un autre côté nous comprenons aussi que les immunités ne sont pas la religion ».

Ce factum, « fait et délibéré à Bagnes, le 4 février 1844 », portait les signatures suivantes :

Fellay Frédéric,
Besse François,
Morend Louis,
Maret Eliodore,

Boven Maurice-Joseph,
Nicollier Justin,
Pellod Joseph,
Charvoz Pierre-Joseph.

Imprimé à Sion, chez Morand & Cie, cet appel a dû être distribué tout au moins dans la partie romande du canton. On sait qu'il n'a pas reçu l'accueil qu'il méritait et que trois mois plus tard, à Bagnes, on s'entre-tuait.

Cette tentative n'en est pas moins remarquable, hautement louable même.

L'histoire locale, qui a retenu les noms des Maurice-Eugène Filliez, des Etienne Pittier, des Louis Gard, des Pierre-Joseph Jacquemin, des Georges Fusay, a laissé glisser dans l'oubli ceux de ces huit citoyens qui ont su s'élever au-dessus des factions pour prêcher la tolérance, « les concessions et les sacrifices que réclament les circonstances et les besoins de l'époque », pour

reprendre les termes mêmes du factum. Il n'était que juste qu'on les en tirât. Si, comme il apparaît, l'initiative de cet appel revient bien aux signataires, Bagnes peut se vanter d'avoir eu au siècle passé, et pendant la période la plus troublée peut-être de son histoire, au moins huit sages. C'est beaucoup si l'on songe que toute l'antiquité grecque n'en a retenu que sept !

Chapitre VII

LETTRES ET ARTS

Parler des manifestations littéraires et artistiques d'une aussi modeste communauté humaine risque bien de faire sourire. Il est en effet admis depuis toujours que la vie de l'esprit est le privilège d'une certaine classe sociale et qu'une race de paysans, surtout de paysans de la montagne, est tout juste bonne à produire des maquignons et, en mettant les choses au mieux, quelques curés et quelques régents.

Ce préjugé est infiniment plus répandu qu'on ne le pense. Il est quasiment impossible à déraciner. Je lisais tout récemment une lettre adressée le 23 mars 1933 par Roger Martin du Gard à Eugène Dabit et dont le passage suivant m'a fait sursauter : « De l'ouvrier, je pense qu'on peut tout attendre : il possède le sens de la noblesse, il est capable d'instincts généreux et de grandeur. Du paysan, rien à attendre : une bête, un salaud-né. Et je les connais bien les culs-terreux, ceux du Berry, ceux du Gard, ceux de l'Orne, tous pareils : une étoffe dont il n'y a rien à faire, rien ! »

Certes, on n'a jamais fait, que je sache, d'un paysan un « prix Nobel ». Pourtant jusqu'ici — et ce sera certainement la même chose jusqu'à la fin des temps, — ce sont les culs-terreux, les gratteurs d'humus, qui ont permis aux intellectuels de vivre. Celui qui se flattait de ne pas « seulement regarder avec attention, mais d'être tout attention » aurait dû s'aviser que, sans les nourritures terrestres, les nourritures intellectuelles sont impossibles. Cet ami

d'André Gide aurait dû comprendre que les véritables « Nourritures terrestres », ce sont celles que le paysan tire de la terre. Mais laissons Roger Martin du Gard à sa gloire posthume, à laquelle les lignes que je viens de citer n'ajoutent rien, et revenons à Bagnes.

Nous avons eu nos littérateurs. Nous avons eu nos artistes aussi. Bien sûr ! à quelques rares exceptions près, ces gloires ont été toutes locales. Mais elles représentent ce qu'il y a de plus typique dans notre communauté. Elles sont l'épanouissement, la fleur de cette plante poussée sur une terre avare, et qu'on appelle la race bagnarde. On me pardonnera d'en parler un peu longuement. J'ai toujours considéré avec sympathie, souvent même avec admiration, ceux qu'une force intérieure a permis de s'élever, fût-ce de quelques degrés seulement, au-dessus de leurs concitoyens ; ceux qui ont su faire une synthèse de ces aspirations diverses et souvent contradictoires que sont les sentiments humains, et qui ont parlé au nom des autres, de ceux qui n'avaient pas de voix ; ceux surtout qui ont considéré les gens et les choses non pas en myopes, ni non plus en presbytes, mais avec une vue claire et précise, avec un jugement sain. Je conviens que, à Bagnes comme ailleurs, ces derniers ne sont pas tellement nombreux et que les passions sont souvent d'étranges lunettes qui dérangent la vue bien plus qu'elles ne la corrigent. Mais ce phénomène, lui aussi, est intéressant. Anatole France voyait dans les passions des maladies plus belles que la santé. Je n'irai pas jusque-là, mais je reconnais que ce que l'homme a fait de bien et de grand est presque toujours l'œuvre de la passion, et que la froide raison est peu constructive.

La médaille a son revers, hélas, et la passion est aussi responsable de bien des erreurs, de bien des injustices. Mais c'est tout cela, ce mélange de bien et de mal, souvent difficile à discerner, qui s'appelle la vie. Et ce sont les vapeurs qui s'échappent de ce bouillonnement que les littérateurs et les artistes concrétisent dans leurs œuvres. A ce titre, ils méritent qu'on les étudie d'assez près. Ils sont, peut-être plus que les hommes politiques, l'émanation d'une race.

Ce préambule vise à expliquer pour quelles raisons je m'étendrai, plus peut-être qu'il ne semblerait justifié de le faire, sur

certaines de nos personnalités qui me paraissent plus que d'autres incarner le tempérament bagnard.

Je le ferai sans ordre préétabli, mêlant, au hasard des rencontres, lettres et arts plastiques, priant à l'avance qu'on me pardonne certaines citations un peu longues, mais qui me semblent nécessaires pour justifier les présentations que je vais faire.

Je commencerai par ce souvenir recueilli dans le cimetière de Bagnes. C'est là que, pour la première fois, j'ai rencontré un poète bagnard, le seul que j'aie pu approcher de très près. Malheureusement il gisait sous la terre. La mauvaise herbe avait envahi sa tombe. Une croix de fer rongée par la rouille portait sur une plaque d'émail cette inscription que je revois encore très nettement :

CHARLES MICHELLOD

POÈTE

1858-1918

R. I. P.

Je connaissais ce nom de Charles Michellod, pour avoir entendu et même fredonné quelques-unes de ses chansons, notamment ce refrain, que je ne puis malheureusement rattacher à aucun couplet :

*Quand on parle de la sorte,
Charles Michellod s'emporte
Dig din dig, din dig, din don,
Avec toute sa raison !*

Mais ce jour-là il était extraordinairement calme, Charles Michellod ! Rien ne pouvait plus faire désormais qu'il « s'emportât ». Je crois que c'est à cette occasion que j'ai mesuré la vanité de toutes choses ! J'ai en tout cas retiré de cette visite au cimetière, de ce mot de « poète » — qui avait toujours exercé sur moi tant de fascination, — gravé sur cette tombe abandonnée, dans ce royaume du silence, une profonde, une exceptionnelle mélancolie.

Charles Michellod appartenait à une famille singulière qui compte un peintre de talent, un versificateur assez habile, et de

terribles fiers-à-bras qui mettaient tout leur orgueil dans leur force physique. La nature se complait parfois à ces contrastes.

Le grand-père de ce « poète » fut le peintre Félix Corthay dont les œuvres sont actuellement très recherchées par les amateurs d'art et, ce qui est une preuve de plus de son talent, fort appréciées des peintres de profession. J'y reviendrai, ne serait-ce que pour essayer de mieux comprendre son petit-fils.

Parlons d'abord de ses frères. Louis Courthion les appelle ironiquement « les champions à poigne de la bonne cause ». Fervents conservateurs, ils défendirent en effet leur idéal politique à coups de poing et à coups de gueule. Ils composaient une ménagerie, bien plus qu'une famille, la malignité publique ayant doté chacun d'eux d'un nom d'animal. Le plus redoutable était le *Renard*, qui prit une part active aux « événements de Champsec » dont j'ai déjà parlé. À côté du *Renard*, il y avait le *Loup*, le *Lynx* et la *Fouine*. Il fallait bien qu'il y eût un poète pour racheter tant d'animalité !

Cela dit, revenons à Félix Corthay, leur aïeul à tous. Né au Châble en 1760, il fut envoyé très tôt comme berger de moutons sur les alpages de Sery et du Vacheret. Son âme enfantine semble avoir été précocement sensible à la beauté du monde. Alors que les petits bergers de son âge jouaient à la fronde ou usaient leur fond de culotte à glisser sur les rochers, lui s'essayait à dessiner sur les plaques de schiste, au moyen d'un cristal de quartz, le paysage admirable qu'il avait sous les yeux. Il n'avait en effet ni papier ni crayon. Il disposait par contre d'un couteau de poche, accessoire classique de tous les petits bergers. S'il trouvait un morceau de bois qui s'y prêtât, il s'amusait à sculpter l'un ou l'autre de ces personnages dont les légendes locales avaient farci sa petite tête. C'est ainsi qu'il fabriqua un jour un Lucifer effrayant, pourvu de cornes et de griffes acérées, affligé d'un goitre énorme et dont la seule vue jeta la panique autour de lui.

Parvenu à l'âge d'homme, il dut, comme tant d'autres Bagnards que la terre natale ne nourrissait pas, s'engager au service étranger. L'aventure pour lui fut bénéfique. Les musées de Madrid, où l'amènèrent les hasards de la guerre, lui révélèrent sa véritable vocation. Délaissant le mousqueton pour le pinceau, il s'inscrivit

à une académie de peinture où, si l'on en croit la tradition bagnarde, il ne tarda pas à se distinguer au point de se classer premier comme portraitiste et second comme paysagiste.

Sa renommée devint telle, disait-on encore à Bagnes, qu'elle finit par porter ombrage aux artistes espagnols et, comme là-bas on a le sang chaud et que la jalousie y est souvent meurtrière, il se résolut à revenir à Bagnes où il se remit à l'agriculture, ne reprenant le pinceau, selon sa propre expression, « que quand ses frênes étaient défeuillés ».

Je soupçonne un peu les Bagnards d'avoir laissé vagabonder leur imagination et d'avoir opéré sur la tête de Félix Corthay ce qu'en psychanalyse on appelle « un transfert », c'est-à-dire de l'avoir chargé de toute la grandeur et de toute la gloire qu'ils ne pouvaient rêver pour eux-mêmes. Car, tout de même, à cette époque en Espagne il y avait Goya, au génie de qui le talent de Félix Corthay n'aurait pu se mesurer sans mécompte !

Ne racontait-on pas que dans un concours où il risquait d'avoir le premier prix, ce qui aurait constitué une menace pour sa vie, Corthay avait omis intentionnellement de reproduire un bouton sur l'habit de son modèle ? On disait aussi qu'il avait une façon bien à lui de broyer ses couleurs auxquelles il mêlait une matière qu'on ne considère généralement pas comme destinée à servir l'Art ! Mais ne dit-on pas la même chose d'un peintre contemporain ? Tout est possible. Il y a bien des écrivains qui se servent de cette matière pour « colorer » leur style. Même en supposant que le détail soit vrai, nous ne chicanerons pas Félix Corthay pour si peu.

Sa manière de peindre lui est très personnelle, ce qui est la preuve d'un certain tempérament. On reconnaît facilement un tableau de Félix Corthay, même s'il ne porte pas sa signature. Ses personnages sont souvent solennels, voire hiératiques, éclairés pourtant d'un souçon de naïveté, mais d'une naïveté très particulière. Il semble que dans ses modèles l'artiste ait su capter cette noblesse paysanne que la vie de tous les jours recouvrait de grisaille.

On a de lui les stations du chemin de la Croix en l'église du Châble, un Christ au Tombeau, qui avait dû être un antépendium

et que j'ai pu admirer à la salle à manger de la cure de Bagnes. Quelques portraits d'ancêtres témoignent encore de son talent. Tous malheureusement ne sont pas venus jusqu'à nous et j'en sais qui ont servi à boucher des fenêtres d'étable ou à remplacer des placets de tabourets. Le musée de Valère possède de Félix Corthay le portrait en uniforme du grenadier Maurice Besse, une sorte de géant, qui « assommait un bœuf d'un coup de poing », disait-on à Bagnes. Ce portrait a une histoire que je résume brièvement. Lorsque s'ouvrit la succession du grenadier Besse, chacun voulut avoir ce tableau. La chose étant impossible, il fut convenu que chaque descendant le garderait un certain temps chez lui, puis le passerait à ses cohéritiers. Ainsi fut fait pendant quelques années. Puis le nombre des intéressés augmentant à chaque génération, le séjour en effigie du grenadier Besse devint de plus en plus court chez chacun de ses descendants. Peut-être ceux-ci n'avaient-ils plus le temps de s'attacher à ce portrait d'aïeul ? Toujours est-il que pendant qu'il se trouvait chez l'un d'eux, qui ne brillait pas précisément par l'intelligence — il ne savait pas lire et s'arrêtant un jour devant un pilier où était affiché cet avis : « porcelets à vendre », il secoua la tête en disant : « Encore une votation pour dimanche ! Pour ce que la politique m'intéresse ! » — le portrait en question fut cédé à un étranger qui le paya quatre francs ! Indignation des autres propriétaires. Mais le tableau fut introuvable, comme le fut un temps celui de la Joconde ! Ce n'est que bien des années plus tard qu'un Lausannois — je ne prétends pas que ce fut lui l'acheteur, — le légua par testament au musée de Valère. S'il est sorti de la descendance du grenadier Besse, il est ainsi devenu la propriété de tous les Valaisans.

Maurice
Besse

La maison qu'habitait au Châble le peintre Félix Corthay, qui portait la date de 1564 et qui fut démolie en 1964, soit quatre cents ans exactement après sa construction, avait été, paraît-il, décorée de fresques de sa main. On n'en voyait plus aucune trace au XX^e siècle, un badigeon au lait de chaux les ayant recouvertes. Pour ceux qui posséderaient le *Valais naguère*, d'André Guex, je précise qu'il s'agit de la photographie n° 64, désignée sous le nom de : « Maison Bircher ».

De son mariage avec Julienne Besse, Félix Corthay eut six enfants, dont quatre filles. L'une d'elles, Marguerite, tenta de suivre les traces de son père. J'ai vu d'elle, dans l'ancienne chapelle de Bruson, un ex-voto qui vaut plus par l'honnêteté des sentiments que par l'excellence de l'exécution. Une autre, Marie-Françoise, épousa Pierre Michellod, du Sapey. C'est la mère de cette remuante tribu dont Charles fut le benjamin en même temps que le plus sage et le plus modéré.

→ Si l'on en croit Louis Courthion qui le connut intimement et qui fut, je crois, son condisciple au collège de Bagnes, Charles Michellod avait, lui aussi, de sérieuses dispositions pour la peinture, dispositions qu'il ne put cultiver. De son temps, en effet, le service mercenaire était interdit, et on ne voit pas trop à quel autre titre il aurait pu visiter les musées de Madrid ! Il suivit cependant les classes littéraires au collège, ce qui lui permit de correspondre au *Valais romand* où il faisait paraître des chansons et des récits en patois.

Un peu à la façon de Louis Gard, mais sans se piquer de politique — il laissait ce soin à ses frères, — sans prétendre régénérer la société, il se fit néanmoins le censeur de ses concitoyens. Il est permis de croire que c'est de cette façon qu'il satisfaisait son goût contrarié pour la peinture. « Plutôt ironiste que violent », note encore Louis Courthion, il lui arrivait pourtant de laisser crier bien haut son indignation. Témoin le refrain que j'ai cité ci-devant et qui est malheureusement le seul, parmi tous ceux dont ma mémoire est encore encombrée, dont je puisse dire de façon certaine qu'il est bien de lui.

Il tâta aussi de l'art dramatique. A l'occasion du carnaval de 1879, il monta une opérette qu'il se proposait de faire jouer sur la place publique du Châble. Le sujet en était emprunté aux exploits de Farinet, le fameux faux-monnayeur, qui vivait encore — mais qui devait mourir l'année suivante dans les gorges de Saillon, — et qui avait déjà sa légende solidement ancrée dans le sol bagnard. Les complices, vrais ou supposés du héros, y étaient représentés de façon tellement transparente que, pour apaiser les susceptibilités, la police intervint et dispersa les « artistes ». Dans

cette pièce, Michellod s'était réservé le rôle principal. Il apparaissait sur la scène en chantant :

*Dieu du prodigue et de l'avare,
Je ne me nomme pas Jésus,
Mais je porte au rang de Crésus
Tout ce qui n'était que Lazare.
Enfin, pour vous parler plus net,
Je suis le bon Dieu Farinet.*

Cette opérette était en fait un pamphlet, comme toutes ses chansons étaient des satires. Son élan poétique ne le portait pas plus haut qu'à brocarder l'actualité, en sorte qu'on peut dire que, malgré la naïve inscription au cimetière de Bagnes, Charles Michellod ne fut pas vraiment un poète.

Ce titre de poète convient mieux à Alfred Besse des Larzes qui, lui, fut bien réellement un nourrisson des Muses. Né en 1848 à Lyon où son père, Maurice Besse des Larzes, auteur dramatique de plus d'ambition que de talent, était professeur, Alfred Besse des Larzes montra dès l'enfance des dispositions exceptionnelles. A douze ans, il met en vers le *De viris*. Certains biographes disent même à sept ans ! A quatorze, il chante une nature que son enfance lyonnaise ne lui donne pas souvent l'occasion de contempler :

*Je suis le rêveur de la plaine,
L'ami des fleurs et des oiseaux,
J'aime les bords de la fontaine,
J'aime la forêt où le lierre
Arrondit ses bras en arceaux.*

Cette fraîcheur d'âme, il la conserva tout au long d'une vie errante et fantaisiste. Ceux qui, comme moi, se sont exercés à la lecture dans *Le livre de lecture à l'usage des Ecoles primaires du Canton du Valais* se souviennent sans doute encore de *L'Envers du Ciel* qu'on nous faisait réciter et que je n'aimais pas parce qu'on y voyait une mère pleurant sur un berceau vide, tandis qu'un ange emportait un enfant dans ses bras. J'étais une enfant, moi aussi, mais je n'aurais jamais voulu quitter ma mère, même pour le Ciel !

Je connus plus tard d'autres pièces de Besse des Larzes. Celle-ci, par exemple que je préférais à ce cruel *Envers du Ciel* :

*Certain pinson y trouvant
Une existence facile,
Dans le jardin d'un couvent
Avait élu domicile.*

*Il y passait les saisons,
Et les sœurs dans les allées
Récitaient leurs oraisons
Sans troubler ses envolées.*

*Or à force d'écouter
Les novices réunies,
Il apprit à répéter
Deux mots de leurs litanies.*

*Deux mots apportés du ciel
Suivant le récit biblique
Par l'archange Gabriel
Pour le salut angélique.*

*Mais le pinson, du jardin
Ayant franchi la limite,
Un vautour fondit soudain
Sur notre imprudent ermite.*

*Le pauvre petit cria,
Par un reste d'habitude,
Ces mots « Ave Maria »
Sous la griffe aiguë et rude.*

*Et tel est le grand pouvoir
De ce doux nom de Marie
Qu'il a le don d'étonner
Même un vautour en furie.*

*Le vautour vers l'horizon
Reprit son vol solitaire
Et mon ami le pinson
Revint vite au monastère.*

*Ma mère m'avait un jour
Conté cette simple histoire,
Je vous l'ai dite à mon tour,
Tout bon chrétien peut y croire !*

Besse des Larzes a laissé bien d'autres poésies de cette veine où l'ingéniosité et la candeur se marient pour en faire des œuvres pleines de fraîcheur que je ne donne pas pour des chefs-d'œuvre, mais qui plaisent à tous ceux qui, enfants ou adultes, ont une âme simple, naïve et bonne.

On ne le dira jamais assez : sa prodigieuse faculté de rimer aurait pu faire de lui un tout grand poète puisqu'il y joignait cette sensibilité qui est la langue éternelle du cœur. Malheureusement, pour des raisons peut-être matérielles, son père en fit, dès l'âge le plus tendre, un objet de curiosité. Il aurait pu être un chancre inspiré. Il devint un mouton à cinq pattes ! Il se fit improvisateur et, au lieu de gravir les pentes de l'Hélicon, il s'égara tout bêtement dans les salons, les couvents, les châteaux. Il est juste de dire que le succès de curiosité qu'il rencontra se doublait d'une vive admiration, ce qui est normal car, si l'improvisation n'est qu'un jeu de l'esprit, il s'en faut qu'elle soit à la portée de tout le monde.

De cette moisson promise au vent qu'est l'improvisation, quelques quatrains sont venus jusqu'à nous par la tradition orale, car Besse des Larzes a donné aussi des séances d'improvisation dans sa commune d'origine. On lui jetait généralement deux mots dont le rapprochement semblait impossible. Dans un temps record il rédigeait mentalement quatre vers où ces mots trouvaient place presque naturellement. Voici quelques exemples :

Sur « crapaud et cathédrale » :

*Lorsque je vois Renan, armé d'une écritoire,
Vouloir mettre à néant Jésus et son histoire,
Je crois voir, non à tort, un crapaud noir et sale
Bavant avec effort contre une cathédrale.*

Sur « sabot et poésie » :

*Quand Pégase prend le galop,
Au sentier de la fantaisie
Il fait jaillir sous ses sabots
Les éclairs de la poésie.*

Sur « vertu et chassepot » :

*Lorsque Satan sorti de son noir entrepôt
De ses tentations fit siffler les mitrailles,
La vertu fut toujours le divin chassepot
Avec lequel les saints ont gagné les batailles.*

Sur « âme et soulier » :

*L'esprit divin partout fait rayonner sa flamme,
On obtient son salut aux plus humbles métiers.
Autrefois, saint Crépin, en faisant des souliers,
Fit briller saintement la splendeur de son âme.*

A côté de Besse des Larzes poète et de Besse des Larzes improvisateur, il y a, moins connu mais tout aussi intéressant, Besse des Larzes pasticheur.

A vrai dire, les deux derniers se confondent, les pastiches étant également improvisés, et improvisés sur un thème donné, aussi éloigné que possible de la poésie.

C'est ainsi que, à la Rochelle, il fut prié de pasticher Victor Hugo et Lamartine, dans de petits poèmes ayant pour titre *La Casserole*.

Voici, pour Victor Hugo :

*Les ténèbres montaient, claires, dans le ciel sombre,
Car le rayonnement est parfois fils de l'ombre.
Tout à coup, en passant près d'un chêne difforme
Dans l'ombre, j'aperçus quelque chose d'informe.*

*C'était un objet sombre, horrible, fabuleux,
Incroyable, pensif, sublime, noir, visqueux !
Et fouillant les replis de mon cerveau morose,
J'allais, me demandant quelle était cette chose.
Un homme qui criait comme quatre damnés
Me dit d'un ton pleurard : « Ça, Monsieur, c'est mon nez !
Hier, ayant trop bu de ce vin qui console,
Je me le suis grillé contre une casserole !*

Et maintenant pour le poète des *Méditations* :

*Il est des souvenirs en nos cœurs enfermés
Qui rayonnent sur nous en rayons parfumés.
Ce qui ressort pour moi des ombres du nuage
C'est une blanche tête au radieux visage,
Qui se penche sur moi souriant doucement.
J'étais enfant. J'allais appeler grand-maman !
Elle faisait toujours, l'excellente nature,
Une délicieuse et bonne confiture.
Et mes cris s'en allaient réveiller les échos,
Quand elle avait, là-bas, cueilli des abricots.
Je revois grand-maman, front ceint d'une auréole
Fondant des abricots dans une casserole.*

Si Victor Hugo est ici mieux réussi que Lamartine, c'est qu'il est plus facile à pasticher, à cause de certains procédés, pour ne pas dire certains tics littéraires, comme le goût de l'antithèse, l'accumulation de qualificatifs sombrement évocateurs, l'adjectif surgissant juste après la césure. La poésie de Lamartine, plus fluide, dénuée d'aspérités, se prête moins bien à l'imitation. Mais on raconte que, à cette occasion, Besse des Larzes ne se limita pas au pastiche, qu'il poussa jusqu'à la mimologie, prenant pour imiter Hugo des accents fougueux, sépulcraux, et traduisant Lamartine avec des trémolos dans la voix.

Tel fut le plus prestigieux des Bagnards, celui que les fées avaient comblé à sa naissance et à qui, alors qu'il n'avait encore que onze ans, le cardinal Pie avait dit : « Allez, petit enfant de la

sainte poésie, et que les anges de Dieu accompagnent tous vos pas », mais qui gaspilla ses dons pour l'amusement de ses contemporains.

Victor Hugo a dit de l'improvisation « qu'elle n'est pas autre chose que l'ouverture subite et à volonté de ce réservoir, le cerveau, mais qu'il faut que le réservoir soit plein ». Le cerveau de Besse des Larzes était plein. Il ne cessa d'y puiser dès l'âge le plus tendre, empêchant son talent de mûrir. Edmond Troillet l'a comparé à *l'Homme à la cervelle d'or*, d'Alphonse Daudet. On ne saurait mieux dire.

Passons maintenant à un autre Bagnard, parent de Besse des Larzes, et qui lui aussi se voulut poète : Maurice Charvoz. J'en ai déjà parlé, mais nous allons l'aborder ici sur le plan littéraire.

Entre ma douzième et ma quinzième année, à l'âge des engouements faciles, j'avais appris par cœur quelques-unes de ses pièces de vers, puisées dans *Les Edelweiss* (1906). Je me les récitais, ou plus exactement je me les psalmodiais, selon une méthode que je croyais très personnelle, mais qui, ainsi que je l'ai déjà relevé, se rapproche de la manière de Georges Brassens. Il est juste d'ajouter que la renommée de Brassens contient d'autres particularités qui me faisaient et qui me font encore terriblement défaut !

De Charvoz, j'aimais surtout ces quatre vers :

*Et vers les grands sommets, dans sa marche ascendante,
Sur le sentier de l'art il est monté bien haut :
Il a produit Byron, Leopardi, Le Dante,
Gœthe, Schiller, Musset, Lamartine et Hugo !*

Quel merveilleux collier que les deux derniers vers, où les noms des poètes, enfilés comme des perles, brillaient d'un éclat si pur ! A défaut de bijoux plus concrets, je m'en faisais une parure et, comme la soif de l'idéal me dévorait plus encore que la coquetterie, je m'accommodais très bien de cette substitution.

J'appréciais aussi ce quatrain qui cadrait exactement avec l'enseignement que nous recevions à l'Ecole libre où l'on ignorait le Dieu du catéchisme, mais où on nous faisait rendre une sorte de culte à ces deux déesses que sont la Raison et la Science :

*Et plus nous connaissons les lois de notre monde,
Plus nous pourrons passer à côté du malheur ;
Car plus l'homme est savant, plus sa main est féconde,
Et plus il peut, pour tous, créer quelque bonheur !*

J'ai relu récemment *Les Edelweiss* pour en parler ici. J'ai eu la double surprise de trouver dans ce Charvoz un jeune homme plus sensible, plus généreux, meilleur en un mot que celui dont j'ai gardé le souvenir, mais un poète laborieux et qui n'échappe pas toujours à la médiocrité. Tant reste vrai ce poncif qu'on ne fait pas nécessairement de la bonne littérature avec de bons sentiments !

Je vais essayer d'illustrer par un exemple ce que j'ai ressenti à cette nouvelle lecture. Son *Sursum corda* ! que j'admirais, enfant, tout en sentant vaguement que *Les vers d'un philosophe*, de Guyau, leur étaient malgré tout supérieurs, commence par ces deux vers qui, en dépit du titre, n'ont rien d'aérien :

*Pourquoi tant s'en donner sur cette pauvre terre
Où nous passons deux jours, pour, ensuite, mourir ?*

L'expression « s'en donner » courante dans le langage parlé choque dans un alexandrin. Le second hémistiche du deuxième vers, « pour, ensuite, mourir » tombe terriblement à plat. Nombreux sont les vers de ce recueil où le mètre est obtenu par l'introduction forcée d'une exclamation, assez souvent le mot « hélas ! », ou par une incidente qui ne s'impose nullement. Tout cela sent l'artifice, l'effort. Ce ne sont pas des ailes qui s'ouvrent, ce sont des bras qui s'agitent.

Pourtant, comme Charvoz a incarné un certain esprit bagnard à un moment précis de notre histoire, il n'est peut-être pas inutile que je cite encore ces strophes qui sont un condensé de sa philosophie, philosophie qu'il fit partager à Michaud et que celui-ci déversa dans nos jeunes cerveaux :

*J'entendis, très pensif, des profondeurs sévères,
Scrutant de l'infini l'universelle loi,
Etaler à mes yeux de curieux mystères,
Heckel, Büchner, Karl Vogt tuaient en moi la foi !*

*Emil Jung d'abord, Schiff, Eternod ensuite
Ouvraient devant mes yeux des horizons nouveaux :
Ils déroulaient sans fard, en leur très longue suite,
Les chaînes reliant l'homme et les animaux !*

*Toujours j'avais cru vrai le beau vers du poète :
« L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cioux ! »
Je voyais, ébahi, triomphant de la bête
Cet homme évoluer en roi majestueux.*

*Lyell avait brisé les décrets de l'Eglise !
La Genèse croulait sous les coups de Darwin !
Des fossiles nombreux faisaient mentir Moïse,
Saint-Hilaire et Lamarck ruinaient le plan divin !*

Sous le rapport de la forme, le plus beau vers de Charvoz dans ces strophes est incontestablement celui de Lamartine. Quant au fond, et bien qu'il se donnât pour docteur en philosophie, l'auteur ne sut pas évoluer. Jusqu'à la fin, il resta sur l'acquis de sa jeunesse, convaincu que le dernier mot avait été dit et que la science avait enfin résolu la grande énigme de l'univers.

Il fut sur le tard reçu à la Sorbonne docteur ès sciences grâce à une thèse sur les poissons et sur laquelle je ne puis que glisser, car j'ignore tout de cette thèse. On peut la consulter à la Bibliothèque cantonale, à Sion.

Il traduisit aussi de l'italien les œuvres de Romeo Manzoni et donna divers articles aux journaux romands, notamment au *Confédéré*. J'ai sous les yeux celui qu'il consacra le 22 novembre 1922 à Louis Courthion alors récemment décédé. Si on lui pardonne la « pétulance impétueuse » par laquelle il définit le caractère de Courthion, on peut dire que c'est honnêtement écrit, et rien de plus.

Avant d'aborder la prose et de parler de ces deux parfaites incarnations du tempérament bagnard que sont Louis Courthion et Maurice Gabbud, je voudrais transcrire ici une chanson dont j'ignore l'auteur, mais dont je dirais volontiers qu'elle a surgi spontanément du sol bagnard tant elle reflète bien l'esprit de chez nous, fait de gouaille, de bonhomie narquoise, de satire frappant juste.

Elle est en patois et se rapporte au carnaval de 1900 qui avait scindé la jeunesse du Châble en deux groupes, les nantis d'une part et les pauvres diables de l'autre. Je l'écrirai non pas à la façon savante des dialectologues, mais phonétiquement. Comme pour les traductions de Virgile, je ferai, face à l'original, figurer la traduction française, dans laquelle je ne pourrai malheureusement pas faire passer l'incomparable saveur de l'antique parler régional. Chapeau bas ! s'il vous plaît !

*O premier è retoffo
A ona tita d'Ottan,
Tsapé en pointe, l'ai d'on dzeffo
E rinqu'on gros tsarlatan.*

*Le premier est rétouffé,
Il a une tête de Valdôtain,
Chapeau en pointe l'air d'un « dzeffo »,
C'est rien qu'un gros charlatan.*

*E checon è pa che lorde
E fabriqué dè gilet
Mein charè preù bramin gorde
Cà è grâ com'on calet*

*Le second n'est pas si lourd,
Il fabrique des gilets,
Mais il sera bien gourde,
Car il est gras comme une poêle.*

*E treigième è on aristocrate
Que porte on gros paletot,
Quanque predze è vouè robatte
Chleuna pognià dè pitô*

*Le troisième est un aristocrate
Qui porte un grand paletot ;
Quand il parle sa voix roule
Sur une poignée de gruan [blèsement].*

*E quatreme ch'ingénie
D'attrapâ chà du motset
Arrè mein d'ona avanie
Mein pa preu dè gros crotsets*

*Le quatrième s'ingénie
D'attraper celle de l'épervier [surnom]
Il aura plus d'une avanie
Mais pas assez de gros crochets.*

*E darei è on malein diâblo
Chorchîè com'on capoutsin,
E o pie gordzu du Tsablo,
E dzape come trei tsin.*

*Le dernier est un malin diable,
Sorcier comme un capucin,
C'est le plus gueulard du Châble,
Il jappe comme trois chiens.*

*To cheù dè cha chorta
Chon portô poui gros leu-leu,
Dian qu'è d'intrâ p'ona porta
Van contâ i vatse u beù*

*Tous ceux de cette sorte
Sont portés pour le gros bétail,
Avant d'entrer par une porte
Ils vont compter les vaches à l'écurie.*

*I femalle chon bien fiere
Porton dè joli couetthin,
Vouo radon d'on ai dè dere,
Te, t'a pas preù dè femein.*

*Les femmes sont bien fières,
Elles portent de beaux habits,
Elles vous regardent d'un air de dire :
« Toi, tu n'as pas assez de fumier ».*

Il faudrait faire un recueil de toutes ces chansons populaires, patoises ou autres, avant qu'elles ne tombent définitivement dans l'oubli. Elles sortaient de terre à chaque événement important, comme des champignons après la pluie. Elles restent l'expression de ce qu'il est si difficile de définir et qui est pourtant si perceptible, et qu'on appelle « l'esprit bagnard », une aptitude à saisir les ridicules d'autrui comme à blaguer ses propres travers, un refus de s'en laisser conter, même par les gens en place, même par le clergé ; des rosseries pouvant aller très loin et laisser pantois les non-initiés ; le tout sur un fond de solide sagesse. J'y reviendrai, ou tout au moins j'essayerai.

Louis Courthion lui-même, qui fut journaliste, nouvelliste, essayiste, romancier, ethnologue et ethnographe, tout en restant deux cents pour cent Bagnard, n'a pas dédaigné cette muse rustique.

Outre quelques fables de La Fontaine, qu'il a traduites en patois, leur conférant ainsi un saveur supplémentaire, il a donné, dans notre antique parler, des écrits qui sont un reflet extrêmement fidèle de la mentalité bagnarde de son temps.

Jérôme du Beutzon, par exemple, cet ambitieux du village, qui voulait être conseiller, et dont il décrit la sotte vanité en termes qui sont de véritables trouvailles :

*E crèteïn que teniè o contie da montagne
Che creyè to pie fo qu'empereu Charlemagne !*

Voici la traduction amputée, malheureusement, d'une bonne partie de son charme :

*Le crétin qui tenait le compte de la montagne
Se croyait tout plus fort que l'empereur Charlemagne.*

Ces patoiseries de Louis Courthion, c'est la voix d'un aïeul qui nous parle d'un temps révolu, d'un temps où il était normal d'épouser un crétin pour son bien, où, dans les meilleurs cas, on choisissait son conjoint parce qu'il avait des terres joignant les siennes, ou l'autre moitié du mulet, ou encore, selon une expression dont on appréciera j'espère la saveur, « pour le respect du raccard », dont on était copropriétaire ; un temps où la jeunesse,

— pourtant bien raisonnable, paraissait extravagante — mais quelle est la jeunesse qui n'a pas paru extravagante aux aînés ? — parce qu'elle voulait parler « tout comme en bas par France », qu'elle buvait du café, ce poison, et mangeait de ce « mauvais pain blanc qui semble à moitié cru ».

Je ne sais ce que les Bagnards de l'avenir penseront de ces fantaisies de Louis Courthion. Il est à craindre qu'ils ne les comprennent pas. D'abord, parce que notre vieil idiome leur sera devenu inintelligible ; ensuite, parce que tout ce qui y est évoqué de la vie quotidienne sera tellement éloigné de leur propre genre de vie qu'ils ne se sentiront plus concernés. Pour l'instant, elles sont encore en honneur. On récite encore du Louis Courthion au cours de la partie récréative qui suit généralement les assemblées réputées sérieuses.

Ces patoiseries, cependant, sont loin d'être ce qu'il y a de plus important dans l'œuvre de Louis Courthion. Elles ne sont que les insignes de sa qualité de Bagnard, le ruban que les jeunes gens épinglent à leur boutonnière pour montrer « qu'ils sont du bal ». Ce Courthion-là, on l'aime comme on aime tout ce qui, dans un passé qui fut pourtant austère, avait de la saveur et que le modernisme a tué : le vin de Fully bien « cuvé », parce qu'il avait fermenté quelques jours dans la « tine » avant d'être pressé ; le fromage, avant que les cours de fromagerie aient imposé à sa fabrication cette fameuse « culture » qui en assure peut-être la réussite moyenne, mais qui, sur le plan bagnard, l'a découronné de ce goût exceptionnel qui en faisait la meilleure production du Valais, et dont les aînés se souviennent avec nostalgie ; le pain de seigle cuit au four banal ; le « batz » ainsi nommé parce que, à l'origine il coûtait un batz, c'est-à-dire l'équivalent de quinze centimes, et qui, fabriqué d'une certaine manière dont le secret semble bien s'être définitivement perdu (*rien qu'avec du froment du pays !*), embaumait, les samedis soirs, tout le quartier du village avoisinant le four ; le jambon et la viande de bœuf — la « bovine », comme on l'appelait, — lentement fumée dans les cheminées paysannes.

Les autres Courthion sont surtout connus à Bagnes comme journaliste et comme conteur. Depuis 1911 jusqu'à sa mort en 1922,

c'est le premier qui, d'abord rédacteur en chef, puis correspondant régulier au *Confédéré*, fortifiait les radicaux dans leurs principes politiques. Il combattait comme de juste le parti au pouvoir, mangeait à l'occasion du curé, mais assaisonnait ses articles de considérations piquantes, de souvenirs personnels et de références littéraires qui, à Bagnes en tout cas, plaisaient énormément. Cet humour particulier, que le Bagnard était peut-être plus apte à goûter que quiconque, donnait au lecteur l'agréable impression d'être traité en voisin, en ami, par Courthion, et d'entrer dans son intimité.

D'ailleurs, s'il dut quitter sa vallée natale à dix-sept ans à la suite de revers de fortune que son père dut subir, il fut un temps où chaque été l'y ramenait avec sa femme et ses deux enfants, Pierre et Gabrielle.

Il discutait volontiers avec ses concitoyens, émaillant sa conversation de termes empruntés au patois, comme rendant mieux les nuances de sa pensée. S'entretenant un jour dans un établissement public avec un instituteur féru de principes conservateurs et de beau langage, il lâcha, comme à son habitude, une expression patoise. « Ce n'est pas très académique, ce que vous dites-là », lui fit observer son interlocuteur. Et comme Courthion se levait et se dirigeait vers un certain endroit : « Où allez-vous ? — Je vais consulter l'Académie », répondit Courthion sans se départir de son calme.

Si son métier de journaliste le cantonnait plus ou moins dans l'actualité et si son allégeance au parti radical le poussait parfois à la polémique, il n'était pas rare que son inspiration le portât plus haut. Il s'inquiétait de l'avenir de son canton, prévoyait l'ère des barrages et celle du tourisme.

Comme conteur, il est surtout l'auteur des *Veillées des Mayens* (1896), un recueil où il a rassemblé, en y ajoutant de sa propre substance, les vieilles légendes locales encore toutes imprégnées de la grande peur du Moyen Age, où le diable était omniprésent, et où Dieu se manifestait surtout comme un « voyeur céleste » toujours prêt à punir par les flammes éternelles la plus petite offense ; où la moindre concession à la joie de vivre fermait à tout jamais le royaume des cieux, et où le voyageur surpris par la nuit près

de la Pierre-à-Voir ou sur un alpage retrouvait, participant au sabbat avec les autres damnés, la jeune fille qui de son vivant avait témoigné d'un amour immodéré de la danse. Il faut qu'un peuple ait bien souffert, que ses plaisirs aient été rares et ses calamités, nombreuses pour n'avoir pas su se créer d'autres légendes que ces histoires désespérantes. Mais aussi quelle pudeur ! Quel respect du sixième commandement ! Elle n'est certes pas sortie de l'imagination de nos modernes romanciers cette jeune morte qui se vit interdire l'accès au paradis parce que, de son vivant, elle avait donné un baiser à son fiancé, et qui, après avoir essayé de bien des façons de se manifester à lui, finit par lui apparaître, lui demandant de la conduire à l'autel pour sanctifier ce baiser.

Ces *Veillées des Mayens* étaient ainsi appelées parce que c'était dans les mayens, ces alpages inférieurs, dans la tièdeure moite d'une étable que les jeunes gens, réunis autour d'une bergère, pour une rustique cour d'amour, se racontaient ces histoires, pendant les veillées déjà longues de l'automne. Ce fut, pendant longtemps, le thème classique. Que de frissons dans le dos à l'ouïe de ces terrifiantes évocations ! Les ombres que la lampe à huile, le « crésus » comme on l'appelait, projetait sur les murs devenaient menaçantes. Inquiétante aussi la respiration des vaches couchées, portantes et repues, et dont on n'était pas sûr que ce n'était pas plutôt le soupir d'une âme en peine ! On était presque soulagé lorsque, dans le ciel, la « Poussinière » — c'est le nom qu'on donnait aux Pléiades — indiquait qu'il était près de onze heures et que chacun devait rentrer chez soi. Soulagé et inquiet tout de même ! Car c'est la nuit que les fantômes apparaissent ! c'est la nuit que les « diablats » font rouler des pierres sur les pentes de la Perraire ! c'est la nuit que les damnés se rendent au sabbat près de la Pierre-à-Voir !

Ce sont ces émotions terrifiantes, ce frôlement du mystère, ces manifestations de l'au-delà que dans son bouquin Courthion restituait à ses lecteurs. Ils s'y retrouvaient. Ils retrouvaient leur race hantée sans cesse par l'idée de la Mort, de cette Mort inévitable dont ils ne se disaient pas qu'elle mettrait enfin un terme à leurs misères, mais dont ils craignaient qu'elle ne les précipitât dans l'enfer. Ils la voyaient comme dans un miroir, ou plutôt comme

dans ce portrait de Böcklin où, sous l'aspect d'un squelette, elle ricane derrière le modèle, qui est le peintre lui-même dont elle semble déjà prendre possession en le saisissant à l'épaule, montrant par là qu'il ne lui échappera pas.

Louis Courthion a aussi écrit un roman, *Le Jeune Suisse* (1911), dont l'action se situe à Bagnes, autour de 1844. Brodant sur un fond d'idylle véritable, il nous conte l'histoire d'un amour traversé par les événements politiques. J'avoue avoir trouvé cette lecture un peu indigeste. Tel qui est doué pour le journalisme, le conte ou la nouvelle brève, ne fait pas nécessairement un bon romancier. Dès que l'action piétine, dès que l'ennui s'insinue dans la lecture, on peut dire sans grandes chances de se tromper que l'auteur n'est pas très doué pour ce genre littéraire.

Ce que, par contre, je considère comme le sommet de l'œuvre de Courthion, c'est son *Peuple du Valais* (1903). On connaît la théorie de Taine expliquant une production littéraire par « la race, le moment, le milieu ». Courthion, qui sait son Valais par cœur, explique les habitants par « le sol, les origines, la tradition ». Il donne, à l'appui de sa thèse, des exemples concrets qui adoucissent, si je puis dire, l'aspect technique de cette étude et en rendent la lecture agréable.

Voici comment, au moment de sa parution, le *Journal de Genève* saluait cet ouvrage :

« Ce livre, précieux à plus d'un titre, constitue une enquête sérieuse et sévère sur l'un des cantons les plus originaux de la mère patrie. C'est avec des études de cette loyauté que nous risquons de mieux apprendre qui nous sommes. »

Je ne sais s'il sera jamais donné à l'homme de savoir ce qu'il est, ou si le vieux conseil de Socrate est de ceux dont l'application s'avère définitivement impossible. Je croirais assez, quant à moi, que nous portons en nous, dans les brumes du subconscient, un hôte secret, un double dont nous ne savons pas grand-chose et dont les réactions, dans les moments d'intense émotion, nous étonnent nous-mêmes.

Cela dit, il est intéressant de suivre Courthion et d'assister à l'évolution de cette race valaisanne, à la fois une et diverse, tiraillée par des tendances contraires, tenant d'une part à la vie

communautaire par la similitude des intérêts et le besoin d'entraide et d'autre part à l'individualisme par l'initiative personnelle également indispensable à la survie.

On est surpris d'apprendre à quel point l'influence du « lieu » a été déterminante pour la formation de ce peuple longtemps considéré comme une curiosité ethnique, comme une survivance des anciens âges. Cet extraordinaire raccourci du monde qu'est le Valais avec sa plaine déjà méridionale, ses îlots de fertilité alternant avec des pierriers et des ravins improductifs, ses vignes, ses champs, ses prairies, ses mayens, ses alpages, ses glaciers, et sa formidable ceinture de granit et de gneiss, devait donner naissance à une race dont les individus sont eux-mêmes des raccourcis, des résumés d'humanité. Tour à tour ou tout à la fois pasteur, laboureur, vigneron, meunier, boulanger, cordonnier, tisserand, tailleur, le Valaisan a dû aborder tous les aspects essentiels de l'activité humaine, tous ceux du moins qui sont indispensables à la vie du corps.

On comprend que les envahisseurs n'aient jamais complètement réussi à imposer leurs mœurs aux populations primitives et que, au contraire, contraints de se glisser dans le même moule, ils aient fini par leur ressembler.

Pour Louis Courthion, c'est donc moins l'origine ethnique que la configuration du sol qui crée les ressemblances ou les dissemblances entre les diverses régions du Valais. Voici deux exemples : Le val d'Illicz, francophone, pratique le même genre d'agriculture que la vallée de Conches, de race germanique ; mêmes pentes douces, mêmes prairies fertiles, mêmes races de vaches ; ces deux vallées axées uniquement sur l'art pastoral (le livre a été écrit en 1903), jouissant d'un certain bien-être, comptent peu d'émigrants.

De leur côté, les vallées d'Entremont, d'Anniviers et de Viège, quoique ne parlant pas toutes la même langue, se ressemblent en ce sens qu'elles combinent l'art pastoral avec les labours et la culture de la vigne. L'élevage de la race d'Hérens y est fort encouragé et les habitants pratiquent une sorte de nomadisme qu'il serait plus juste, tout au moins pour l'Entremont, d'appeler de l'essaimage.

Cette théorie de la formation par l'habitat a été critiquée par certains auteurs. Telle qu'elle est présentée par Louis Courthion, elle semble, au contraire, très défendable.

Ni romantisme, ni lyrisme dans ce livre, mais une lucidité presque froide et qui ferait douter des sentiments que l'auteur porte à son canton si tant d'autres de ses œuvres ne témoignaient de son profond patriotisme. Un peu obnubilé, il faut le reconnaître, par le rôle joué par le clergé et la basoche, il fonde peu sur l'avenir du Valais. Selon lui, les Valaisans de l'avenir — de cet avenir qui est devenu notre présent, — routiniers, sans initiative, pourront tout au plus faire une vaillante armée de manœuvres au service des entreprises étrangères. On sait qu'il s'est trompé et que le développement de notre canton ne doit pas grand-chose aux étrangers — puisqu'un certain chauvinisme veut qu'on appelle « étranger » tout ce qui n'est pas valaisan — et que l'assainissement de la plaine du Rhône est l'œuvre des communes, dirigées par des hommes politiques d'envergure. Certains barrages, s'ils ont été financés par des sociétés non valaisannes, ont été conçus par des ingénieurs de chez nous. Celui de Mauvoisin est dû à l'initiative et aux compétences exceptionnelles d'un Bagnard, l'ingénieur Albert Maret, qui parti absolument seul dans cette grande aventure, eut à soutenir des combats d'autant plus dangereux qu'ils étaient plus sournois, contre ceux qui s'opposaient à sa réalisation d'abord, contre ceux ensuite qui, parce qu'ils finançaient l'œuvre, prétendaient en être les créateurs. Albert Maret ! Un nom que les Bagnards ne devront pas oublier puisque c'est à ses efforts, à sa rare obstination, qu'ils doivent le développement de leur commune. On a coutume de considérer Mauvoisin et Verbier comme les deux mamelles qui ont enfin fait couler un peu d'aisance sur cette terre aride. En réalité, Mauvoisin, en permettant à nos édiles de procéder à des travaux d'infrastructure, en rendant obligatoire en quelque sorte la création de la ligne de chemin de fer Sembrancher-Le Châble, a puissamment aidé à l'essor de Verbier et lui a permis de se placer au premier rang des stations touristiques de la Suisse, voire de l'Europe. Le tourisme valaisan est donc lui aussi, qu'il s'agisse de Verbier ou d'autres stations, une œuvre essentiellement indigène.

En relatant, en trois volumes parus en 1971, la chronique du Valais de 1913 à 1953, André Guex a ajouté, à l'ouvrage de Louis Courthion, un nouveau et important chapitre. Il a montré le développement extraordinairement rapide du Valais, tellement rapide que ceux qui avaient négligé d'attacher leurs ceintures en ont été terriblement secoués et n'en sont pas encore revenus.

Louis Courthion m'amène tout naturellement à parler de Maurice Gabbud qui fut son successeur à la rédaction du *Confédéré*. Celui-là, je l'ai bien connu, puisqu'il n'est mort qu'en 1932 et que, depuis qu'il était établi à Martigny, soit depuis 1920, il rendait souvent visite à mon père. Il portait à cette époque complet-veston foncé, chemise blanche et cravate, mais le paysan transparaissait à travers le journaliste. Ses yeux où se lisaient à la fois la naïveté et la malice, marqués d'un léger strabisme convergent, étaient profondément enfoncés entre des arcades sourcilières et des pommettes également proéminentes. La bouche, sous une moustache en brosse, était rectiligne. Le front, dégarni, était, à la racine du nez traversé de trois rides profondes trahissant la concentration et une sorte d'entêtement. La candeur s'inscrivait, par contre, dans le bas du visage, par une fossette au menton, dont la ligne manquait de rigueur. Son langage resté profondément marqué par l'accent de Lourtier — il disait « mutuelle, perpétuelle » —, était hâché, un peu bredouillant. Il lui arrivait d'avaler certaines voyelles tandis que les consonnes semblaient se heurter et vouloir sortir toutes à la fois. Mais quel excellent homme ! Matois comme tout paysan, ironique comme tout Bagnard, il ne permettait cependant jamais à sa malice d'aller jusqu'à la méchanceté. Il nous racontait son enfance, son goût de l'étude déjà très vif dès son entrée à l'école primaire, goût dans lequel ses parents voyaient une tendance perverse qu'ils s'efforçaient de combattre par tous les moyens. Manquant de papier, il écrivait sur les marges de son livre de messe, ramassait dans les chemins des bouts de papier blanc, les lavait, les faisait sécher et y inscrivait ses tout premiers essais. Le dimanche, il redressait les quilles et avec les quelques sous qu'il récoltait il achetait des almanachs et, quand il pouvait, des livres d'occasion. Il les cachait soigneusement au grenier, où il les lisait en cachette. Un soir d'hiver, où le froid

était particulièrement vif, il se mit, sans y prendre garde, tant il était à sa lecture, à battre la semelle, ce qui éveilla immédiatement l'attention de ses parents. Il fut sévèrement tancé et tous ses humbles trésors furent impitoyablement jetés au feu.

Beaucoup plus tard, alors qu'il avait terminé ses classes, il entendit un jour sa mère s'essayer à épeler le titre d'un journal. Elle le faisait si gauchement que Gabbud ne put s'empêcher de rire. — « Tu peux rire ! dit sa mère, offensée, après tous les sacrifices que nous avons faits pour toi ! — Quels sacrifices avez-vous tant faits ? — Nous avons acheté pour presque vingt francs de livres ! — Vingt francs ? Mais l'élevage d'un veau coûte plus cher que ça ! »

Il était berger d'alpage la première fois qu'une revue imprima un de ses textes. On lui en fit parvenir un exemplaire. « Ce jour-là, nous disait-il, les génissons purent aller où ils voulaient. Je planais bien au-dessus d'eux ! »

Cet homme qui avait acquis par ses seuls mérites une culture remarquable, mais qui n'avait d'autre éducation que celle du cœur et dont on se racontait les bévues, allait ainsi être jeté dans le moins indulgent des mondes, celui des journalistes. Il s'y blessa plus d'une fois, mais finit par imposer silence à la médisance et par gagner le respect et la sympathie de ses confrères qui le choisirent comme président de leur association. Il avait d'ailleurs une façon de se blaguer lui-même qui désamorçait toutes les railleries.

C'est ainsi qu'un jour, assistant à Genève à un congrès de journalistes, chaussé de gros souliers ferrés de paysan, il glissa sur le parquet ciré et s'étala de tout son long, faisant au milieu de ses confrères une entrée sensationnelle. Les rires étouffés que provoqua cette révérence un peu plus profonde qu'il ne convenait se transformèrent, se donnèrent libre cours lorsque, s'étant relevé, Gabbud dit simplement : « Maintenant, je pense que je n'ai pas à me présenter. Vous savez qui je suis. » On ne se moqua plus de la gaucherie de Gabbud. On admira son esprit d'à-propos, et cet humour, plus rare qu'on ne pense, qui consiste à se railler soi-même et qui, je le répète, est un des traits du caractère bagnard. Cette sorte d'humour, qui défend de l'amour-propre exagéré et de « l'horrible contentement de soi » dont parle Mauriac, Gabbud

le possédait à un haut degré. Les distinctions dont il fut l'objet n'entamèrent jamais sa modestie native. Il allait dans le monde, un peu ahuri parfois par toutes ces choses secondaires dont nous avons le tort de faire des choses essentielles, mais toujours franc et bon, toujours prêt à répondre à la sympathie par la sympathie et à la méchanceté par l'indulgence.

Il est mort à quarante-huit ans seulement, après une carrière de journaliste et de publiciste déjà bien remplie. Il avait collaboré aux *Annales valaisannes*, au *Glossaire des Patois de la Suisse romande*, à bien d'autres publications encore. Il avait donné aussi quelques conférences sur les traditions valaisannes et sur d'autres sujets analogues, conférences dont les textes ont été fort heureusement recueillis et qui sont d'ailleurs plus agréables à lire qu'à entendre, en raison de ce que j'ai dit plus haut de sa façon de parler.

Ce tour d'horizon ne serait pas complet si je ne faisais mention aussi de deux écrivains dont le talent s'est épanoui et a porté ses fruits hors de chez nous, mais dont les racines sont restées profondément bagnardes. Ce sont, par ordre chronologique, Alphonse Mex, à Aigle, et Pierre Courthion, à Paris.

Né à Yvorne en 1888, Alphonse Mex est le fils d'un de ces Bagnards, si nombreux au XIX^e siècle, qui, las de se colleter avec une nature impitoyable, ont un jour tourné le dos au pays et sont partis en quête d'une terre moins ingrate. Cette terre promise, c'était tantôt le canton de Vaud, tantôt la province française, tantôt les deux Amériques. Pour le père d'Alphonse Mex, ce fut le vignoble vaudois. L'exil y était moins amer, car Yvorne est aux portes du Valais. On y travaille la vigne et, comme dans tout vrai Bagnard, il y a un vigneron fervent, il y retrouvait, dans le rythme que le travail impose aux jours, un peu de cette ambiance particulière et légèrement survoltée qui fait de Fully une colonie où les Entremontants vont encore chaque année, durant quelques semaines, retremper leur courage. Il espérait que son fils continuerait la tradition. Mais le jeune Alphonse se sentait plus de dispositions pour manier la plume que pour empoigner la bêche. Dès qu'il le put, il obliqua vers les professions semi-libérales. Il fut successivement greffier de la justice de paix d'Aigle, secrétaire municipal et officier d'état civil à Leysin, et enfin inspecteur

de la Winterthur-Accidents. Mais ces diverses tâches, pour honorables qu'elles fussent, ne répondaient pas entièrement à ses aspirations. La littérature l'avait toujours tenté, et il lui conserva, dès son plus jeune âge, un coin dans son cœur et une place dans sa tête. A cette exception près qu'il lui arriva un jour d'adresser à un correspondant, en guise de salutations « l'assurance de sa responsabilité civile », il ne laissa jamais ses occupations professionnelles empiéter sur son jardin secret. Et ce jardin, il le cultiva avec amour. Il sut attirer sur lui l'attention de René-Louis Piachaud qui salua ses débuts en ces termes : « Louons Alphonse Mex, romancier joyeux, de nous donner pour ses débuts, le plaisir que l'on trouve en compagnie d'un homme de talent qui a la bonne grâce de se présenter avec modestie. » S'il fut joyeux dans ses premières œuvres, Alphonse Mex ne put pas toujours le rester, car aucune vie n'est constamment heureuse et la sienne a été marquée de deuils cruels. On trouve dans son dernier recueil de poèmes, *La Voix du Silence* (1960), des vers touchants, poignants même, consacrés « aux yeux bleus, aux yeux noirs depuis longtemps fermés ». Mais Alphonse Mex est profondément humain. Il sait que le temps émousse les chagrins les plus vifs sans pour cela apporter l'oubli, et que la vie exige qu'on reconstruise souvent sur des ruines. Et parce que, contrairement à tant d'écrivains romands contemporains, il ne se targue pas d'originalité à tout prix, parce qu'il consent à être homme, simplement homme, il est compris et goûté de tous ceux dont les sentiments vont dans le même sens que les siens, c'est-à-dire du plus grand nombre.

Son œuvre est considérable. Elle va de l'essai au théâtre en passant par la nouvelle, par le roman et par la poésie. Quel est l'apport du sang bagnard dans tout cela ? Je serais tentée de le trouver dans ses pièces satiriques et notamment dans *La Grande Mascarade* qui fut jouée à Bruxelles en 1970 et à Aigle en 1971. Voici ce qu'en disait en juin 1971, l'Agence télégraphique suisse : « C'est un spectacle total, réunissant toute la population, qui a été ainsi organisé à l'occasion de la création d'une œuvre théâtrale du poète Alphonse Mex, bourgeois d'honneur d'Aigle. *La Grande Mascarade*, une pièce peu respectueuse des autorités en place et un brin subversive, dont l'action a été prudemment située par l'auteur

dans un pays imaginaire, la Mammonie, précisément. Le spectacle est dans la rue autant que sur la scène. »

Si actuellement la Mammonie est un peu partout, le manque de respect pour les autorités constituées pourrait bien être chez Alphonse Mex auteur ce qui trahit le plus ses origines bagnardes. On m'objectera que cette tendance est générale et qu'il n'y a pas de meilleures têtes de Turc que les autorités constituées. J'y consens, mais à Bagnes, pour les raisons que j'ai déjà évoquées, elle a presque toujours été portée à sa plus haute expression. Nos hommes politiques en savent quelque chose !

Son attachement à son canton d'origine, Alphonse Mex n'a cessé de le manifester tout au long de sa vie. Membre de la Société d'histoire du Valais romand, membre de la Société des Ecrivains valaisans, il a correspondu au *Rhône*, à la *Feuille d'Avis*, à la revue *Treize Etoiles*. Si elle est assez peu connue à Bagnes, son œuvre littéraire lui a valu des témoignages flatteurs, des lettres signées cardinal Tisserant et André Malraux.

Alphonse Mex : un Bagnard dans l'âme duquel une flamme s'est allumée très tôt et qui a su préserver cette flamme à travers les vicissitudes d'une vie que les épreuves n'ont pas épargnées. Tant de gens cèdent sous les coups du sort, se renoncent, qu'il faut féliciter notre compatriote d'avoir su conserver intact son goût pour les choses de l'esprit.

Et maintenant parlons de Pierre Courthion, ce Bagnard né à Genève, dont les attaches avec son pays d'origine, ataviques sans doute, mais renforcées encore par de fréquents séjours sur les bords de la Dranse au temps béni des vacances enfantines, sont restées, malgré une vie passée presque entièrement à l'étranger, extrêmement solides. « Bagnes ? nous écrivait-il récemment, j'y pense souvent. C'est la moitié de mon cœur, pour ne pas dire mon cœur tout entier. Et comme j'écris mes mémoires d'un temps déjà évanoui, c'est à ces féeries enfantines que je me rapporte souvent. »

Le nom qu'il porte est déjà un label de qualité. Etre à la fois le fils de l'écrivain Louis Courthion et le neveu de l'abbé Joseph Courthion, c'est réunir sur sa tête les sympathies les plus diverses. Quand bien même il n'aurait jamais rien écrit, ces « excellentes références », comme on dit dans les petites annonces, le préserve-

raient déjà de l'anonymat et de l'obscurité tout au moins en Valais. Mais il est aussi juste de dire que, grâce à son talent, à ses mérites personnels, Pierre Courthion aurait donné du lustre au nom le plus ignoré. Et cela non seulement sur le plan bagnard ou valaisan mais encore sur le plan français et même international. La chose est d'autant plus manifeste qu'il a tracé son sillon dans un champ qui n'est pas facilement ouvert au grand public, celui de la critique d'art.

« Ce que l'on a nommé *critique d'Art*, écrit quelque part André Gide, est, de tous les genres d'écrits, le plus risqué et restent rares les gens de lettres qui peuvent y réussir, s'aventurant sur un terrain qui n'est proprement pas le leur. » Pierre Courthion y réussit pleinement. Il est vrai qu'il a commencé par être peintre lui-même, et que la formation qu'il a reçue à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris et à l'Ecole du Louvre a fait de lui un spécialiste. Il est vrai aussi que sa vie se passe au milieu des chefs-d'œuvre, ce qui est déjà, in abstracto, une chance exceptionnelle.

A peine âgé de vingt-cinq ans, il donne un *Panorama de la Peinture contemporaine*. Il n'a cessé, depuis, de publier à intervalles assez rapprochés, de savantes études sur les plus grands noms de la peinture française, depuis Nicolas Poussin et Claude Lorrain jusqu'à Utrillo et Georges Rouault, en passant par Géricault, Delacroix, Courbet, Manet, le douanier Rousseau, Seurat, Matisse, et j'en oublie certainement.

J'ai sous les yeux l'ouvrage magnifiquement illustré qu'il consacre à Rouault, en étroite collaboration avec les filles de l'artiste, Isabelle Rouault et Geneviève Nouaille. Ce n'est pas facile d'écrire sur Rouault. Toute une littérature a déjà été consacrée à cet expressionniste délirant, à ce mystique pour qui les filles, les clowns, les juges — eh oui ! les juges aussi ! — sont autant d'outrages à la Sainte Face ; qui, oscillant entre Goya et Daumier, ne s'en rattache pas moins à la tradition médiévale et qui trouve le moyen de traduire le plus sombre, le plus douloureux des messages avec des taches de couleurs éclatantes, cernées, il est vrai, de traits d'un noir profond.

Pierre Courthion se joue des difficultés. C'est qu'il a eu le privilège de connaître le maître, de recevoir ses confidences et de

le suivre jusqu'au bout de sa carrière. Plus essentiellement artiste, il l'a mieux compris que Léon Bloy qui fut lui aussi un ami du peintre, mais qui écrivait en 1909 à l'occasion d'une exposition :

« C'est d'une hideur infernale, et Rouault, hélas ! y tient la première place. En vain j'essaie de comprendre comment il se peut qu'un artiste qui est exactement le contraire d'un ignorant et d'un abject, le seul qui fasse encore penser à Rembrandt, se soit voué à cette caricature abominable, où se dégrade mortellement en sa personne la plus virile peinture de son temps. »

Curieuse appréciation, venant d'un écrivain qui n'a pas, lui non plus, craint l'outrance et qui ne reconnaît pas sa propre influence dans cette peinture de grotesques où transparaît pourtant la ressemblance divine. Ce qui fait dire à Pierre Courthion : « En art, Bloy préférerait la mauvaise peinture à la bonne. Il était plus dépendant qu'indépendant. »

Mais laissons-là Rouault ! Aussi bien suis-je trop profane pour m'aventurer sur un terrain qu'André Gide lui-même voyait semé d'embûches. J'ajouterai seulement, pour la petite histoire, que les mains de Rouault, ces mains désormais célèbres, qui ont peint avec la même passion les prostituées, les clowns, le visage extraordinairement serein de Véronique, la Sainte Face, et tant d'autres chefs-d'œuvre qui ont fait de lui le plus grand peintre religieux de son temps, il faillit bien les perdre en Valais. Passant en 1929 les fêtes de fin d'année à Montana, il se déguisa en Père Noël pour amuser des enfants.

Le feu prit-il à sa fausse barbe ? Peut-être ! Toujours est-il que ses vêtements s'enflammèrent et que ses mains furent assez grièvement brûlées.

Pierre Courthion ne tient pas tout entier dans ses critiques d'art. Il serait néanmoins fastidieux d'énumérer ici les comités, les jurys, les commissions dont il a fait partie en qualité de membre ou de président, ainsi que les diverses fonctions qu'il a assumées. Revenu en Suisse avant la dernière guerre, il fut quelques années directeur du musée de Valère, à Sion.

Il préside actuellement le Syndicat de la presse artistique française et siège au conseil d'administration international des critiques d'art.

Ses connaissances linguistiques ont en outre fait de lui un conférencier international et lui ont permis de donner des cours dans divers établissements culturels de l'ancien et du nouveau monde. Il s'est également distingué comme réalisateur de films consacrés à Ingres et à Rouault.

Notons encore que, émule et, je crois, ami d'Eluard, il a sacrifié à la muse surréaliste par quelques essais poétiques.

A le voir nager avec tant d'aisance dans des eaux qui lui sont complètement étrangères, Bagnes éprouve un peu de l'étonnement de la poule qui a couvé un œuf de cane. Si elle l'admire sans pouvoir le suivre, elle conserve surtout le souvenir du garçonnet que les vacances ramenaient chaque année au pays et qui partageait avec ardeur les jeux des enfants du Châble.

Sans doute retrouverons-nous un écho de ces vacances bagnardes dans ces mémoires que Pierre Courthion nous annonce. Nous y retrouverons en tout cas un témoignage de la nature et de la force des liens qui le rattachent à sa commune d'origine. Et, par la même occasion, nous apparaîtront-elles plus clairement, les raisons qui l'ont fait s'engager dans une voie où nul Bagnard ne s'était aventuré avant lui.

Nous pourrions déjà avoir un avant-goût de ces mémoires si une *Suite montagnarde*, écrite en 1925, publiée à Anvers en 1932, enrichie de dessins originaux de Raoul Dufy, avait été tirée à plus de deux cent dix exemplaires et ne représentait pas un objet de luxe mis à la disposition de quelques rares privilégiés.

Pierre Courthion qui la juge avec ses yeux et son cœur d'aujourd'hui n'y voit qu'une bluette, un « fond d'assiette un peu culcul » (qu'on m'excuse, l'expression est de lui !). Or, je viens de la lire, cette *Suite montagnarde*, et à cette réserve près que l'auteur semble confondre procession de la Fête-Dieu, concours de bétail et désalpe, ce qui est tout à fait excusable de la part d'un petit citadin, je trouve ces pages charmantes, d'une fraîcheur d'âme que nos jeunes écrivains d'aujourd'hui s'estimeraient dés-honorés de laisser seulement entrevoir.

L'auteur nous transporte dans le « vert paradis des amours enfantines ». L'action, si on peut lui donner ce nom, car il s'agit surtout d'une succession d'impressions, se situe au Châble et dans

les mayens de Verbier. Un Pierre Courthion en culottes courtes et que l'été a ramené dans sa commune est séduit par la grâce citadine, la pâleur distinguée, les yeux changeants, les longs cils, les belles robes et les jolis souliers d'une petite Madeleine venue de Paris passer les vacances dans la famille de son père. Je me souviens de cette Madeleine, de son élégance parisienne, de son assurance, de son parler rapide. Était-elle jolie ? C'est difficile à dire. Pour nous autres, petites villageoises, une jolie fille, c'était avant tout une jolie robe, de fines chaussures et une coiffure à la mode des villes. Nous ne nous attachions guère aux traits du visage. Pour que nous nous apercevions qu'une de nos camarades était jolie, il fallait qu'elle eût un charme absolument exceptionnel, propre à rendre élégante la plus modeste des tenues. Il y en avait, mais elles étaient rares. Celles qui n'avaient qu'une parcelle de beauté n'avaient guère l'occasion de la développer. C'est pourquoi les petites citadines qui semblaient sorties de la *Semaine de Suzette* restaient pour nous l'idéal de beauté vers lequel nous tendions désespérément.

Pour en revenir à Madeleine, plus j'y réfléchis et plus je suis persuadée qu'elle devait être jolie et même très jolie. Sinon elle n'aurait pas séduit l'artiste en herbe qu'était déjà Pierre Courthion. Car ces pages — dont je regretterai toujours qu'elles n'aient pas eu une plus grande diffusion — nous montrent combien était précoce sa vocation d'artiste. A l'âge où les petits campagnards n'ont pas encore pris conscience de la beauté de leur pays, il goûtait déjà intensément les spectacles que lui offraient une nature remarquablement diverse, une terre s'étirant des bords limoneux de la Dranse jusqu'aux neiges des plus hautes cimes des Alpes, neiges que le soleil d'été, impuissant à faire fondre, se contentait de faire scintiller, mais de quel éclat ! ce rapiècement du sol que sont les jardins et les champs, et toute cette gamme de verts que sont les prairies, les mayens, les alpages, les masses sombres des forêts ! Et sur tout cela, les jeux de la lumière, la couleur changeante des jours ! Et le rire du ruisseau, le bondissement du torrent !

Il saura leur rester fidèle. Et quand plus tard il reviendra à Bagnes, il reprendra possession du paysage, ou plus exactement,

il se laissera envahir par lui, pénétrer au point qu'il lui semblera que sa personnalité se dissout dans de poétiques retrouvailles. Mais on n'abdique pas longtemps sa personnalité quand on est Pierre Courthion. Les souvenirs ressurgissent du passé. On sent qu'il aimerait s'y rouler comme dans une herbe fleurie et humide encore de rosée matinale. Si je puis noter tout cela, c'est que j'ai de lui un texte inédit où sont consignées ses impressions. Un critique littéraire ne manquerait pas de rattacher ces notes au surréalisme. Je préfère, quant à moi, y voir une sorte d'élan panthéiste, un désir de s'identifier à sa vallée retrouvée, de se fondre en elle dans un véritable acte d'amour.

« Je suis de cette terre aux vagues pétrifiées, écrit-il, c'est de là que je viens, c'est à cela que je retourne, à ce petit village entouré de montagnes. »

Il faudrait tout citer, mais cela nous entraînerait trop loin. Je n'aurais pourtant pas tout à fait manqué mon but si j'ai réussi à présenter Pierre Courthion, non seulement comme un ambassadeur de l'Art, chargé de faire connaître sur tous les points du globe les plus grands noms de la peinture, mais aussi, mais surtout comme un Bagnard profondément attaché à son pays et qui n'a cessé, tout au long de sa vie, de lui dédier ses intimes tendresses.

Et puisque j'ai pris ce risque énorme de parler d'auteurs encore en vie, dont la carrière commencée dans la première moitié du siècle, n'est pas encore terminée, je dois consacrer quelques lignes au chanoine Marcel Michellod, actuellement curé de Finhaut, en qui semblent s'être donné rendez-vous les traits essentiels du Bagnard, même les plus contradictoires et qui s'en accommode le mieux du monde. Bouillonnant de vie à près de soixante ans, débordant d'enthousiasme — il a coutume de dire qu'il espère que l'enthousiasme ne le quittera qu'une demi-heure après le départ de l'âme, — il aime tout du Valais traditionnel, les vieux usages, les vieux costumes, les vieux tableaux, les vieux meubles, les vieux outils. Je l'ai vu se pâmer devant une « chargosse » portant des traces de fumier. Je l'ai entendu tonner contre la mode féminine que, en bon prêtre, plus familiarisé avec les Saintes Ecritures qu'avec les journaux de mode, il croit invariablement

importée de Paris. Il y a dans cette opinion une bonne dose de candeur. Toutes les modes actuelles ne viennent pas de Paris. Et Paris n'est plus, depuis longtemps, « la reine de nos Tyr et de nos Babylone ». Quant aux costumes régionaux, au risque d'encourir l'excommunication du chanoine Michellod, je déclare tout net que je ne les regrette pas. Certes, je conserve, comme tout le monde, quelques fichus à franges, quelques tabliers de soie, quelques chapeaux à falbalas, un ou deux corsages, et même un « chapeau plat » que mes petits-fils Pierre-Antoine et François-Xavier appellent avec mépris « ton vilain chapeau de cow-boy ». Je les aime. Je les vénère. Mais je ne vois pas nos jeunes filles, nos femmes d'aujourd'hui, s'engoncer, transpirer dans ces épais vêtements de drap, les mêmes exactement pour toutes, qu'elles soient blondes ou brunes, petites ou grandes, fortes ou minces, vives ou nonchalantes, et même jeunes ou vieilles. Je reconnais qu'ils imposent une certaine tenue, une certaine retenue même et qu'on ne peut en tout cas pas les accuser d'éveiller la concupiscence ! Inclignons-nous devant ces vestiges du passé. Observons, s'il le faut, une minute de silence, mais passons ! La mode actuelle avec ses mille possibilités, avec son éclectisme, est tellement plus favorable à l'épanouissement de la femme ! Par le jeu des coloris, par une coupe adéquate, elle permet de libérer, de mettre en valeur cette parcelle de beauté que chacune d'elles a reçue en partage — c'est du moins ce que prétendent les magazines —, comme elle permet de réparer au besoin et en trichant certaines disgrâces naturelles.

Bien sûr, on n'empêchera jamais le manque de goût de se manifester, pas plus dans l'habillement féminin que dans tous les autres domaines, mais la mode étant par définition changeante et passagère, on peut toujours espérer que certaines erreurs ne dureront pas beaucoup plus qu'une saison !

Cela dit, et pour mieux comprendre le chanoine Marcel Michellod, souvenons-nous qu'il est prêtre, et prêtre pour l'éternité : *Tu es sacerdos in aeternum*. Tel, il sait depuis le paradis terrestre, si j'ose dire, que la séduction que la femme exerce sur l'homme est directement ou indirectement l'œuvre du démon, et que si Eve avait porté le modeste costume valaisan au lieu d'être revêtue de sa seule chevelure, elle n'aurait pas tenté Adam. Le

sort de l'humanité tout entière en aurait été meilleur. Et c'est d'un excellent ministre de Dieu d'avoir senti cela !

Le séminaire, dont on dit qu'il a pour effet de développer le self-control au détriment de la spontanéité, ne semble pas avoir exercé une très grande influence sur le caractère du chanoine Michellod. Prêtre, nous avons vu qu'il l'est, et prêtre assez pénétré de sa vocation pour défendre la tradition contre certaines innovations qui ne sont pas de son goût parce qu'elles constituent un danger pour l'Eglise ; pour se lancer au besoin dans la bagarre et traiter publiquement de garces les trois cent quarante-trois signataires du manifeste en faveur de l'avortement. Prêtre donc ! Mais pas « curé » pour deux sous ! Pas de tête penchée sur l'épaule, pas d'yeux pudiquement baissés, pas de mains continuellement jointes comme on en voit à certains saints de vitrail ; pas d'onction ou plutôt d'onctuosité dans le langage ; pas de ces syllabes qu'on dirait nageant dans de la crème fouettée. Mais au contraire un parler qui sonne libre et clair, le son de la trompe de l'ancien berger de moutons devenu pasteur d'hommes ; un regard franc, direct, j'allais ajouter à base d'ingénuité, quand je me suis avisée à temps que c'est une ingénuité de Bagnard, c'est-à-dire une ingénuité à fond de malice !

Tout au long de sa vie, le chanoine Michellod a servi deux maîtres, le Dieu qui règne au ciel et l'Art qui s'efforce de régner sur la terre. Il a fait de la peinture. Il a dessiné les drapeaux de diverses sociétés locales. On lui doit les vitraux qui décorent la maison de commune au Châble et qui, par leurs coloris, mettent un peu de miel sur le pain noir de l'Exécutif.

Mais c'est à la littérature qu'il s'est le plus spécialement consacré. Son premier roman, *La Brésilienne* (1966), ressuscite une étrange créature qui, si elle passa la plus grande partie de sa vie à Lourtier, fit toujours, dans notre commune, figure de « corps étranger ». Je me rappelle encore son langage rude, son air sauvage, son profil aigu, sa coiffure drôlement ramenée sur son front et terminée par un chignon aussi pointu que son nez. J'en avais un peu peur, lorsque, me rendant à pied à Fionnay, il m'arrivait de la rencontrer. Décorée du prénom assez imprévu d'Eglantine dont elle évoquait les épines plutôt que la grâce fragile, elle avait

affublé ses filles de prénoms prétentieux, tout au moins pour Lourtier, tels qu'Eléonore et Alexandra. On racontait qu'elle avait grandi en Amérique du Sud dont elle était revenue un jour habillée en homme et armée d'un fusil. Ce dernier détail sortait certainement de l'imagination populaire.

Il y a dans le livre de Michellod des pages excellentes consacrées à la vie villageoise, particulièrement certaines descriptions de la désalpe à Lourtier, propres à frapper de nostalgie tous les Bagnards exilés. L'auteur ne m'en voudra pas si je goûte moins les épisodes censés se dérouler au Brésil, dont il est bien difficile de vérifier la vraisemblance et qu'on souhaiterait plus courts.

Il a donné aussi, sous le titre *Du sang et du soleil sur la montagne* (1967), un recueil de nouvelles qui lui a valu, si je ne me trompe, la « Coupe de Lutèce », de même qu'un *Noël au village* (1970). Mais le meilleur Michellod se trouve dans ses féeries où sa persistante jeunesse de cœur et d'esprit peut se donner libre cours.

J'ajouterai enfin, pour apporter la dernière touche à ce portrait, que, mettant la *Loi sur la Chasse* bien en dessous du *Décalogue*, le chanoine Michellod ne résiste pas toujours à la tentation du braconnage !

Comme on voit, la littérature a été assez bien représentée à Bagnes dans la première moitié du XX^e siècle. Bien sûr, nous n'avons eu ni Académicien, ni Prix Nobel, ni Prix Goncourt ! Mais ces tentatives, plus ou moins heureuses selon les cas, et auxquelles on me reprochera peut-être d'accorder trop d'importance, d'accéder, sans arrière-pensée de profit, souvent sans aucun sentiment de vanité, jusqu'au désir de comprendre et surtout jusqu'au besoin de produire, sont à mes yeux quelque chose d'infiniment respectable. La gratuité de l'activité humaine est rare. Et si nous devons de la *reconnaissance* à ceux qui par tant d'ingénieuses trouvailles ont contribué à améliorer notre condition matérielle, aux inventeurs de ces phonies et de ces graphies, toutes plus « télé » les unes que les autres, comme disait Péguy, et de tant d'autres conquêtes réalisées depuis, c'est de l'*admiration* que nous devons à l'homme des cavernes qui a tracé les premières peintures rupestres, ou à celui qui a, le premier, gravé un renne sur un morceau d'os.

« La science est d'autant plus haute qu'elle est inutile ». Cette réflexion n'est pas de moi, elle est d'Aristote. Je l'aurais, moi, appliquée à l'art, sous toutes ses formes. Créer, sous la poussée d'une force intérieure, quelque chose qui à première vue semble sans utilité pratique, c'est ce que l'animal — du moins en l'état actuel de nos connaissances — est incapable de faire. C'est ce qui fait la supériorité de l'homme, la vraie. Pour le reste, tout ce qui concourt à augmenter son confort l'élève à peine de quelques degrés au-dessus de l'animal qui aménage son terrier.

Ces réflexions m'amènent à évoquer un modeste animalier bagnard du nom de Maurice Michellod, que j'ai très bien connu dans mon enfance, et qui, avec tant de raisons de chercher à améliorer sa condition matérielle, préféra se consacrer à ce que lui-même n'aurait jamais osé appeler de l'art. Il passait tous ses loisirs ou, plus exactement, il détournait au profit de sa passion tout le temps qui n'était pas absolument indispensable à son modeste train de campagne. Il n'avait pourtant pas lu Aristote, et circonstance qui aggravait encore sa situation, il avait une sœur acariâtre, qui le forçait dans ses derniers retranchements, lui faisant honte de son « infantilisme » et s'ingéniant toujours à lui trouver une occupation moins frivole.

Malgré cela, il sculptait, il sculptait toujours ! Ses meilleurs moments, il les passait au mayen à garder ses vaches. Il emportait au pâturage un morceau de bois qu'il appelait « son tricotage » et qui lui servait d'alibi, puisqu'il remplaçait la chaussette que la bergère, debout, une fesse appuyée sur son bâton qui lui servait de hauban, faisait surgir de ses doigts dans un cliquetis d'aiguilles par un mouvement devenu machinal, sans pour autant perdre un instant son troupeau de vue.

L'habileté de Michellod à faire surgir ainsi, d'un simple morceau de bois, un oiseau, un chien, un âne, un renard, une marlotte, en résumé les animaux les plus gracieux ou les plus touchants de la Création, mérite mieux que le nom de « facilité ». C'est du « talent » et du plus incontestable. Nous avons là-dessus le témoignage de Rilke, l'ami et le secrétaire du grand Rodin, le mari de Clara Rilke, elle-même sculpteur.

L'histoire est belle et mérite que je la résume ici brièvement.

Un ami de Rilke, Antoine Contat, qui était alors vice-chancelier de la Confédération et qui, plus averti que beaucoup de ses compatriotes, s'était constitué une véritable collection des œuvres de Michellod, imagina un jour d'adresser à Muzot, où le poète était déjà installé, une vache sculptée destinée au fils de cette Merline qui fut l'amie des dernières années. Cet enfant, Balthus, de son vrai nom Balthasar Klossowski, est actuellement un peintre connu. Il est, sauf erreur, directeur de la Villa Médicis à Rome. Le diminutif par lequel on le désignait enfant est devenu son nom d'artiste.

La vache qui lui était alors destinée — on était en 1923 — resta quelques jours sur la table de travail où Rilke procédait à la correction des épreuves des *Elégies de Duino* et des *Sonnets à Orphée*. « N'y eut-il pas eu la vache en bois sculpté qui assistait de tout près à mes ébats policiers, écrit Rilke à Contat, le 8 novembre 1923, ç'aurait été un métier désespérant ; mais son parfait équilibre comme image et comme œuvre d'art influait doucement sur mon impatience ; quelle bonne et quelle belle réalisation que ce morceau sculpté où avec une lente observation rassemblée goutte à goutte est entrée tant de conscience, tant d'assurance simple, tant de cœur ! »

Flatté que Rilke partageât son admiration pour les œuvres de Michellod, Antoine Contat lui envoya alors un rossignol et une mésange. Voici l'appréciation du grand poète autrichien sur ces deux hôtes ailés, cette fois, « de la faune michellodienne » comme il l'appelle :

« Ils sont touchants ces deux « beites » (orthographe de Michellod). Quelle insistance de l'observation liée à ce tact de l'artiste parfait qui n'insiste pas trop et qui, tout en s'approchant le plus possible, se retire au dernier moment pour que l'œuvre reste seule dans l'atmosphère particulière qu'elle se crée elle-même ; combien grand fut le danger que ces oiseaux, grandeur nature, ne deviennent que des imitations et avec quelle délicatesse ce trop de ressemblance a été évité. La meilleure preuve de cette réussite, je la trouve dans le fait que l'artiste a su rendre légers ces deux morceaux de bois transformés, comme il lui a été donné d'alourdir et de rendre pesant l'autre morceau, cette vache couchée que le petit Balthus emporta avec tant de ferveur. »

Etre qualifié par Rilke « d'artiste parfait » ne monta pas à la tête de Michellod qui ignore toujours la chose ! Mais que d'artistes de nos jours rêveraient d'une telle consécration !

Voici encore, avant de terminer, l'opinion de Daniel Baud-Bovy sur Michellod, dans *L'Art rustique en Suisse* :

« Les bêtes, oiseaux, bœufs, mulets, vaches, qu'il taille dans le bois sont d'une surprenante intensité de vie. Et ses portraits de « reines » sont parmi les meilleures de ses œuvres. Il suffit de les considérer pour saisir le caractère farouche et irritable des modèles, et malgré leurs proportions réduites, ils ont l'ampleur et la simplicité de forme des taureaux modelés par les Crétois de Cnosse et de Spyra. »

Ces lignes nous révèlent que, parallèlement à la sculpture, Michellod pratiquait aussi le dessin. Le lecteur aura compris que par « reine », il doit entendre, non pas une tête couronnée, mais la vache la plus guerrière, la meilleure lutteuse d'un alpage. Je n'ai jamais vu de dessins de Michellod. Plus périssables encore que ses sculptures dont quelques-unes, revenues à l'état d'ébauche pour avoir servi de jouets aux enfants, ont fini dans le fourneau familial, ils ont dû être en partie déchirés et brûlés, eux aussi.

Je conserve par contre jalousement quelques oiseaux sortis de ses mains. Je voue une tendresse toute particulière à un minuscule moineau, sculpté uniquement pour moi, une année que, au mayen, haute à peine comme trois pommes, je m'attachai à lui, vivant littéralement dans son orbite, grimpant, dès que je le pouvais, sur ses genoux, d'où ma mère me délogeait malgré mes cris. « Laissez-la, disait Michellod. Elle ne me gêne pas. C'est plutôt elle qui sera gênée plus tard, quand on lui rappellera qu'elle s'est assise sur mes genoux. »

Michellod mourut en 1928 ignorant, ou plutôt refusant de croire que l'Exposition de Sierre, qui avait eu lieu cette année-là, lui avait accordé une récompense sous forme de diplôme.

Il reste le seul Bagnard qui, dans les premières décennies de ce siècle, ait abordé la sculpture. L'époque actuelle semble plus favorable à cette forme de l'art. Une exposition organisée en 1971 a fait connaître des artistes dont les œuvres sont plus que des promesses, et dont l'un d'eux tire du fer forgé des effets saisissants.

La peinture, elle, a subi une éclipse totale. Avant l'invention de la photographie, ils étaient nombreux ceux qui faisaient métier de reproduire la figure humaine. Ils s'appelaient Félix Corthay, Pierre-Joseph Brouchoud, Michel Corthay, Michel Collombin, et j'en oublie certainement.

Michel Corthay m'est particulièrement familier. Il était le parrain de ma grand-mère paternelle dont il voulut faire le portrait quand elle avait sept ans. Mais l'enfant qu'elle était, et qui ne savait pas trop ce qui l'attendait, prit peur et, avant même de franchir le seuil de son parrain, s'en revint en larmes chez ses parents. Ceux-ci n'eurent pas le temps ou peut-être tout simplement pas le souci de profiter des bonnes dispositions de l'artiste. En sorte que dans la galerie de mes ancêtres — moins brillante que celle de Ruy Gomez, mais à laquelle j'ai la faiblesse de tenir, — il y aura toujours une place vide, celle d'une fillette de sept ans que je n'ai connue qu'octogénaire.

J'ai du moins de Michel Corthay un livre intitulé : *Le Petit Apparat royal ou nouveau Dictionnaire françois et latin*, imprimé à Poitiers chez Jean Faulcon, libraire, imprimeur de S. A. S. Monseigneur le Prince de Conty avec « privilège du Roi du 23 mars 1737 ». Ce dictionnaire porte l'inscription : « Ex libris Antonii de Chaignon » et cette indication : « Reçu de Jean-Michel Corthay, peintre du Cotterg, à Bagnes, 1839 ».

De là à prétendre que Michel Corthay fut ce qu'on appelle « un latiniste distingué », il y a un pas qu'il est plus sage de ne pas franchir. Il avait pourtant une certaine culture et se piquait même de mécénat, puisqu'il légua à son village du Cotterg l'emplacement sur lequel s'éleva l'ancienne école primaire. Mais ce don n'était pas tout à fait gratuit. Le donateur exigeait qu'on fît dire une messe à perpétuité pour le repos de son âme ! Je crois qu'on respecta assez longtemps cette clause. Puis les gens du Cotterg se lassèrent de déboursier trois francs par an pour un terrain qu'on avait revendu, bâtiment compris, deux cent soixante francs.

On estima d'ailleurs que le digne homme devait avoir fait son temps de purgatoire et que, dans ce cas, une messe annuelle était tout bonnement du gaspillage. J'espère moi aussi que Michel

Corthay jouit depuis bien des années de la béatitude éternelle entre Pestalozzi et le Père Girard, et qu'il ne nous en veut pas trop de notre ingratitude.

Quant à Michel Collombin, le dernier en date de nos portraitistes bagnards, il passa la plus grande partie de sa vie en Amérique et ne laissa dans sa commune d'origine que quelques toiles, à l'occasion de deux ou trois visites qu'il y fit, notamment en 1893 et en 1901.

Dès que l'on put obtenir des agrandissements photographiques, on renonça aux peintures à l'huile, d'autant plus facilement d'ailleurs que les artistes se faisaient plus rares. Ces agrandissements, souvent fort médiocres, remplacèrent les anciennes peintures comme déjà le verre avait remplacé l'étain.

Il serait intéressant de rechercher pourquoi la sculpture et la peinture n'ont eu à Bagnes que de très rares adeptes en un temps où la littérature était au contraire assez bien représentée. Est-ce parce que les périodes agitées — et on sait ce que furent les premières décennies de ce siècle — stimulent les esprits, les conduisent à ce que de nos jours on appelle des « prises de conscience », lesquelles se traduisent par des idées qui cherchent à s'exprimer et qui, sitôt nées, semblables à l'homonculus de la vieille légende faustienne, se disent que puisqu'elles *sont*, elles doivent *agir* ?

Cela nous conduirait à admettre que les arts plastiques, qui requièrent une certaine contemplation, fleuriraient de préférence dans les périodes de calme et de stabilité.

Encore qu'elle puisse vaguement s'appliquer à notre petite patrie bagnarde, je craindrais d'ériger cette explication en principe, l'histoire nous montrant, par le seul exemple de la Renaissance, la peinture et la sculpture portées à leur plus haute expression, alors que les passions déchaînées faisaient se heurter les uns contre les autres les hommes et les peuples.

Mais ne nous égarons pas. Revenons à Bagnes, et examinons maintenant l'architecture. Quel rôle a-t-elle joué dans le passé, quelle est sa situation actuelle, et quelles sont ses perspectives d'avenir ?

Au cours de longs siècles, notre patrie n'a connu, à l'exception de quelques chapelles, à la vérité plus touchantes que vraiment

belles, que deux édifices intéressants : l'église paroissiale avec son ossuaire, et la maison abbatiale.

Faisons-en rapidement l'historique. L'église d'abord : selon une vieille légende, les Bagnards longtemps divisés sur le choix de l'emplacement eurent recours à l'arbitrage de deux taureaux. Et pour que ces animaux ressemblassent le plus possible à des juges, on leur banda les yeux ! On les attacha au même joug et, après les avoir fait tourner un moment sur place, on observa de quel côté ils se dirigeraient. Les taureaux mirent le cap sur Profray, décidant ainsi du lieu où les hommes élèveraient désormais leurs prières vers Dieu. Du lieu aussi où ils dormiraient de leur dernier sommeil, puisque le parvis de l'église est l'ancien cimetière dont les hôtes étaient, au bout d'un certain nombre d'années, retirés pour aller fraterniser, crâne contre crâne, dans l'ossuaire voisin. Le champ de repos actuel, plus vaste, permet aux squelettes de redevenir poussière avant une nouvelle utilisation de la place, et l'ossuaire comme tel n'est plus, pour ceux qui sont capables de penser, qu'une leçon de sagesse.

Je passe sur les trois églises qui, selon Tamini et Délèze, se seraient succédé sur l'emplacement de l'église actuelle. Telle que nous la connaissons, l'église du Châble date du XVI^e siècle.

On la range parmi les plus anciennes et les plus grandes du canton, exception faite, naturellement, des cathédrales. Un dessin d'Emile Wick, datant de 1868, nous montre un intérieur aux lignes très pures, les colonnes sans chapiteau donnant essor aux arêtes qui montent vers les clefs de voûte dans un mouvement à la fois gracieux et hardi. Malheureusement, en 1902, le curé de la paroisse, le chanoine Xavier de Cocatrix, que son tempérament semble avoir voué à l'outrance sous toutes ses formes, imagina de garnir les piliers de frises en ciment à « l'antique », ce qui eut pour conséquence de couper l'élan si heureusement obtenu lors de la construction de l'édifice et d'alourdir l'ensemble. Il n'arriva pas cependant à enlaidir sérieusement le sanctuaire auquel la magnifique grille en fer forgé confère une classe indéniable.

Passons à la chapelle de l'Ossuaire qui, bien que matériellement détachée de l'église, en fait partie puisque, construite en 1560, elle était destinée à recevoir les ossements remis au jour, au

fur-et à mesure que se creusaient de nouvelles tombes. Longtemps négligée, elle a été restaurée, en 1944, grâce à l'initiative du chanoine Louis-Marie Ducrey, alors curé de la paroisse, par l'architecte Charles Zimmermann. Les familles qui ont, par des dons en argent, contribué à cette restauration passeront à la postérité puisque leurs armoiries figurent désormais, en une guirlande polychrome, sur la partie supérieure des murs, juste en dessous du départ de la voûte.

Outre qu'elle abrite les restes de nos lointains aïeux, cette chapelle renferme plusieurs statues baroques des XVI^e et XVII^e siècles ainsi qu'un Christ au tombeau que personnellement je trouve saisissant.

Quant à la maison abbatiale, ainsi nommée parce qu'elle fut la résidence des vidomnes chargés d'exercer sur Bagnes le double pouvoir spirituel et temporel, il ne semble pas qu'elle occupe actuellement l'emplacement primitif. Construite par ordre de l'abbé Jean Garetti qui avait embrassé le parti du pape d'Avignon Clément VII et qui fut ainsi suspect de schisme, elle lui servit de refuge. C'est là d'ailleurs qu'il mourut en 1410.

Concrétisant l'autorité temporelle de l'abbé de Saint-Maurice, cette maison fut plus d'une fois l'objet de la vindicte de Jacques Bonhomme. Plusieurs documents intéressant le lointain passé de Bagnes furent ainsi jetés à l'eau. Au lieu de descendre le cours des siècles, ils descendirent celui de la rivière, ce qui est grand dommage. Tout cela n'empêcha pas les vidomnes de se maintenir dans ce manoir jusqu'à la chute de l'ancien régime.

En 1810, la maison abbatiale fut cédée au curial Frédéric Gard pour le prix de 14 000 florins. Par dispositions testamentaires, celui-ci transmit l'étage inférieur à son fils le chansonnier Louis Gard. Il donna l'étage du dessus à sa seconde femme, Madeleine Duc. C'est probablement par ce canal que cet étage devint la propriété de l'avocat Maurice Jacquemin, fils du notaire Pierre-Joseph qui, en 1848 si je ne fais erreur, avait épousé Josette Duc. Des revers de fortune firent que cette partie de la maison abbatiale fut mise en vente et rachetée, autour de 1870, par l'avocat Sigéric Troillet, de Lourtier, lequel ayant épousé Esther Gard, fille de Louis, occupait déjà l'étage inférieur.

Sigéric Troillet revendit cet étage à son père, Pierre-Maurice Troillet, lequel quitta alors Lourtier et vint s'établir au Châble avec, entre autres, son fils François-Narcisse, laissant au village d'autres enfants déjà mariés. François-Narcisse Troillet épousa Célestine Filliez, fille de Maurice-Eugène, dont il a été question au sujet des événements de 1844. C'est de ce mariage qu'est né, le 17 juin 1880, celui qui devait être le plus éminent de nos hommes politiques, Maurice Troillet, pendant quarante ans conseiller d'Etat, qui présida l'Assemblée fédérale, qui fut conseiller aux Etats, et à qui nous devons le percement du tunnel routier du Grand Saint-Bernard.

Voilà pour l'histoire de la maison abbatiale. Quant à son architecture, elle est assez simple. Un premier porche donne depuis la rue accès à une cour contenant un puits, le seul à ma connaissance de toute la commune ; quelques marches, un perron encadré de six colonnes soutenant une chapelle actuellement transformée en bureau ; un très large corridor à l'étage inférieur, auquel correspond un grand vestibule à allure « salle des chevaliers » à l'étage supérieur, une salle de torture pudiquement appelée dans les anciens écrits « auditoire de justice » et faisant aujourd'hui office de galetas, telles sont les lettres de noblesse de la maison abbatiale.

Elle est encore occupée présentement par les héritiers respectifs de Sigéric et de François-Narcisse Troillet.

Le XX^e siècle a vu naître deux nouvelles églises sur le sol bagnard. La première est celle de Lourtier, qui fut construite en 1932 sur les plans de l'architecte Alberto Sartoris et fit scandale à cause de ses lignes futuristes. Les vitraux étaient pourtant d'Albert Gaeng et les bas-reliefs, de Jean Casanova. Mais elle rompait trop brutalement avec la tradition. Ce n'est pas ainsi que les Bagnards se représentaient la maison de Dieu. Il parut injurieux au plus grand nombre de loger le Saint-Sacrement dans un local qui s'apparentait, disait-on, à un garage ou à une salle de cinéma. Une tradition plusieurs fois séculaire avait habitué les fidèles à associer l'idée de Dieu à celle d'un certain décor. Les voûtes gothiques, les fenêtres en ogive, les maîtres-autels en stuc avec, comme antependiums, les copies des chefs-d'œuvre de la peinture, concrétisaient

pour eux la Présence réelle. Ce n'est pas l'avis de Paul Budry qu'André Guex rapporte dans son *Demi-Siècle de Maurice Troillet* :

« L'église de Lourtier doit être jugée en elle-même, et par rapport au site et par rapport à l'ordre chrétien qui veut que jamais l'esprit ne se lasse d'inventer et de construire pour glorifier l'Esprit, et non point au nom d'une sentimentalité périmée de clubistes vétérans qui deux bouteilles de Dézaley collées aux omoplates s'en vont entre samedi et dimanche jouer aux chasseurs de chamois et qui n'entendent pas « qu'on nous gâte nos villages valaisans, nom de nom ! ou gare le Heimatschutz ! » Voilà où le préjugé fossile peut égarer ces défenseurs professionnels de l'ordre, genre « bon » vieux temps, Dieu de nos pères, croix de ma mère, etc. » et la stupide méthode d'agiter l'éventail bolchévique au nez des gens dès que vous entendez changer un rien à notre ordre moisi. »

Je crains bien que l'éventail bolchévique n'ait pas grand-chose à faire ici, pas plus d'ailleurs que les bouteilles de Dézaley — les Valaisans préférant leur fendant — mais pour le reste, j'ai envie d'applaudir. Non que j'aie une opinion très personnelle sur l'église de Lourtier, d'ailleurs ramenée à plus de sagesse par des « réparations » qui n'étaient peut-être que des prétextes, mais le culte exagéré de l'ancien, je le tiens pour pernicieux. Il aveugle littéralement ceux qui prétendent le cultiver. Rien de plus subjectif que la notion du beau, surtout lorsqu'elle s'appuie sur du « déjà vu ». On prend pour « esthétique » ce qui est simplement « habitude ». Une tendance nouvelle *choque*, alors qu'elle devrait tout au plus *étonner* et inviter à la révision des idées reçues. Non que certaines constructions ne constituent des offenses au paysage, mais ces offenses ne sont jamais aussi graves qu'on veut bien le dire, parce que le temps tisse un voile qui recouvre peu à peu ce qui paraissait choquant. La Nature reste la plus forte. Elle digère presque tout et, de ce qu'elle rejette, elle fait souvent des ruines admirables.

J'imagine un Egyptien du temps des Pharaons s'effarant, puis s'indignant de ces colossales montagnes artificielles que sont les Pyramides. J'imagine un « Heimatschutz » de Rome s'efforçant de

s'opposer à la construction du Colisée. J'imagine une Commission de construction de Nîmes refusant l'autorisation de construire la « Maison Carrée », sous prétexte que, s'inspirant de l'art corinthien, elle fait fi de la tradition locale ; j'imagine enfin quelque service de la protection des sites décrétant que le Pont du Gard est une verrue et défigure le paysage !

Mais repassons ce pont et revenons à Bagnes. Si l'église de Lourtier fit scandale, celle de Verbier-Station, consacrée en septembre 1969, fut mieux accueillie, bien qu'elle soit, elle aussi, un produit de l'art moderne.

Différente de celle de Lourtier, différente aussi des églises traditionnelles, elle abandonne délibérément la croix latine avec les barres transversales formant transept, l'abside, c'est-à-dire l'étrave du vaisseau tourné vers l'Orient, le clocher incorporé pointant vers le ciel un index symbolique, pour s'arrondir, s'écraser au sol à la façon d'une poule qui abrite ses petits et qui relève un peu ses ailes pour accueillir de nouveaux poussins. Et cela, quoi qu'on en ait, correspond à l'apostrophe de Jésus à Jérusalem : « Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes » ! Je ne sais si les fidèles sont perméables à ce symbole, mais je suis sûre qu'ils trouvent à l'intérieur de ce sanctuaire, grâce à un éclairage savant, grâce à un dépouillement sans sécheresse, le climat qui convient à la méditation, le lieu de recueillement dont l'âme, dans une station où la vie moderne mène un si grand bruit, a peut-être un besoin tout particulier.

Il convient encore, dans le domaine de l'architecture, de mentionner trois nouvelles chapelles, érigées par le chanoine Louis-Marie Ducrey, et qui marquent son passage à la tête de la paroisse de Bagnes, comme les petits cailloux marquaient celui du Petit Poucet dans la forêt. Il s'agit, par ordre chronologique, de la chapelle de Prareyer, dédiée à saint Nicolas de Flüe ; de celle des Vernays, dédiée à la Vierge, et appelée, pour obéir au vœu de l'écrivain Paul Claudel qui en est ainsi devenu le parrain, « Notre-Dame-des-Ardents » ; et de celle de Versegères, dédiée à saint Pierre-aux-Liens.

Je crois que c'est tout pour le moment. Une église est actuellement en construction à Verbier-Village. Il est trop tôt pour en parler.

Je voudrais pourtant, avant de clore ce chapitre, dire encore deux mots de cette désolante mode du faux vieux qui envahit notre commune et entasse non-sens sur non-sens.

L'art reste la plus haute expression d'une époque, et je tiens que ce qui se construit au XX^e siècle ne doit pas être une copie de la haute époque, pas plus que du XVIII^e ou du XIX^e siècle. Que ceux qui ont la chance de posséder des choses à la fois vieilles et belles les conservent religieusement. Mais qu'on fasse la distinction entre ce qui est respectable parce que c'est vieux et ce qui est admirable parce que c'est beau.

Qu'on répare avec art les très rares maisons qui datent encore du XVII^e siècle — car en dehors de la cure et de la maison abbatiale, il n'y en a guère d'antérieures — mais qu'on ne craigne pas trop d'y incorporer des éléments moins anciens et même, s'il s'agit d'une habitation, de sacrifier au confort moderne. Une maison est un livre de raison. Toutes les pages n'en sont pas écrites de la même main. Chaque génération y imprime sa trace, et à la condition que ces conceptions successives s'imbriquent sans heurt, c'est un chapitre de l'histoire des hommes qui s'écrit de cette façon.

Mais je suis résolument contre les chalets qu'on construit à neuf de A jusqu'à Z, et dont on vieillit artificiellement les boiseries. Alors que rien n'est beau comme le soleil et la lumière, on crée des pièces sombres et tristes qui n'ont même pas le mérite de l'authenticité, car le faux se détecte toujours.

Je suis contre aussi cette étrange folie qui pousse de prétendus amateurs d'antiquités à récupérer de pieux débris du passé pour leur faire jouer un rôle à quoi rien ne les préparait. Je suis extrêmement sensible à la tristesse des objets détournés de leur destination primitive, de ces roues de rouet dont on fait des lustres, de ces moulins à café dont on fait des lampes de chevet, de ces berceaux dont on fait des jardinières, de ces bâts de mulet dont on fait des sièges, de ces colliers qu'on détache du harnais pour en faire des cadres de miroirs !

Conservons, respectons tous ces objets, tous ces outils qui nous parlent de la vie laborieuse de nos pères, gardons-leur une place dans nos cœurs, dans nos caves ou dans nos greniers, mais ne leur faisons pas violence. La beauté d'une chose n'est pas faite

uniquement de sa parfaite exécution, mais de son adéquation à l'emploi auquel on la destine. Un moulin à café est à sa place sur l'étagère d'une cuisine, même moderne ; il est ridicule comme appareil d'éclairage. Un collier de cheval est beau sur une encolure fumante ; il est piteux transformé en cadre dans un salon. Un rouet, par contre, reste un joli meuble, digne de trouver place dans un intérieur rustique. Pourtant nos aïeules qui s'en servaient durant les longues veillées d'hiver les faisaient disparaître le dimanche, afin que rien, le jour du Seigneur, ne vint rappeler la malédiction du travail, imposée à Adam et à Eve après la chute.

Je crois que j'ai agi honnêtement en prévenant le lecteur, au début de ce chapitre, que je m'étendrais complaisamment sur tout ce qui à Bagnes se rattache aux lettres et aux arts.

Si, comme je le crains, il a estimé que j'exagérais, il en aura été quitte pour tourner rapidement ces pages sans les lire. Si, au contraire, et je pense particulièrement au lecteur bagnard, il a pris quelque intérêt à examiner d'un peu plus près certaines de nos illustrations locales, certains de nos édifices, je le remercie de m'avoir accompagnée jusqu'au bout.

Chapitre VIII

DE L'ANTIQUE MISÈRE A LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION

Je ne sais quel est le mortel inspiré qui le premier a trouvé cette formule de « société de consommation ». Sinon je proposerais qu'on lui vote des félicitations, que dis-je ! qu'on lui tresse des couronnes, qu'on lui élève une statue, qu'on lui ouvre l'empyrée ! En rapprochant simplement deux substantifs aussi vieux que notre langue, dont l'un signifie « vie en commun » et l'autre « nécessité de se nourrir », il a réussi à tracer de notre civilisation une image apocalyptique. Il a donné une arme à tous les contempteurs de notre époque, à tous ceux qui prédisent la fin à brève échéance de notre pauvre humanité ! De notre Occident en tout cas, car, pour le reste du monde, il y a encore de l'espoir. Ce mal affreux qu'est l'abondance est en effet heureusement inconnu des pays en voie de développement. Mais, quant à nous, notre sort est dramatique. Notre appétit sollicité sans cesse devient de la boulimie. Et cette boulimie, à force de se développer, nous amènera à nous dévorer nous-mêmes !

Et dire qu'il n'y a pas encore tellement longtemps, nous en étions à l'âge d'or ! L'âge des cartes de rationnement, donc de la sagesse, de la mesure en tout ! Nous ne connaissions pas notre bonheur ! Nous étions même tellement aveugles que nous accueillions avec joie la libération de certains coupons, où les lettres A B C et D signifiaient soudain « sucre », « pâtes », « riz », « huile ».

On me pardonnera d'ironiser, mais je suis toujours partagée entre l'amusement et une certaine rogne lorsque j'entends ces prophètes de malheur vouloir absolument que notre monde aille à la catastrophe ! Certes, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur de ce monde. Mais quelle est l'époque qui n'a pas eu ses problèmes, ses drames, ses déchirements ? Et cette pollution dont on parle tant, croit-on vraiment qu'elle soit un produit de notre siècle ? A-t-on oublié les égouts qui coulaient à ciel ouvert même dans les capitales ? A-t-on oublié qu'à Paris il fut un temps où les porcs se nourrissaient des détritiques que charriaient dans les rues ce qu'on appelle de notre temps « les eaux usées » ? A-t-on oublié, dans les campagnes, ces tas de fumier sur lesquels on jetait tout simplement les « délivrances » des vaches ? ces torrents où on déversait tout, y compris les animaux crevés ? ces mouches contre lesquelles aucune lutte n'était menée et qui volaient librement du tas de fumier à la table de famille ? Il arrive, et c'est très malheureux, qu'on ne puisse pas se baigner dans une rivière ou dans un lac. Mais tout le monde, ou presque, a sa salle de bain. La différence, la grande différence même, c'est que l'attention des autorités compétentes comme celle des savants est maintenant attirée sur les dangers que représente la pollution, alors que jadis cette pollution dégénérait en épidémies. Cette façon catastrophique d'envisager l'avenir est, à mon avis, une pollution, elle aussi, contre laquelle il faut lutter. La confiance n'est pas l'aveuglement. Il faut se dire que la faculté d'adaptation de l'homme est grande et que, même dans les circonstances graves, son ingéniosité lui permet presque toujours d'opérer un redressement. Je ne dis pas que ce soit toujours sans dommage. Le mal est dans le monde et on ne l'extirpera jamais. Mais enfin, en ce qui nous concerne, nous vivons mieux, plus longtemps et plus sainement que nos ancêtres.

Je reconnais sans peine qu'il y a une exagération certaine, j'irai même jusqu'à dire de l'absurdité dans l'abondance de notre production industrielle, et qu'elle crée plus de besoins qu'elle n'en satisfait. Mais entre cette extrémité et l'autre, celle qui condamne les gens à mourir de faim, on me permettra de préférer la première.

Et si quelque chose devait me fortifier encore dans cette opinion, c'est l'évocation d'un certain genre de vie, celle qu'ont vécue nos pères, cette économie fermée qui les obligeait à ne rien laisser perdre de ce que la terre consentait à leur donner.

Quand une famille de dix à douze personnes devait vivre sur le produit d'une seule vache, on imagine facilement les festins que devaient être certains repas. Il y a en matière de cuisine des mots en patois bagnard que je ne saurais traduire parce qu'ils n'ont d'équivalent dans aucune autre langue. La *repoute*, par exemple, qui est une sorte de choucroute que l'on mangeait crue, je crois, et presque toujours sans accompagnement, l'*ablé plan*, une boisson faite de lait qu'on avait mis surir dans un récipient en bois durant l'hiver, et qui devait calmer la soif des travailleurs pendant les canicules, les *chetsons* obtenus en faisant sécher des poires dans la cachette du fourneau, ou dans le four quand on en avait un, et qui, à eux seuls, constituaient souvent un repas. Il y avait aussi les « beignets têtus », sorte de galettes faites de pommes de terre pilées et de farine ; les crêpes pour lesquelles le son remplaçait parfois la farine épuisée. Le petit déjeuner était le plus souvent fait de bouillon obtenu au moyen de vieux os cironés et qu'on versait sur des morceaux de pain noir que, par mesure d'économie, on ne faisait cuire qu'une fois l'an. Etant plus dur, il durait plus longtemps. Selon la saison, le dîner, ou repas de midi, se composait de cidre et de pommes de terre. Quant au souper, c'était souvent, durant l'hiver, du petit-lait ! Le café était un luxe. Quant au lait, une fois les veaux sevrés ou vendus, il devait aller intégralement à la laiterie.

Un tel régime n'était pas particulièrement propre à former des héros. Et pourtant je suis sûre qu'il entraînait une bonne part d'amertume quotidiennement remâchée dans ces émeutes que Bagnes a vécues au siècle dernier, et dans lesquelles on n'a voulu voir que des incidents politiques. Quand des hommes s'enflamment si facilement pour des idées, quand ils suivent si facilement les meneurs, c'est qu'ils espèrent un changement dans leur situation matérielle et que cette situation n'a rien d'enviable. *Primum vivere, deinde philosophari !* « Vivre d'abord, philosopher ensuite. » Et ceux qui, à la chute de l'ancien régime, combattirent

pour les « idées nouvelles » croyaient fermement qu'ils allaient à la conquête d'une félicité inconnue, vague mais immense.

Conquête qui se révèle vite décevante. Depuis la Révolution, le Valais, comme un malade qui se tourne et se retourne sur sa couche, cherchait, sans la trouver, une position confortable. L'accueil fervent que le Bas surtout avait fait aux « idées nouvelles » ne lui avait pas apporté le bonheur escompté. Le fait d'orner de la cocarde verte la tête de la Vierge dans la cathédrale de Sion n'avait apparemment pas réussi à intéresser le Ciel à son sort. Sur le plan terrestre, en tout cas, cette toute première manifestation du féminisme n'avait pas été concluante.

Incorporé à la République helvétique en 1798, proclamé indépendant en 1802, le Valais avait toujours senti l'emprise de la France peser sur lui, alors que les rancunes séculaires qui divisaient Haut-Valaisans et Bas-Valaisans continuaient de fermenter.

Ce n'est pas sa réunion à l'Empire en 1810 qui allait améliorer cette situation. Pas plus d'ailleurs que le Pacte de 1815 qui devait le réunir définitivement à la Confédération suisse et qu'on a un peu trop tendance à considérer comme un magnifique arc-en-ciel après le Déluge. La constitution que le Valais se donna à cette occasion, ou plutôt qu'on lui imposa, ne marquait pas un progrès sur les précédentes, au contraire, puisqu'elle tendait à rétablir en partie le pouvoir temporel de l'évêque de Sion en lui accordant quatre voix à la diète, c'est-à-dire l'équivalent d'un dizain, et qu'elle écartait le principe de la représentation proportionnelle.

Les constitutions que dès son entrée dans la Confédération le Valais n'a cessé d'édicter à intervalles plus ou moins rapprochés ne devaient le conduire qu'assez tard et au prix de bien des convulsions à cet état de paix relative dont nous jouissons. Il est en effet dans la nature des lois humaines de n'être jamais à la mesure exacte de l'homme et de le blesser toujours par quelque endroit.

Mais à Bagnes, les lois les plus dures n'étaient pas de celles qui se laissent codifier, puisque c'était la nature qui les imposait, une nature qui n'avait jamais été tendre. Aucun Bagnard n'aurait souscrit à ces vers qu'un poète aujourd'hui bien oublié, Louis de

Ronchaud, met dans la bouche de l'oracle de Dodone, parlant à Chiron, dans *La Mort du Centaure* :

*Et toute la nature alliée à ta race,
Dans sa maternité t'enveloppe et t'embrasse.*

A Bagnes, la nature n'était pas maternelle. Elle étouffait, elle écrasait, elle affamait, mais elle n'embrassait pas. Elle avait d'incomparables beautés, mais elle manquait de bonté et ceci empêchait que l'on goûtât cela.

L'année 1816 fut une année atroce, une année de véritable disette. Le gel avait tout détruit. Aucune récolte n'était venue à bien. Le bétail que l'on ne pouvait plus nourrir fut abattu. On s'en sustenta d'abord, puis, comme il n'y avait plus ni lait ni fromage ni beurre, et que la faim persistait, « il fallut, dit un chroniqueur, courir les marchés où l'on s'arrachait à des prix insensés des poignées de haricots et de châtaignes ».

L'année 1817 ne permit pas aux Bagnards de redresser leur situation. Il ne leur restait, pour toute consolation, que cette foi héritée des ancêtres, qui leur interdisait de douter de la bonté de Dieu et qui entretenait en eux l'espérance, cette autre vertu théologique. Cette confiance en une justice immanente, qui persiste au cœur de l'homme à travers les pires épreuves, d'autant plus admirable qu'elle est bien rarement satisfaite, les poussait à croire que le destin leur devait une compensation d'autant plus grande que leurs malheurs avaient été eux-mêmes plus grands. Ils se mirent à espérer en 1818.

Hélas ! cette année-là devait être la pire de toutes. Elle leur réservait une de ces catastrophes qui mettent tragiquement en lumière la faiblesse de l'homme face aux éléments aveugles. Au mois de mai, une partie du glacier du Giétroz s'était détachée et était venue barrer la vallée au bas de la plaine de Torrembey. L'eau de la Dranse s'amassa derrière ce barrage pour former bientôt un lac de 2,350 km de longueur, de 220 m de largeur et de 60 m de profondeur. Les travaux ordonnés par l'Etat du Valais et dirigés par l'ingénieur Venetz permirent au niveau du lac de baisser de 12 mètres. Malheureusement, la paroi de glace, affai-

blie par ces travaux, ne résista plus à la poussée de l'eau et, le 16 juin, la masse liquide se répandit dans la vallée, y semant la consternation et la mort.

Écoutons un chansonnier local évoquer ce drame dont il fut peut-être le témoin :

*C'est l'an dix-huit que cette eau refoulée,
Sur Torrembey grossit de jour en jour...
Cet amas d'eau, trahissant le génie,
Rompit la digue et dans nos beaux vallons
Renversa tout, les champs et les prairies,
Et sans pitié les toits de nos maisons.*

Le bilan fut tragique : 34 morts et pour la seule commune de Bagnes des dégâts matériels importants que je suis incapable de traduire en monnaie actuelle.

Certains Bagnards, estimant que le sort exagérât, décidèrent de veiller désormais eux-mêmes à leur conservation. En 1819, une trentaine d'entre eux, répondant à un appel du roi du Portugal, Jean VI, gagnèrent le Brésil pour y défricher des terres dont le gouvernement était confié à celui qui allait devenir l'empereur Pedro I^{er}.

Ce n'est pas en conquérants qu'ils partaient, et leur départ ne ressemblait en rien à « ce vol de gerfauds hors du charnier natal » évoqué par le poète. Non qu'on ne le célébrât, lui aussi, car à Bagnes, chaque événement, faste ou néfaste, avait son chantre. Mais la muse villageoise n'avait pas la noblesse, la perfection plastique de celle de Heredia. Elle allait en cotillon, ou plus exactement en robe de mi-laine, et disait les choses le plus simplement du monde :

*Quittons Bagnes, ses montagnes,
Quittons ce pauvre canton.*

Ce refrain, si peu ailé pourtant, volait de lèvres en lèvres, et ceux qui ne pouvaient pas partir et qui ne s'évadaient qu'en rêve n'étaient pas les derniers à le chanter.

Ces émigrants n'ambitionnaient pas les richesses. Ils ne demandaient que du pain, mais ils le voulaient en suffisance. Les plus hardis espéraient bien que cette nouvelle vie leur réserverait quelques douceurs non encore connues. L'eau leur venait à la bouche lorsqu'ils chantaient :

*Les oranges et les citrons
Seront nos pommes de terre.*

Mais leur imagination orgiaque n'allait pas plus loin. Comment bâtir un rêve, quand on ne sait rien du monde et qu'on ne connaît de la vie que ce qu'elle a de plus humble ? Comment échafauder un bonheur dont on ne sait de quels éléments il se compose parce qu'on n'en a jamais fait qu'une expérience négative ? Ils gagnaient leur nouvelle patrie, emportant le maigre produit de la vente de leurs biens, de pauvres hardes, leur missel, leur chapelet, et quelques souvenirs pieux, quelques portraits d'ancêtres comme les habitants de Parga emportaient en exil les ossements de leurs pères.

Car, s'il se distendait, le lien du cœur avec la terre natale ne se rompait pas. Ceux qui savaient écrire écrivaient. Au rythme de une à deux lettres par année, ils faisaient chatoyer, pour l'émerveillement de leurs parents et de leurs amis restés au pays, les divers aspects de leur nouvelle vie, insistant sur leur réussite matérielle, assez contents d'étonner et d'éblouir, et adoptant insensiblement, à chaque tour de roue de la fortune, un ton un peu plus protecteur, un peu plus condescendant.

A Bagnes, ces lettres faisaient rêver. Ainsi, il existait vraiment un pays où l'effort personnel avait un sens, où le travail portait avec lui sa récompense, où on amassait plus en un seul jour qu'en tout un mois au vieux pays, et où on pouvait se coucher chaque soir sans souci du lendemain ?

Comme ces canards domestiques dont parle Saint-Exupéry, que la migration des canards sauvages transforme en oiseaux migrants, dans les petites têtes dures desquels circulaient jusque-là d'humbles images de vers, de mares, de poulaillers, et qui soudain « s'ouvrent aux étendues continentales, au goût des vents du large

et à la géographie des mers », certains Bagnards, condamnés à un perpétuel carême, sentaient vaguement qu'il leur poussait des ailes. L'envie les prenait à leur tour de connaître cette terre qui ne se mesurait pas en toises mais en acres, que l'on obtenait à bas prix, que ne menaçaient ni le gel ni la sécheresse et qui savait se montrer généreuse.

C'est ainsi que toutes les émigrations — et elles furent nombreuses — qui succédèrent à celle de 1819, laquelle déversa à elle seule deux mille Suisses sur les terres du Brésil, virent de nombreuses familles de Bagnes gagner, soit l'Amérique du Nord, soit l'Amérique du Sud.

Le 14 août 1849, notamment, quarante Bagnards quittèrent leur vallée à destination des Etats-Unis, événement qui fut célébré par Louis Gard, le plus connu de nos chansonniers locaux. Lui-même avait émigré à la Louisiane, vraisemblablement vers 1824. Son séjour au Nouveau-Monde n'avait pas été un triomphe si l'on en juge par la lettre qu'il écrivait à son père le 19 novembre 1827 et dans laquelle, après avoir énuméré ses déboires, il ajoutait, en guise de conclusion : « Vous voyez, mon père, que jusqu'à présent la fortune n'a pas daigné me sourire, ni même me regarder ; mais je vais lui ouvrir les yeux. » Hélas ! cette délicate opération ne réussit pas. La fortune resta aveugle et Louis Gard revint assez piteusement au pays au printemps suivant, grâce à l'argent fourni par son père.

Mais en 1849 ces mésaventures étaient bien oubliées. Louis Gard, pèlerin de l'absolu à sa manière, perpétuellement en conflit avec l'ordre établi, rêvait d'une structure sociale parfaite, sans avoir la sagesse de se dire que la nature de l'homme s'oppose à cette perfection, et sans faire à cette occasion un retour sur ses propres faiblesses qui étaient nombreuses et qui eussent dû l'incliner à l'indulgence. Après avoir âprement combattu la constitution de 1815, il ne semble pas qu'il ait été entièrement satisfait de celles qui lui ont succédé, notamment de celle de 1848, puisqu'il écrira en cette année 1849, mêlant politique et émigration :

*Partons pour l'Amérique,
Compagnons émigrants.
Dans cette république
Il n'est pas de tyrans.
La liberté chérie
Est au-delà des mers.
Allons chercher la vie
Dans un autre univers.*

*L'Europe infortunée
Regorge d'habitants
Le pain de la journée
Manque à ses habitants.
Mais la terre féconde
Du globe américain
Procure à tout le monde
Du travail et du pain.*

*Créateur de la terre,
Donnez-nous un bon sort,
Un voyage prospère,
Pour arriver au port.
Donnez-nous la constance
D'un pénible labeur
Dont la persévérance
Sera notre bonheur.*

Le « Créateur de la terre » semble avoir exaucé Louis Gard, car aucun émigré, à ma connaissance, n'a fait naufrage. Et pourtant les voyages étaient longs, offrant un vaste champ aux caprices atmosphériques. Une sœur de mon grand-père, Rosalie Boven, partie en 1863 à dix-huit ans avec son jeune mari Etienne Pache, mit quatre mois et demi à gagner l'Amérique du Sud. Elle souffrit du mal de mer pendant un mois et demi. « C'est alors, écrivit-elle poétiquement aux siens, que je songeais nostalgiquement au Cotterg, qui m'apparaissait comme un océan de délices, comparé à celui sur lequel j'étais en train de naviguer. »

Elle avait laissé au pays un amoureux inconsolable en la personne d'un frère de sa belle-sœur, mon grand-oncle François Troillet, qui émigra à son tour trois ans plus tard en Amérique du Nord, et qui vint la chercher et l'épousa lorsqu'elle devint veuve quinze ans après son mariage. Qu'on ne vienne pas me dire, après cela, que les Bagnards ne sont pas capables de sentiments profonds et durables !

Lorsqu'il quitta Bagnes, mon grand-oncle entraîna avec lui dans l'aventure, le cadet de la famille, Joseph-Hercule Troillet. « Tailleur d'habits » comme on disait alors, François Troillet emportait, outre son chagrin d'amour, son dé, ses ciseaux et un livre précieux, *La Méthode Raspail*, auquel, si on en croit les nombreuses lettres que j'ai retrouvées, il recourut souvent et toujours avec efficacité.

C'était sans doute peu pour conquérir le Nouveau Monde. Ce fut assez pour s'y faire une place enviable, tout au moins sur le plan professionnel. Au bout de peu d'années, en effet, mes grands-parents éperdus d'admiration recevaient des lettres qui portaient orgueilleusement, comme en-tête : « Francis Troillet, Merchant-Tailor, Kansas-City, Missouri. » Le nom de la rue variait avec les époques.

Grand seigneur, il écrivait à sa sœur : « Tu peux prendre cinq francs sur ce qui me revient de l'héritage de papa pour faire un costume à ton petit garçon. Mais je ne voudrais pas que tu l'habilles trop à la bagnarde, et j'ai bien envie de t'envoyer un patron. »

L'histoire ne dit pas ce qu'il advint de cet essai d'introduire la mode américaine à Bagnes par le truchement d'un garçonnet de cinq ans. Les archives familiales sont en tout cas muettes sur ce point.

Quant à la méthode Raspail, écoutons plutôt ce qu'il en écrit en 1872 :

« Je me brûle les quatre doigts de la main droite avec la vapeur. J'avais ces doigts tout en plaie et ficelés avec de la toile. Je pouvais à peine tenir mon dé. Je me suis servi de mon livre Raspail, et me suis très bien guéri sans quitter mon ouvrage. » Au cours de la même année, son frère Joseph-Hercule se cassa

une jambe. C'était pour mon grand-oncle François Troillet l'occasion rêvée de se dresser enfin presque ouvertement contre la médecine légale. « On appela trois médecins, écrit-il, mais pas un n'arrangeait cela comme j'aurais voulu le faire, c'est-à-dire garnir la jambe avec des coussins et la lier avec des palettes de bois pour la tenir tranquille à sa place. » Par la suite, les médecins, conseillés par mon oncle, — c'est du moins ce qu'il laissait entendre — finirent tout de même par confectionner une attelle. Ils prescrivirent des compresses d'eau froide. — « Il me semblait, écrivait encore mon grand-oncle, que, pour un cas pareil, ce n'était pas suffisant. J'ouvre encore mon livre Raspail et je fais de mon mieux. Je remplace l'eau froide par de l'eau sédative, puis je poursuis par de l'alcool camphré. Afin que la « doctation » ne s'aperçoive de rien, je lui dis qu'on mettait du camphre dans le lit, ce qui était d'ailleurs vrai. »

Grâce, très vraisemblablement, à la méthode Raspail, le blessé se remit rapidement et acheva sa convalescence dans la famille de François Deléglise, à Laevenworth. L'hospitalité lui fut probablement offerte gratuitement, puisque, à la même époque, son frère aîné écrivait, avec un rien d'amertume : « Joseph est plus heureux que moi, puisqu'il est plus sans gêne. »

Ajoutons, pour la toute petite histoire, que ce François Deléglise appartenait à cette famille Deléglise à laquelle M. le chanoine Alfred Pellouchoud a consacré, dans les *Annales valaisannes* de 1955, un travail très intéressant, et dont un membre, Augustin, a fondé, dans le Visconsin, la ville d'Antigo.

François Deléglise possédait, entre autres biens, deux fermes dans le Kansas, dont l'une à Laevenworth. Il avait le portefeuille assez bien garni et le cœur assez large — deux choses qui vont bien rarement de pair — pour venir en aide à ses compatriotes moins favorisés. Le chanoine Pellouchoud cite mon oncle « Joseph Troillet du Cotter » parmi ceux qui bénéficièrent de ses bontés. J'espère, pour l'honneur de la famille, que celui-ci sut, plus tard, se montrer reconnaissant. Il aurait pu le faire puisqu'il mourut en 1909, laissant une fabrique de cigares très prospère.

Quant à mon grand-oncle François, pardon, Francis ! il était de ces originaux difficiles à classer parce que, où qu'ils se trou-

vent, ils refusent systématiquement de marcher au pas. Parvenu assez rapidement à la tête d'une fortune considérable, il y voyait le droit de traiter avec une certaine désinvolture les siens restés au pays. Lui qui, avant son départ, adressait à son frère qui travaillait dans le vignoble de Lavaux des lettres portant candidement cette adresse :

« Monsieur Joseph Troillet
de Frédéric,
Canton de Vaud »,

déclarait superbement, après deux ou trois ans de vie sur le sol américain : « Pour moi, changer de pays ou changer de chemise, c'est tout comme ». Il traitait un de ses frères de « Bismarck », de « Bazaine », de « bachi-bouzouk ». Quant à ma grand-mère paternelle, sa sœur, elle avait rarement droit à un meilleur traitement, puisque j'ai retrouvé des lettres où elle était qualifiée de « mangeuse d'hostie » et de « bigote ».

Pour faire passer ces gentilleses, mon oncle faisait miroiter sa fortune et les espérances qu'elle représentait pour la famille. Cela marcha assez bien durant des années. Vint le moment où mon père, au sortir du collège, se chargea de la correspondance familiale. A une lettre particulièrement impertinente, il répondit : « On a coutume de dire qu'il y a deux façons d'être heureux : la première qui consiste à hausser sa fortune au niveau de ses ambitions ; la seconde, à limiter ses ambitions au niveau de sa fortune. J'ai choisi la seconde formule, et vous pourrez, mon cher oncle, disposer de vos biens comme il vous plaira, cela ne changera rien aux sentiments affectueux que je vous porte ni au respect que je vous dois. »

Beau joueur en l'occurrence, mon grand-oncle se montra très content de cette fière réponse : « Je vois que tes parents t'ont fait donner une bonne instruction, ce qui est tout à leur honneur » lui écrivit-il. Et il ne fut plus jamais question d'exhérédation. Nous n'en devînmes pas beaucoup plus riches puisque, lorsque s'ouvrit la succession, en 1921, l'Etat américain s'arrogea les trois quarts de la fortune au titre d'impôt sur les successions sans descendant, sans compter des sommes importantes, assorties de

fortes amendes, comme rappels d'impôts sur des montants non déclarés. La méthode fiscale de mon grand-oncle ne valait pas de loin la méthode Raspail !

Mais, pendant que ces Bagnards émigrés défrichaient des terres, travaillaient dans des plantations, ouvraient des ateliers de couture, ou, le plus simplement du monde, fondaient des villes, que devenaient ceux qui étaient restés au pays, ceux que l'amour de la terre natale, la peur de l'inconnu et de l'aventure, ou les devoirs à rendre à de vieux parents, rivaient à leur coin de terre, comme ces végétaux dont les racines profondément enfoncées dans le sol se développent davantage, prennent plus d'importance que la tige et les feuilles ? Comment ceux-là comblaient-ils l'insuffisance d'une terre dite nourricière, mais qui s'acquittait si mal de sa tâche ?

Jusque vers 1839, c'est-à-dire jusqu'au moment où une nouvelle constitution vint consacrer le principe de l'incompatibilité de l'exercice des droits civiques avec le service mercenaire, nombreux étaient les jeunes gens qui répondaient à l'appel des agents recruteurs. Quelques-uns tombèrent ainsi pour défendre un sol qui n'était pas le leur, ou pour conquérir des territoires sur lesquels aucun droit ne leur était promis. D'autres revinrent qu'on avait cru morts et pour le repos de l'âme desquels la famille avait fait dire des messes, y compris l'office anniversaire. A noter en passant que ces messes étaient souvent payées en nature au curé qui en faisait mention dans l'obituaire et qui consistaient souvent en « un fromage » ou « un billon de noyer » ou même en « fumier » ! Ces détails donnent une idée de ce qu'était la vie rurale à l'époque.

Ceux qui revenaient au terme de leur engagement rapportaient en plus de leur solde, quelques chansons de guerre et d'amour. Ils avaient vu du pays, et acquis une certaine assurance. Un de mes ascendants, Jean-Pierre Boven, « soldat factionnaire au régiment de Courten », acquit une telle culture qu'il rédigea son propre contrat de mariage commençant ainsi : « Notoire soit à qui appartiendra que ce jour j'ai comparu devant moi-même » ! Un autre, Emmanuel Mex, parti analphabète au service du roi d'Espagne, rapporta au pays suffisamment de connaissances en français et en orthographe pour remplir dans son village l'office

d'écrivain public et pour rédiger des actes sous seing privé. Mais ne me demandez pas comment il apprit le français en Espagne ! Je ne saurais vous répondre.

Ne s'étant guère enrichis, ces soldats mercenaires reprenaient la charrue et la faux et se soumettaient d'autant plus facilement aux impératifs d'une existence difficile que la vie des camps les avait dressés à la discipline et à l'obéissance.

L'industrie, cependant, faisait de timides essais. La débâcle de 1818 avait, comme on l'a vu, mis au jour des blocs de pierre ollaire dans la région de Bonatchesse. Ce fut l'origine d'une exploitation familiale qui se maintint tout au long du XIX^e siècle et qui dure encore bien qu'elle consiste surtout, actuellement, à équiper pour le mazout d'anciens fourneaux à bois.

Restée plutôt exploitation familiale, n'employant qu'un nombre restreint d'ouvriers, cette industrie ne représenta jamais pour les Bagnards un appoint financier important. Elle opéra, par contre, une sorte de révolution dans la vie quotidienne. Chacun, dès qu'il le put, s'empressa de remplacer les antiques fourneaux en « pierre verte », une serpentine particulièrement dure, si lents et si difficiles à chauffer, par ces poêles en pierre tendre, que la chaleur pénétrait aisément, si plaisantes à l'œil tant qu'ils étaient neufs, mais qui ne tardaient pas à se patiner au contact des mains calleuses et noircies par le travail.

Ces poêles trônaient dans la chambre de ménage que, pour cette raison, on appelait le *peuyo* ou *païyo* en patois et le poêle dans les écrits de langue française. Ils se chauffaient depuis la cuisine et, dans les cas assez rares où l'appartement comptait plus d'une chambre, étaient placés de façon à chauffer également le cabinet, c'est-à-dire une autre petite pièce dépendant de la principale.

On les ornait d'un écu dans lequel, quand on n'avait pas d'armoiries, on gravait la date de fabrication et les initiales du chef de famille. Il n'était pas rare que le mari voulût bien se serrer un peu pour laisser de la place aux initiales de la femme.

Ce touchant témoignage d'un effort commun vers une vie plus facile se retrouve encore sur bien des fourneaux dans lesquels ronfle maintenant un brûleur à mazout.

Une autre industrie à caractère strictement familial mérite également d'être citée ici, puisqu'elle s'exerça jusque vers 1940. Je veux parler de la fabrique de sonnettes — il serait plus exact de dire sonnailles mais depuis que le français a en partie détrôné le patois le terme sonnettes a prévalu, assez curieusement du reste — de cette fabrique qu'un Valdôtain établi à Bagnes, du nom d'Oreiller, affublé du prénom insolite et prédestiné de Pantaléon, fonda, au commencement du XIX^e, à moins que ce ne soit déjà à la fin du XVIII^e, à proximité du pont reliant Villette au Châble.

C'était, tout au début, une très modeste forge où, pour les besoins de l'agriculture et du ménage, on travaillait le fer sous ses divers aspects de tôle, de fonte et d'acier. Les clochettes que l'on attachait au cou des vaches étaient alors fabriquées au Sapey par une vieille femme que, pour cette raison, on appelait « la sonnaillère du Sapey ». A sa mort, Pantaléon Oreiller assumait la relève, mais perfectionna si bien sa fabrication que, de simples clochettes qu'elles étaient jusque-là, ces parures, à travers lesquelles s'exprimaient l'orgueil du paysan et le peu qu'il osait accorder à la fantaisie, devinrent d'importantes sonnailles au son tantôt grave, tantôt aigu, selon l'épaisseur du métal et la grosseur du battant, choses soigneusement étudiées, et qui de chaque troupeau faisaient une sorte d'orchestre symphonique. Il m'arrivait souvent, lorsque j'étais enfant, et bien que je n'eusse pas l'oreille particulièrement ouverte à la musique, d'identifier un troupeau sans que j'eusse seulement à le voir.

Mais au début du XIX^e siècle, cette terrible et capricieuse Dranse n'était pas une voisine de tout repos. La débâcle de 1818 devait avoir des conséquences tragiques pour cette modeste industrie.

La trombe d'eau noirâtre chargée de matériaux, de cadavres de gens et d'animaux qui descendait la vallée à une folle allure, chassa la famille Oreiller de son logis, comme elle en chassa tant d'autres. Un tout petit garçon de sept mois, solidement arrimé dans son berceau, fut jeté, comme un ballot, sur un mur suffisamment élevé pour qu'il fût hors des atteintes de l'eau. Les siens en sécurité cependant, le chef de famille redevint chef d'entreprise. Abandonner son outillage à la fureur des eaux, c'était subir

une douloureuse amputation. Il ne pouvait s'y résoudre. Au péril de sa vie, il regagna donc sa forge, mais bousculé, rejeté par les éléments déchaînés, il se retrouva bientôt sur les débris de ce qui avait été son logis et son atelier, serrant désespérément dans sa main un de ses marteaux, comme un naufragé s'accroche à une épave. Sa sœur, qui de son côté avait tenté de sauver le modeste bas de laine familial, fut entraînée par les flots, cramponnée à l'armoire qu'elle avait essayé d'ouvrir, tandis que l'unique vache de la famille allait aussi à la dérive, encore attachée à sa crèche.

Le coup fut dur ! Courageusement, pourtant, Pantaléon Oreiller repartit à zéro. Il reconstruisit sa forge dans un endroit moins exposé, intéressa ses enfants à son industrie et leur transmit son secret de fabrication. Car il y avait un secret ! Un secret qui faillit bien être découvert par un espion envoyé par une fabrique rivale de Chamonix. A une date que je ne saurais préciser exactement, un étranger vint en effet s'établir à Bagnes. Se donnant des airs de touriste, se prétendant fort intéressé par le folklore et les divers aspects de la vie locale, il visita un peu trop souvent et avec une attention un peu trop soutenue la fabrique de sonnettes. Le Bagnard, même mâtiné de Valdôtain, est méfiant et difficile à tromper. Rapidement démasqué, le « noble étranger » fut poliment prié d'aller continuer ailleurs ses études ethnographiques.

Cette forge, qui tenait plus de l'artisanat que de l'industrie proprement dite, resta prospère aussi longtemps que l'agriculture fut l'occupation principale du Bagnard et le bétail, l'objet de sa sollicitude.

Tel en effet qui estimait avoir assez sacrifié à l'éternel féminin en achetant à sa femme la traditionnelle « robe des noces », laquelle devait durer toute une vie, se montrait prêt à bien des sacrifices pour remplacer la sonnette dont le son s'altérerait ou qui n'était plus digne de la vache promue au rang de reine d'alpage. Une large courroie consciencieusement graissée et ornée de deux rosaces de laiton complétait la parure. Mais c'était là tenue de gala. Pour le temps de la stabulation, de novembre à mai, chaque vache avait sa « tenue d'intérieur », une sonnette plus petite, au son plus grêle dont le rôle était plus utile que décoratif. Véritable sonnette d'alarme, elle devait avertir quand quelque chose

d'insolite se passait à l'étable, quand une bête avait rompu sa chaîne par exemple et que, à l'instar de bien des humains, elle faisait un mauvais usage de sa liberté. Elle faisait également office d'avertisseur quand le troupeau était conduit à l'abreuvoir chaque matin et chaque soir, évitant ainsi des collisions qui auraient facilement dégénéré en combats périlleux dans les rues étroites et verglacées.

Cependant le temps passait. Le progrès, je répète que j'entends par là les conquêtes matérielles, car pour le reste je suis assez de l'avis de Péguy qui pensait que, même de nos jours, peu d'hommes pourraient se vanter intelligemment d'avoir dépassé Platon — ce progrès, dis-je, qui n'allait pas encore à pas de géant, avançait tout de même. Les employés d'hôtel, qui par la force des choses avaient remplacé les soldats mercenaires et qui se répandaient dans les stations à la mode, introduisaient au pays des notions de confort inconnues jusque-là. On avait déjà les fourneaux en pierre ollaire. On eut les cuisinières à bois. Elles remplacèrent l'âtre dont la cheminée béait et permirent à la cuisine, jusque-là livrée aux vents coulis, de devenir une pièce habitable, chauffable, où l'on pouvait prendre ses repas, coudre, tricoter, casser les noix pour la fabrication de l'huile, teiller le chanvre, raccommoder un attelage ou une paire de chaussures — travail que le chef de famille, sans être cordonnier, effectuait lui-même tant bien que mal —, toutes choses qui se faisaient jusque-là dans la chambre de ménage.

Ce fut, en même temps qu'une découverte, un véritable engouement. Chacun voulut avoir son « fourneau potager ». Ceux, assez nombreux, qui ne pouvaient pas payer en argent, s'acquittaient en travaux, en journées ou en échanges. Ce fut bien entendu la forge des Oreiller qui, pour faire face à ces nouvelles exigences, s'initia à la fabrication des cuisinières à bois. Comme des lapins surgissant du chapeau d'un prestidigitateur, de beaux fourneaux en fonte vernie noire, enrichis de magnifiques bouilloires en cuivre rouge, sortirent à un rythme accéléré de ce que, au mépris de toute logique, on s'obstina à désigner sous le nom de « fabrique de sonnettes ». Grâce à ces fourneaux, les Bagnards commencèrent enfin à connaître un peu de ce confort qui jusque-là avait surtout appartenu au domaine du rêve et de la légende. Trois trous, per-

mettant trois cuissons simultanées, alors que le four et la bouilloire chauffaient automatiquement, même si cette bouilloire, frottée uniquement avec du sable — et encore quand on avait le temps —, avait perdu son éclat, même si le fourneau lui-même qu'on n'avait aucun moyen d'entretenir sauf peut-être avec une couenne de lard, tournait au brun, jamais, leur semblait-il, l'ingéniosité humaine ne pourrait aller plus loin !

Quel progrès sur l'antique crémaillère où l'on ne pouvait accrocher qu'une marmite à la fois, ce qui d'ailleurs gênait moins pour la préparation des repas toujours très simples que pour la cuisson de la potée du porc, du « boire-blanc » et de l'eau pour le « bouilli » des vaches. Heureux encore quand on était seul à posséder une crémaillère ! Ce n'était pas toujours le cas. J'ai en effet retrouvé, dans nos archives familiales, un acte de partage datant de 1740 aux termes duquel un certain Antoine Boven se voyait attribuer entre autres objets mobiliers le « tiers » d'une crémaillère ! On voit que ce n'était pas encore la « société de consommation » ! Comment ce lointain arrière-arrière-grand-oncle s'y prenait-il pour faire son « bouillon de salé » ou pour cuire sa polenta ? Je me le suis représenté quelquefois, assis sur un banc ou une arche dans un coin de cuisine sombre et enfumé, coiffé d'un feutre déformé, râclant ses ongles noirs avec son couteau de poche, lançant de temps à autre sur le sol de terre battue un jet de salive qu'il frottait ensuite avec son pied, et attendant en maugréant que les autres usagers aient libéré la crémaillère pour s'approcher à son tour de l'âtre.

Ce tableau, mon imagination l'a probablement composé avec certains souvenirs d'enfance, avec des bribes de récits recueillis auprès de très vieilles gens et, s'il n'a pas le charme paisible des intérieurs peints par Vermeer de Delft, le lecteur comprendra sans peine que ce n'est pas ma faute.

Il y avait encore à Bagnes quelques intérieurs aussi misérables et dans lesquels il m'est arrivé de pénétrer lorsque j'étais enfant. Je me suis même un jour chargée, avec une petite amie, d'aller mendier pour une très vieille femme qui vivait de la charité d'autrui et qui, malade ce jour-là, ne pouvait exercer sa profession. « Il se faut entraider, c'est la loi de nature ! »

Mais revenons à notre sujet qui est la forge des Oreiller. Ce même progrès qui avait favorisé le développement de cette industrie allait vers le milieu de ce siècle lui porter le coup fatal. En même temps que la diminution du cheptel réduisait considérablement la demande en sonnettes, l'apparition des premiers fourneaux émaillés, des premiers « combinés », des premières cuisinières électriques amena, sinon la disparition totale, du moins la relégation dans les mayens de Verbier et dans les mazots de Fully de ces fourneaux à bois qu'on avait accueillis avec tant d'enthousiasme, tant de fierté. *Sic transit... !*

Comme elle ne pouvait rivaliser avec la grande industrie pour la fabrication de ses nouveaux moyens de cuisson, l'antique forge, qui avait tenu contre vents et marées durant près d'un siècle et demi, dut se résoudre à fermer définitivement ses portes. Telle qu'elle est demeurée, elle est un précieux témoin du passé, et j'espère que le Heimatschutz ou une autre institution de même nature s'attachera à la conserver, avec son outillage encore entier, pour servir à l'édification des générations à venir, pour qui elle constituera un précieux maillon de cette chaîne ininterrompue qu'est la vie d'une communauté humaine.

De toutes les industries que Bagnes vit éclore au cours du XIX^e siècle et qui franchirent le cap du XX^e, la seule qui, en offrant des occasions de gain supplémentaire à la population indigène, eut quelque répercussion sur l'économie locale fut la fabrique de draps. Créée en 1839, à Montagnier, elle fut l'œuvre collective d'un groupe de citoyens, probablement des éleveurs de moutons qui, sous la direction d'un nommé François Gard, visaient avant tout à installer un atelier de cardage de la laine et de foulage du drap. Le reste se faisait à domicile. Les ménagères filaient à la lumière, ou plus exactement à la lueur des vieilles lampes à huile, cette laine destinée aux bas, aux chaussettes et à ces tricotés que l'anglomanie nous fait appeler aujourd'hui pullovers. Quant au drap, il se tissait également à la maison sur d'antiques métiers à tisser, aujourd'hui entièrement disparus.

Comme on le voit, la fabrique de draps n'avait, à sa naissance, d'autre ambition que de répondre aux besoins d'une population qui ne connaissait pour ainsi dire pas encore les magasins et tirait

de l'élevage du mouton tout ce qui était nécessaire à son habillement, exception faite du linge qui provenait du chanvre et plus rarement du lin. L'élevage des ovins se faisait en effet sur une assez grande échelle et si nos ancêtres ont été souvent appelés « moutons de Bagnes », c'est bien plutôt à cause de cette spécialité qu'en raison d'un caractère moutonnier qu'ils n'eurent jamais.

Plus tard, lorsque s'ouvrirent les premiers magasins de tissus, on se détourna peu à peu du drap tissé à la maison au profit des étoffes nouvelles. Elles n'avaient rien de bien révolutionnaire, ces étoffes. Les couleurs trop vives, les dessins trop fantaisistes eussent scandalisé. Je ne suis pas sûre qu'on n'y aurait pas vu un huitième péché capital. On m'a raconté que ma grand-mère paternelle et sa sœur, ma grand-tante Angélique Troillet, passaient pour les élégantes du village, du temps naturellement qu'elles étaient jeunes filles. Elles avaient défrayé la chronique locale et donné du souci à ceux qui se préoccupaient du salut de leur âme en arborant, pendant une saison ou deux, des tabliers bleu ciel qu'elles avaient confectionnés elles-mêmes en rognant sur la toile destinée aux draps de lit, et qu'elles avaient teints par un procédé ignoré du public, probablement de leur invention.

De telles toilettes n'étaient naturellement portées que le dimanche. Pour les jours de travail, les jours d'œuvre comme on disait, la préférence était donnée à de sages cretonnes aux teintes sombres, aux dessins fondus, aux « grisettes » qui avaient la couleur de la vie quotidienne. On les appréciait parce qu'elles étaient lavables, moins chaudes, plus légères que ces vêtements de drap dans lesquels avaient transpiré tant de générations.

Le drap cependant n'était pas abandonné. On en faisait encore des vêtements du dimanche pour les hommes, surtout pour ceux d'un certain âge. Toujours beiges ou bruns, selon la couleur des moutons, ils manquaient tellement de souplesse qu'ils en paraissaient empesés et ajoutaient encore à la raideur des corps dont un travail impitoyable avait peu à peu bloqué les articulations. Je me souviens comme d'un rêve très vague d'avoir vu mon grand-père paternel revêtu d'une sorte de redingote beige à col brun, avec une queue et des boutons sur le dos. C'est peut-être ce cos-

tume masculin qu'a voulu ressusciter le groupe folklorique *Nos atrô bon Bagnâs* ?

Petit à petit, des lainages d'autre provenance faisaient leur apparition dans les magasins et servaient à la confection des vêtements masculins. On eut des draps bleu marine, gris foncé et même noirs, ce qui était le comble de l'élégance et était généralement réservé aux costumes de noce — dont la fiancée avait cousu avec amour la chemise blanche. Etant depuis toujours l'apanage des notaires, ils devinrent ceux des régents pendant la saison scolaire. Bientôt, on renonça à tisser à domicile et ceux qui avaient des moutons laissaient à la fabrique de draps le soin de confectionner le tissu et de le teindre de la couleur désirée.

Cela ne suffisait peut-être pas à la bonne marche de cette fabrique qui avait toujours occupé une quinzaine d'ouvriers mais qui battait sérieusement de l'aile lorsque, en 1866, elle fut reprise par Maurice-Eugène Gard, ancien capitaine au service du Saint-Siège. Maurice-Eugène Gard avait vaillamment combattu pour la cause pontificale contre les partisans de l'Unité italienne. Il avait notamment prévenu un soulèvement à Pesaro, ce qui lui avait valu l'honneur d'être fait chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand par le pape Pie IX. Il fut moins heureux à la bataille de Castelfidardo où sa compagnie combattit aux côtés des zouaves de Lamoricière et où il perdit tout, fors l'honneur.

Revenu au pays, il s'associa avec un Montheysan, Oswald Detorrenté, et se consacra à la fabrication du « drap de Bagnes » dont la réputation dépassa dès lors les frontières de la commune et même du canton. Outre le drap traditionnel, on y façonnait des tissus de sport et le drap militaire. Le nombre des ouvriers ayant considérablement augmenté avec les années, ce gain accessoire quoique modeste apporta un peu d'aisance dans bien des familles.

Actuellement cette fabrique s'adonne au moulinage de la soie et occupe une quarantaine au moins d'ouvriers des deux sexes.

J'ai parlé des premiers magasins de tissus. Il serait juste que je mentionne aussi les autres négoce dont quelques-uns ont eu des débuts extrêmement modestes.

La toute première mercerie tenait dans un foulard, ce qu'on appelait « un mouchoir de tête ». Le choix en était naturellement assez restreint. Il n'éveillait pas des tentations très nombreuses. Mais comme l'exploitation en était simple ! On dénouait les coins du foulard, et le fond de commerce tout entier était ouvert à la clientèle ! Voulait-on fermer boutique ? on renouait le foulard !

Certaines épiceries étaient à peine plus importantes. Le tout premier magasin d'alimentation de Verbier-Village était installé dans un local borgne d'à peine quatre mètres carrés de surface. Il n'était pas rare qu'on y débitât les plaques de chocolat de ménage en petits carrés, l'achat d'une plaque entière n'étant pas toujours à la portée du client. L'épicière, une célibataire entre deux âges, inquiétait sa mère par la hardiesse de ses initiatives : « Elle voit beaucoup trop grand, disait-elle. Songez qu'elle rapporte chaque dimanche, en revenant de la grand-messe au Châble, un plein panier de marchandises ! »

Car les épiciers du Châble, davantage dans le vent, comme nous dirions aujourd'hui, faisaient office de grossistes. Ils livraient dans les petits magasins de village dont ils faisaient ainsi leurs dépôts. Mais leurs propres magasins avaient plus d'envergure ! Ils affichaient orgueilleusement, comme une bouffée d'air du large : « Denrées coloniales » au-dessus de leur porte ou de leur devanture. Cela signifiait que, en plus du savon, de l'amidon Rémy, des cahiers d'écolier, des plumiers, des lacets de chaussure, du cirage et de la graisse de char, ils vendaient aussi du café, du thé, du cacao, et de ce merveilleux riz qui, à chaque fête patronale, changeait de genre pour devenir de « la riz sucrée ». Ils vendaient du pétrole aussi, mais je ne pense pas, bien que ce fût un article d'importation, qu'on le considérât comme une denrée.

Je conserve le souvenir attendri de la petite épicerie où, quand j'étais enfant, maman se servait de préférence, non parce qu'elle offrait un choix particulier, mais parce qu'elle se situait tout près de chez nous.

Circonstance d'ailleurs qui ne nous faisait pas gagner beaucoup de temps, comme on va voir. Ce magasin qui, pour toute devanture, n'avait qu'une porte vitrée était tenu par un vieux garçon, qu'une surdité presque complète et un fort bégaiement isolaient en

quelque sorte du monde. En outre, il exploitait, à quelque cinquante mètres de sa boutique, une scie et un moulin situés comme il se doit sur les bords d'un torrent assez impétueux. C'est là que nous devions l'aller chercher quand nous avions besoin d'une marchandise quelconque. Très pieux, il s'était aménagé, à côté de la scierie, un petit oratoire où il passait en prière les loisirs que lui laissait sa triple activité. Que de murs à abattre pour arriver jusqu'à lui, quand il était plongé dans ses dévotions, que la scie ou le moulin marchait, et que le torrent faisait entendre ses grondements !

Et quand on avait hurlé pendant une demi-heure à ses oreilles qu'on désirait une livre de café ou un kilo de sucre, il s'offensait : « Pas besoin de tant crier, je... je... suis... pas sourd ! »

Bien qu'ayant largement dépassé la cinquantaine quand il décida d'adjoindre un commerce d'épicerie à la scierie et au moulin que lui avait laissés son père, il n'avait pas craint de revenir s'asseoir sur les bancs de l'école primaire pour y acquérir les quelques connaissances complémentaires en arithmétique qu'il jugeait indispensables à l'exploitation d'un magasin. Il avait été particulièrement séduit par le calcul des intérêts, ce qui lui permit d'appliquer régulièrement le taux légal de 5 % pour tout paiement qui ne s'opérait pas au comptant. Mais comme sa science n'allait pas plus loin, l'intérêt était toujours, par simplification, calculé pour l'année entière, même si le crédit n'était que de un ou deux mois. Telle était d'ailleurs sa répugnance pour tout règlement différé que, quand un client tardait un peu trop à payer sa note, il ajoutait encore aux intérêts, un poste « pour attendre ».

Mais comme j'aimais cette petite épicerie, son odeur faite de relents de savon, de pétrole, de café et, pendant le carême, de harengs ! J'étais très fière quand maman m'y déléguait pour un achat quelconque, des pâtes par exemple qu'on pesait si exactement, jusqu'à couper en deux un spaghetti, et qu'on enveloppait sans malice dans le premier papier venu. Je me souviens d'avoir ainsi rapporté à la maison des macaronis dans un *Nouvelliste* portant l'adresse du régent du village. J'achetais aussi des paquets de lessive portant la marque « Ibis » que l'épicier prononçait régulièrement « Isbi » et que je trouvais très beaux, car on voyait sur la cou-

verture rouge un ibis blanc debout sur une patte. J'avais aussi parfois pour mission de m'approvisionner en cubes Maggi pour lesquels je ressentais une vague vénération, parce qu'ils portaient la marque « Croix-Etoile », deux choses qui, dans ma petite cervelle, me semblaient appartenir plus au Ciel qu'à la terre.

Si par malheur maman avait mal fait son compte ou si quelque marchandise avait augmenté et qu'il manquât ainsi un sou ou deux, l'épicier se tenait sur la galerie de sa maison, comme un capitaine à l'avant de son vaisseau, et interpellait le premier membre de la famille qui surgissait dans son rayon visuel : « Tu... Tu... Tu n'oublieras pas de rapporter ces cinq centimes ! »

Il y avait une autre épicerie où nous nous servions aussi quelquefois. Mariée et mère de famille, l'épicière qui était vaguement notre parente s'occupait encore avec dévouement d'une vieille maman impotente. Là aussi, c'était tout un poème pour se faire servir. Nous commencions par tirer énergiquement sur une cordelette qui mettait en branle une clochette assez semblable à celle que l'on attachait au cou des chèvres et qui, joyeuse semblait-il de se faire entendre, n'en finissait pas de sonner. Quand elle s'était enfin tue, c'est-à-dire au bout de cinq bonnes minutes la voix de l'épicière sortait du corridor de l'étage supérieur comme celle de Dieu des nuées, dans l'Ancien Testament : « Attendez, disait-elle, j'ai justement le lait sur le feu et maman sur le pot ! »

Comme tout cela est loin ! Rien qui rappelle ce caractère bonhomme, familial et même familial de ces anciens commerces dans nos modernes magasins. Spacieux, bien aménagés, bien aérés, ils répondent aux exigences de la commission de salubrité publique qui les tient sous sa surveillance. Toute marchandise dont la fraîcheur est douteuse est retirée du commerce. Les « denrées coloniales » dont les négociants de jadis étaient si fiers sont maintenant noyées dans les produits d'une industrie qui, pour être continentale et même suisse, n'en est pas moins extrêmement variée. On trouve de tout dans nos épiceries, des fruits, des légumes, du lait en poudre ou en berlingots, des crèmes, des glaces, des pâtés de foie, et j'en passe. Bien que je ne sois pas fanatique des produits surgelés ou préfabriqués, je reconnais qu'ils simplifient le travail

de la ménagère et que, chez nous surtout, ils permettent de varier les menus.

A côté de ces épiceries qui n'ont rien à envier à celles des villes — pas même le self-service — nous avons des commerces de chaussures, des bijouteries et même des « boutiques » qui se font un point d'honneur de proscrire tout ce qui est « article de série » et même qui organisent des défilés de mode à chaque changement de saison.

Et je ne parle pas de Verbier dont chaque vitrine est un miroir aux alouettes.

Sommes-nous en face de ce phénomène dont j'ai déjà parlé, de cette société de consommation qui inquiète les sociologues et que les moralistes vomissent avec dégoût ? Je laisse la réponse à d'autres. Pour moi, je crois, j'espère que, entre l'antique pauvreté et la moderne aisance, nous saurons trouver le juste milieu, c'est-à-dire une civilisation à visage humain, qui saura tirer parti des conquêtes de la science pour améliorer la vie matérielle sans étouffer cette goutte d'éternité qui est en nous et qu'on appelle l'âme.

Si le tourisme est en partie responsable de ce développement intense du commerce, il est juste d'observer que, chez nous, l'élan initial, le branle, a été donné par ce que j'appellerai « l'escadron volant des employés d'hôtel ». Succédant, comme je l'ai dit, aux soldats mercenaires que la constitution de 1839 mettait hors la loi, ils quittaient leur village leur scolarité terminée, emportant avec eux l'odeur de la terre natale. A leur premier retour au pays déjà, ils ne sentaient plus que l'eau de Cologne et la brillantine. Un séjour de quelques mois dans les stations à la mode ou à la ville les avait complètement transformés. Extérieurement s'entend, car, intérieurement, le Bagnard ne change pas si vite.

Les hommes portaient des cols en celluloïd assez hauts et qui les obligeaient à tenir la tête droite. Ils avaient la moustache conquérante, souvent frisée au petit fer. Leurs complets-vestons étaient foncés ; leurs souliers, « bas » et sans clou, signes de suprême élégance. Quelquefois ils portaient un chapeau melon. Les jeunes filles se coiffaient « à bouffant » ; leur tête était aussi maintenue très droite par des cols baleinés. Leurs robes s'ornaient de bou-

tons, de soutaches, de fausses manches en guipure. Elles portaient des boas en plume et glissaient souvent dans leur ceinture une montre soutenue par une chaînette d'or ou d'un métal qui en donnait l'illusion. Je n'invente rien ! Les albums photographiques sont là pour dire avec quelle facilité les Bagnards et surtout les Bagnardes s'adaptaient à la mode des villes. Tout au plus peut-on me reprocher de faire une synthèse, car la mode n'était certainement pas la même en 1860 qu'en 1910. Mais une chose restait constante : quand ils revenaient au pays, ces employés d'hôtel tranchaient sur le reste de la population.

En plus de leur élégance, plus relative j'imagine qu'absolue et faite la plupart du temps de vêtements abandonnés par de riches clients, ils rapportaient des objets curieux, insolites, autour duquel le rêve du Bagnard s'organisait, comme s'organise dans l'huître la perle autour d'un corps étranger. Toute petite, je suis restée des heures en admiration devant un buste de Beethoven, flanqué, je ne sais trop pourquoi, de deuxalebasses évidées et peintes en rouge, et qui trônaient, tout au moins en été, sur le fourneau en pierre ollaire d'une grand-tante dont les filles travaillaient dans l'hôtellerie. Ce qui fait que maintenant encore, je ne puis penser à l'auteur de *Fidelio* sans revoir les deuxalebasses !

Et puis il y avait les lettres, les lettres que ces employés envoyaient aux leurs et dans lesquelles, selon les époques, ils décrivaient minutieusement tout ce qu'ils découvraient : l'électricité, le téléphone, le phonographe et le cinéma.

Voici ce qu'écrivait, le 15 janvier 1897, à son frère resté au pays, un Bagnard travaillant à Genève :

« Le 1^{er} janvier, j'ai vu quelqu'un d'ici souhaiter la bonne année à une personne à Lausanne, par téléphone ! »

Et dans la même lettre, à propos de l'électricité :

« Quelle simplicité ! Dans tous les corridors, dans toutes les salles, on presse le doigt sur un bouton et voilà la lampe allumée. On presse encore une fois, et la voilà éteinte ! Ainsi, pour éclairer et pour éteindre, on fait tout à fait la même pression sur le même bouton. Est-ce simple ? Les premiers jours, je croyais vivre en l'an deux mille, voir la vie telle que la décrit Bellamy dans son livre

et où tout se fait à l'électricité. Mais à présent j'y suis habitué et je trouve tout simple qu'il en soit ainsi. »

Et ce Bagnard transporté au *Pays des Merveilles* ajoutait un peu plus loin :

« Tout cela est commun et déjà connu de vieille date, mais ce qui est plus récent et plus intéressant, c'est le cinématographe, une des dernières inventions d'Edison, qu'on appelle encore photographies vivantes et qui sont réellement surprenantes... J'entre dans une baraque, on commence, on éteint les lumières et tout à coup apparaît au fond de la salle un grand tableau sur lequel on voit des personnes aller, venir, travailler, faire toutes sortes de mouvements ; par exemple un bain de mer : les baigneurs se jettent à l'eau. L'eau gicle en l'air, on les voit reparaître plus loin. Un voyageur logé dans un hôtel a des punaises dans son lit. Il se lève, prend la lampe en main, renverse les draps, est en colère. On le voit mettre ses culottes et sortir. Des forgerons battent sur l'enclume, réparent des roues de char, etc. L'arrivée d'un train : on le voit de loin, il approche, grossit, arrive, paraît de grandeur naturelle, la fumée s'échappe ; un employé s'approche, donne des ordres, les portières s'ouvrent, les voyageurs descendent du train, se saluent, se serrent la main, vont, viennent d'un pas pressé ; d'autres remontent en voiture, se saluent encore, l'employé ferme les portières, donne le signal du départ et voilà le train parti. »

Si j'ai pris plaisir à transcrire cette lettre dans sa presque totalité, c'est parce que dans l'ouvrage que Robert Burnand consacre à *la Vie quotidienne en France de 1870 à 1900*, on trouve ces lignes :

« J'ai gardé de ma première vision de cinéma un souvenir précis. A la porte de la baraque où fonctionnait l'appareil se dressait — du diable si je sais pourquoi — un lion empaillé. J'aurais voulu qu'on me laissât l'admirer en paix d'autant que les ténèbres de la salle vers laquelle m'entraînait mon père et d'où montaient d'étranges bruits ne laissaient pas de m'impressionner. On m'arracha à ma contemplation et nous attendîmes pendant qu'un invisible piano caché dans l'obscurité jouait, reprenait, pour le reprendre encore, un martial coup redoublé. Le miracle enfin se produisit. Sur l'écran, successivement, nous vîmes le train arriver

en gare de La Ciotat, l'arroseur avec sa lance et la foule des ouvriers sortant d'une usine. Pauvres images à vrai dire, tremblantes, saccadées, sautillantes, mais vivantes. »

J'en suis fâchée pour Robert Burnand, mais il me semble que mon modeste épistolier bagnard a rendu bien mieux que l'écrivain français ce qu'ont dû être les premières projections cinématographiques. Peut-être parce qu'il apportait à ce spectacle une faculté d'enthousiasme, une fraîcheur d'âme qu'un enfant de la bourgeoisie française aisée devait perdre assez vite.

Quand j'aurai ajouté que ce montagnard exilé écrivait, à peu près à la même époque, toujours à ce même frère, que, grâce au phonographe, il avait pu entendre le discours qu'avait prononcé à Lyon, trois ans auparavant, et probablement peu d'instantes avant de tomber sous le poignard de Caserio, ce Sadi Carnot, simple, timide et bon, dont Léon Daudet s'étonnait qu'il dût mourir de la même mort qu'Henri IV et Jules César, on sera d'accord avec moi pour reconnaître que ces expatriés étaient, pour leurs compatriotes restés au pays, un peu comme les commis voyageurs du rêve.

Semblables à l'hirondelle de la fable qui dans ses voyages avait beaucoup vu et beaucoup retenu, ils allaient, venaient, repartaient, revenaient, repartaient encore, tissant ainsi, entre la ville ou la station touristique, et la campagne un lien extrêmement ténu et pourtant réel. Ils promettaient de revenir définitivement au pays lorsqu'ils auraient gagné, non plus leur pain, mais leur bifteck. La nuance avait son poids. Les villageois apprenaient ainsi beaucoup de choses sur la vie bourgeoise. Ils pénétraient, il est vrai, par la porte de l'office chez ceux que, entre eux, ils appelaient, avec un rien de mépris, des « monsieurs », mais auxquels ils savaient qu'il fallait dire merci même quand on avait envie de leur envoyer cinq autres lettres !

Cette nécessité ternissait un peu l'envie et l'admiration que l'on portait aux employés d'hôtel. Et tel, par exemple, qui n'avait pas pu partir parce qu'il devait se consacrer aux travaux de la campagne, se consolait en déclarant bien haut que, lui du moins, n'était pas devenu « un videur de pots de chambre ou un cireur de bottes de rastaquouères ». A quoi les intéressés, se réclamant de la

sagesse des nations, répondaient, avec raison d'ailleurs, « qu'il n'y a pas de sot métier, mais qu'il n'y a que de sottes gens ».

Je voudrais, pour l'honneur de la race, pouvoir ajouter que l'amour du pays et la fierté de l'âme étaient tels chez ces Bagnards exilés que, dès qu'ils avaient amassé un peu d'argent, ils s'empres- saient de revenir au pays cultiver ce petit coin de terre sur lequel, enfin, ils seraient seuls maîtres après Dieu. Ce serait beau d'oser écrire cela, mais ce ne serait pas tout à fait exact !

Il est vrai que ceux qui avaient dû s'expatrier dès la fin de leur scolarité, c'est-à-dire avant de s'être sérieusement mesurés avec les travaux des champs, conservaient tout au fond de leur cœur la nostalgie de leur village, qui n'était peut-être souvent que la nostalgie de leur enfance. Ils travaillaient dur, économisaient ferme, avec pour unique objectif le retour au pays et la reprise des travaux agricoles. Mais un rêve qui se réalise est bien souvent un rêve qui meurt. Tout ce qui avait nourri leurs songeries, le bruit du marteau frappant la faux sur l'enclume au petit matin, l'odeur des foin mûrs qu'on rentrait dans la splendeur des soirs d'été, la blondeur des blés réunis en gerbes, le carillon des troupeaux sur l'alpe, devenaient, confrontés avec la réalité, levers avant l'aube, dures fatigues dans les prés où la sueur coulait sur le front et collait la chemise à la peau, dos douloureusement courbés pour moissonner ces céréales dont le sarclage avait déjà réclamé tant d'heures pénibles, corvées dans les « montagnes » et transport à dos de mulet de charges de bois jusque sur « les hauteurs ». Tout cela pourtant aurait pu être encore poétique si on n'avait pas dû accomplir de véritables courses contre la montre, si on avait pu, entre ces divers travaux, s'accorder quelques heures de répit et si, surtout, à la fin de l'année, tant de peines avaient au moins permis de payer les impôts sans mettre en péril l'économie domestique !

Il arrivait ainsi que, au bout d'une année ou deux, ceux qui avaient cru sincèrement avoir délaissé à jamais un métier humiliant troquaient de nouveau leur tenue de paysan contre la livrée d'employé d'hôtel.

Ils avaient mesuré entre-temps cette « liberté » qui les rivaît à la glèbe et les enchaînait neuf mois sur douze à l'étable pour les soins à donner au bétail. Quant à la fierté de pouvoir se dire seuls

maîtres après Dieu sur leur champ, cela n'était vrai que relativement et quand il n'y avait pas de créancier hypothécaire ! La fierté d'ailleurs est un sentiment qu'ils avaient dû, depuis toujours, refouler dans les profondeurs de leur subconscient. Ils savaient que ce mot de paysan équivalait à une injure, que le *Petit Larousse* qu'on leur avait mis entre les mains dès leurs premières années d'école primaire donnait, comme définition de ce substantif : « Homme de la campagne », puis « homme rustre, grossier ». Si la plupart ignoraient que saint François d'Assise, issu d'une race de marchands, n'avait rien imaginé de mieux pour s'inciter à l'humilité que de se faire traiter de « paysan » par un de ses disciples, tous savaient avec quel mépris on les considérait dans les autres classes sociales. Ici encore un petit souvenir personnel. A seize ans, j'avais été confiée pour les trois mois d'été à une famille de Langenthal qui devait m'initier aux rudiments de l'allemand. J'étais au pair. Non seulement je ne touchais pas de gage, mais mon père devait m'envoyer de l'argent, ce qu'il faisait d'ailleurs avec une certaine parcimonie. La personne qui était censée tenir auprès de moi le rôle de ma mère m'avait priée, dans un moment d'abandon, de la reprendre s'il lui arrivait de maltraiter le français. Forte de cette autorisation, je crus un jour pouvoir lui faire observer qu'on ne dit pas « la dame » de quelqu'un, mais « sa femme ». — « Oh ! me répondit-elle dédaigneusement, chez vous, peut-être, parce que vous êtes « du » campagne ! Mais, dans le beau monde, ça se dit » !

Quand ils repartaient, ces employés d'hôtel, ils ne tournaient pas définitivement le dos au pays, et ils ne sont pas rares de nos jours ceux qui, ayant acquis au-dehors une petite fortune, sont revenus jouir de leurs rentes au village.

Les plus chanceux ou les plus avisés sont ceux qui ont su concilier le patriotisme avec la vocation hôtelière. Ceux-là sont les vrais promoteurs de la station de Verbier. Partis simples « chasseurs » et devenus quelquefois « directeurs », ils sont revenus, ont investi à la fois leur expérience et leurs économies dans la construction d'un hôtel, faisant pour le surplus confiance à l'avenir et au crédit. Ils ont réussi pour la plupart, et ils ne méritent pas

les sarcasmes dont croient devoir les accabler ceux qui, ayant tout reçu au berceau, n'ont jamais eu à prendre de risques.

Ils se sont peut-être éloignés un peu trop rapidement, eux aussi, de leurs racines. L'un d'eux me disait : « J'ai appris à soigner le bétail. Mes enfants ne sont jamais entrés dans une étable. Quant à mes petits-enfants, ils se sauvent épouvantés dès qu'ils aperçoivent une vache ». C'est, dans un saisissant raccourci, l'histoire de l'évolution à Bagnes. Entre le grand-père encore attaché à ses souvenirs d'enfance et les petits-enfants qui ne voient plus dans le bétail que des objets de terreur, il y aura toujours quelque chose d'incommunicable. C'est le cas de plus d'une famille de chez nous. « Une société industrialisée dérange, dit-on, quand elle ne le dégrade pas, le milieu naturel ». Il faut reconnaître honnêtement que notre milieu naturel a été dérangé. Sous la poussée des événements, nous avons fait un bond en avant, alors qu'il aurait été plus sage de ne faire qu'un pas, puis un autre, et ainsi de suite. L'adaptation se serait faite insensiblement. Il n'y aurait pas eu de rupture sérieuse avec la tradition. Les jeunes gens auraient marqué moins de dédain pour ce qui fut la vie de leurs pères. Ceux-ci de leur côté auraient peut-être montré plus de compréhension, plus d'indulgence pour l'appétit de vivre de ceux-là.

Mais s'il est réel que nous subissons une sorte de crise, peut-on sérieusement parler de dégradation ? Je ne le crois pas, et je m'élèverai toujours avec énergie contre cette thèse. Au fond, l'homme change assez peu. Les âmes de bonne qualité n'ont rien à perdre d'un enrichissement rapide. Pour elles, ce qu'on appelle « l'échelle des valeurs » n'en sera pas renversée. Elles sauront toujours où réside l'essentiel, et l'aisance matérielle leur permettra surtout de pratiquer enfin le désintéressement et la générosité, deux qualités qu'elles devaient trop souvent s'interdire jadis. Quant aux autres, ceux qui appartiennent à l'espèce basse, et dont heureusement les Bagnards autochtones ne sont qu'une bien faible minorité, ils représenteront toujours, quelles que soient les circonstances extérieures, le lieu, l'époque, la « moisissure de l'humanité ».

Je fais confiance aux Bagnards. Tant de bon sens, tant d'équilibre ne peuvent pas avoir été balayés en aussi peu de temps. Ces

qualités reprendront leurs droits une fois franchie l'étape difficile de l'adaptation. Un choix judicieux sera fait des valeurs nouvelles qui s'allieront, pour la continuer, à la tradition dans ce qu'elle a de meilleur sur le plan moral.

Chapitre IX

QUAND SURVENAIT LA MALADIE

Toute petite, j'ai été longtemps intriguée par l'index droit de mon grand-père paternel. Il était curieux, cet index. La dernière phalange se pliait de façon à former presque un angle droit avec le reste du doigt. Une explication me venait bien à l'esprit : grand-papa Boven fumait beaucoup ; cet index était peut-être ainsi conformé pour mieux lui permettre de bourrer sa pipe ? Mais alors mon autre grand-père, grand fumeur aussi, pourquoi était-il moins bien outillé ? Pourquoi ses doigts ressemblaient-ils aux doigts de tout le monde ? Un jour enfin, on me donna la clef de l'énigme. Jeune encore, mon grand-père paternel avait été mordu par une vipère. Aucune chance pour lui de compter sur une aide médicale. Alors, bravement, il coupa, dans le pan de sa chemise, une bande de tissu dont il fit un garrot. Puis, au moyen de son couteau militaire, il agrandit la morsure et taillada si bien son doigt qu'il sectionna un nerf ou un tendon. Il suçà ensuite et recracha le venin si bien que, de cet incident qui aurait pu avoir des conséquences tragiques, il ne lui resta que cet index déformé.

Mais pour un heureux dénouement, combien de drames se sont peut-être déroulés en un temps où la plus grande commune de Suisse n'avait à compter que sur un seul médecin, le vieux docteur Benjamin Carron, qui ne pouvait suffire à tout, et qui n'était d'ailleurs pas toujours en état d'exercer son art, en raison d'un goût très prononcé pour la bouteille qu'il devait, lui aussi, trouver « plus belle que l'amphore ».

Au début du siècle, il achevait une vie qui avait commencé en 1819. Son fils François, fruit d'une union tardive, poursuivait à Lausanne des études de médecine qu'un éthylisme congénital, une soif héréditaire, rendaient fort ardues. Ce n'est que vers 1910 qu'il obtint enfin son diplôme et put commencer d'exercer sa profession. Fort doué, disait-on, pour tout ce qui avait trait aux affections pulmonaires aiguës, telles que pneumonie et pleurésie, il aurait pu rendre de très grands services à ses concitoyens s'il n'avait fallu malheureusement l'aller presque chaque fois chercher dans les vignes du Seigneur. De même qu'il fut longtemps à pouvoir ouvrir un cabinet, il fut longtemps à pouvoir fonder un foyer, les jeunes filles redoutant davantage son alcoolisme qu'elles n'étaient attirées par un titre de docteur que d'ailleurs il ne possédait pas, n'ayant jamais obtenu de doctorat.

Sur le tard, pourtant, une femme fut assez courageuse pour tenter l'aventure. Energique, elle se crut de force à combattre cette si fâcheuse inclination. Hélas, le soir même de ses noces, elle dut déchanter. Mis en train sans doute par les festivités de la journée, le marié disparut. Pendant huit jours, il erra de bistrot en bistrot, couchant partout sauf dans le lit conjugal.

— « Docteur, lui fit enfin remarquer quelqu'un, au moment où il entrait dans un café, votre place n'est pas ici ; elle est auprès de votre femme.

— Ma femme ? » interrogea-t-il d'un air parfaitement ahuri.

Puis, se frappant le front comme un amnésique qui retrouve soudain la mémoire :

— « C'est juste, après tout ! J'ai épousé Elise d'Albert [Caron] et je ne m'en souvenais plus ! »

Ironie du sort ! Cet homme qui avait mariné toute sa vie dans le vin finit tragiquement dans l'eau, emporté, ou plus exactement enseveli par un débordement du torrent de Madzeria, enlisé en quelque sorte dans le limon de la berge. On retrouva ses restes six ans plus tard, une nouvelle coulée du torrent les ayant remis au jour.

Pour des raisons qu'on comprendra donc, on conserva pendant longtemps l'habitude à Bagnes d'appeler des médecins de Martigny. On ne le faisait d'ailleurs que dans des circonstances extrêmement

graves, et il n'était pas rare que, sortant de la chambre du malade, le médecin rencontrât le prêtre porteur des saintes huiles. Et ce n'est qu'exceptionnellement qu'on avait recours à la faculté pour les personnes âgées, lesquelles, ayant « fait leur temps », ne recevaient souvent pour tout potage, c'est le cas de dire, que le traditionnel « lait de poule », une espèce de consommé fait de lait et de jaunes d'œufs.

Je sais le cas d'une sage-femme qui, au cours d'un accouchement particulièrement laborieux, avait, par la simple pression de ses doigts, empêché une hémorragie qui aurait été fatale, et cela pendant tout le temps qu'il fallut au mari pour se rendre à Martigny et en ramener l'homme de l'art, c'est-à-dire pendant au moins huit heures. Tout s'étant finalement bien terminé, la famille demeura persuadée que la sage-femme s'était alarmée à tort et lui avait occasionné des dépenses inutiles. Faute de pouvoir se venger autrement, on la bouda.

Mais si les médecins faisaient parfois défaut, il y avait les remèdes de bonne femme. Beaucoup étaient encore en honneur à Bagnes, au début de ce siècle, si on en croit Maurice Gabbud qui en a dressé une liste amusante. Je les transcris ci-après en me permettant de les assortir de quelques considérations :

1) Contre la jaunisse — car la liste commence par la jaunisse, ce qui prouve que ce n'est pas d'hier qu'on se fait de la bile — contre la jaunisse donc, il faut avaler un nombre de poux impair, sept ou neuf (comme dans les collèges de juges où le nombre impair est de rigueur). A noter que, au début du siècle, le conseil, s'il n'était pas sage, était du moins facile à goûter, le remède se trouvant tout à côté du mal.

2) Contre les dartres, il faut éviter de se gratter et laisser ce soin à saint Grat, au nom prédestiné, qui contre une neuvaine en son honneur se chargera de calmer les démangeaisons. Toutefois, si on n'a pas la patience d'attendre neuf jours, on peut recourir à un moyen plus rapide. On trace un cercle autour de la dartre, et on répète cinq fois le mot « dartre » en ajoutant « aujourd'hui nous sommes tel jour ; dans deux jours, je te dis de t'en aller ». On laissait, comme on voit, à la dartre le temps de se « retour-

ner ». Mais ces incantations ne pouvaient être dites qu'en patois, les darters, très peu polyglottes, ne comprenant pas le français.

3) Contre les rages de dents, il suffit de prendre le bâton de pèlerin et d'apporter à l'hospice du Grand Saint-Bernard autant de clous qu'on a de dents. C'est plus long, mais bien moins coûteux qu'une séance chez le dentiste.

4) Contre les hémorragies, il faut dire : « Sang, arrête-toi dans mes veines, comme Jésus-Christ a souffert de ses peines ». Cette méthode n'avait pas les inconvénients du garrot. Il est vrai qu'elle n'empêchait pas toujours qu'on fût saigné à blanc.

5) Contre les écorchures et la transpiration des pieds, il faut prendre un bain de pieds le jeudi saint. L'application de ce remède exige une grande patience puisqu'elle ne peut se faire qu'une fois l'an. Il est vrai qu'un bain de pieds pris un autre jour n'étant pas absolument contre-indiqué, on peut toujours espérer un allègement.

6) Contre le panaris, il faut faire appel à une personne née le troisième dimanche d'un mois à la condition que le jour de son baptême, qui devait aussi être un dimanche, on lui ait fait tenir dans la main un ver de terre jusqu'à ce que l'animal ait péri. Comme rares étaient, malgré tout, les personnes qui remplissaient ces trois conditions, il ne faut pas s'étonner d'avoir vu, chez les personnes âgées, tant de phalanges nécrosées par le panaris.

7) Contre les pis charnus et douloureux des chèvres après la mise bas, il faut réciter, à minuit, une prière pour l'âme la plus délaissée du purgatoire.

Il y avait encore bien d'autres remèdes qui ne figurent pas dans la liste de Maurice Gabbud, et auxquels les vieilles gens recouraient, il n'y a pas tellement longtemps. On enveloppait assez souvent les coupures avec des toiles d'araignée, quand ce n'était pas avec le torchon à vaisselle ou plus simplement quand on ne les lavait pas avec de l'urine ! Et dire que le mot de pollution n'est venu à la mode que tout récemment.

Un de mes grands-oncles souffrait d'une grosse infection dans un doigt. Le médecin, qu'il avait tout de même consulté, lui ayant recommandé de ne pas exposer ce doigt à l'air, il interdit qu'on ouvrît les fenêtres pendant tout le temps que dura son mal !

Quand un enfant tardait à marcher, on l'amenait en pèlerinage à la chapelle Saint-Eusèbe entre Orsières et Som-la-Proz. Ce saint faisait ce qu'il pouvait, mais ses pouvoirs étaient limités et impuissants notamment contre la fâcheuse habitude que prirent assez vite les jeunes mères de faire porter aux fillettes de petites culottes sous leurs robes. Les vieilles femmes désapprouvaient hautement cette mode qui entravait le développement des enfants.

Il est juste d'ajouter que cette survivance des antiques croyances, voire des antiques superstitions, qu'on ne trouvait d'ailleurs que chez les personnes très âgées, n'empêcha pas, dès que la chose fut matériellement possible, qu'on commençât à mettre sa confiance dans la science médicale, à la condition, comme je l'ai dit, qu'il ne s'agît pas de vieillards non récupérables pour l'économie familiale, et dont les souffrances étaient naturelles et supportables !

La fondation en 1897 de la Caisse de Secours mutuels de Bagnes, devenue bien vite « la Société de secours mutuels fédérée », suivie en 1902 de la Caisse-maladie « l'Union », montre bien que, dans son ensemble, la population avait évolué. Les remèdes de bonne femme n'étaient déjà plus qu'une végétation malsaine s'obstinant à pousser dans des lieux où l'air et le soleil n'avaient pas encore pénétré.

Par contre, « les plantes salutaires » étaient de plus en plus connues. Les ménagères en faisaient provision. Ces remèdes naturels tenaient chez le paysan la place que tiennent dans les armoires de nos salles de bain les flacons étiquetés aux noms savants.

Il y avait cette merveilleuse camomille, véritable panacée, qui facilitait la digestion, procurait un sommeil paisible, calmait les maux d'yeux, et macérée dans de l'huile constituait un remède souverain contre les maux d'oreilles ; la bourrache, excellente contre les refroidissements, de même que le bouillon-blanc ; les feuilles de frêne efficaces contre le rhumatisme et l'hydropsie ; les fleurs de genêt et les queues de cerises, ces excellents diurétiques ; le lin dont les graines opéraient comme laxatif et dont la farine faisait des cataplasmes auxquels rien, tout au moins théoriquement,

ne résistait. Je me souviens de fleurs de lis macérées dans de l'eau-de-vie qui, appliquées sur les coupures, en activaient la cicatrisation. On fabriquait aussi du sirop de brou de noix dont on faisait chaque printemps une cure fortifiante et dépurative. Il faudrait citer encore la mauve, le tilleul, le sureau, les violettes, tous ces végétaux que la nature tient toujours à notre disposition, mais que nous méconnaissions au profit de produits chimiques que notre corps n'ingère pas toujours sans risque ni dommage.

Si la fondation, à cinq ans de distance, de deux caisses-maladie allait favoriser dans une mesure d'ailleurs relativement modeste le recours à la science médicale, la loi sur l'assurance-maladie de 1911, et tout particulièrement le chapitre qui traite de la Caisse nationale, en rendant obligatoire l'assurance-accidents pour le personnel de la plupart des entreprises, devait faire ressortir de façon particulièrement aiguë l'insuffisance des services médicaux.

Fort heureusement pour Bagnes, aux environs de 1920, un jeune médecin de Sembrancher, le Dr Louis Luder, s'établit dans sa commune et rayonna dans tout le district d'Entremont. Frais émoulu des études, plein de zèle, pénétré de la grandeur de son sacerdoce, il répondait toujours au premier appel, d'où qu'il vînt et à quelque heure que ce fût. Il fut tout de suite très populaire et d'autant plus apprécié qu'il lui arrivait, lorsque au chevet de la maladie il rencontrait la misère, de laisser, sur un coin de table, en guise de note d'honoraires, une pièce de cent sous.

Il aimait raconter comment on venait chaque dimanche le chercher d'un certain village, toujours le même, avec un mulet garni pour la circonstance d'une selle. A cette époque, le véritable caducée, c'était la selle. Elle ne servait qu'aux médecins et aux vétérinaires. Les autos, en effet, étaient encore rares et ne pouvaient desservir tous les villages. Un peu intrigué par ces appels régulièrement dominicaux, il finit par s'en ouvrir à son conducteur du jour : « C'est tout de même curieux que, dans votre village, les gens tombent toujours malades le dimanche. — Oh ! lui fut-il répondu, ils sont aussi malades les autres jours, mais il n'y a que le dimanche où le mulet soit libre ! »

On raconte de ce médecin qu'appelé un jour au chevet d'une patiente, il constata que son mal venait surtout des coups qu'elle avait reçus de son mari. Se tournant alors vers ce dernier qui cuvait sa cuite sur un canapé, il tomba la veste et lui administra une puissante raclée. Je ne suis pas absolument sûre que cet incident soit vrai. Je voudrais qu'il le fût. Il y a des cas où la justice distributive est la seule efficace.

Depuis longtemps à Bagnes, l'administration communale avait, sous une forme ou sous une autre, subventionné ses médecins qui n'auraient pu vivre de leurs seuls honoraires. Au XIX^e siècle, le vieux docteur Benjamin Carron avait obtenu que le terrain bourgeoisial de Mauvoisin devînt sa propriété. Plus tard, on adopta le système des subventions annuelles en argent. A quelle date exactement ? il faudrait faire à cet effet des recherches ; mais la chose, après tout, n'a pas tellement d'importance. Ce que je puis affirmer, c'est que dans les comptes communaux de 1909, qu'un hasard bienveillant a mis sous mes yeux, on ne trouve aucune somme versée au titre de subside au seul médecin exerçant alors son art à Bagnes, c'est-à-dire au Dr François Carron. L'abandon de Mauvoisin était-il encore toujours considéré comme une prestation communale ou cette année 1909 marque-t-elle un inter-règne entre les médecins Carron père et fils ?

Le rôle de médecin de campagne n'est pas une sinécure, tout particulièrement dans une commune qui compte, sensiblement distants les uns des autres, une quinzaine de villages ou de hameaux.

Il arrivait ainsi, à intervalles plus ou moins réguliers, que le médecin subventionné dénonçât son contrat pour aller exercer son art sous des cieux plus cléments.

Au cours de ces dernières décennies, les choses ont considérablement changé. Le développement de la station de Verbier a augmenté de façon importante l'effectif de la population. La vogue des sports d'hiver multiplie les accidents. Les assurances sont tellement entrées dans les mœurs que l'intervention de l'homme de l'art, si rare autrefois, est constamment requise, et cela aussi bien pour les petits bobos qu'on soignait autrefois empiriquement que pour les affections graves. Une permanence médicale est installée

depuis quelques années à Verbier, tandis qu'au Châble, deux médecins prodiguent leurs soins au reste de la population.

L'hospitalisation se pratique couramment. Le patient est généralement transporté à Martigny, à Sion, à Sierre, à Lausanne ou à Genève, selon son désir, la nature de son mal et la décision du médecin traitant. Le maximum de soins est ainsi assuré dans tous les cas.

Un regret pourtant : On naît dans une maternité, on meurt dans un hôpital. Les maisons que l'on construit — et on en construit ! — n'entendront pas le premier cri du nouveau-né. Elles ne recevront pas le dernier soupir du mourant. Quelque chose qui jusqu'ici imprégnait les murs des vieilles maisons et qu'il n'était pas nécessaire d'être particulièrement sensible pour percevoir leur manquera désormais.

Et si d'aventure Bagnes s'avisait de donner au monde un personnage illustre, un héros, un saint, que sais-je ? aucune plaque ne marquera sa maison natale. On ne viendra pas davantage en pèlerinage au lieu de sa mort, puisque l'acte ultime de sa vie, celui qu'un original de chez nous appelait « l'acte de contraction parfaite », il l'aura vraisemblablement accompli entre les quatre murs blancs d'un hôpital.

Chapitre X

CETTE RACE... A PART !

On a vu que, pendant des siècles, le souci primordial du Bagnard a été de survivre. Son miracle a été de durer. Attaché, accroché plutôt à une terre dure, coriace, parcimonieuse, il a dû, bon gré mal gré, se modeler sur cette terre. Il est devenu à son tour dur, coriace, parcimonieux. Afin de préserver et de développer celles de ses facultés virtuelles qui étaient le plus nécessaires à son existence, il a dû étouffer une bonne partie des autres. Son effort, incessamment tendu vers le même but, a fait de lui un être contradictoire, à la fois industriel et simple, subtil et élémentaire, violent et résigné. Cela aussi l'a rendu ombrageux, méfiant, secret. D'où cette réputation de ruse qu'on lui a faite et qu'il continue de traîner derrière lui comme le lambeau d'un vêtement qu'il a depuis longtemps cessé de porter. D'où aussi le fameux proverbe qui veut que « Le Bagnard, le Savoyard et le Renard soient trois diables à confesser ».

S'il y eut du vrai jadis dans ce qui n'est presque plus aujourd'hui qu'une légende ; si une certaine dissimulation a passé longtemps, et non sans raison, pour un des traits caractéristiques de la race, que cela ne pèse pas trop sur la mémoire de nos pères ! Passons-leur ce travers en considération de tous les péchés qu'ils n'ont pas pu commettre, parce que c'était des péchés hors de leur portée, des péchés de riches. Il leur aura sans doute été beaucoup pardonné parce qu'ils ont beaucoup lutté et qu'ils ont beaucoup souffert. Et

s'ils ont quelquefois élevé au rang de vertu cette sévère économie que l'Eglise condamne et met, sous le nom d'avarice, au nombre des péchés capitaux, n'oublions pas qu'ils y ont été poussés par la plus impérieuse des nécessités et que, par contre, ils ne sont jamais tombés ni dans l'orgueil, ni dans la gourmandise, ni surtout dans la paresse.

Sans doute ont-ils aussi beaucoup aimé, encore que, à vrai dire, ils l'aient assez peu manifesté. Voués à la tâche écrasante de s'assurer et d'assurer aux leurs le pain de chaque jour dans des conditions souvent fort difficiles, obsédés par cet « impératif catégorique » comme nous dirions aujourd'hui, ils n'ont pas eu le temps de développer ces petites attentions qui font, dans des milieux plus favorisés, le charme des relations humaines. Ils n'ont pas davantage pu développer ces mille grâces du cœur qui « romantisent » et idéalisent l'amour. L'incontinence du cœur est la dernière chose qu'on puisse leur reprocher. Ils n'ont pas été de ceux qui « font facilement leur cœur sous eux ». Une pudeur excessive les empêchait d'exprimer les sentiments les plus naturels, les plus légitimes. Ces sentiments pouvaient se diviser dans les profondeurs, puiser aux sources vives de l'être, ce qui en émergeait était toujours sec, lié à la vie matérielle, la seule dont on osât faire état.

Un enfant venait-il à mourir au seuil de l'adolescence, on saignait intérieurement, quelquefois même jusqu'à sombrer dans la neurasthénie — on appelait ça « devenir ennuyé » ! — mais on n'en parlait que pour déplorer sa disparition « juste au moment où il allait pouvoir commencer sérieusement à aider ».

Dans le même ordre de sentiments, une jeune fille se mariait-elle dans son village, sa mère, heureuse à la pensée qu'elle ne serait pas séparée de son enfant, justifiait sa satisfaction en expliquant que, de cette façon, celle-ci « pourrait continuer à lui tendre des coups de main ».

Sur un autre plan, devait-on vendre une pièce de bétail, on se révélait parfait maquignon. On discutait âprement le prix de la bête, dissimulant au besoin ses défauts, rasant, finassant sans la moindre honte, assez fier au contraire de son savoir-faire, et tâchant, quand tout était conclu, de gagner encore un cigare sur

le marché. Mais pour rien au monde on aurait laissé deviner ce pincement de cœur, parfois même ce picotement des yeux qui vous prenaient au moment de se séparer d'un animal qu'on avait élevé, soigné, nourri, qui vous connaissait, répondait à votre voix, et qui si souvent avait léché le sel dans votre main. Un tel sentiment était un luxe, et le luxe était sévèrement banni de la vie paysanne. Ceux qui ne parvenaient pas à l'étouffer le dissimulaient comme une faiblesse.

Il faut avoir vécu à la campagne pour comprendre que ce qui est en bonne partie responsable de la rudesse du paysan, de son apparente dureté, c'est cette obligation qui lui est faite de ne voir que des objets de rapport dans ces êtres vivants et souvent aimants que sont les animaux domestiques, cette nécessité presque tragique de dénouer sans cesse les liens que l'habitude tisse entre lui et ses compagnons de vie et de travail.

Encore s'il n'y avait que ces séparations par la vente ! Mais le travail de la terre, dont on a parfois un peu trop tendance à ne voir que l'aspect idyllique, exige des sacrifices sanglants. « Le berger et le boucher, dit un vieux proverbe, ne regardent pas la brebis du même œil. » A Bagnes, pendant longtemps, le berger et le boucher habitaient le même homme. Un jour, il arrivait fatalement que cet homme dût retirer de la bergerie ou de l'étable, pour l'immoler, la bête familière qui si souvent l'avait accompagné aux champs ou à l'alpage et qui le suivait encore avec confiance sur les lieux du sacrifice. Et quand l'animal, que l'on abusait en lui jetant quelque nourriture, baissait la tête pour savourer cette provende inespérée, on en profitait pour lui porter le coup d'assommoir entre les oreilles, à l'endroit précis où tant de fois on l'avait gratté en signe d'amitié. A peine la victime étourdie tombait-elle sur le flanc, avec dans la bouche encore cette pomme ou ce morceau de pain qu'elle n'avalerait pas, qu'il fallait se hâter de lui planter un couteau dans la gorge. Et tandis que les femmes s'affairaient à recueillir son sang, on la laissait tirer son agonie pendant d'interminables instants. Le porc surtout, qui faisait chaque année les frais de ces sanglantes cérémonies, n'en finissait pas de mourir.

J'ai assisté tout enfant à quelques-unes de ces boucheries et j'en garde un souvenir horrifié. Non que je me sois distinguée dans

mon jeune âge par une sensibilité exceptionnelle. Les enfants sont naturellement cruels et je n'ai pas fait brillamment exception à la règle. J'ai, comme tous mes petits camarades, coupé des lombrics en morceaux, écrasé des mouches contre les vitres, arraché des pattes aux sauterelles et, ce qui demandait plus d'adresse mais était tellement plus amusant, introduit des fleurs dans leur arrière-train, avant de les relâcher dans la nature. En bref, je me suis livrée à ces mille riens charmants et ingénieux qui caractérisent la férocité de cet âge réputé innocent.

Toutefois j'aimais les animaux domestiques et, les aimant, je souffrais par eux ce qui est dans la logique des choses. La destruction des petits chats était pour moi un drame. La vente des veaux au boucher m'arrachait des larmes pathétiques. Et si je supportais mieux celle des chevreaux pourtant si touchants, c'est parce que cette vente coïncidait chaque année, pour ma petite sœur et pour moi, avec l'achat de chapeaux de printemps, l'un étant fonction de l'autre, selon une tradition solidement établie. Je concentrais ma pensée sur le chapeau pour ne pas trop penser au cabri.

Mais les boucheries, que les paysans pratiquaient encore eux-mêmes — les bouchers n'ayant pas d'étal et se bornant à ramasser les veaux et les cabris pour les vendre au-dehors —, restaient m'hantise. On peut dire qu'elles ont obscurci mon enfance. Quand mon grand-père Mex commençait à couper très finement les choux destinés aux saucisses, quand ma grand-mère cuisait des poireaux en quantité et quand mon père aiguisait de longs couteaux pointus, je savais que l'immolation était proche. D'avance, je me bouchais les oreilles, et je n'osais plus regarder l'animal dont je savais que le destin allait bientôt s'achever de tragique façon.

Pourquoi ensuite assistais-je parfois à ce spectacle alors que rien ne m'y forçait ? C'est une question que je me pose encore aujourd'hui et à laquelle il m'est bien difficile de répondre. Peut-être cédaï-je à un goût inconscient pour les émotions fortes ? C'est possible. On sait que l'être humain est plein de contradictions et que l'horreur n'est pas sans exercer sur lui une certaine attirance. Pourtant, je croirais plutôt ici que, calquant mon attitude sur celle des adultes, je me raidissais intérieurement contre une panique qui m'apparaissait comme une faiblesse.

Ce qui me semblait insoutenable, plus encore que les plaintes de l'animal qui commençaient en cris stridents, se continuaient en gémissements pour finir en râles et en hoquets, c'était, assez singulièrement, ce geste de fausse sollicitude, ces morceaux de pomme ou de pain qu'on lui offrait hypocritement et qui allaient permettre de le frapper plus sûrement. Je m'insurgeais contre cette duperie et je crois bien que c'est à ces occasions que j'ai commencé à pressentir que les grandes personnes pouvaient parfois se montrer bien perfides.

Je ne tirerai pas de cet exemple une conclusion trop facile et qui serait d'ailleurs absurde autant qu'inexacte. Je n'insinuerai pas que, à force de tromper les bêtes, le paysan en arrivait tout naturellement à tromper les gens et que tout geste amical avait nécessairement pour corollaire une arrière-pensée intéressée. Cette façon de tuer, pour barbare qu'elle fût, était la seule possible, aussi longtemps qu'il n'y eut pas de personnel qualifié et de méthodes plus radicales, et qui voulait manger de la viande était contraint de l'adopter, quel qu'ait pu être son attachement pour la bête sacrifiée.

Pourtant, à force de se tendre, ces nerfs qui ne voulaient pas lâcher finissaient par se durcir ; ces cœurs qui refusaient de s'apitoyer arrivaient à se bronzer, pour reprendre le mot de Chamfort. La sensibilité s'enfermait sous une sorte de cuirasse, à travers laquelle les sentiments et les émotions ne passaient pas facilement. Cette cuirasse faisait partie de l'héritage. On se la transmettait avec la vie et chaque génération, en accomplissant les mêmes rites, l'entretenait, la fourbissait à son tour.

On m'objectera que mon explication ne prouve pas grand-chose, que c'est là du sentimentalisme gratuit, que le goût de tuer est dans l'homme et que celui qui ne tue pas par nécessité tue par plaisir. Et on invoquera la chasse, qui est pratiquée par de fort honnêtes gens, souvent très distingués, surtout s'il s'agit de chasse à courre, très évolués même puisqu'on voit des écrivains, comme Paul Vialar, axer une partie de leur production littéraire sur les différentes phases de cet « art ».

Je n'aime pas la chasse et je le dis tout net. Il est possible qu'elle se justifie en un sens et que la prolifération du gibier pré-

sente de réels inconvénients. Aussi n'est-ce pas sous cet angle que je la juge, car ce ne sont pas ces raisons qui arment les chasseurs. Et je tiens ce plaisir de tuer qu'aucune nécessité ne justifie pour un reste de barbarie, et non pour un sport, encore moins pour un art. Et cela, malgré toute la littérature qui est venue se greffer là-dessus !

Mais peut-être ne suis-je pas moi-même assez évoluée pour comprendre que c'est encore bien plus beau lorsque c'est inutile, et qu'on ne peut pleinement goûter la poésie d'un matin d'automne, le rosisement des cimes sous les premières caresses du soleil, que si l'on porte à son bras une arme meurtrière et que l'on déverse grenaille et chevrotine sur toute cette vie frémissante qui anime la nature !

Cela dit, je me sens très à l'aise pour ajouter que, entre la chasse et la boucherie, surtout telle que je viens de la décrire, la différence est énorme, et que tirer sur un chamois ou sur un oiseau en plein vol, ce n'est tout de même pas la même chose que saigner un cochon. D'abord à la chasse l'animal qu'on s'apprête à tuer, on ne le connaît pas. Il n'a jamais mangé dans notre main, notre sollicitude ne lui a jamais appris à nous considérer comme un ami. Il se défie au contraire de nous et cela établit entre le chasseur et sa proie une sorte de code. Il y a vigilance des deux côtés. D'ailleurs, tirer sur une cible mouvante laisse une chance au gibier, et cela suffit à rendre la chasse plus acceptable. Si peu aimable qu'elle soit, elle emprunte au cadre dans lequel elle se déroule une certaine aura qu'on appelle facilement poésie, bien que la poésie ce soit tout autre chose. Il faut ajouter aussi que, se pratiquant généralement par groupes, elle noue ou resserre des liens d'amitié.

Rien de semblable dans ces écœurantes cérémonies qui chaque année assuraient au paysan sa provision de viande et dont rien ne venait masquer le cruel réalisme. Et ce n'est pas faire injure à nos pères que de supposer qu'ils s'y livraient à contrecœur et que cette contrainte a déteint sur leur caractère.

Mais tout cela, qui ne nous était d'ailleurs pas particulier, n'aurait pas suffi à créer ce curieux spécimen qu'était le Bagnard d'hier. Il fallait que d'autres facteurs importants intervinssent pour former cette « race à part » dont parle le chanoine Bourban,

et que le doyen Bridel se flattait d'avoir découverte en visitant notre vallée au lendemain de la débâcle du glacier du Giétroz et qu'il jugeait « plus spirituelle que ses concitoyens du bord du Rhône qui appellent finesse cette supériorité de talent ».

Si on se souvient qu'un critique littéraire a qualifié les personnages du doyen Bridel de « Suisses sans complication », on croira sans peine que la plupart des Bagnards qu'il eut l'occasion d'aborder en 1819 ont dû lui paraître singulièrement subtils. Cette « finesse », c'était le côté déjà en partie purifié et devenu sympathique de cette fameuse ruse qui s'est révélée au cours des âges indispensable au maintien de la race. « Quand la peau du lion ne suffit pas, disait déjà Lysandre, il faut y coudre un lopin de celle du renard ». C'est ce que nos pères ont dû faire. Au courage qui leur était nécessaire pour arracher à la terre un minimum vital, ils ajoutèrent l'astuce qui devait leur permettre de soustraire ce minimum à la convoitise d'autrui. Cacher ses propres cartes et tâcher de voir dans le jeu du prochain, disons plutôt de l'adversaire —, était la règle à laquelle il fallait se soumettre et qui exigeait une bonne dose de dissimulation en même temps qu'un sens aigu de l'observation.

Ai-je besoin de préciser que j'évoque ici un passé fort lointain, un temps où à l'aridité du sol et à l'hostilité des éléments venaient s'ajouter les exigences du seigneur féodal, auxquelles il fallait faire face sous peine d'encourir de sévères sanctions ? C'est à force de se heurter à la malice des gens et des choses que le caractère du Bagnard s'est formé à la ruse. Il s'est aiguisé à la façon d'un silex — dont il avait parfois les propriétés pyriques, ce qui donna lieu à plus d'une jacquerie —, pour devenir une arme, souvent la seule, dans ce dur combat qu'il dut soutenir au cours des siècles.

Les temps ont changé. Le caractère du Bagnard aussi. Il s'est peu à peu adouci et, si la tendance à la dissimulation persiste, je crois qu'on peut l'appeler maintenant : réserve, retenue, discrétion. Il est vrai que le goût du secret existe encore. Il se manifeste parfois de façon assez imprévue, comique même. Tel le cas de ce pénitent qui sortait un jour tout faraud du confessionnal, enchanté de lui-même, parce que « le curé n'avait pas réussi à lui tirer les vers du nez ! »

Semblable à ces plantes qui ne fleurissent que tous les deux ans, il resurgit régulièrement, ce goût du secret, au moment de remplir les déclarations d'impôt. Essayez de faire comprendre à certains contribuables qu'ils ont intérêt à déclarer les dépôts en banque qui payent un impôt moins élevé sur bordereau qu'à la source. Ils vous répondront : « C'est possible. Mais « ils » n'ont pas besoin de savoir ». « Ils », ce sont bien entendu les agents du fisc, mais ce sont aussi « les autres », tous ceux dont on doit bien se garder de satisfaire la curiosité.

Il arrive très souvent qu'on me téléphone pour me soumettre un cas, me demander un avis, un conseil même. Je dois parfois insister pour savoir à qui j'ai affaire, car on s'annonce généralement par ces mots peu compromettants : « C'est de Sarreyer, ou de Lourtier, ou de Bruson, qu'on téléphone ». Et quand je suis enfin parvenue à identifier mon interlocuteur, c'est encore le diable pour lui faire nommer son antagoniste. Convenez que, dans de telles conditions, à moins d'être le Saint-Esprit, il est bien difficile de conseiller utilement quelqu'un !

Quant au sens de l'observation, on peut dire qu'il est à l'origine de l'esprit caustique du Bagnard. A force d'être attentif au comportement d'autrui, de noter ses réactions pour y parer, il a fini par acquérir une assez bonne connaissance de l'humain. Et si sa vue est parfois un peu courte, elle excelle dans le détail.

Les faiblesses, les travers, les ridicules d'autrui alimentent sa moquerie. Mais cela le conduit généralement à la connaissance de ses propres faiblesses, de ses propres travers, de ses propres ridicules. A force d'observer autrui sans indulgence, on s'aperçoit quelquefois qu'on lui ressemble, ce qui ne déchaîne pas nécessairement un enthousiasme exagéré. Le meilleur moyen de s'accepter dans ce cas, c'est de se blaguer soi-même. C'est ce que le Bagnard, à moins d'être un sot, fait volontiers. Sa verve satirique s'exerce aussi bien sur lui que sur son prochain. Il n'est que de jeter un coup d'œil sur notre modeste patrimoine littéraire pour s'en convaincre.

Louis Gard, par exemple, qui a si vigoureusement étrillé ses concitoyens, se brocait lui-même avec beaucoup de verve. Témoin ce quatrain :

*Du larcin l'on soupçonne
Le fou Jean Baillifard
Et la chanson friponne
Vient du fou Louis Gard.*

Ailleurs, il fait allusion, sans le plus petit complexe, aux mesures d'interdiction dont il a été l'objet, pour avoir, après bien d'autres frasques, vendu le mulet de son père. Ce dernier, qui a racheté l'animal, est censé dire :

*Interdisons un enfant trop coupable,
Et toi, mulet, rentre dans mon étable.*

J'ai retrouvé plusieurs articles de journaux que mon père avait conservés soigneusement parce que Louis Courthion, faisant allusion à sa jeunesse besogneuse et aventureuse, s'y raillait de bien plaisante façon.

J'ai déjà dit que c'était aussi la manière de Maurice Gabbud.

Dans la vie de tous les jours, c'est-à-dire hors de toute littérature, on pourrait citer bien des exemples. Je n'en donnerai qu'un :

Un indigent avait oublié dans un magasin, où il avait acheté un journal, le plus plat des porte-monnaie. Rappelé par le marchand qui debout sur le seuil de son magasin agitait l'objet en question, il revint sur ses pas, et feignant la plus profonde admiration : « Ce n'est pas possible ! dit-il, je n'arrive pas à comprendre que tu puisses tenir ça à bras tendu ! »

Parce qu'il manie facilement l'ironie, le Bagnard est peu sensible à la flatterie. Il s'en méfie au contraire, y voyant, selon les cas, ou du persiflage ou une manœuvre pour « se faire avoir ».

Il ne voulait peut-être que se montrer aimable, cet homme qui avait tout jeune perdu un œil et qui, abordant un jour une paysanne, lui dit : « Bonjour, jolie dame ! »

La riposte ne se fit pas attendre : « On est toujours joli quand on est honnête. Et il y a un proverbe qui dit : Si ton voisin est borgne, regarde-le de profil ! »

Je pourrais citer bien d'autres bons mots d'où la bonté est d'ailleurs généralement absente. Mais il faudrait pouvoir les

donner « tels sur le papier que dans la bouche », comme disait Montaigne. Or, ce n'est pas facile, d'autant que quelques-uns empruntent au patois un sel que je risque bien de leur faire perdre en les traduisant.

Quelques exemples s'imposent pourtant à l'appui de ce que je disais tout à l'heure au sujet des rosseries que le Bagnard, s'il se les sert lui-même avec assez de verve, admet tout aussi bien qu'un autre les lui serve !

C'était dans une laiterie à Verbier-Village. Un garçonnet d'une dizaine d'années était en butte aux taquineries de quelques adultes. Il se défendait si bien, répondait si vertement, que le fromager ne put s'empêcher de s'exclamer : — « Quelle grande gueule pour un petit chien ! — Et toi, répondit le gamin nullement décontenancé, quelles petites oreilles pour un gros âne ! »

Tout le monde rit, le fromager plus fort que les autres.

Il sut goûter aussi l'impertinence, ce jeune homme qui proposait un jour à une jeune fille de l'accompagner, et à qui celle-ci répondit : « Non merci ! J'en ai déjà un », en désignant le chien qu'elle promenait en laisse.

Peut-être fut-il un peu moins ravi cet autre jeune homme qui demanda à une jeune fille : « Pourquoi me bourres-tu le crâne ? » et qui s'entendit répondre : « Parce que j'ai horreur du vide ».

Ces plaisanteries qui entre Bagnards n'étaient à tout prendre que des taquineries un peu acides, devenaient vite des impertinences quand elles visaient des étrangers.

Il dut être ulcéré ce capucin, qui pénétré de son autorité sacerdotale crut devoir interpellier sur un ton sévère une jeune personne qu'il rencontra au début d'un après-midi dominical : « Comment ? c'est maintenant seulement que vous rentrez ? — D'où ? demanda l'interpellée. — Mais, ... de la messe ! — De la messe ? Je n'y suis pas allée ! — Pas allée ? Et pourquoi ? — On m'avait prévenue que le sermon serait dit par un capucin. »

Les voyageurs de commerce s'égratignèrent plus d'une fois aux aspérités de l'esprit bagnard, notamment quand ils faisaient les avantages auprès des jeunes filles.

— « Vous allez au lait, demanda l'un d'eux à une jeune femme qui se dirigeait vers la laiterie, montez donc dans ma voiture !

— Vous avez, c'est vrai, une magnifique tête de vacher. Mais avez-vous vraiment du lait dans votre voiture ? »

Un autre crut devoir s'extasier, avec une certaine condescendance, en pénétrant dans un intérieur paysan :

— « Comme c'est gentil chez vous ! Comment passez-vous l'hiver ? Vous devez certainement jouer de l'accordéon derrière le fourneau ! — « Oh ! non ! répondit froidement la jeune fille à qui s'adressaient ces gentilleses. Nous avons une fois dans l'année une visite comme celle d'aujourd'hui, et nous passons le reste du temps à revivre ces heures inoubliables ! »

Je n'allongerai pas. Je n'écris pas un ana. Il me semblait pourtant que ces exemples illustreraient cet esprit à fond de roses qui est celui du Bagnard.

Je m'empresse d'ailleurs de dire que, s'il est assez répandu, il n'est tout de même pas l'apanage obligatoire de chaque citoyen de chez nous. Tous ne pourraient pas faire partie d'une Académie de l'humour. J'ai même en mémoire quelques réflexions qui pourraient figurer, sinon dans un sottisier, tout au moins dans un recueil de naïvetés. Ils sont morts depuis longtemps ceux que, tout enfant, j'ai vu défiler chez mon père pour affaires diverses et dont les propos me mettaient en joie. Celui, par exemple, qui prenait la machine à coudre pour un appareil de chauffage central ! celui qui se vantait d'être allé plusieurs fois à la foire de Sion et d'avoir ainsi appris à manger la moutarde ; celle qui était si fière de son réveille-matin, parce qu'il « marchait si vite, si vite, bien plus vite que l'horloge du clocher » ; celle qui s'informait si notre téléphone allait jusqu'à Leytron où son frère travaillait ; celle qui expliquait que son neveu, entré à la Valsainte, n'en pourrait plus jamais ressortir parce qu'il « était castré » (pour cloîtré !) ; celle qui disait à ses fils qui devaient se rendre à Fully : « Dépêchez-vous ! Ne faites pas attendre le train ! » Et tant d'autres dont l'horizon ne s'étendait guère au-delà des limites de la commune ! C'était, bien entendu, des naïvetés ! Mais je ne crois pas qu'une seule des personnes que je viens d'évoquer aurait signé une pièce sans s'assurer à quoi elle s'engageait. Et c'est souvent à de telles occasions qu'elles recouraient aux offices de personnes

plus évoluées. C'est dans ces cas qu'intervenait le conseiller du village ou l'instituteur. La candeur n'excluait pas la méfiance.

Une certaine bravade surgissait parfois assez inopinément aussi dans ces humbles existences. Je pense notamment à ce paysan barbotant dans l'eau des arrosages et qui, voyant passer à proximité un officier à cheval, l'apostropha par ce bout de chanson qui lui paraissait « coller » parfaitement à la situation :

*Sachez-le bien, fière aristocratie,
La mort pour tous prouve l'égalité !*

Et pour terminer sur ce sujet, cet incident :

Je racontais à un paysan comment, me trouvant un jour dans un hôtel de Marseille tenu par des Valaisans, après avoir rempli ma fiche d'où il ressortait que j'étais moi-même Valaisanne, je me vis offrir gratuitement une chambre avec salle de bains. — « Nom de D... ! s'écria-t-il, est-ce qu'on s'imagine que parce qu'on est Valaisan on est plein de vermine ? » La salle de bains était une offense, un affront !

Mais revenons à des choses plus sérieuses. Jean Violette, faisant le portrait de Louis Courthion dans un article nécrologique, écrivait :

« Il y avait en lui du montagnard râblé, matois, prudent, méfiant, et de la bonhomie narquoise, de la simplicité rustique. L'esprit d'indépendance constituait son caractère essentiel. Un individualisme farouche, ombrageux, faisait de lui un centre. »

Ainsi de tout Bagnard. Jaloux d'une part de sa vie privée, sobre de manifestations dans le domaine du sentiment, pratiquant d'autre part assez facilement l'autocritique, il est, comme je l'ai dit, plein de contradictions. Ces contradictions frappent d'autant plus que sa sensibilité, pour être contenue, n'en n'est pas moins vive. Dans ses veines qu'on aurait tort de croire sclérosées coule un sang déjà méridional.

Au siècle passé, alors que les occasions de se défouler n'existaient pas encore, les passions comprimées ont plus d'une fois crevé cette surface de fausse indifférence. On arrivait alors rapi-

dement au drame. Sur le plan politique, cela donnait « la guerre de Corberaye » ou « les événements de Champsec », et sur le plan privé des rixes sanglantes, des meurtres, dont deux parricides au moins pour le seul XIX^e siècle. On conviendra, en ce qui concerne ce dernier crime, que c'est beaucoup pour une population qui compte à peine cinq mille âmes, si l'on songe surtout que, dans la Rome antique où pourtant les tragédies n'étaient pas rares, on n'a pas compté un seul parricide en huit cents ans et que les législations successives n'ont pas prévu la répression de ce forfait qu'elles n'imaginaient même pas.

Disons tout de suite que de nos jours de tels drames ne sont plus guère à craindre. On ne vit plus en vase clos. On ne s'entasse plus les uns sur les autres dans l'étroite promiscuité de logements souvent misérables. Ceux qui ne peuvent pas se supporter ne se suppriment plus. Ils se séparent. Les inimitiés ne se remâchent plus au point de devenir de la haine. Tant de choses sollicitent actuellement l'attention du Bagnard dont l'horizon s'est singulièrement élargi que sa force passionnelle se disperse.

Mais si nous n'avons plus de drames, nous avons encore des comédies. Témoin ce gendre qui, apprenant l'arrivée imminente dans son foyer d'une belle-mère qu'il ne pouvait souffrir, fut tellement bouleversé qu'il se précipita à la chapelle de son village dont comme procureur il détenait les clefs, et furieusement se mit à sonner le tocsin !

J'ai parlé jusqu'ici de la haine. Mais il y avait aussi l'amour ! L'amour qui avait parfois ses explosions. Les peines de cœur avaient beau être de celles qu'on cachait le plus soigneusement, il arrivait que le sentiment contrarié se mît à bouillonner et débordât de ces cœurs, étroits peut-être, mais profonds. Il ne se traduisait pas en plaintes romantiques. Porter son cœur en écharpe eût paru de la dernière inconvenance. Mais alors intervenaient les enlèvements, les rapt. Et comme l'honneur bagnard exigeait qu'on épousât son ravisseur, des mariages d'amour ont ainsi pu se réaliser au grand dam du pré contigu, de l'autre moitié du mulet ou de la copropriété du raccard !

Il y eut certainement, aussi secrets que les autres, des actes de charité, de pur dévouement. Mais ceux-là, nous sommes réduits à

les imaginer. Ils n'ont pas trouvé place dans la chronique locale et surtout ils ne sont pas de ceux dont les archives judiciaires perpétuent le souvenir.

Cette sensibilité rebelle que l'on s'efforçait d'étouffer sans jamais y parvenir totalement, on la retrouve dans le Bagnard d'aujourd'hui. Et c'est avec raison que le capitaine André Panchaud qui, pendant la seconde guerre mondiale, avait commandé une compagnie chargée de « couvrir » la frontière italo-suisse au fond de la vallée de Bagnes, pouvait dire dans son discours d'adieu : « Et si quelqu'un vient prétendre devant moi que les Bagnards sont solides comme le roc, je crois que je devrais le démentir en disant : Non ! Mais les Bagnards sont solides comme le bronze, parce que le bronze, lui, peut vibrer » !

Jurisprudence qui compte et que les Bagnards pourront toujours opposer à ceux qui les méconnaissent, puisqu'elle émane d'un ancien président du Tribunal fédéral, juge à la Cour internationale de La Haye !

Cette faculté de vibrer, je l'ai constatée portée à un haut degré chez mon père. Elle s'accommodait comme elle pouvait d'une extrême pudeur de sentiments. Si nos rapports familiaux étaient assez affectueux, si toutes nos journées commençaient et finissaient par le rituel baiser, tout ce qui ressemblait à de l'éta-lage le mettait mal à l'aise. Il ne supportait pas que je me pendre à son bras dans la rue : « Cela fait gnangnan », disait-il. Ce qui ne l'empêchait pas, à la veillée, de nous lire *Les Misérables* ou *Graziella* d'une voix qui s'altérait aux passages émouvants.

Et il n'y avait pas que les situations dramatiques qui faisaient trembler la voix de mon père. Il était sensible au beau style, bien qu'il n'aimât pas Ramuz et qu'il eût pour Zola une admiration que je n'ai jamais pu partager. D'ailleurs il ne nous lisait pas ces auteurs-là. Sa prédilection allait à Lamartine, à Victor Hugo, qui lui procuraient de véritables émotions esthétiques. Il lui arrivait de s'arrêter soudain, la gorge serrée, et, après un effort de déglutition, de dire à ma mère, en frappant le texte de son index replié : « Ça, c'est bien écrit ! » Du temps que, toute petite, je noircissais mes cahiers de barres qui auraient dû être parallèles mais qu'on n'aurait pas pu prolonger beaucoup sans qu'elles se rencontrent, il

m'arrivait de me hausser sur la pointe des pieds pour regarder ce qui inspirait tant d'admiration à mon père. Je ne voyais que des signes au lieu des illustrations que je m'attendais à trouver. Dégue, je retournais bien vite à mon cahier ou à mon livre d'images, renonçant à comprendre les goûts des grandes personnes.

Cet amour de la lecture, c'est encore un trait qu'il faut relever chez le Bagnard, celui d'hier et celui d'aujourd'hui.

J'ai gardé le souvenir d'une très vieille femme — du moins elle paraissait telle à la toute petite fille que j'étais — que je vis un jour assise dans un fauteuil roulant, devant sa porte et plongée dans la lecture d'un livre qui reposait sur ses genoux. A un passant qui l'interrogeait, elle répondit en patois : « Je lis *La mort de Socrate* ». Je ne connaissais pas encore Socrate et je n'entendais pas très bien le patois. Je retins surtout le mot de « mort » et celui de « Socrate », dont le patois faisait « Chocrate ». J'en conclus que quelqu'un était mort pour avoir mangé de la choucroute. Je vins gravement l'annoncer à ma mère, lui laissant entendre que c'était un mets dangereux et qu'il valait peut-être mieux n'en pas manger. Cela m'aurait personnellement bien arrangée, car je détestais ce plat. Ce n'est que bien plus tard que je restituai son véritable sens à la phrase que j'avais entendue et que je m'en émerveillai.

Quelques années plus tard, une de mes petites amies m'annonça qu'elle avait un petit frère. « Il s'appelle Ulysse, ajouta-t-elle. C'est maman qui a choisi ce nom. Quand elle était malade elle a lu une très belle histoire sur un homme qui s'appelait Ulysse. » J'avais déjà quelques notions de l'Odyssée et, en obtenant des précisions sur cette « tant belle histoire », je sus que c'était au roi d'Ithaque que le nouveau-né devait son prestigieux prénom. Platon et Homère ! Ce n'était pas là, bien sûr, la lecture quotidienne des Bagnards, et surtout des Bagnardes qui n'avaient le loisir de lire que quand elles étaient malades ou infirmes. Mais que ces géants soient entrés un jour dans ces humbles existences, et qu'ils y aient éveillé un écho, je trouve cela admirable.

Il faudrait encore ajouter que pendant la mobilisation de guerre dont je viens de parler, un officier d'infanterie que je connais bien, eut un jour la surprise de trouver l'un de ses hom-

mes, simple soldat, lisant Pascal, et un autre abîmé dans la lecture de Vauvenargues !

Ces cas, je le répète, restent l'exception. Tous ne peuvent pas aborder ces auteurs, et le plus grand nombre cherche l'évasion, outre dans la lecture du journal, dans des ouvrages dont la valeur littéraire reste discutable.

Mais, même dans ce cas, je demande qu'on ne rie pas. Ces lectures sont souvent la seule poésie du peuple. Il y a quelques années j'ai surpris un vieux garçon, que je connaissais depuis le mayen, demandant à un kiosque de gare « un journal où il y ait la reine d'Angleterre » ! J'avoue que cela m'a amusée. A la réflexion, pourtant, je me suis dit que la part du rêve n'est pas nécessairement la même pour tous. L'essentiel est qu'elle existe. Et si jadis les rois épousaient des bergères, sachons admettre que, de nos jours, les reines puissent encore passionner des bergers.

EN GUISE DE CONCLUSION

Horace, en achevant ses *Odes*, pouvait dire orgueilleusement : *Exegi monumentum aere perennius* (J'ai élevé un monument plus durable que l'airain). Il était conscient de son génie. Il avait écrit à Mécène : « Si tu me ranges parmi les poètes lyriques, je heurterai les astres de mon front altier ». Celui qui fut le plus artiste peut-être des poètes latins ne se trompait pas sur la pérennité de son œuvre. Deux mille ans après sa mort, on traduit toujours Horace dans les lycées, et il se trouve encore certainement des lettrés capables de le savourer dans le texte.

Quant à moi, si l'ombre d'une comparaison n'était pas ici le comble du ridicule et de la vanité, je serais plutôt tentée de dire avec Flaubert : « La re-lecture de ce manuscrit me fait mal aux nerfs ».

Je vois trop bien en effet que, au cours de ce pèlerinage dans le passé où j'ai voulu entraîner le lecteur, je me suis arrêtée de préférence aux reposoirs où me portait ma prédilection. Ce n'étaient pas toujours les plus fleuris, ni à certains points de vue les plus intéressants, mais c'étaient ceux qui, pour des raisons diverses, s'imposaient à moi avec le plus d'insistance.

En laissant à ma fantaisie le soin d'organiser cet itinéraire, j'ai passé sans m'arrêter à côté de certains événements tels que la construction des routes de Fionnay et de Verbier, l'introduction des cars postaux, la création de la ligne de chemin de fer Sembrancher-Le Châble, qui sont pourtant des étapes importantes dans l'histoire de notre vallée. Ce n'est pas faute d'y avoir songé. Mais je me suis tout de suite rendu compte que ces sortes de sujets ne sont

pas tellement dans ma ligne, et que je n'aurais fait qu'alourdir mon ouvrage d'un ou deux chapitres ennuyeux en plus.

Il m'est arrivé par contre de remonter assez haut dans l'histoire locale, puis de redescendre le cours du temps pour aboutir à l'époque actuelle, et cela non pas en suivant cet ordre chronologique rigoureux qui est celui que s'imposent les historiens, mais au hasard des rencontres ou des sujets traités. C'est un peu un *Voyage en zigzags* que j'ai proposé ainsi au lecteur. Je lui demande pardon pour tous les inconvénients qu'ont pu présenter ces dénivellements.

Je crains aussi d'avoir trompé l'attente de ceux pour qui le terme de folklore est moins un mot anglais qu'un mot valaisan et qui espéraient trouver dans ces pages un climat encore moyen-âgeux, des habitudes ancestrales et curieuses, et qui seront peut-être étonnés de constater que le Bagnard — puisque, somme toute, c'est de lui qu'il s'agit — n'est pas un objet de musée, et que par bien des côtés il ressemble assez à un être humain !

Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas pu faire entrer plus de « valaisanneries » dans cet ouvrage. Qu'on le veuille ou non, le folklore bagnard est l'un des moins riches de tout le canton. Nous n'avons pas, comme Sembrancher, le « vin de Pâques », comme Ayent, la « distribution gratuite du pain », comme la région de Sierre, « les premiers travaux des vignes au son de la musique », comme le Lötschental, « les masques chargés de chasser les mauvais esprits ».

✓ Nous sommes, ou plutôt nous fûmes, une race laborieuse dont l'ingéniosité s'est développée par la force des choses, dont l'intelligence s'est aiguisée pour pallier les insuffisances d'une terre peu nourricière ; qui fut capable pendant bien longtemps de fournir à la partie romande du canton la presque totalité de son personnel enseignant, mais qui, ayant dû s'ouvrir très tôt aux influences extérieures, a laissé glisser dans les abîmes du passé et de l'oubli certaines particularités qui la distinguèrent peut-être un moment des autres Valaisans sous le rapport des us et coutumes.

Il y aura bientôt un siècle qu'on s'est mis, chez les notables d'abord, puis petit à petit dans toutes les familles, à parler le français aux enfants. Le patois était sévèrement pourchassé dans

les écoles. Dieu sait pourtant combien c'est là chose regrettable, et combien notre vieil idiome qui avait la saveur de la terre natale, qui collait si parfaitement à la vie paysanne, qui permettait de dire avec une narquoise bonhomie des choses intraduisibles en français, qui en quelques mots rendait une pensée qu'une longue périphrase aurait mal exprimée, méritait d'être transmis religieusement de génération en génération.

Mais avec l'instruction publique obligatoire — dont on ne me fera pas dire que l'introduction fut un mal — chaque enfant élevé « au patois » devait, en entrant à l'école primaire, apprendre une langue étrangère. Et comme un grand nombre de ces enfants étaient destinés à devenir plus tard, soit des ecclésiastiques, soit des enseignants, soit encore, comme je l'ai dit, des employés d'hôtel, il importait qu'ils possédassent, au départ déjà, une langue pas trop entachée de provincialisme.

J'ai expliqué plus haut pour quelles raisons le costume régional avait été abandonné. Or, la langue et le costume sont les deux piliers de la tradition. Qu'on y touche seulement et la tradition s'écroule. Et c'est parce que ce phénomène s'est produit chez nous qu'il n'y a pas à proprement parler de folklore bagnard. Tout ce qu'on essaye de ressusciter n'est le plus souvent que du faux folklore, c'est-à-dire du mauvais folklore. Il est surtout fait de l'application et de la trop bonne volonté que mettent les indigènes à ressembler à l'image que se font d'eux les étrangers.

Et puisque je suis sur ce sujet, qu'on me permette de revenir une fois de plus, car je l'ai déjà fait maintes et maintes fois, sur l'abus que l'on fait aujourd'hui du mot « mazot ».

Qu'il soit simplement le diminutif du « mas » provençal, ou la contraction, comme le patois nous en donne de fréquents exemples, de ce même mot de « mas » avec le terme patois *déjo* qui veut dire « dessous », faisant d'abord *mas-déjo*, puis avec le temps *majot* en patois et « mazot » en français, il n'a jamais désigné, depuis qu'il y a un Valais, que la maison de pierre que le montagnard possède dans la plaine et qu'il occupe pendant les travaux des vignes.

J'ai eu un moment l'espoir insensé de pouvoir combattre cette fâcheuse habitude qui tend de plus en plus à appeler ainsi n'im-

porte quelle construction rurale ; c'était à l'occasion d'un reportage télévisé sur le village de Médières. Hélas ! Le commentateur avait si bien compris mes explications qu'il déclara le plus sérieusement du monde que le mot « mazot » désigne ces petites cabanes qui servent à ranger les outils dans les vignes !

Si on peut pardonner à des étrangers une erreur dans laquelle le *Larousse du XX^e siècle* est lui-même tombé, on ne peut que déplorer l'étrange snobisme qui pousse d'authentiques Valaisans à appeler eux aussi « mazot » leurs raccards, leurs granges ou leurs greniers, uniquement parce que les gens du « dehors » les désignent ainsi !

Le folklore importé, voilà, serais-je tentée de dire, l'ennemi auquel, si nous portons quelque respect à la mémoire de nos pères, nous devons résister. Eux ont subi l'invasion des barbares. Ne nous laissons pas envahir par les barbarismes !

J'ai trouvé dans Mario une relation pour le moins singulière d'un voyage qu'elle fit dans la vallée de Bagnes. On sait que Mario est le pseudonyme littéraire de Marie Trolliet, née à Lucens en 1831, mais Bagnarde d'origine lointaine. Elle appartenait à cette famille Troillet qui a donné à Bagnes, au cours des siècles, un nombre impressionnant de notaires, de « curiales », de châtelains et autres. Ses ancêtres avaient émigré à la fin du XVI^e siècle, probablement au moment où la Réforme fut introduite à Bagnes, car les Troillet vaudois, devenus Trolliet, furent protestants. Le père de Mario qui, elle, revint à la religion catholique, était même pasteur. C'est donc un pèlerinage filial qu'elle accomplissait en remontant le cours de la Dranse. Elle était sûre de trouver dans cette « vallée inconnue » un coin de la Suisse antique, « loin de cette devanture de carton qui a si fort mystifié Tartarin ». Mario ne nous dit pas à quelle date exacte elle fit ce voyage, mais la référence à *Tartarin sur les Alpes* permet de le situer postérieurement à 1885.

Or, qu'a-t-elle vu à Bagnes ?

« Un pays qui n'a rien à faire des idées nouvelles, et se contente de demeurer ce qu'il est, honnête et travailleur. »

Si on se souvient de ce que fut Bagnes au XIX^e siècle, des conflits qu'y suscitèrent précisément les « idées nouvelles », si on se

rappelle les événements sanglants de 1844 et ceux de 1868, on est bien obligé de constater que Mario n'a pas pioché bien profondément l'histoire de son pays d'origine.

Elle fit mieux, ou plutôt pire. Parlant de ces chapeaux plats, seule survivance des anciens costumes de travail et que les femmes portaient encore en semaine, il n'y a pas très longtemps, qui avaient le triple avantage d'être très légers, d'abriter du soleil et, étant très larges, d'auréoler de jeunes visages tout en masquant un peu les rides des moins jeunes, elle commet les lignes suivantes :

« Pas de trace de costume national, à moins que l'on ne veuille parler du chapeau par lequel se distinguent les femmes de Bagnes de celles de la plaine, un hideux et large chapeau de paille jaunâtre, garni autour du fond d'un maigre ruban noir, et dont la forme lamentable rappelle celle des anciens chapeaux des pleureuses au jour des funérailles. Rien de moins flatteur, de moins coquet que cet immense couvre-chef, qui vu l'ampleur de ses ailes pourrait tout aussi bien servir de parapluie. »

Elle ajoute, à propos de ce chapeau, cette histoire ahurissante dont aucun Bagnard n'a jamais entendu parler :

« D'après une tradition locale, c'est à la suite d'un combat sur les hauteurs de Verbier où les Bagnards accablés par le nombre des assaillants allaient succomber et ne durent leur victoire qu'au courage de leurs femmes qui vinrent leur porter main-forte que celles-ci en récompense furent autorisées à porter le chapeau à l'église. Peut-être s'en étaient-elles servies en guise de bouclier ? Selon la même légende, c'est de ce jour que date à Bagnes l'usage de sonner midi à onze heures, l'armée bagnarde étant rentrée victorieusement dans ses foyers à cette heure-là. »

Décidément, elle travaille sérieusement du « chapeau », cette pauvre Mario ! Sa légende est une véritable soupe à la bataille. Elle ne l'a en tout cas pas recueillie à Bagnes. D'abord, jamais un « chapeau plat », consacré uniquement aux travaux agricoles, n'est entré à l'église paroissiale. Avant l'abandon du costume régional, la Bagnarde portait fièrement le chapeau à falbalas, dont les rubans ou « cocardes » étaient assortis aux ornements sacerdotaux, variant selon la liturgie. Ensuite, il n'y eut jamais sur les hauteurs de Verbier de femmes se livrant à d'autres combats qu'à ce corps

à corps épuisant avec la nature dont j'ai déjà tellement parlé. Pas d'autres affrontements pour les femmes, tout au moins avant les concours de ski et, hélas ! l'élection de « Miss Verbier » !

Visiblement Mario fait bouillir son pot-au-feu avec les ossements de nos pères auxquels elle ajoute, comme assaisonnement, ces cendres que les femmes de Bagnes étaient censées avoir jeté au visage des Valdôtains dans la « bataille du Désert », assurant ainsi la victoire aux Bagnards. Elle y ajoute enfin cette singularité encore en honneur dans la ville d'Aoste, où en souvenir du départ de Calvin vers 1536, on sonne midi à onze heures, heure à laquelle le « pape des hérétiques » aurait quitté la ville en direction du col de Fenêtre, sous le nom de Charles d'Esperville. Je relève en passant que ce point d'histoire contesté par les historiens est tenu pour véridique par les Valdôtains, notamment par l'écrivain Séverin Caveri, qui fut président de la Junte valdôtaine et de qui je tiens ces détails.

Quant aux Bagnards, s'il leur arrive, comme à tout le monde, d'aller chercher midi à quatorze heures, il ne leur est en tout cas jamais venu à l'idée de le chercher à onze heures !

Je donne cet exemple pour montrer combien certaines légendes, certaines habitudes ou certaines expressions que l'on croit sorties du sol natal sont quelquefois d'origine douteuse et combien il est nécessaire d'être prudent quand on s'avance sur le terrain mouvant de la tradition.

Dans son remarquable *Portrait des Vaudois*, Jacques Chessex rapporte que, dans le canton de Vaud, lorsqu'on est satisfait de quelque chose, on a coutume de dire : « On est de Berne ». Il fait remonter cette expression à la domination des Bernois sur le Pays de Vaud. Or, mes deux grands-pères, qui n'avaient jamais foulé ni le sol vaudois ni le sol bernois, disaient couramment, lorsqu'ils étaient venus à bout d'une difficulté : « Maintenant, nous sommes de Berne ». Cette expression était d'ailleurs assez courante à Bagnes tant qu'on y parla le patois.

Voilà pourquoi j'ai fait, si peu de place au folklore. J'aurais pu, évidemment, insister un peu plus sur le décor de la vie à la campagne, planter quelques pressoirs par-ci, quelques moulins par-là, pour donner davantage l'illusion de la réalité matérielle.

Mais ni les pressoirs ni les moulins ne sont des spécialités bagnardes. Ils font partie de la vie agricole et, s'il en existe qui offrent des particularités propres à une vallée, ces particularités échappent généralement au grand public et n'intéressent que les seuls spécialistes.

Ce que je m'étais donné pour tâche c'était, en rassemblant mes souvenirs, de décrire le Bagnard d'hier et d'avant-hier, celui que j'ai personnellement connu et celui dont l'histoire locale nous a transmis les traits essentiels. Cela m'a obligée à osciller sans cesse entre l'abstrait qui est son caractère et le concret qui est le décor de sa vie, m'efforçant de maintenir un certain équilibre entre les deux. C'est un sport difficile et je ne suis pas sûre de m'en être tirée sans dommage.

Telles qu'elles sont pourtant, avec leurs faiblesses, avec leurs imperfections, je serais heureuse si ces pages, où j'ai mis l'amour profond que je porte aux gens de ma race, trouvent un écho favorable au cœur de ceux qu'intéresse le sort d'une communauté en pleine mutation et si, connaissant ce que fut le passé de cette communauté, ils ne la condamnent pas de succomber à la tentation d'une vie plus aisée et s'ils l'excusent surtout de confondre un peu trop facilement abondance et bonheur.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES ET DE PERSONNAGES

A

Abraham : 38.
Adam : 171, 185.
Anne d'Autriche : 89.
Antoine de Padoue, saint : 80.
Archimède : 83.
Aristote : 128, 174.

B

Baillifard, Jean : 234.
Bakounine : 111.
Balthus, peintre : 175.
Balzac : 15.
Baud, Joseph : 134.
Baud-Bovy, Daniel : 176.
Baudelaire : 64.
Bazaine, Achille, général : 100, 197.
Bazin, Hervé : 43.
Beethoven : 211.
Bellamy, Edward : 211.
Bérard, Clément : 119.
Besse, François : 136.
— Julienne, épouse de Félix Corthay : 144.
— Maurice, grenadier : 143.
Besse des Larzes, Alfred, improvisateur : 145-150.
— Maurice, père d'Alfred, auteur dramatique : 145, 147.
Bille, Corinna : 108.
Bismarck : 100, 197.
Bloy, Léon : 167.
Boecklin, Arnold, peintre : 158.
de Bonald : 102.

Bonhomme, Jacques : 180.
de Bons, Charles-Louis : 72, 121.
Bosch, Jérôme : 10.
de Boufflers, chevalier : 10.
Bourban, Pierre, chanoine de Saint-Maurice : 132, 231.
Bourgoz, P. Héliodore, ofm cap. : 93.
Boven, Antoine : 203.
— Denise, sœur cadette de l'auteur : 19, 35, 45, 51-52, 65, 85, 229.
— Jean-Pierre, soldat : 198.
— Justin (époux d'Anne-Marie Troillet), grand-père paternel de l'auteur : 30-31, 205, 218, 247.
— Maurice (époux de Josette Mex), père de l'auteur : 29-30, 36-37, 44-45, 53-54, 59, 69, 82, 84-85, 111, 125-126, 130, 161, 194, 197, 215, 229, 234, 236, 239-240.
— Maurice, frère de l'auteur : 52, 54-55, 60-63, 78, 83, 85.
— Maurice-Joseph : 136.
— Melina, sœur aînée de l'auteur : 35, 44-45, 47, 52, 73, 86.
— Rosalie, épouse d'Etienne Pache : 194-195.
Brassens, Georges : 63, 150.
Bridel, doyen : 232.
Brouchoud, Pierre-Joseph, peintre : 177.
Büchner, Ludwig : 108, 151.
Budry, Paul : 182.
Burnand, Robert : 212-213.
Byron : 150.

C

Caïn : 63, 82.
 Caïphe : 82.
Caliban : 67.
 Calvin, Jean : 90, 247.
 Carnot, Sadi : 213.
 Carron, Albert, père d'Elise : 219.
 — Benjamin (1819-1909), médecin : 218-219, 224.
 — Camille, chanoine de Saint-Maurice, curé de Bagnes : 113.
 — Elise, fille d'Albert, épouse de François Carron : 219.
 — François (1877-1930), fils de Benjamin, médecin : 219, 224.
 Casanova, Jean, sculpteur : 181.
 Caserio, anarchiste italien : 213.
 Cassius Longinus : 86.
 Caveri, Séverin : 247.
 Cavour : 100.
Cendrillon : 46.
 César, Jules : 97, 213.
 de Chaignon, Antoine : 177.
 Chamfort : 230.
 Chappaz, Maurice : 37.
 Charlemagne : 154.
 Charvoz, Maurice : 107-109, 112-113, 115, 123-124, 126, 131, 133, 150-152.
 — Pierre-Joseph : 136.
 Chénier, André : 63, 82.
 Chessex, Jacques : 247.
 Chiron : 190.
 Chopin : 111.
 Claudel, Paul : 183.
 Clément VII, pape : 180.
 Christophe, saint : 120.
 de Cocatrix, famille : 105.
 — Xavier, chanoine de Saint-Maurice, curé de Bagnes : 34, 95, 104-109, 112, 114-115, 123, 179.
 Collombin, Michel, peintre : 177-178.
 Contat, Antoine : 175.
 Corneille, Pierre : 63, 91.
 Corthay, Félix, peintre : 141-145, 177.
 — Marguerite, fille de Félix, peintre : 144.
 — Marie-Françoise, fille de Félix, épouse de Pierre Michellod : 144.
 — Michel, peintre : 177-178.
 Courbet : 166.

de Courten, régiment : 198.
 Courthion, Gabrielle, fille de Louis : 156.
 — Joseph, curé de Monthey : 117, 165.
 — Louis, journaliste et écrivain : 117, 129, 141, 144, 152, 154-161, 165, 234, 237.
 — Pierre, fils de Louis : 156, 163, 165-170.
 Crépin, saint : 148.
 Crésus : 145.
 Cressot, Joseph : 16.
 Curé d'Ars, voir Jean Vianney.

D

Dabit, Eugène : 138.
 Danaïdes : 49.
 Dante : 150.
 Darwin, Charles : 108, 152.
 Daudet, Alphonse : 150.
 — Léon : 213.
 Daumier : 166.
 Davel, major : 90.
 Deferr, Jean, chanoine de Saint-Maurice, curé de Bagnes : 101, 104.
 Delacroix, Eugène : 166.
 Deléglise, Augustin : 196.
 — François : 196.
 Delille : 14.
 Denys le tyran : 83.
 Detorrenté, Oswald : 206.
 Deurin, famille : 104.
 — Louis : 101, 103-104.
 Diderot : 34.
Dindenault : 57.
 Dion Cassius : 128.
 Dolet, Etienne : 90.
 Duc, Josette, épouse de Pierre-Jos. Jacquemin : 180.
 — Madeleine, 2^e épouse de Frédéric Gard : 180.
 Ducrey, Louis-Marie, chanoine de Saint-Maurice, curé de Bagnes : 113-115, 180, 183.
 Dufy, Raoul : 168.
 Dunant, Henri : 30.

E

Edison : 212.
 Eluard, Paul : 168.

Esculape : 107.
 d'Eternod, Charles, poète genevois : 152.
 Eve : 23, 54, 171, 185.
 Ezéchiel : 18.

F

Farinet, Joseph-Samuel († 1880), faux-monneyeur : 144-145.
 Faulcon, Jean, libraire à Poitiers : 177.
Faust : 178.
 Fellay, Candide, curé de Collombey : 117.
 — Frédéric : 136.
 — Louis, chanoine de Saint-Maurice, curé de Bagnes : 104.
 Ferrer, Francisco, anarchiste espagnol : 90-91.
 Filliez, Célestine, fille de Maurice-Eugène, épouse de François-Narcisse Troillet : 181.
 — Maurice-Eugène : 133-134, 136, 181.
 Flaubert : 242.
 Fournier, Eugène, chanoine de Saint-Maurice, curé de Bagnes : 112-113.
 France, Anatole : 16, 41, 139.
 François d'Assise, saint : 215.
 Frère de l'auteur, voir Maurice Boven.
 Fusay, Georges : 136.

G

Gabbud, Maurice : 31, 129, 152, 161-163, 220-221, 234.
 Gabriel, archange : 146.
 Gaeng, Albert, peintre : 181.
 Gaillard, Ulrich, instituteur : 105-109.
 Galilée : 90.
 Gard, Esther, fille de Louis, épouse de Sigéric Troillet : 180.
 — François : 204.
 — Frédéric, père de Louis, curial : 180, 193, 234.
 — Louis, chansonnier : 134, 136, 144, 180, 193-194, 233-234.
 — Marcel, conseiller d'Etat : 129.
 — Maurice-Eugène : 206.
 — Pierre, chanoine du Saint-Bernard, prieur de Lens : 116.
 — Théophile : 126.

Garetti, Jean, abbé de Saint-Maurice : 180.
 Garibaldi : 33, 88, 100.
 Géricault : 166.
 Gide, André : 139, 166-167.
 Girard, Ernest, maître d'hôtel : 50.
 — P. Grégoire, pédagogue : 178.
 Giraudoux, Jean : 65.
 Goethe : 150.
 Gogol : 128.
 Goya : 142, 166.
 Grandier, Urbain : 90.
 Grand-mère maternelle de l'auteur, voir Justine Michaud.
 Grand-mère paternelle de l'auteur, voir Anne-Marie Troillet.
 Grand-père maternel de l'auteur, voir Pierre Mex.
 Grand-père paternel de l'auteur, voir Justin Boven.
 Grat, saint : 220.
 Grimm, frères : 34.
 Guex, André : 143, 161, 182.
 Guigoz, Thémistocle : 99.
 Guillaume II, empereur : 126.
 Guyau : 108, 151.

H

Hachette, Jeanne : 90.
 Hadès : 22.
 Hanska, Mme : 15.
 Heckel, *mieux* Haeckel : 151.
 Hécube : 65.
 Hélénius : 71.
 Henri IV : 213.
 Heredia : 191.
 Hésiode : 18.
 Homère : 240.
 Horace : 242.
 Hugo, Victor : 34, 63, 65-66, 68, 82, 96, 148-150, 239.
 Huss, Jean : 90.

I

Icare : 65.
 Ingres : 168.

J

Jacquemin, Maurice, avocat : 180.
 — Pierre-Joseph, père de Maurice, notaire : 136, 180.

Jean-Baptiste, saint : 80.
 Jean VI, de Portugal : 191.
Jean des Entommeures : 31.
 Jeanne d'Arc : 67, 90.
Joconde (la) : 143.
 Joséphine, impératrice : 67.
 Jost, Hildebrand, évêque de Sion : 99.
 Judas : 13, 130.
 Jung, Emil : 152.

K

Klossowski, Balthasar, voir Balthus.
 Kropotkine : 111.

L

La Fontaine : 57, 154.
 Lamarck : 152.
 Lamartine : 63, 148-150, 152, 239.
 Lamoricière : 206.
 La Palice : 13.
 Larive et Fleury : 78.
 Lazare : 98, 145.
 Lemaître, Jules : 68.
 Lénine : 124.
 Léonidas : 90.
 Leopardi : 150.
 Lorrain, Claude : 166.
 Loth : 38.
 Lucifer : 141.
 Luder, Louis, médecin : 223-224.
 Lyell : 152.
 Lysandre : 232.

M

Madeleine, amie du jeune P. Courthion : 169.
 Maeterlinck, Maurice : 38.
 Magnin, Alexis : 111.
 Malraux, André : 165.
 Mamert, saint : 120.
 Manet : 166.
 Manzoni, Romeo : 152.
 Maret, Albert : 160.
 — Eliodore (*sic*) : 136.
 — Jean-Georges, abbé : 116-117.
 Mario (pseud. de Marie Trolliet) : 245-247.
 Martin du Gard, Roger : 138-139.
 Martinet, Adrien, chanoine de Saint-Maurice, directeur du collège de Bagnes : 108-109.

Marx, Karl : 124.
 Matisse : 166.
 Maupassant : 16.
 Mauriac : 162.
 Mazzini : 133-134.
 Mécène : 242.
 Mercure : 107.
 Mère de l'auteur, voir Josette Mex.
 Merline : 175.
 Mex, Alphonse : 163-165.
 — Auguste, grand-oncle de l'auteur : 73, 75.
 — Emmanuel : 198.
 — Josette (épouse de Maurice Boven), mère de l'auteur : 21, 25, 30-32, 35, 44-48, 51, 53-54, 60, 63, 65, 78, 108, 145, 176, 207-209, 215, 239.
 — Pierre (époux de Justine Michaud), grand-père maternel de l'auteur : 19, 30-32, 35-36, 54, 74, 194, 218, 229, 247.
 Michaud, famille : 35.
 — Alphonse, fils de Joseph, instituteur : 33, 79, 86-93, 108-109, 113, 123, 133, 151.
 — Eugène, frère de Joseph : 34.
 — Fabien, instituteur : 111.
 — Joseph, père d'Alphonse : 33.
 — Justine (épouse de Pierre Mex), grand-mère maternelle de l'auteur : 32-36, 54, 74, 229.
 Michellod, Achille : 131.
 — Charles, poète : 140, 144-145.
 — Marcel, chanoine de Saint-Maurice : 170-173.
 — Maurice, sculpteur : 174-176.
 — Pierre, père de Charles : 144.
 Minerve : 125.
 Minotaure : 65.
 de Miomandre, Francis : 15.
 Moïse : 95, 152.
 Moleschott : 108.
 Montaigne : 98, 121, 235.
 Morand, Alphonse : 136.
 Morend, Louis : 136.
 de Musset, Alfred : 63, 150.

N

Napoléon I^{er} : 66-67, 134.
 Napoléon III : 66-67, 100.
 Nicolas de Flüe : 183.

Nicollier, Justin : 136.
 Niobé : 45.
 Noé : 31.
 Nouaille, Geneviève, fille de G.
 Rouault : 166.

O

Oreiller, Pantaléon : 200-204.

P

Pache, Etienne, époux de Rosalie
 Boven : 194.
 Panchaud, André, juge fédéral : 239.
Panurge : 57.
 Pascal : 109, 241.
 Pedro Ier : 191.
 Pégase : 148.
 Péguy, Charles : 105, 173, 202.
 Pellod, Joseph : 136.
 Pellouchoud, Alfred, chanoine du
 Saint-Bernard : 196.
 Père de l'auteur, voir Maurice Boven.
 Perraudin, André, archevêque : 116.
 — Jeanne, institutrice : 67.
 Perrault, Charles : 34.
 Pestalozzi : 178.
 Philippe II d'Espagne : 10.
 Piachaud, René-Louis : 164.
 Pie IX, pape : 206.
 Pie, cardinal : 149.
 Pittier, Etienne : 136.
 Platon : 202, 240.
Poucet (Petit) : 52, 183.
 Poussin, Nicolas : 166.

R

Rabelais : 57.
 Racine : 57, 63, 65.
 Ramuz : 239.
 Raphaël, archange : 80.
 Raspail, méthode : 195-196, 198.
 Régulus : 127.
 Rembrandt : 167.
 Renan, Ernest : 9, 147.
 Renard, Jules : 43.
 Restif, Edme, père de Nicolas : 14.
 Restif de la Bretonne, Nicolas : 14.
 Revaz, Maurice-Joseph, chanoine de
 Saint-Maurice, curé de Bagnes : 33,
 100-103.

Rey-Mermet, Théodule, rédemptoris-
 te : 121.

Rilke, Clara : 174.
 — Rainer Maria : 174-176.
 Rimbaud : 64.
 Rodin : 174.
 Roduit, Jean-Dominique, abbé : 117.
 de Ronchaud, Louis : 189-190.
 Rosier, William : 78.
 Rouault, Georges : 166-168.
 — Isabelle, fille de Georges : 166.
 Rousseau, Henri, dit le Douanier : 166.
 — Jean-Jacques : 10, 14.
Ruy Gomez : 177.

S

Saint Exupéry : 192.
 de Saint-Hilaire, Auguste : 152.
 Sartoris, Alberto : 181.
 Savoie, comtes de : 97.
 Schiff, Moritz, physiologue : 152.
 Schiller : 150.
 Schiner, Mathieu : 73, 75, 77.
 Schopenhauer : 26.
 Servet, Michel : 90.
 Seurat : 166.
 Socrate : 90, 158, 240.
 Sœur aînée de l'auteur, voir Melina
 Boven.
 Sœur cadette de l'auteur, voir Denise
 Boven.
 Sully Prudhomme : 106.

T

Tabarant, Adolphe : 14.
 Taine : 158.
 Tamini, Jean-Emile et Pierre Délèze,
 abbés, historiens : 179.
Tartarin : 245.
 Tell, Guillaume : 90.
 Térance : 9.
Théramène : 64.
 Tisserant, Eugène, cardinal : 165.
 Tobie : 80.
 Töpffer, Rodolphe : 10.
 Troillet, Angélique, grand-tante de
 l'auteur : 205.
 — Anne-Marie (épouse de Justin Bo-
 ven), grand-mère paternelle de
 l'auteur : 20-21, 30-31, 51, 177,
 197, 205.

- Edmond, époux de l'auteur : 150.
- François, grand-oncle de l'auteur : 195-198.
- François-Xavier, petit-fils de l'auteur : 171.
- Joseph-Hercule, grand-oncle de l'auteur : 195-197.
- Maurice, conseiller d'Etat : 123, 126, 129, 133, 181.
- Maurice, juge : 126.
- Narcisse (François-), père de Maurice : 123, 181.
- Pierre-Antoine, petit-fils de l'auteur : 171.
- Pierre-Maurice, père de Sigéric et de François-Narcisse : 181.
- Raphaël, président de Bagnes : 126.
- Sigéric : 180-181.
- Trolliet, Marie, voir Mario.

U

- Ulysse* : 240.
- Utrillo : 166.

V

- Vallès, Jules : 43.
- Vauvenargues : 241.
- Venetz, Ignace, ingénieur : 190.
- Verlaine : 64.
- Vermeer de Delft : 203.
- Véronique : 167.
- Vialar, Paul : 230.
- Vianney, Jean, curé d'Ars : 116.
- de Vigny, Alfred : 63.
- Violette, Jean, poète genevois : 237.
- Virgile : 14, 59, 153.
- Vogt, Karl : 151.
- Voltaire : 34, 61.

W

- Wengi, Nicolas, avoyer : 90.
- Wick, Emile : 179.
- Wilde, Oscar : 87.
- Winkelried, Arnold : 90.

Y

- Yaveh : 38.

Z

- Zimmermann, Charles, architecte : 180.
- Zola, Emile : 15, 239.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
Chapitre premier. - LA VIE RURALE	14
<p>Littérature et vie paysanne. Les <i>Géorgiques</i>, traduites par l'abbé Delille, à l'origine du retour à la nature. Jean-Jacques Rousseau. Restif de la Bretonne. Les paysans de Zola, ceux de Maupassant. Les romans régionalistes. Un miroir fidèle de la vie paysanne, <i>Le Jean du Bois</i>, de Joseph Cressot. Pudeur de l'homme de la terre. Son authenticité. Précarité de sa condition. Un grand point : le temps qu'il fera. Le paysan de la montagne devenu conservateur des sites. Les <i>Travaux et les Jours</i>. Un intérieur paysan. Un poêle pas comme les autres. Première loi imposée à un enfant par la race : le respect du travail.</p>	
Chapitre II. - L'AUTORITÉ DOMESTIQUE	23
<p>Lointaines conséquences du péché d'Eve ! Suprématie de l'homme. Situation inférieure de la femme. Dureté de sa condition. L'éducation de la fillette calquée sur la vie de sa mère. Situation privilégiée du petit garçon par comparaison. La femme, un être polyvalent. Travaux ménagers en marge de ceux de la campagne. La femme, ministre sans portefeuille et sans portemonnaie. Elle gouverne mais ne règne pas. Le respect héréditaire du mâle. Un sosie de Henri Dunant. Un fameux jureur. Un Garibaldi de village. Un chantre anticlérical. Une aïeule à l'esprit très indépendant. Une forme rare de matriarcat. Les travaux secondaires confiés à l'aïeul. Interprétation très large du quatrième commandement. Pas d'Abraham, pas de Loth en Valais. Situation peu enviable des vieillards. Les barrages et le tourisme enfin sources d'aisance. Le village de Sarreyer : un agonisant qui se porte bien. « Un village qui se meurt ». Rétablissement des vieillards dans une certaine dignité de vie.</p>	
Chapitre III. - L'ENFANCE	43
<p>Nostalgie du paradis perdu. Une source de chaleur et de lumière : l'amour maternel. Jouets du temps jadis. La poupée</p>	

cassée. Une cousine-fée, son élégance, ses cadeaux. De trop beaux souliers. Noël, le poupon Jésus. Comment un « biscôme » permet de découvrir la demeure de l'Enfant divin. Quand le monde tenait entre deux torrents. La terre, matériau par excellence. Un curieux cas de télépathie ? La Mort. Le « creux ». Le paradis. Une petite sœur censée venir du ciel. L'innocence première. Entrée du Mal dans cet Eden. La désobéissance. Premiers larcins, premiers mensonges. Premiers soucis de toilette. Les jeux d'enfants. Une tombola. Les petits bergers. Les mayens, l'alpage. Les petits Verbiérains. La petite ménagère. Une sombre histoire d'œufs. Un frère voltairien. Première confession. Une religion qui s'exalte dans la persécution et se refroidit dans la tolérance. Initiation à la poésie. Rencontre des romantiques. « L'œil » de Caïn. La vie quotidienne vue à travers le prisme de la poésie. Un rêve angoissant. L'odeur de la fourmière. La musique, un royaume fermé. Les disputes entre enfants. Petits ristous et petits gripious. L'adolescence, ses rêves, sa foi dans ce qui sera la vie. Nouvelle vague. Le défoulement d'une ancienne obsession. Les odeurs, les parfums du passé. Un âge qui apparaît d'autant plus beau qu'on s'en éloigne davantage.

Chapitre IV. - LES ANNÉES D'ÉCOLE

72

Premières visites à l'école communale. Découvertes passionnantes. Mathieu Schiner vu par un enfant de quatre ans. L'école devenue obligatoire. Les douze tableaux. Des mots fascinants. *L'Ami de l'Enfance*. Une faute de français dans un titre ! Les aérolithes. Un personnage important : le Régent. Mais aussi, pour les adultes, un « profitard » du régime. De même pour les avocats et les vétérinaires. L'instruction primaire. Les travaux manuels. Première rencontre avec l'injustice. Les livres scolaires. Les exercices de style. Les leçons tirées des Saintes Ecritures. La Prédication de Jean-Baptiste. La Conjuración des manches rouges. Comment prononcer « Caïn ». Quand les pages de l'Histoire sainte se dispersent. Rupture avec l'école communale. Un pèlerinage pourtant empreint de nostalgie. La montée des souvenirs. L'inspecteur scolaire. Le médecin des écoles. Puis l'Ecole libre. Climat différent. Plus de rangs de mérite. Les cancre. Un vêtement idéal. Le culte de la grandeur morale. De Socrate à Francisco Ferrer. On disait l'Ecole, comme les Romains disaient l'*Urbs*. La politesse et la tolérance, bases morales de l'enseignement. Fin de l'enseignement de Michaud. L'Ecole libre, nouvelle formule. Déception des anciens supporters. Le Collège regagne ce que l'Ecole libre perd. Le nouveau bâtiment, œuvre collective, devient propriété de la société de musique *L'Avenir*. Le Cinéma de Bagnes. L'Ecole ménagère. De l'avantage du classement par ordre alphabétique. Récitation du chapelet pendant les heures de couture. Les cantiques. Danger de la danse pour le salut des âmes. Le Collège de Bagnes dans son nouveau bâtiment. Accès de cette institution aux jeunes filles.

Scandale au début du siècle : la création d'une école laïque. Anathème du clergé. Origines lointaines d'un certain anticléricalisme bagnard. Le pouvoir temporel de l'Eglise. La domination de l'Abbaye de Saint-Maurice. Les Jacqueries. La Réforme à Bagnes. La chute de l'ancien régime. L'abolition des privilèges. Les « idées nouvelles ». Les Bagnards et l'Unité italienne. Les événements de 1868 à Champsec. La profession de foi du curé Maurice-Joseph Revaz. Fin du XIX^e siècle. Avènement du curé Xavier de Cocatrix. Ulrich Gaillard fonde *La Lutte*. Scandale à Bagnes. Accueil enthousiaste hors du canton. Puis diminution progressive du nombre des abonnés. *La Lutte* cesse de paraître après trois ans. Maurice Charvoz. Son influence sur Alphonse Michaud. Lutte entre deux fanatismes. Le simple anticléricalisme devient de l'athéisme. On renonce aux sacrements. Les enterrements civils. Leur caractère scandaleux, puis leur tolérance par la population, et enfin par le clergé. Départ du curé de Cocatrix. Le chanoine Eugène Fournier. L'étoile de Charvoz commence à pâlir. Amorce d'un rapprochement entre les antagonistes. Rôle prudent du curé Camille Carron. Rôle pacificateur du chanoine Louis-Marie Ducrey. Fin du fanatisme bagnard. Incidents créés par des orateurs du dehors. Retour en arrière : les vocations religieuses. Mgr André Perraudin, dernier en date et premier en grade de nos personnalités religieuses. Une préfiguration du curé d'Ars au XVIII^e siècle : l'abbé Jean-Georges Maret. Un saint au XVIII^e siècle : l'abbé Jean-Dominique Roduit. Deux prêtres éminents du XX^e siècle : l'abbé Joseph Courthion et le chanoine Candide Fellay. La nouvelle liturgie. Les processions pour la pluie. La Pierre des « Vertus ». *Aujourd'hui la Bible*.

Les Bagnardes devenues citoyennes grâce à la votation du 12 avril 1970. La politique avant 1900. Vie religieuse, instruction publique, et politique forment au début du siècle un tout. Impossibilité pendant longtemps de dissocier ces trois éléments. Introduction de la représentation proportionnelle. Les quinze conseillers présentés dans une chanson populaire. *L'Internationale* jouée sur la Place du Châble, le 1^{er} janvier 1910. Des « Damnés de la Terre » aux allures bon-enfant. Similitude des intérêts des partis opposés. Solidarité malgré tout. Les « conjointes ». Le couloir d'isolement, soupape d'échappement. Un candidat conseiller victime de la *Loi sur l'assurance du bétail*. La dissidence. Deux Troillet anti-troilletistes ! Réconciliation. Horizon politique élargi. L'écho des deux guerres mondiales. La haine de l'Allemand. Votations communales. Les flottants. Ancienne organisation communale. Une confédération de villages. Un mois de 35 jours. Economie sur les billets de vote. Rôle du conseiller de village. Premier supporter de l'agriculture de montagne. Arrêté du Conseil fédéral du 20 septembre 1921 contre le

chômage. Installation des hydrants. Une dette lourde à amortir. Un conseiller de village voué aux gémonies. Refonte en 1968 de l'organisation communale. La maison de commune devenue une centrale, un poste de commandement. Les conseillers ramenés à onze, devenus chefs de service. Des sièges qui n'invitent pas à la mollesse. La face cachée de la lune. Plus de heurts d'idées entre hommes politiques. Coup d'œil en arrière : Bagnes entre 1830 et 1848. Maurice-Eugène Filliez et Louis Gard. Un factum presque inconnu, œuvre de huit Sages.

Chapitre VII. - LETTRES ET ARTS

138

Opinion de Roger Martin du Gard sur le paysan. Nos gloires locales. *Charles Michellod*, poète et chansonnier. Son grand-père, le peintre *Félix Corthay*. *Alfred Besse des Larzes*, poète, improvisateur et pasticheur.

Maurice Charvoz, poète des *Edelweiss*. La science et la philosophie mises en vers. - La muse patoise. Une chanson qui semble surgir spontanément du sol bagnard.

Louis Courthion. Les fables de La Fontaine en patois. Une voix qui évoque le temps passé. Le journaliste. Le conteur : *Les Veillées des Mayens*. Le romancier : *Le Jeune Suisse*. Le sociologue : *Le Peuple du Valais*. L'influence du lieu sur la formation de la race. Les conquérants conquis à leur tour.

Maurice Gabbud. Ses débuts difficiles. Sa bonhomie. Le berger d'alpage devenu journaliste. Ses naïvetés compensées par son sens de l'humour. Sa rédaction au *Confédéré*. Sa collaboration à d'autres journaux.

Un Bagnard né en pays vaudois, *Alphonse Mex*. Ce qu'a dit de lui René-Louis Piachaud. Son œuvre. Son attachement au Valais et à Bagnes.

Pierre Courthion. Le critique d'art. Le conférencier. Son tableau d'honneur. Un ouvrage de jeunesse consacré à sa commune et « au vert paradis des amours enfantines ». Un texte inédit qui trahit son profond attachement à sa terre d'origine.

Marcel Michellod, un presque sexagénaire débordant d'enthousiasme. Un amoureux du Vieux pays. Le pourfendeur des 343 garces ! *La Brésilienne*. *Du sang et du soleil sur la montagne*. Un Noël au village. Ses féeries. Le Décalogue et la Loi sur la chasse. Un sculpteur animalier : *Maurice Michellod*. Le témoignage de Rilke et de Daniel Baud-Bovy sur son talent.

Michel Corthay, *Michel Collombin*.

L'architecture. L'église de Bagnes, l'Ossuaire, la maison abbatiale. L'église de Lourtier, celle de Verbier. Les nouvelles chapelles. La déplorable mode du faux vieux.

Chapitre VIII. - DE L'ANTIQUE MISÈRE À LA SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION

186

L'abondance est-elle vraiment un mal affreux ? Et faut-il regretter l'époque du rationnement ? Celle de la misère ? Quelques menus, à titre d'exemples, des Bagnards d'hier. L'en-

gouement pour les « idées nouvelles ». La charte de 1802. La réunion du Valais à l'Empire. Son entrée dans la Confédération. La constitution de 1815, une charte rétrograde. Dureté des lois humaines, mais cruauté des lois naturelles. L'an de misère 1816. La débâcle de 1818. Les émigrations. Des lettres qui font rêver. La méthode Raspail au Nouveau Monde. Le service mercenaire. Premiers essais d'une industrie. Les fourneaux en pierre ollaire. La « Sonnaillère » du Sapey. La forge de Pantaléon Oreiller. Le coup porté à cette industrie par la débâcle de 1818. La reconstruction de la forge en lieu sûr. Le développement de la fabrique de sonnettes. Un secret de fabrication qui faillit être découvert. La cuisinière à bois. La forge des Oreiller ferme ses portes autour de 1940. La fabrique de drap de Montagnier. Sa création en 1839. Sa reprise en 1866 par un ancien officier au service du Saint-Siège. Maurice-Eugène Gard et son associé Oswald Detormenté. Premiers magasins de tissus. Premières merceries. Premières épiceries. Un vent du large : « Les denrées coloniales » / Les magasins actuels. Des vitrines qui sont des miroirs aux alouettes. Le tourisme responsable de ce développement ; mais l'impulsion première donnée par les employés d'hôtel. Par eux, les Bagnards devinent ce que peut être la vie bourgeoise. Un Bagnard transporté au Pays des Merveilles. Comment il décrit l'éclairage électrique, le cinéma. Un rêve caressé pendant les années d'exil : le retour au pays. Un rêve qui se réalise est souvent un rêve qui meurt. Des Bagnards déçus qui reprennent la livrée. Conciliation du patriotisme et de la vocation hôtelière. Ceux qui ont fondé la station de Verbier. Confiance dans l'avenir des Bagnards sur le plan moral.

Chapitre IX. - QUAND SURVENAIT LA MALADIE 218

Un curieux index. Heureuse issue d'une morsure de vipère. Un médecin « œnophile » : le vieux Dr Benjamin Carron. Un fils digne du père. Un nouveau marié soudain amnésique. Sa mort tragique. Le recours fréquent aux médecins de Martigny. Le dévouement d'une sage-femme mal récompensé. Les remèdes de bonnes femmes. Les pèlerinages à Som-la-Proz. Fondation de deux caisses-maladie. Les herbes salutaires. Le Dr Louis Luder. Son dévouement et sa charité. Un village où l'on n'avait le droit d'être malade que le dimanche. Un cas de justice distributive. Les subsides communaux alloués aux médecins de campagne. Comment le terrain bourgeoisial de Mauvoisin est devenu propriété privée. Recours de plus en plus fréquents à l'art médical. Permanence à Verbier. Deux cabinets au Châble. Fréquence des hospitalisations. On naît dans une maternité ; on meurt dans un hôpital.

Chapitre X. - CETTE RACE... À PART . . . 226

Le Bagnard modelé par sa terre. Sa réputation de ruse. Tous les péchés qu'il n'a pu commettre parce que c'était des péchés

de riches. Son extrême pudeur de sentiments. Une douloureuse nécessité : la vente ou l'abattage de son bétail. La hideur des boucheries hier encore. Des nerfs qui se durcissent à force de se tendre. La chasse, un reste de barbarie moins écœurant pourtant que la boucherie. Un cruel réalisme qui a déteint sur la race. Opinion du chanoine Bourban. Celle du doyen Bridel. L'ancienne dissimulation devenue réserve. Persistance d'un certain goût du secret. Un étrange pénitent. Le Bagnard face aux déclarations d'impôt. Son sens de l'observation. Son autocritique. De la taquinerie à la « mise en boîte ». Exemples concrets. Le paysan et l'officier. L'offre d'une salle de bains considérée comme un affront. En traçant le portrait moral de Louis Courthion, Jean Violette trace celui du Bagnard. Un sang déjà méridional. Des événements politiques sanglants aux drames privés. Deux parricides à Bagnes au XIX^e siècle. S'il n'y a plus de drames, il y a encore des comédies. Un gendre bien dans la tradition. Opinion d'un juriste éminent sur le Bagnard d'aujourd'hui. Une sensibilité refoulée mais vibrante. L'amour de la lecture. *La Mort de Socrate*. *L'Odyssée*. Les échos que ces œuvres ont parfois éveillés chez nous. La reine et le berger.

EN GUISE DE CONCLUSION 242

Un pèlerinage dans le passé. Certains reposoirs où l'on s'est arrêté plus longuement qu'ailleurs. Un voyage en zigzags. A propos du folklore. Bagnes, qui s'est ouverte très tôt aux influences extérieures, pauvre en particularités. Le français remplace le patois bien avant la fin du XIX^e siècle. Deux piliers de la tradition qui s'écroulent : la langue et le costume. Observations au sujet du mot mazot. Le folklore importé, voilà l'ennemi. Mario et la vallée de Bagnes. Son ignorance de l'histoire de son pays d'origine. Son opinion sur les « chapeaux plats ». Une prétendue légende qui n'est qu'une soupe à la bataille. Pas de chapeaux plats à l'église. Evocation de l'antique chapeau à falbalas. A Verbier avant les concours de skis et l'élection de « Miss Verbier », pas d'affrontements féminins autres que le corps à corps avec la nature. Le rôle des femmes par contre dans la bataille du Désert. On sonne encore midi à onze heures à Aoste, mais pas à Bagnes. « Nous sommes de Berne », une expression aussi bien bagnarde que vaudoise. La prudence s'impose sur le sol mouvant de la tradition. Portrait du Bagnard d'hier et d'avant-hier. Difficulté d'équilibrer l'abstrait et le concret. Appel au lecteur.

Index des personnes et des personnages 249

Table analytique des matières 255

Ce volume, le douzième de la « Bibliotheca Vallesiana »,
collection dirigée par André Donnet, a été achevé d'imprimer
le 7 septembre 1973
sur les presses de l'Imprimerie Pillet à Martigny

Prix : septembre 1973

BIBLIOTHECA VALLESIANA

1920 Martigny, avenue de la Gare 19

Etudes, témoignages et documents pour servir à l'histoire du Valais

Collection dirigée par André DONNET

*

VOLUMES PARUS

1. Edmond BILLE. *Jeunesse d'un peintre (1878-1902)*. Suivi de ses « Heures valaisannes ». Mémoires présentés par S. Corinna Bille.

La découverte intime du Valais par un artiste au tempérament puissant, dont les qualités d'écrivain ne le cèdent en rien à celles du peintre.

Un vol. de 318 pages, illustré de 8 portraits par Edm. Bille.
1962. Fr. 25.—

2. Henri MICHELET. *L'inventeur Isaac de Rivaz (1752-1828)*. Ses recherches techniques et ses tentatives industrielles. Préface de Maurice Daumas, conservateur au Conservatoire national des Arts et Métiers, Paris.

Première étude d'ensemble sur les recherches d'un Valaisan jusqu'à ce jour plus célèbre que bien connu, inventeur du moteur à explosion et d'une linotype, pionnier de la navigation mécanique et des fours industriels.

Un vol. de 395 pages, illustré de 5 hors-texte et de 21 figures.
1965. Fr. 30.—

3. *Mémoires de Louis Robatel (1788-1877), officier valaisan au service d'Espagne, puis de France*. Publiés par André Donnet.

Témoignage unique sur la vie quotidienne, au cours de sa carrière au service étranger, d'un Valaisan qui incarne l'homme moyen : enfance à l'armée ; campagnes et garnisons avec femme et enfants ; occupations et déboires d'une longue retraite.

Un vol. de 296 pages, avec un portrait. 1966. Fr. 30.—

4. *Documents relatifs aux capucins de la province de Savoie en Valais (1603-1766)*. Publiés par Jean-Paul Hayoz et Félix Tisserand, ofm cap.

Concernent principalement le conflit suscité en 1628-1630 par la rencontre de deux équipes de missionnaires venant,

l'une de Savoie, l'autre des cantons confédérés, et la séparation des couvents de Saint-Maurice et de Sion d'avec la province de Savoie et leur réunion à la province suisse (1765-1767).

Un vol. de 182 pages, illustré de 16 planches. 1967. Fr. 25.—

5. Charles-Emmanuel de RIVAZ. *Mes Souvenirs de Paris (1810-1814)*. Publiés par Michel Salamin.

Les affaires du Valais traitées à Paris par son représentant au Corps législatif ; l'exactitude d'un homme politique soucieux de paraître et de se ménager ; les derniers jours de l'Empire napoléonien vus par un spectateur ennuyé mais impartial.

Un vol. de 342 pages, avec un portrait de l'auteur. 1967. Fr. 25.—

6. Paul SAUDAN et Norbert VIATTE. *Lettres - Textes inédits*. Précédés de « Témoignages ». Lettre-préface du cardinal Charles Journet.

« Hommage de gratitude à deux maîtres éminents et magnanimes... laissant derrière eux un grand, un pur sillage de lumière. » (Cardinal Journet). Vingt-deux témoignages d'amis et d'anciens élèves ; correspondance musicale de P. Saudan avec G. de Saint-Foix (1936-1953) ; bibliographie, lettres, fragments d'un Journal de N. Viatte.

Un vol. de 380 pages, illustré de 8 hors-texte. 1968. Fr. 30.—

7. Emile BIOLLAY. *Le Valais en 1813-1814 et sa politique d'indépendance. La libération et l'occupation d'un département réuni*.

L'histoire singulière du Valais libéré en 1813, attaqué en 1814, mais que plus d'un lien rattache encore à la France alors qu'il endure l'occupation autrichienne et cherche à se créer, une existence politique indépendante des cantons suisses.

Un volume de 551 pages. 1970. Fr. 35.—

8. 9. 10. André GUÉX. *Le demi-siècle de Maurice Troillet. Essai sur l'aventure d'une génération 1913-1970*.

Qu'avons-nous gagné, qu'avons-nous perdu dans cette aventure du Valais, fondamentalement transformé en un demi-siècle ? C'est la question à laquelle tente de répondre cette longue et patiente chronique, retraçant, année après année, l'action des hommes et le jeu des circonstances ou des événements. Car, en histoire, il n'y a ni miracles ni mutations spontanées.

Trois vol. vendus ensemble (297, 336 et 250 pages. Frontispice). 1971. Fr. 88.—

11. Pierre DEVANTHEY. *La Révolution bas-valaisanne de 1790.*

Sur la Révolution de 1790 déclenchée par l'affaire du Gros-Bellet, plus célèbre que connue, voici enfin un ouvrage d'ensemble qui en étudie le déroulement, les causes, les revendications et les principaux protagonistes.

Un vol. de 475 pages, avec huit hors-texte. 1972. Fr. 35.—

12. Anne TROILLET-BOVEN. *Souvenirs et propos sur Bagnes.*

Issue de l'Ecole libre de Bagnes, servie par une mémoire exceptionnelle, l'auteur livre, à travers son ouvrage, un excellent témoignage du genre de culture qu'ambitionnaient de donner à leurs élèves les maîtres de cette Ecole.

1 vol. de 260 pages. 1973.

Fr. 25.—

13. *Correspondance relative à l'adolescence de Maurice Troillet.* Cent cinquante-trois lettres (1889-1904) choisies, annotées et présentées par André Donnet.

Les lettres ici rassemblées révèlent non seulement les années de formation du futur homme d'Etat Maurice Troillet mais aussi à leurs racines, les traits de son caractère qui apparaissent dans le milieu familial, l'attachement à la terre, les germes de la passion politique, les pratiques religieuses, les amitiés nouées au collège, les difficultés d'adaptation au régime des divers établissements que le jeune homme a fréquentés.

1 vol. de 284 pages, illustré d'un hors-texte. 1973. Fr. 30.—

Quelques autres ouvrages relatifs au Valais diffusés par Payot, Lausanne :

— Albert BÜCHI. *Le Cardinal Mathieu Schiner.* Adapté de l'allemand par André Donnet. Neuchâtel, La Baconnière, 1950, 320 pages.

— Louis COURTHION. *Le Peuple du Valais.* Nouvelle édition présentée par André Guex. *Bibliothèque Romande*, Lausanne, 1972.

— André GUEX. *Valais naguère*, Lausanne, Payot, 1971, 240 pages. Album comprenant 281 photographies.







